AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

La présente traduction de la quatrième et dernière édition allemande de l'Organon de l'art de guérir du Docteur Hahnemann était déjà achevée en Avril 1830. *Mais le peu de terrain que la doctrine homéopathique avait gagné jusqu'alors en France, ainsi que les troubles politiques qui, dans ces dernières années, ont contrarié et entravé le commerce de la librairie, nous déterminèrent à différer la publication d'une nouvelle édition française. Les choses ayant heureusement changé de face depuis, nous n'hésitons plus à nous acquitter d'une dette sacrée, et envers le public, et envers le traducteur qui a tâché de donner à son ouvrage tout le perfectionnement possible. — On vient de nous annoncer qu'il a paru récemment à Paris une autre traduction française de la quatrième édition de l'Organon. Ignorant quel est le mérite de ce travail, nous nous bornons à défendre celui de Monsieur de Brunnow, en nous appuyant du témoignage suivant du célèbre auteur de la doctrine homéopathique.*

Dresde, le 17 *Mars* 1832.

Chr. Arnold.

Je déclare que mon ami Monsieur de Brunnow a parfaitement rendu le texte de mon Organon, et que sa traduction française est la seule que je regarde comme authentique.

Köthen, le 10 *Mars* 1832.

Samuel Hahnemann.

ORGANON

DE

L'ART DE GUÉRIR,

OU

THÉORIE FONDAMENTALE

DE LA MÉTHODE CURATIVE HOMÉOPATHIQUE,

PAR LE

Dr. SAMUEL HAHNEMANN,

CONSEILLER DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME LE DUC D'ANHALT-KÖTHEN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

ERNESTE GEORGE DE BRUNNOW.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LA QUATRIÈME ÉDITION DE L'ORIGINAL.

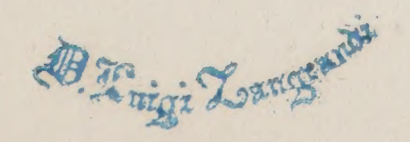
PARIS ET STRASBOURG,

CHEZ **TREUTTEL & WÜRZ.**

DRESDE ET LEIPSIC,

CHEZ **ARNOLD**, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1832.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉCIS
DE LA MÉTHODE CURATIVE HOMÉOPATHIQUE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT
HISTORIQUE, DOGMATIQUE ET CRITIQUE,

PAR

LE TRADUCTEUR DE L'ORGANON.

Avant-mot.

Il y a six ans que j'ai publié ma première traduction de l'Organon de l'art de guérir du Docteur Hahnemann. L'auteur ayant fait depuis de nouvelles découvertes, et les ayant proposées au monde médical dans son ouvrage sur les maladies chroniques, il est devenu désirable de voir paraître une édition revue et corrigée de l'Organon, qui joignît à l'ancienne doctrine ces acquisitions précieuses. Hahnemann satisfit à ce désir en 1829 de la manière la plus complète, et c'est cette dernière et quatrième édition de l'original que nous livrons dans la présente traduction à l'Europe non-germanique.

On peut bien dire que ce travail de l'auteur est, sous plusieurs rapports, un ouvrage presque neuf. Nous avons tâché de le rendre à nos lecteurs avec la plus grande exactitude. Le seul changement que nous nous soyons permis dans la forme, c'est de l'avoir distribué en livres, sections et chapitres, afin que

l'on puisse embrasser d'un coup d'oeil la charpente de l'édifice, et trouver des points de repos dans l'étude d'une doctrine qui veut être mûrement approfondie. Cet arrangement ne saurait être nommé une altération de l'original, car nous n'avons fait que signaler par des rubriques les divisions indiquées par l'auteur lui-même. Au reste nous avons scrupuleusement suivi la marche de Hahnemann, et l'ordre des paragraphes n'a été nullement changé. Si cependant les possesseurs de ma première traduction française remarquent que les numéro des paragraphes ne cadrent pas avec ceux de la présente, ce n'est pas moi qui en suis la cause, mais l'auteur lui-même qui, dans sa quatrième édition, a réuni, divisé et transplanté plusieurs paragraphes qui occupaient une autre place dans les éditions précédentes.

Nous avons jugé convenable d'introduire nos lecteurs dans l'étude de l'Organon par un précis historique et littéraire de la méthode homéopathique. Ce traité aura trois chapitres, dont le premier renfermera l'histoire de l'homéopathie, le second ses principes élémentaires, et le troisième sa critique.

Dresde, le 30 Avril 1830.

Erneste George de Brunnow.

Précis historique et littéraire de la méthode homéopathique.

Chapitre I.

Notices historiques sur la vie du Docteur Hahnemann, ainsi que sur l'origine et la propagation de sa méthode curative.

Samuel Hahnemann naquit à Meissen en Saxe, le 10 Avril 1755. Son père, peintre de porcelaines dans la célèbre fabrique de cette ville, homme d'esprit, mais sans fortune, se chargea lui-même de sa première éducation. L'enfant fit des progrès étonnans, et développa bientôt un jugement et une intelligence supérieure à son âge. Cependant l'indigence dans laquelle se trouvaient ses parens, ne leur permettant pas de destiner leur fils aux études, ils prirent la résolution de lui faire apprendre un métier lucratif et de l'envoyer en attendant à l'école de la ville. Le jeune Hahnemann s'y distingua par l'éminence de ses facultés, et ses maîtres declarèrent unanimement qu'il serait bien dommage d'ensevelir de si beaux talens dans l'atelier obscure de quelque artisan. On s'aboucha avec le directeur du collége de Meissen, où les jeunes gens font leurs études

avant de passer à l'université de Leipsic, et il fut résolu de recevoir gratis dans l'institut un enfant qui donnait de si grandes espérances. Ses progrès dans le latin, le grec et l'hébreu furent si rapides et si marquans, qu'on le chargea bientôt d'instruire à son tour de jeunes condisciples moins avancés. A côté de ce zèle pour les connaissances classiques, il développa encore un talent et une inclination décidée pour les sciences physiques et tout ce qui regardait l'histoire naturelle. Souvent quand on faisait faire des promenades aux écoliers dans les alentours romantiques de la ville, on voyait le jeune homme s'échapper d'entre ses camarades, et on le retrouvait ordinairement gravissant quelque rocher escarpé ou s'enfonçant dans des bosquets touffus, pour chercher des plantes rares qu'il rangeait systématiquement dans son petit herbier. On lui demanda un jour s'il se sentait de goût pour l'étude de la médecine, et il déclara que c'était là le but de tous ses désirs. Ses maîtres prirent les arrangemens nécessaires avec les professeurs de Leipsic, pour lui procurer des leçons gratuites, et à pâques 1775 le jeune Hahnemann quitta le collége de Meissen et se rendit à l'université, n'ayant pour toute fortune que vingt écus, dernière ressource de ses pauvres parens. Mais en revanche il avait la tête bien pourvue de moyens intellectuels qui suffirent pour lui procurer le nécessaire. Pendant les heures qu'il pouvait prendre sur ses études, il donnait des leçons de français et d'allemand à un jeune et riche Grec, et la nuit il traduisait des ouvrages anglais et français.

Deux ans après il passa à l'université de Vienne, pour se perfectionner dans la médecine pratique. Ce fut ici où il fit son apprentissage de clinique dans

l'hôpital des frères de la charité, et où il devint l'écolier favorit du célèbre Docteur Quarin, médecin de l'Empereur. Mais une année ne s'était pas encore écoulée que sa pauvreté ne lui permit plus d'exister dans une ville aussi chère. Ce fut alors que le Baron de Brukenthal, gouverneur de la province de Transylvanie, lui fit l'offre de l'accompagner à Hermannstadt comme médecin de sa maison et inspecteur de sa grande bibliothèque. Hahnemann ne demandait pas mieux, et le voilà donc campé au milieu d'une population hongroise dont il fallut étudier la langue et les moeurs. Ce fut ici que Hahnemann mit en pratique les connaissances qu'il s'était acquises à Leipsic et à Vienne, et qu'il amassa aussi un petit patrimoine qui le mit en état d'achever ses études. En 1778 il revint en Allemagne et se rendit à l'université d'Erlangen, où il fut créé docteur en médecine le 10 Août 1779.

L'amour de la patrie le ramena en Saxe, où il s'établit d'abord dans une petite ville, puis à Dresde. Il fut heureux dans sa pratique, et même bien plus heureux que plusieurs médecins célèbres de ce temps; car son bon sens le portait toujours à la simplicité et à la prudence dans le choix et dans l'administration de ses remèdes. Il joignait à l'érudition la plus vaste une réflexion profonde et un esprit éminemment observateur. Son talent distingué pour la chymie lui fit faire plusieurs découvertes intéressantes; on connaît bien son épreuve du vin et le mercurius solubilis Hahnemanni.

Cependant il se sentait mécontent de lui-même et de l'art médical; il reconnaissait l'insuffisance de toutes ses différentes méthodes curatives, adoptées par

l'école, et voyait que les promesses de la théorie étaient désavouées par les succès de la pratique. Pénétré de cette conviction, il lui parut impossible d'exercer plus longtemps son état de médecin avant d'avoir trouvé les véritables principes de l'art de guérir, et il résolut fermement de renoncer plutôt à jamais à sa vocation, que d'agir contre les arrêts de sa conscience. Il quitta Dresde, et se retira à Leipsic, pour s'y livrer entièrement à ses recherches et ses méditations. Pour pouvoir subsister il fallut bien avoir recours en même temps à la traduction d'ouvrages français et anglais. Ce fut en 1790 qu'il traduisit la matière médicale du célèbre Docteur Cullen. En lisant les diverses explications qui s'y trouvaient sur la vertu fébrifuge du quinquina, il se mit en colère contre toutes ces hypothèses bizarres qui lui faisaient tourner la tête. „Tranchons le noeud, s'écria-t-il, j'essaierai le quinquina sur moi-même, et j'observerai l'effet qu'il me fera!“ Aussitôt il prit une forte dose de cette écorce, et le même jour il eut un accès complet de fièvre intermittente. Jamais homme n'a été si enchanté d'avoir échappé à une maladie que ne le fut alors Hahnemann de s'en être donné une. „Comment, se dit-il, le quinquina m'a donné „une fièvre intermittente à moi qui me portais bien, „et il la chasse aux malades qui en souffrent? N'y „aurait-il pas ici connexité de cause et d'effet? Mais „ne précipitons pas notre jugement, multiplions les „essais avec soin et persévérance!“ Une nouvelle carrière s'ouvre à ses recherches; la nature et l'expérience seront ses guides. Des obstacles et des difficultés innombrables lui disputent chaque pas qu'il fait tout seul sur cette route solitaire. Il s'élève d'un

degré de certitude à l'autre, perce la nuit des brouillards et voit enfin briller l'astre de la vérité qui doit répandre ses rayons bienfaisans sur l'humanité souffrante !

Ce fut ainsi qu'il essaya sur lui-même et quelques autres personnes saines un nombre considérable de médicamens efficaces connus comme spécifiques contre telle ou telle maladie; et toujours le résultat fut-il: „que le médicament produisit des symptômes semblables à ceux qu'il avait coutume d'anéantir dans le corps malade.“ Mais outre la souffrance contre laquelle le remède servait de spécifique, il trouvait encore une foule d'autres accidens et douleurs, et même une telle richesse d'effets médicinaux dont la matière médicale ordinaire n'avait eu aucun pressentiment. Il parcourut alors le vaste labyrinthe des meilleurs observateurs anciens et modernes sur les effets médicinaux des remèdes simples ainsi que les histoires des empoisonnemens avec des substances médicinales héroïques. Son attente ne fut pas frustrée, car il vit avec plaisir que les remarques de tous ces observateurs anciens et modernes confirmaient parfaitement les symptômes que lui avaient donnés ses propres essais. Alors il ne douta plus qu'il n'eût découvert une nouvelle méthode curative, plus certaine et plus parfaite que celles que lui avaient transmises ses maîtres, méthode dont le principe fondamental n'était autre que: „La maladie est guérie de la manière la plus directe et la plus parfaite par un remède capable de produire dans un corps sain une affection artificielle aussi semblable que possible à celle qu'il s'agit d'anéantir!“ — Brûlant du désir de réaliser

cette idée par le fait, il rentra aussitôt en pratique et les succès les plus brillans constatèrent la vérité de son principe.

Ce fut en 1796 que Hahnemann publia pour la première fois sa découverte dans le Journal de médecine du célèbre Docteur Hufeland. En 1805 parurent les prémices de sa matière médicale sous le titre: *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis sive in corpore humano sano obviis, Tom. I. et II.* Cet ouvrage fut suivi en 1806 d'un traité: „*La médecine fondée sur l'expérience*,“ qui renfermait les principes élémentaires de la nouvelle méthode curative. Cet écrit servit de base à la première édition de *l'Organon* [1]) *de l'art de guérir*, qui parut en 1810. Des éditions revues, corrigées et augmentées de l'Organon ont été publiées en 1819, 1824 et 1829. — Ce fut dans ce livre que Hahnemann employa pour la première fois le terme homéopathie, formé des mots grecs *πάθος*, affection, et *ὅμοιον*, semblable, car le principe fondamental de sa méthode curative repose sur la similitude entre l'affection artificielle ou médicinale et l'affection naturelle qu'il s'agit de guérir.

Depuis 1811 à 1821 parurent les six volumes de la *Matière médicale* de Hahnemann, autre ouvrage important et constitutif de la nouvelle doctrine. L'auteur la nomma *Matière médicale pure* (*Reine Arzneimittellehre*), parce qu'elle était née des essais purs de médicamens simples sur des hommes sains, essais qui lui ont donné la connaissance des

---

1) Le mot grec organon désigne tout instrument propre à travailler une matière.

effets positifs des remèdes, au lieu que leur usage dans le corps malade nous offre une combinaison des symptômes médicinaux et des symptômes de la maladie. Au commencement Hahnemann avait été le seul qui s'était occupé de cette recherche des effets spécifiques des médicamens. Établi depuis 1812 à l'université de Leipsic et ayant ouvert un cours de médecine d'après son Organon, il fut environné d'un cercle de jeunes étudians qui se prêtèrent avec enthousiasme à ces essais et dont les noms se trouvent inscrits dans la Matière médicale. Dans des temps postérieurs plusieurs médecins éclairés ont uni leurs efforts à ceux de Hahnemann pour compléter le magazin des médicamens à l'usage de la nouvelle méthode. La première édition de la Matière médicale pure fut à peine achevée, qu'il en fallut faire une seconde qui parut de 1822 à 1827, enrichie d'une infinité de nouvelles observations. La série des symptômes de chaque médicament est précédée d'une préface dans laquelle l'auteur indique la manière de préparer le remède, la durée de son efficacité, les antidotes propres à modifier et anéantir les effets nuisibles d'une trop forte dose etc. etc. —

Comme personne ne peut exercer la méthode homéopathique sans avoir sous les yeux la Matière médicale pure, il était essentiel de mettre cet ouvrage à la portée des étrangers qui ne savent pas l'Allemand. En effet, on s'est occupé de réaliser ce projet depuis l'année 1824. Deux volumes ont été déjà traduits en Latin par les Docteurs Stapf, Gross, Trinks, Schönke et par moi-même; trois volumes ont été transmis en Italien par le Docteur Romano à Naples; enfin, un extrait français complet de tous les six volumes a été

donné par le Docteur Bigel, médecin du Grand-Duc Constantin à Varsovie.

Le monde médical, ainsi que les laïques, ne prirent au commencement presqu'aucun intérêt à la grande découverte de Hahnemann. Le système de Brown qui venait alors d'être introduit dans la médecine allemande, s'était tellement emparé des esprits et avait tellement animé les factions, qu'on ne se donnait pas le temps de s'occuper d'autre chose. Mais à peine l'Organon fut-il publié, qu'il s'éleva un combat à mort contre la nouvelle doctrine, combat qui dure encore jusqu'à ce jour. Nous allons exposer dans le troisième chapitre de ce traité les objections principales qui ont été faites à la théorie homéopathique, car elles ne sauraient être bien comprises sans avoir lu auparavant les principes élémentaires de cette doctrine, auxquels sera consacré le deuxième chapitre.

Hahnemann resta à Leipsic jusqu'à l'année 1820 où les persécutions de ses ennemis l'obligèrent de quitter la Saxe. Voici le fait qui le décida à s'expatrier. Le fondateur de l'homéopathie réclamait l'ancienne prérogative de sa profession, de préparer et d'administrer lui-même les remèdes destinés à ses malades. Il ne voulait pas permettre que des mains étrangères se mêlassent d'un acte qu'il regardait comme une attribution nécessaire et sacrée du médecin. La gloire de son art et la santé de ses malades lui tenaient trop à coeur, pour mettre l'une et l'autre à la discrétion d'un troisième, qui non seulement n'avait aucun intérêt au succès de la nouvelle méthode, mais qui devait même la craindre, parce qu'elle diminue d'une manïère incroyable la consommation des drogues. Cependant les lois de la Saxe, ainsi que celles des autres états

d'Allemagne, ordonnent que le médecin se borne à écrire la recette et qu'il fasse préparer le remède par le pharmacien privilégié. Or les pharmaciens de Leipsic s'appuyant sur cette loi, et les médecins adversaires de l'homéopathie faisant cause commune avec eux, le gouvernement défendit au Docteur Hahnemann de préparer et d'administrer lui-même ses remèdes. Hahnemann obéit; mais ne pouvant continuer sa pratique sous les conditions données, il cessa entièrement de l'exercer et en avertit franchement le public. — Quelques mois après le Duc d'Anhalt-Köthen offrit un asyle au vénérable auteur de l'Organon, et lui permit le libre exercice de sa méthode curative. Hahnemann accepta aussitôt cette offre généreuse et se rendit à Köthen, résidence du Duc, qui en 1821 le nomma son Conseiller de Cour. — Armé d'un zèle infatigable, le fondateur de l'homéopathie n'a pas cessé depuis de travailler à la perfection de son art salutaire. Le fruit de ces travaux fut son ouvrage important sur les maladies chroniques, qui parut en 1828 sous le titre: „*Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthümliche Natur und homöopathische Heilung, Dresden bei Arnold*, 1828 — 1830, *IV Bände.*" Le premier volume développe la nature des maladies chroniques et les règles générales de leur traitement homéopathique; les trois autres volumes renferment les remèdes propres à combattre les dites souffrances.

L'exil volontaire de Hahnemann, bien loin d'abattre le courage des adhérens de la nouvelle doctrine, ne fit que ranimer leur zèle et rallier leurs efforts En 1822 plusieurs de ses anciens disciples formèrent le plan de publier un journal périodique, destiné à perfectionner et à propager la méthode curative ho-

méopathique. Le Docteur Stapf à Naumbourg, médecin distingué sous tous les rapports, en devint le rédacteur. Il a paru jusqu'à présent huit volumes dont chacun se compose de trois cahiers. Les Collaborateurs de ce journal y font le récit de cures remarquables opérées d'après les principes de la nouvelle doctrine; ils y exposent leurs découvertes sur les effets spécifiques des médicamens, trouvées par des essais sur eux-mêmes et sur d'autres hommes sains; ils traitent divers objets concernant la théorie comme la pratique du nouvel art de guérir, et réfutent les écrits de ses adversaires etc. etc. — Les Archives du Docteur Stapf ont infiniment contribué à répandre la connaissance de la nouvelle méthode curative dans les pays étrangers, et on peut bien dire, que l'année 1822 ouvre une nouvelle ère pour l'homéopathie. Ce journal intéressant a des collaborateurs non seulement dans les différentes contrées de l'Allemagne, mais aussi en Pologne, en Prusse, en Russie, en Hongrie et en Italie.

En 1824 parut ma première traduction française de l'Organon ainsi que celle d'un autre petit écrit de Hahnemann: *Sur les effets nuisibles du café.* Parmi les plus belles conquètes que j'aie pu faire par mon travail, je compte l'acquisition du Docteur Bigel à Varsovie comme ami et défenseur du nouvel art de guérir. Il est nécessaire que je m'arrête un peu à sa personne, car ses ouvrages étant écrits en langue française, intéresseront davantage tous ceux qui ne savent pas l'Allemand. Mr. Bigel, Français d'origine et élève de l'université de Strasbourg, a pratiqué la médecine depuis 30 ans en Russie, où il a été élevé au rang

d'As-

d'Assesseur de collége et choisi membre de l'académie de médecine de St. Petersbourg. Ayant été depuis nommé médecin du Grand Duc Constantin à Varsovie, il est devenu le fondateur de l'homéopathie dans cette capitale, et a contribué infiniment à sa propagation dans toute l'Europe par son *Examen théorique et pratique de la méthode curative du Dr. Hahnemann, 3 volumes in 8vo, à Varsovie,* 1827, *chez Glücksberg.* Cet ouvrage intéressant contient dans son 1er volume et dans la première moitié du 2ième huit Dissertations sur les matières les plus importantes de la nouvelle doctrine et plus de cent narrations de cures homéopathiques; l'autre moitié du 2ième volume et le 3ième tout entier renferment un extrait complet des médicamens contenus dans la matière médicale de Hahnemann et dans les Archives de Stapf. Tous les médecins étrangers qui ne savent pas l'Allemand, se trouvent donc à présent en état de faire des essais homéopathiques, et je les invite avec instance à acheter et à étudier l'excellent ouvrage du Dr. Bigel, qui unit l'élégance du style à la profondeur des conceptions et à l'évidence des applications pratiques.

En Russie, ce fut sur-tout le Dr. et Conseiller d'état Mr. Stegemann, médecin de quarante ans de pratique, qui porta un vif intérêt à l'homéopathie et la fit connaître et apprécier en Esthonie, Livonie et Courlande. Il y a aussi plusieurs médecins homéopathiques à St. Petersbourg, où le gouvernement a fait essayer récemment la nouvelle méthode dans un des premiers hôpitaux de cette capitale.

En l'année 1820 le Docteur Necher, médecin allemand, qui accompagnait le Général Koller avec les

armées d'Autriche à Naples, y devint le fondateur d'une école homéopathique. Le Dr. Cosmo de Horatiis, médecin du Roi, ainsi que les Docteurs Mauro, Romano, et quelques autres furent initiés par lui dans la pratique de la nouvelle méthode curative. Romano, comme nous avons dit précédemment, a déjà traduit trois volumes de la Matière médicale de Hahnemann: l'Organon a été transmis en italien par le Professeur Bernardo Guaranta. Au commencement de l'année 1829 le Roi de Naples a décrété, qu'une commission de médecins homéopathiques fasse des essais continués dans un des plus grands hôpitaux de la résidence. Mr. Necher est actuellement attaché à la personne du Duc de Lucques, et ce Prince vient de fonder aussi dans sa capitale une clinique homéopathique.

Nous avons déjà dit que l'homéopathie avait de nombreux adhérens en Hongrie; elle en a même en Bosnie et en Macédoine. Les premiers médecins hongrois qui se rangèrent parmi les collaborateurs des Archives de Stapf, furent M. M. les Docteurs de Sonnenberg et de Pleyel à Brood en Slavonie.

Il s'entend que l'Allemagne, pays natal de la nouvelle méthode curative, est celui où elle est le plus cultivée. La littérature de l'homéopathie s'enrichit de jour en jour, et il nous faudrait remplir une feuille entière, pour citer tous les grands et petits écrits qui s'y rapportent. Mais il n'entre pas dans notre plan d'ennuyer nos lecteurs par des citations accumulées; ceux qui savent l'Allemand et qui désirent connaître toute la littérature homéopathique, pourront consulter les Archives du Dr. Stapf qui tiennent registre exact de tous les nouveaux ouvrages tant pour que contre la théorie de Hahnemann.

Nous finissons ici cet aperçu historique, pour passer à la seconde partie de notre traité qui présentera sous un cadre resserré les dogmes essentiels de la nouvelle doctrine.

Chapitre II.

Principes fondamentaux de la méthode homéopathique.

Le tableau suivant des principes élémentaires de l'homéopathie a été fidèlement extrait de l'Organon même ainsi que de quelques dissertations de Hahnemann qui se trouvent dans sa Matière médicale pure [1]). Il n'y entre rien du mien; je ne suis qu'un simple rapporteur.

I. Guérir une maladie, c'est rétablir la santé de la manière la plus certaine, la plus douce, la plus rapide, la plus parfaite et la plus durable.

II. Le procédé curatif se réduit à trois fonctions essentielles:

a) d'investiger l'objet de la guérison, c. à d. la maladie;

b) de trouver les instrumens qui doivent opérer cette guérison, c. à d. les médicamens convenables;

c) et d'employer ces instrumens de manière que la santé s'ensuive.

---

1) Voyez: Hahnemanni Materia medica pura, Vol. I. pag. 9 — 68. — Ibidem, p. 116 et 117. — Ibidem, p. 256.

III. L'objet de la guérison que le médecin doit avoir devant les yeux et sur lequel il doit diriger son traitement médical, ne consiste pas dans les changemens imperceptibles que la maladie a produits dans l'intérieur occulte de l'organisme; car l'oeil du mortel ne saurait jamais les reconnaître, et l'esprit spéculatif s'égare ici dans de vaines conjectures. Le véritable objet de guérison pour l'artiste médical ne se trouve que dans les changemens perceptibles opérés par la maladie, c. à d. dans les souffrances, accidens, signes, en un mot dans la totalité des symptômes, soit de ceux qui consistent en sensations, douleurs etc., et qui par conséquent ne sont aperçus que par le malade lui-même, soit de ceux qui se manifestent aussi à d'autres personnes.

IV. Le changement occulte dans l'intérieur du corps et le changement perceptible qui se manifeste dans les symptômes, sont les deux parties constitutives et intimement liées de la même altération de l'organisme que nous nommons maladie. L'une ne saurait naître et exister sans l'autre, et l'une s'évanouit avec l'autre. Or, le traitement curatif ayant fait disparaître d'une manière durable la totalité des symptômes, le désordre imperceptible dans l'intérieur de l'organisme a été anéanti en même temps.

V. Le médecin recherchera cependant toujours, s'il n'existe pas une cause occasionnelle qui engendre et nourrit le mal; car c'est elle qu'il faut écarter avant tout. Il s'informera de même, si la maladie ne repose pas sur une infection antérieure d'un miasme chronique; car c'est elle qu'il faut alors combattre comme la cause primitive du mal.

VI. La méthode homéopathique est la seule voie

curative réelle dans toute maladie dynamique. Elle ne s'applique donc pas aux lésions purement mécaniques, qui sont du ressort de la chirurgie, ni aux souffrances qui ont une cause évidemment matérielle, comme p. ex. l'avalement de substances nuisibles et vénéneuses où il faut employer des remèdes évacuatifs, des réagens chymiques etc. etc.

VII. Toute maladie véritable est en dernier ressort d'une nature dynamique ou virtuelle, qui se manifeste par des troubles dans les fonctions et sensations des organes et systêmes du corps; c'est un désaccord des facultés vitales. On ne prétend pas donner par cette expression une explication positive de l'essence des maladies; mais on veut seulement indiquer par là ce que les maladies ne sont pas, c. à d. des matières morbifiques grossières qui coulent dans les canaux de notre organisme ou qui s'attachent à telle ou telle partie de préférence. Les matières vicieuses, les ulcères, les exanthèmes, etc. etc. existent sans doute, mais toutes ces choses ne sont pas les causes productives du mal, au contraire ce sont elles-mêmes des produits de cette disharmonie occulte des forces vitales qui préside à la maladie entière. Or, en purgeant ces matières vicieuses ou en détruisant ces formations anormales, on est bien loin d'avoir fait une cure réellement causale; car la véritable cause primitive restera néanmoins dans l'organisme, et engendrera toujours de nouveau les mêmes produits vicieux, ou bien elle les fera seulement changer de forme et de place. Cependant, quoique nous ne vinssions jamais à bout de découvrir la nature primordiale et interne des maladies, nous voyons se réfléchir leur

côté perceptible dans la totalité des symptômes; ce sont eux, et sur-tout les symptômes caractéristiques, auxquels il faut nous tenir; en les touchant par le remède, nous touchons aussi les changemens intérieurs desquels ils dérivent; en les anéantissant d'une manière durable, nous enlevons simultanément la cause du mal et nous opérons par conséquent une cure radicale.

VIII. De même qu'il est impossible de pénétrer l'essence interne des maladies, de même est-il impossible d'approfondir l'essence des médicamens par des spéculations métaphysiques, ou par la considération de leur extérieur, ou par le goût et l'odeur, ou par des analyses chymiques. Les relations qui ont lieu entre eux et les maladies ne sauraient être reconnues que par les effets qu'ils manifestent en agissant sur le corps de l'homme vivant.

IX. En employant les médicamens contre les maladies, nous voyons résulter parfois le rétablissement de la santé d'une manière si évidente, que l'on ne peut s'empêcher d'en chercher la cause dans ces remèdes mêmes. Il est donc d'abord naturel à l'homme, d'abstraire les vertus curatives des médicamens d'après les effets salutaires qu'il en voit résulter dans les maladies, et de vouloir les employer suivant ces résultats. Mais cette source de la connaissance des vertus médicinales est très-incertaine; car, excepté quelques maladies à miasmes stables, toute maladie est un cas individuel et particulier qui doit être considéré comme nouveau et envisagé d'après la totalité de ses symptômes. Un remède trouvé salutaire dans une certaine maladie, ne pourra donc être employé contre telle autre qui lui ressemble dans quelques symptômes.

X. Or, une telle manière d'essayer les médicamens, ne nous offrant qu'une multitude de cas et de cures individuelles, qui, à quelques exceptions près, ne nous permettent aucune application analogique, et ne nous présentent nul principe général, il faut qu'il existe un autre moyen plus certain de parvenir à notre but. Mais il ne nous en reste qu'un seul, l'examen des médicamens sur des hommes sains.

XI. L'observation de ces essais nous présente le spectacle le plus surprenant. Toute substance médicinale produit des changemens particuliers dans l'organisme de la personne essayante; elle modifie, elle altère l'état du corps et de l'esprit, elle excite des souffrances, accidens et phénomènes extraordinaires, et souvent en quantité prodigieuse; en un mot, nous voyons des maladies artificielles variées à l'infini. Dans ces maladies artificielles mêmes, nous remarquons derechef deux classes de symptômes différens: Les effets primitifs qui se montrent au commencement de l'influence du médicament, et les effets consécutifs ou secondaires qui se manifestent vers sa fin; ces derniers offrent un état contraire à celui des effets primitifs, si toutefois un tel état contraire peut exister dans un cas donné. Les effets primitifs sont le résultat spécifique de l'action du médicament, quoique l'organisme y prenne aussi part; mais les effets secondaires appartiennent de préférence à la vitalité de l'organisme, qui réagit contre l'influence médicinale et tâche de ramener l'équilibre dans les fonctions et sensations du corps. Ce sont donc les symptômes primitifs qui nous offrent les effets positifs du médicament. — Ce ne sont que les essais des médicamens sur des hommes sains qui nous pré-

sentent les symptômes médicinaux dans toute leur pureté, au lieu que l'emploi des remèdes dans les maladies ne nous offre qu'une combinaison des symptômes du mal et de ceux du médicament.

XII. En résumant tout ce que nous avons observé des médicamens, nous voyons que ces puissances ont une tendance double: 1) de guérir les maladies auxquelles elles conviennent; et 2) d'exciter des maladies artificielles dans des corps sains. Car la même force médicinale qui rétablit la santé troublée de l'homme malade, dérange la santé régulière de l'homme sain. La droite raison se sent donc obligée de conclure, que les médicamens deviennent remèdes moyennant leur faculté de produire de leur chef des altérations sur des corps sains, ou en d'autres termes: que la même force qui appert comme puissance morbifique dans le corps sain, se manifeste comme vertu curative dans la maladie à laquelle elle convient.

XIII. Comme les maladies ne nous permettent d'observer en elles que des sensations, accidens, phénomènes, en un mot des groupes de symptômes; comme l'activité primitive des médicamens se manifeste pareillement par l'excitation de symptômes artificiels, et que ces derniers ne sauraient être reconnus clairement que dans des essais purs sur des hommes sains, il faut donc que ce soit dans le rapport entre les symptômes des maladies et les symptômes primitifs et purs des médicamens, que nous cherchions le principe général du traitement des maladies.

XIV. Or, il n'y a que trois rapports pos-

sibles entre les symptômes de l'une et de l'autre espèce: L'opposition, la ressemblance et l'hétérogénéité. Il s'ensuit qu'il n'y a que trois méthodes principales pour traiter les maladies, savoir:

1) La méthode antipathique, ou celle qui emploie des médicamens produisant des effets primitifs contraires aux symptômes de la maladie (*ἐναντίον πάθος*, affection contraire);
2) La méthode homéopathique, ou celle qui se sert de remèdes excitant des effets primitifs semblables à ceux de la maladie en question (*ὅμοιον πάθος*, affection semblable);
3) La méthode allopathique, ou celle qui se sert de médicamens produisant des effets étrangers, c. à d. ni semblables, ni contraires aux symptômes de la maladie naturelle (*ἄλλον πάθος*, affection étrangère).

L'expérience décidera de la valeur de chacune de ces trois méthodes. Voici les résultats qu'elle nous offre.

XV. Quant au procédé allopathique il présente trois chances possibles. 1) Si les maux artificiels, produits par le remède, sont moins forts que les souffrances naturelles, la maladie reste la même. 2) Si les effets morbifiques du médicament sont également forts ou plus forts que ceux de la maladie, cette dernière est suspendue aussi longtemps que dure la cure allopathique; mais elle revient aussitôt qu'on a cessé d'administrer les remèdes, à moins qu'en attendant elle n'ait achevé son cours naturel. Ce ne sont dans la règle que les maladies aiguës légères et moyennes, qui

disparaissent durant les attaques allopathiques; mais jamais une maladie chronique n'en saurait être anéantie. 3) Si l'on continue longtemps d'employer des remèdes allopathiques violens contre une maladie chronique, il peut en résulter une complication de maladie, composée des symptômes spécifiques du médicament et des souffrances naturelles, de façon que chacune de ces deux maladies occupe une place différente dans l'organisme. — La méthode allopathique n'opère donc en aucun cas une guérison véritable et directe. Car les effets primitifs d'un médicament allopathique, n'étant ni semblables, ni contraires aux symptômes de la maladie, ne touchent pas les parties affectées des souffrances naturelles et ne sauraient donc réellement combattre et vaincre ces dernières. Il peut les supprimer pour quelque temps d'une manière indirecte par des maux hétérogènes, excités en une autre sphère ou organe du corps, en donnant, pour ainsi dire, le change à la maladie. Mais cette suppression est bien différente d'un anéantissement direct et spécifique.

XVI. Pour ce qui est du procédé antipathique, il semble d'abord que l'influence du remède ait opéré une neutralisation des maux naturels et qu'elle les ait parfaitement guéris. Mais dès que le médicament antipathique à cessé d'agir sur le corps, non-seulement le mal naturel reparaît, mais il s'ensuit encore un aggravement évident qui augmente en proportion de la grandeur des doses (à moins que la maladie n'ait achevé en attendant son cours naturel). La cause en est, que l'organisme a la tendance de réagir contre toute influence étrangère et de lui opposer un état justement contraire, si toutefois un tel peut exister dans un cas donné.

Or, quand le remède employé contre une maladie, produit des symptômes primitifs contraires à ceux de celle-ci, il s'ensuit que l'effet réactif de l'organisme, qui succède toujours à l'effet primitif du remède, ne saurait être autre chose qu'un état semblable à la maladie naturelle qui aggrave cette dernière. Voilà pourquoi il faut souvent répéter les remèdes antipathiques, pour maintenir l'organisme dans l'état propre à leur effet primitif. Le procédé antipathique n'est donc qu'une méthode palliative, qui, tout aussi peu que le procédé allopathique, ne produit pas un anéantissement direct et véritable, mais seulement une suppression provisoire de la maladie. Il est vrai que des souffrances aiguës légères et des fièvres pas trop violentes guérissent souvent durant l'emploi des remèdes antipathiques, parce que leur cours naturel s'était écoulé en attendant. Mais les maladies aiguës graves leur résistent pour l'ordinaire, et les maladies chroniques n'en sont jamais guéries. C'est surtout dans ces dernières, que se montre l'effet nuisible des médicamens antipathiques, parce qu'il faut toujours en augmenter la dose pour obtenir le même résultat; mais cette augmentation des doses provoque aussi un plus fort aggravement du mal dans l'effet réactif de l'organisme, jusqu'à ce qu'enfin le corps devienne insensible à l'influence du remède et que le mal primitif s'aggrave d'une manière incroyable, ou qu'il prenne une autre forme encore plus pernicieuse. — Il n'y a que peu de cas où l'application de la méthode antipathique soit utile et même nécessaire, c. à d. 1) Quand par quelque accident subit la sensibilité et l'irritabilité de l'organisme se trouvent entièrement supprimées, de façon qu'il

s'agit avant tout de rétablir le jeu des organes vitaux; 2) Quand des empoisonnemens subits demandent l'emploi d'antidotes.

XVII. La méthode homéopathique est la seule qui se montre toujours salutaire par l'expérience, supposé que les doses des médicamens soient toujours tempérées d'une manière convenable. La méthode homéopathique convient tout aussi bien aux maladies aiguës qu'aux maladies chroniques, et c'est surtout dans ces dernières qu'elle manifeste sa supériorité sur les autres voies curatives. Le remède homéopathique opère pour l'ordinaire au commencement un petit aggravement du mal, mais cet effet primitif fait insensiblement place à l'effet secondaire qui ramène la santé d'une manière parfaite et durable. Des maladies aiguës légères sont guéries, dans la règle, par un seul remède en l'espace de quelques jours, souvent même en quelques heures. Les maladies aiguës graves sont toujours guéries avant le terme de leur cours naturel, preuve que la dite méthode opère d'une manière directe et spécifique. Les maladies chroniques demandent naturellement plus de temps pour leur guérison; il arrive cependant parfois que même des souffrances de plusieurs années cèdent en quelques semaines à l'influence du remède homéopathique qui leur convient spécifiquement. Cette voie curative est donc la seule qui satisfasse à tous les désirs, d'amener une guérison directe, douce, certaine, durable, et relativement rapide. Or nous avons trouvé en elle le principe fondamental du traitement des maladies, c. à d.: Guérissez les maladies par des remèdes, capables de produire de leur

chef dans des hommes sains des symptômes aussi semblables que possibles à la totalité des symptômes (et sur-tout aux symptômes caractéristiques) du mal en question! Telle est la formule pratique, dont la vérité se trouve constatée par tous les essais exacts, et qui par conséquent se maintient toute seule, qu'on l'explique d'une manière scientifique comme on le voudra.

XVIII. Voici la théorie qui nous paraît être la plus vraisemblable.

1) Quand l'organisme de l'homme se trouve affecté à la fois de deux irritations différentes, il cède à la plus forte et se dérobe à l'influence de la puissance plus faible.

2) Les substances que nous nommons médicamens, semblent agir sur notre corps avec plus d'énergie que les autres puissances nuisibles qui occasionnent les maladies. Car tout homme est affecté d'un médicament, administré en dose proportionnée à sa constitution, au lieu que la pluralité des individus demeure exempte de nombre d'autres influences nuisibles, par exemple d'une mauvaise température de l'air. Les autres choses nuisibles n'ont qu'un pouvoir morbifique subordonné et très-relatif, mais les facultés médicinales ont un pouvoir absolu; voilà pourquoi les maladies médicinales peuvent modifier et changer les maladies naturelles.

3) Mais la force majeure de la maladie médicinale n'est pas la seule condition de sa victoire; il faut encore qu'elle ressemble autant que possible dans ses effets à la maladie naturelle, pour

l'anéantir dans toutes ses parties et pour se mettre à sa place. Ceci ne peut se faire, quand l'action du remède touche des organes éloignés du foyer du mal, comme il arrive dans l'action du remède allopathique; ni quand le médicament supprime l'affection naturelle par une affection contraire, parce qu'une telle révolution est anéantie de nouveau par la réaction de l'organisme, comme il arrive dans l'action du remède antipathique. Mais les effets primitifs d'un médicament homéopathique étant tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles en question, ils touchent justement les parties et les organes déjà irrités, et luttent immédiatement avec la maladie naturelle. Cependant, comme les maladies médicinales sont de leur nature plus énergiques que les maladies naturelles, ces dernières cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpassent un peu en force, car deux maladies semblables ne sauraient exister ensemble dans les mêmes parties.

4) La maladie naturelle ayant été parfaitement anéantie, il ne reste plus dans le corps que la maladie médicinale, qui s'est mise à la place de celle-là. Cependant toute maladie médicinale étant d'une durée limitée, et la dose du remède ayant été très-petite, les souffances artificielles s'évanouissent d'elles-mêmes en peu de temps, et laissent le corps parfaitement sain. Quant à la réaction de l'organisme, si défavora-

ble au procédé antipathique, elle devient salutaire dans la méthode homéopathique; car l'action du remède homéopathique étant semblable à celle de la maladie naturelle, la réaction de l'organisme produit un effet opposé au mal en question et contribue par conséquent au rétablissement de la santé.

XIX. Les remèdes homéopathiques doivent être employés en doses bien plus petites que la pratique ordinaire n'a coutume de les donner. Car, comme un tel médicament touche justement les parties du corps qui sont déjà extrêmement irritées par la maladie naturelle, le médecin n'a besoin que d'une petite quantité de substance médicinale, pour exciter la maladie artificielle propre à surpasser la souffrance existante. Au contraire, une grande dose ferait monter l'aggravement homéopathique (c. à d. la maladie médicinale) à un degré éminent qui nuirait au malade et qui pourrait même mettre sa vie en danger. — Les grandes doses ont en outre la suite fâcheuse de provoquer une réaction turbulente de l'organisme, accompagnée d'évacuations par lesquelles il se débarrasse de la substance médicinale avant que celle-ci ait opéré son effet spécifique.

XX. Il n'y a que peu de médicamens homéopathiques qui soient administrés comme teinture ou poudre forte et concentrée. La plupart doit subir auparavant une autre préparation, connue sous le nom d'atténuation ou de raréfaction homéopathique. Cette raréfaction s'opère d'une double manière, suivant que la nature de la drogue l'exige; elle se fait ou par la voie humide, ou par la voie sèche.

1) La raréfaction humide ou dilution s'opère de la manière suivante. On instille une goutte de teinture concentrée d'une plante, p. ex. de la belladonne, dans un flacon rempli de 100 gouttes d'esprit de vin rectifié, et on unit cette goutte médicinale aux 100 gouttes de la liqueur raréfiante [1]), en donnant au flacon plusieurs secousses fortes, de façon que tout le contenu soit imprégné de la substance médicinale. Or, comme chacune des 100 gouttes d'esprit de vin renferme à présent une quotité relative et égale d'une goutte de belladonne, elle est nommée un centième, c. à d. $\frac{1}{100}$ d'une goutte de la teinture concentrée. Pour faire la seconde atténuation, on mêle de nouveau de la manière susdite un de ces centièmes à 100 nouvelles gouttes d'esprit de vin; les gouttes de cette seconde dilution sont appelées des dix-millièmes, parce que $\frac{1}{100}$ a été reparti à 100 gouttes non-médicinales. La troisième raréfaction s'opère en joignant derechef un de ces dix-millièmes à 100 nouvelles gouttes d'esprit de vin, et les gouttes de cette troisième dilution forment les millionièmes, car $\frac{1}{10000}$ à été reparti à 100 gouttes non-médicinales, et ainsi de suite. — Plus une substance est héroïque, plus il faut la raré-

1) L'esprit de vin ne change pas les qualités spécifiques de la drogue, car il n'est qu'une liqueur simplement irritative; et même cette qualité irritante devient nulle, parce que la dose est prise ou avec de l'eau, ou avec du sucre de lait, substance tout-à-fait indifférente. On ne saurait donc comparer la préparation susdite aux mélanges de plusieurs drogues médicinales dont se sert pour l'ordinaire la pratique des autres méthodes curatives.

raréfier, et plus une maladie est grave, plus grande est la nécessité de descendre dans l'échelle des dilutions, pour trouver le degré d'incitation convenable à la réceptivité de l'organisme.

2) Quant à la raréfaction sèche, elle s'opère moyennant la trituration de la drogue médicinale sèche avec du sucre de lait. Un grain, p. ex. de fleurs de soufre, est trituré pendant plusieurs heures avec 100 grains de sucre de lait, de façon qu'il se fait un mélange intime entre ces deux substances et que chaque grain de sucre de lait soit imprégné d'une quotité relative de soufre. Chaque pareil grain est nommé un centième. Les raréfactions suivantes se font de la même manière.

XXI. Si d'un côté la raréfaction homéopathique diminue l'action trop violente et trop longue du médicament, de l'autre côté elle développe davantage ses vertus dynamiques subtiles et elle le rend plus propre à s'insinuer dans les organes affectés. Il semble que la friction successive et continuée de particules médicinales avec des substances non-médicinales, dégage, pour ainsi dire, l'esprit de la drogue enchaîné dans les liens de la matière. Ceci se prouve évidemment en ce que plusieurs substances qui n'ont aucune efficacité médicinale tandis qu'elles se trouvent dans l'état d'intégrité matérielle (p. ex. l'or en feuilles), la reçoivent en un haut degré après avoir passé par plusieurs degrés de l'échelle homéopathique.

XXII. Il ne faut jamais employer qu'un seul remède simple à la fois; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut avec certitude combiner d'avance, si les

symptômes primitifs du médicament se trouvent en rapport homéopathique avec les symptômes de la maladie en question. Tout mélange de plusieurs drogues est inadmissible; car on ne peut ici jamais définir, de quelle manière ces divers ingrédiens se modifient réciproquement; or le pronostic de l'effet futur serait aussi vague que la critique sur l'effet accompli deviendrait illusoire.

XXIII. Aucune cure homéopathique n'est possible si l'on ne fait observer au malade une diète particulière, qui a pour principe fondamental: „Que le malade évite soigneusement toute substance douée de qualités médicinales qui puissent troubler ou anéantir l'action du remède.“ Or les alimens et les boissons doivent être simplement nutritives ou désaltérantes; tout ce qui produit des changemens extraordinaires sur l'organisme (comme le café, le thé, l'eau de vie, les épices des Indes etc. etc.) sera banni du régime du malade; car toute chose douée d'une qualité médicinale hétérogène, troublerait ou anéantirait l'efficacité d'une dose médicinale aussi subtile, telle que la méthode homéopathique doit la prescrire. La diète homéopathique a pour tendance de ramener l'homme à une vie simple et conforme à la nature.

Nous venons de donner à nos lecteurs un abrégé de la doctrine du Docteur Hahnemann. Il importe à présent de leur faire connaître les objections principales qu'on lui a faites, et la manière dont elles ont été refutées.

Chapitre III.

Observations critiques sur la méthode homéopathique.

Quiconque aura lu avec attention le chapitre précédent, se sera aperçu de la différence tranchante qui existe entre les principes de la doctrine de Hahnemann et ceux qui forment la base des méthodes usitées par l'ancienne école. Il était donc bien naturel, qu'une théorie aussi originale ait provoqué des critiques nombreuses et violentes. Il est profondément gravé dans la nature de l'homme, qu'il craint de se voir ravir ce qui lui a coûté beaucoup de peines à acquérir. Or, le savoir et la conviction en fait de science étant la propriété intellectuelle des hommes de lettres, il est naturel que toute découverte ou doctrine qui menace de changer la face d'une science entière, soit révoquée en doute et combattue par nombre de ceux qui professent les anciens principes. Soyons justes, et nous trouverons que cette conduite n'a rien de blamable en elle-même. Aussi bien qu'il y a diversité de croyance en fait de religion et de politique, il y en a aussi dans toute science. Que chacun défende la sienne par tous les moyens licites que lui offre la sagacité de son esprit et la richesse de ses connaissances; mais qu'il soit aussi disposé à examiner avec impartialité et par des expériences propres la réalité des principes de ses adversaires, et qu'il les embrasse de bonne foi, dès qu'il les trouvera préférables aux siens, ou du moins tout aussi fondés que ceux-ci. Une pareille lutte des opinions sera une chose infiniment louable; car un objet étant envisagé sous des rapports différens,

en sera mieux éclairé, et la vérité sortira enfin de ce combat dans toute sa splendeur. Heureux, s'il en eut toujours été ainsi! Mais rien n'est plus difficile pour les hommes que de séparer leur propre intérêt de celui de la chose même; l'un et l'autre se confondent insensiblement dans leurs ames. La haine, l'envie, la jalousie se mêlent au zèle littéraire; les esprits s'enflamment et s'aigrissent, et une recherche franche de la vérité ne devient que trop souvent une guerre de parti! — La doctrine de Hahnemann a eu le même sort [1]).

L'homéopathie est une découverte éminemment pratique; c'est à l'expérience, c'est aux essais purs et consciencieux que son auteur provoque. Pourquoi ne lui rendit-on pas toujours justice devant son tribunal? On se borna à le combattre avec les armes de la spéculation et avec des principes tirés de la pratique des méthodes coutumières, dont la nouvelle voie curative est justement le contraire. — Hahnemann lui-même n'a jamais répondu à un de ses agresseurs en particulier; convaincu de la vérité de sa doctrine et de la nécessité de sa victoire, il aima mieux travailler à perfectionner son art salutaire, que de cueillir des lauriers sur l'arène de la dialectique. Ce furent les collaborateurs des Archives homéopathiques du Docteur Stapf qui se chargèrent du soin de repousser les attaques des adversaires, et ce sera donc de leurs écrits ainsi que de ceux de quelques autres auteurs, parmi

1) Voyez: 1) *Dr. Hahnemanns Homöopathie, gewürdigt von Dr. Jörg, Leipzig,* 1822, *in Jörg's Kritischen Heften für Aerzte und Wundärzte,* 2s *Heft.* — 2) *Anti-Organon, von Dr. Heinroth, Leipzig,* 1825. — 3) *Prüfung des homöopathischen Systems von Dr. v. Wedekind, Darmstadt* 1825.

lesquels nous distinguons les Docteurs Rau, Rummel et Bigel, que nous allons puiser la défense de l'homéopathie [1]).

Il n'entre pas dans nos vues de discuter ici toutes les objections que l'on a faites à la doctrine de Hahnemann; on pourrait en remplir un gros volume. Nous nous bornerons à faire connaître celles qui regardent les points les plus essentiels de la nouvelle méthode curative, et nous les comprendrons sous les trois catégories suivantes.

1) Objections contre le diagnostic de Hahnemann;
2) Objections contre sa matière médicale pure;
3) Objections contre sa thérapeutique.

I.

Objections contre le diagnostic de Hahnemann.

Quant aux objections de cette première catégorie, on reproche d'abord à la nouvelle méthode curative, d'inspirer le mépris pour toute culture scientifique de la médecine, parce qu'elle se contentait de considérer les signes extérieurs des maladies sans se soucier des causes et de la véritable nature du mal; que par conséquent le médecin n'avait plus besoin ni d'anatomie, ni de physiologie, ni de pathologie etc.

---

1) Voyez: *Ueber den Werth des homöopathischen Heilverfahrens, von Dr. Rau, Heidelberg*, 1824. — *Die Homöopathie von ihrer Licht- und Schattenseite, von Dr. Rummel, Leipzig*, 1827. — Examen théorique et pratique de l'homéopathie par le Dr. Bigel, Varsovie, 1827, en 3 volumes. — Parmi les collaborateurs des Archives ce furent sur-tout les Docteurs Gross et Maurice Müller qui se chargèrent de l'apologie de la méthode homéopathique; le premier refuta l'ouvrage de Heinroth et l'autre ceux de Jörg et de Wedekind.

Les adhérens de l'homéopathie répondent, qu'il n'est jamais venu dans l'idée de Hahnemann, ni dans celle d'aucun autre médecin homéopathique raisonnable, que l'Organon renferme la médecine toute entière, et qu'on puisse se passer de toute autre étude. Bien loin de bouleverser la science médicale, la nouvelle doctrine contribuera à l'enrichir de nouvelles vérités précieuses, et à la mener à un degré de certitude et de perfection qui approchera de celui des sciences mathématiques. Le médecin homéopathique porte un respect profond à toute science médicale qui est basée sur des observations et des investigations sincères de la nature, ainsi que sur les réflexions mûres qui en ont été déduites. Il étudiera donc avec soin l'anatomie, résultat des recherches les plus exactes qui nous apprend à connaître l'état normal de l'organisme humain dans toutes ses parties. Il devra aussi connaître parfaitement la physiologie qui nous enseigne les lois des fonctions végétales et animales de ce même organisme en état de santé. Il fait aussi cas de toutes les véritables découvertes dans la pathologie, que nous devons aux Hyppocrate, aux Boerhave, aux Sydenham, aux Haller, et à tant d'autres grands hommes des temps anciens et modernes. Oui, il étudiera même avec zèle la matière médicale et la thérapeutique ordinaire, sachant qu'il s'y trouvent nombre de vérités utiles parmi quantité de rêves et de fictions, enfans de la conjecture et d'une spéculation vague. — Ce sont l'anatomie, la physiologie et la pathologie qui font connaître au médecin homéopathique la véritable valeur des symptômes d'une maladie ; ce sont elles qui lui apprennent à distinguer lesquels de ces signes sont des symptômes idiopathiques ou principaux, qui déri-

vent immédiatement du foyer du mal, et lesquels ne sont que des accidens sympathiques ou secondaires, excités dans d'autres parties qui se trouvent en rapport avec l'organe siége du mal.

„Mais," disent les adversaires, „les symptômes ne „sont pas la maladie elle-même, ils ne constituent que „ses signes et phénomènes; et ces signes sont trom-„peurs, car des causes très-différentes peuvent pro-„duire des effets semblables. C'est la cause du mal „qu'il faut pénétrer, c'est la cause qu'il faut combattre „et anéantir, pour opérer une cure radicale. *Tolle* „*causam*, est la devise de l'école rationnelle!"

L'école homéopathique demande là-dessus, de quelle cause il est question? De la cause occasionelle qui engendre le mal, ou de la cause prochaine (*causa morbi proxima*), c. à d. du changement occulte dans l'intérieur de l'organisme qui est la source des symptômes? Si c'est de la cause occasionelle qu'on parle, le médecin homéopathique aura toujours soin de s'en informer, et si elle continue d'exister, il tâchera de l'écarter avant tout. Mais très-souvent cette cause occasionelle a longtemps cessé d'agir, et nous n'avons plus à faire qu'à ses effets. — Si c'est au contraire de la cause prochaine du mal qu'on nous parle, nous soutenons que la science médicale n'est pas encore parvenue à reconnaître le procédé pathogé-nétique dans l'intérieur de l'organisme, et qu'il est fort douteux si elle y parviendra jamais parfaitement. On s'imagine avoir approfondi l'essence des choses, quand on n'a fait que donner des noms collectifs à de certains groupes de symptômes. Si p. ex. on dit: „Les signes de cette maladie me font reconnaître l'existence d'une fièvre inflammatoire," qu'est-ce qu'on a trouvé

sinon que le groupe des symptômes présens est celui que l'on a coutume de nommer fièvre inflammatoire? Mais savons-nous au fond ce que c'est que la fièvre ou l'inflammation? Avons-nous jamais observé ce qui se passe dans l'atelier mystérieux du corps vivant, quand nous voyons et sentons les effets des altérations susdites? — Il est sans doute nécessaire d'avoir des termes pour désigner de pareils groupes de symptômes, mais ces termes ne sont que des abstractions, mais non pas la chose elle-même.

„Vous vous trompez, Messieurs, s'écrie l'école „rationnelle, nous ne nous en tenons pas aux noms „seuls. L'anatomie pathologique, conjointement avec „la chymie, nous fait connaître les changemens dans „l'intérieur occulte de l'organisme. Or nous remar-„quons quels ont été les phénomènes et sensations qui „ont accompagné ce dérangement intérieur, et quand „nous retrouvons un groupe de signes semblables nous „faisons la conclusion de l'extérieur à l'intérieur, et „nous dirigeons notre traitement avec certitude contre „la cause prochaine du mal."

Nous avons, répondent les homéopathes, tout le respect possible pour l'anatomie pathologique, nous l'étudions avec zèle, et nous affirmons qu'elle a rendu plusieurs services importans à la thérapeutique. Mais nous nions qu'elle soit un guide sûr qui nous fasse voir la cause du mal sans illusion et qui nous mette à même de former toujours un plan curatif convenable. La section du cadavre nous ouvre la demeure de la mort! Le principe vital a cessé d'agir et le travail de la décomposition des parties solides et fluides commence. Nous voyons bien des poumons en état de suppuration, un foie endurci ou enflé, des calculs

dans les reins, ou des hydatides dans le cerveau, ou des vaisseaux capillaires dilatés et gorgés de sang, etc. etc. Mais connaissons-nous par là même le mystère du développement de la maladie? Savons-nous, comment les facultés vitales étaient en désaccord, comment la nature des nerfs et des fibres irritables était modifiée, comment les humeurs étaient altérées etc. etc. tant que le corps était encore en vie? Souvent les maladies les plus graves et les plus longues ne laissent découvrir après la mort presqu'aucun vestige de conséquence. Et quel scalpel entra donc jamais dans les organes subtils de la pensée et du sentiment? Combien de maniaques et de mélancoliques ont été disséqués, sans qu'on ait trouvé le moindre désordre visible dans leur cerveau? — Combien de fois ne trouva-t-on pas des défauts organiques dans des parties, où l'on ne les avait jamais soupçonnés? — Voyez quatre médecins célèbres au lit d'un malade souffrant d'une ancienne maladie compliquée; chacun d'eux imaginera pour l'ordinaire une autre cause intérieure du mal, et la section du cadavre les désavouera peut-être tous à la fois! —

Nous ne disons pas à cause de tout ceci qu'il faut abandonner entièrement la voie spéculative; l'esprit de l'homme en sent trop vivement le besoin, pour la bannir de la science. Elle est bonne pour la théorie, et elle peut mener parfois à des découvertes utiles. Mais le médecin pratique doit toujours préférer les faits et les expériences réelles à des hypothèses savantes mais illusoires.

C'est à tort que l'on nomme la méthode homéopathique un traitement symptomatique. Le traitement symptomatique est celui, qui n'a égard qu'à un

seul symptôme dont le malade se sent sur-tout incommodé, et qui tâche de le combattre par un médicament antipathique, c. à d. par la voie palliative. La méthode homéopathique au contraire envisage la maladie dans toutes ses parties et dans tout son développement, en tant qu'il est possible de le saisir sans avoir recours aux vaines conjectures. Le médecin homéopathique s'informe de la cause occasionelle du mal et écarte tout ce qui peut engendrer et nourrir les souffrances. Il envisage le malade sous tous les rapports, tant physiques que moraux; il accorde même une attention singulière aux changemens de l'humeur et de l'esprit. Il a égard aux influences du climat, des saisons, des lieux, de l'âge, du sexe, des occupations etc. etc. Il s'informe de la vie antérieure du malade et des infections auxquelles il a peut-être été sujet, et desquelles sa souffrance actuelle n'est souvent qu'une forme secondaire. Qu'on lise dans l'Organon même les règles scrupuleuses que Hahnemann donne pour l'examen du malade, et qu'on dise encore que sa manière de considérer les maladies est légère et superficielle!

Hahnemann veut préserver la pratique médicale d'erreurs nuisibles; voilà pourquoi il appuie toujours sur la recherche exacte des symptômes et qu'il prêche contre la conjecture et la spéculation. Cependant la méthode homéopathique ne saurait se passer d'une espèce d'abstraction. Hahnemann prescrit au médecin de distinguer et d'envisager sur-tout les symptômes caractéristiques de la maladie, vu que ce sont ceux-ci auxquels le remède homéopathique doit répondre de préférence. Eh bien, ces symptômes caractéristiques et marquans, que sont-ils sinon les symptômes

idiopathiques et principaux qui dérivent du foyer de la maladie? Comment le médecin pourrait-il les distinguer de la foule des autres symptômes, sans avoir recours à l'anatomie, la physiologie et la pathologie? On voit bien après tout ceci, que le diagnostic de Hahnemann embrasse plus que les mots ne semblent l'indiquer, qu'elle est un procédé très-raisonnable, et qu'elle suppose de la part du médecin une érudition vaste et un esprit profond.

„L'école spéculative a encore opposé la possibilité, que, malgré la disparition de la totalité des symptômes, la cause du mal persistât dans le corps, et qu'elle reproduisit donc bientôt le mal sous la même ou sous une autre forme."

Les homéopathes répondent là-dessus, que, quand il s'agit de guérison homéopathique, on entend toujours une guérison durable. Or, quand le médecin a délivré le malade de toutes ses souffrances de façon que celui-ci jouit continuellement d'une santé parfaite, il répugne à la droite raison de supposer que cet homme conserve encore dans son corps une maladie occulte. Au moins une telle maladie pourrait être fort indifférente à l'individu en question. Il est vrai que les annales de la pathologie nous offrent quelques cas où la section du cadavre manifesta des vices organiques dans des personnes qui n'avaient jamais éprouvé des symptômes morbifiques (ou du moins pas des symptômes marquans). Mais dans ces cas rares le médecin spéculatif et le médecin homéopathique se trouvent tous les deux dans la même position; car, où il n'y a ni phénomènes, ni sensations, la maladie est nulle pour l'observation, et sans observation il n'y a point de possibilité de former un plan curatif, à moins qu'on ne possède le don de la divination!

II.

Objections contre la Matière médicale pure de Hahnemann.

Il y a eu des adversaires de la doctrine de Hahnemann qui ont cru renverser sa Matière médicale pure, en disant: „Qu'il était absurde de puiser la connais„sance des vertus curatives des remèdes dans des es„sais sur l'homme sain, vu que les médicamens ne pou„vaient manifester la dite vertu qu'en luttant contre „une maladie, qu'au contraire cette qualité devait être „nulle là où il n'existait aucun mal."

Cette assertion, quelque superficielle et fausse qu'elle soit, n'a pas manqué d'en imposer à nombre de personnes non-accoutumées à réfléchir profondément sur des matières de cette espèce. Sans doute, il est vrai que les remèdes ne peuvent enlever une maladie que dans le corps malade; tout homme qui n'a pas perdu la raison, vous fera cette concession, Messieurs les adversaires. Mais dites-nous donc, si vous croyez que les médicamens opèrent la guérison par une espèce de miracle, ou moyennant des effets physiques qui luttent avec la maladie, en altérant et modifiant l'état de l'organisme, soit en entier, soit en partie? Est-ce que le tartre émétique que vous employez contre une fièvre bilieuse, la fait cesser comme par enchantement, ou bien ne fait-il pas éprouver auparavant à l'estomac et au canal intestinal des contractions convulsives, ne cause-t-il pas des nausées et des vomissemens? Est-ce que la rhubarbe qui décharge les boyaux constipés, ne les excite pas auparavant à des mouvemens péristaltiques et ne leur fait pas sentir des pincemens douloureux suivis de diarrhées? Est-ce que le vésicatoire,

avec lequel vous combattez par exemple une inflammation des yeux, anéantit ce mal d'une manière insensible, ou bien ne cause-t-il pas des picotemens, des douleurs brûlantes, de la rougeur et des vessies sur la peau où il a été placé? Et tous ces effets du tartre émétique, de la rhubarbe et du vésicatoire, dont nous venons de parler, ne s'opèrent-ils pas tout aussi bien sur des hommes sains que sur des hommes malades? — Ces faits sont grossiers sans doute, mais ils renferment une vérité importante, c. à d. qu'il faut distinguer entre les effets positifs du médicament qui luttent avec la maladie, et entre les effets consécutifs ou salutaires, qui sont la suite de cette lutte et de la victoire que le médicament a remportée sur la maladie. Les effets positifs constituent les facultés innées et primitives du médicament de modifier et d'altérer d'une manière particulière l'état de notre santé, facultés qu'il exerce sur l'organisme sain comme sur l'organisme malade. Personne ne contestera assurément les dites qualités du tartre émétique, de la rhubarbe et du vésicatoire, et c'est aussi d'après ces effets positifs qu'on les a classifiés dans la Matière médicale ordinaire. Mais combien de remèdes n'ont pas été qualifiés uniquement d'après leurs effets salutaires? La Matière médicale range p. ex. la camomille parmi les antispasmodiques, parce qu'elle calme les crampes; fort bien, mais comment les a-t-elle calmées? On range le quinquina parmi les fébrifuges, parce qu'il anéantit la fièvre intermittente; fort bien, mais comment a-t-il agi auparavant sur l'organisme? On ne connaît que les effets salutaires.

Ce n'est que la connaissance des effets positifs des médicamens qui puisse nous mettre en état de

nous rendre compte du succès d'une cure, et d'appliquer le même remède à tous les cas convenables. L'effet salutaire du remède dans un cas donné nous apprend seulement que le médicament peut guérir la maladie en question. Mais si cette maladie n'était pas une à miasma fixe ou d'une forme constante, nous avons très-peu gagné. Car le même cas ne reviendra peut-être jamais dans notre pratique, et nous tâtonnerons envain pour le retrouver. Voici la cause pourquoi tant de remèdes vantés comme d'excellens spécifiques par tel médecin, sont rejetés comme inutiles ou nuisibles par dix autres, qui les ont essayés contre des maladies un tant soit peu analogues à celle qui a été décrite, mais en effet essentiellement différentes. Il n'y a donc aucun autre moyen de mettre ordre dans la Matière médicale, que de rechercher les effets positifs de tous les médicamens. Si nous avions cette connaissance, nous saurions au juste quels organes sont affectés de préférence par telle ou telle drogue et comment ils sont affectés; nous aurions par conséquent une boussole qui dirigerait avec précision nos procédés curatifs. Mais en examinant les médicamens sur le corps malade, vous ne verrez qu'une combinaison et une confusion des symptômes de la maladie et de ceux du remède, au lieu qu'en les examinant sur le corps sain, vous regardez dans un miroir pur, qui fait rejaillir les effets positifs du médicament avec toute la clarté possible. Telle est la grande pensée de Hahnemann, qu'il a réalisée dans sa Matière médicale pure!

„Des adversaires plus sensés que ceux dont nous „venons de parler, accordent que tout médicament

„efficace modifie et altère l'organisme de l'homme. „Mais, disent-ils, on ne peut faire aucune conclusion „de l'effet d'une substance sur l'organisme sain, à „celui qu'elle fera sur l'organisme malade; car l'un „et l'autre réagissent d'une manière tout-à-„fait différente."

Il faut avouer que cette objection est beaucoup plus fine, que la première et qu'elle a une grande apparence de vérité. Mais des réflexions mûres nous convaincront bientôt que cette assertion n'est qu'à moitié vraie et incapable d'ébranler la vérité et la nécessité d'une Matière médicale pure.

Il est incontestable que les fonctions animales et végétatives de l'organisme sont diversement altérées et modifiées dans les maladies; mais toutes ces modifications ne se rapportent qu'à un plus ou à un moins d'activité; or, la différence de la réaction ne peut être que quantitative, mais non pas qualitative, et voici justement l'essentiel. Personne n'a mieux démontré cette vérité que le célèbre professeur Jörg à Leipsic, dans ses Cahiers critiques à l'usage des médecins et des chirurgiens, 3ième cahier, 1824. Mr. Jörg était un des adversaires les plus violens de l'homéopathie, mais il sentait pourtant que ce que Hahnemann avait dit de la nécessité d'une réforme de la Matière médicale n'était pas dépourvu de fondement. Il établit donc lui-même une société expérimentale à Leipsic, pour soumettre plusieurs drogues efficaces à l'examen sur des corps sains. Les résultats de ses essais furent déposés dans son ouvrage: „Matériaux d'une pharmacologie future, Leipsic, 1825." Quoique Mr. Jörg persistât à donner la préférence à la méthode antipathique, il eut pourtant la candeur d'avouer

que la Matière médicale vulgaire était remplie d'erreurs et de lacunes, et que les essais des médicamens simples sur des hommes sains étaient le moyen principal d'y mettre ordre et certitude. Cet aveu de la part d'un ennemi est d'un prix inestimable. Il faut rendre la justice à Mr. Jörg, que personne que lui n'a établi avec tant de précision la différence entre le changement quantitatif et qualitatif de la faculté réactive de l'organisme. Nous emprunterons donc de cet auteur les exemples propres à éclairer cette vérité [1]).

„Les sels dont des personnes saines se servent „souvent comme laxatifs, les purgent de la même ma„nière que les malades; la même chose arrive par la „rhubarbe, le jalap, l'aloë, la coloquinthe etc. etc., et „presque par les mêmes doses, à moins que des alté„rations particulières du canal intestinal ne contribuent „à diminuer ou à exalter leur efficacité."

„L'ipécacuanha et le tartre émétique administrés en petites doses, causent des nausées à l'homme sain comme à l'homme malade, et des vomissemens lorsqu'ils sont pris en grandes doses. — Une trop forte dose d'arsénic cause des inflammations de l'estomac et des boyaux, soit que cette substance ait été avalée imprudemment par des personnes saines, soit qu'on l'ait fait prendre comme remède par un malade. — Le mercure dulcifié cause des selles glaireuses et fréquentes à des personnes saines, et, fut-il continué longtemps, même du ptyalisme. Ce métal exerce la même influ-

---

1) Voyez: Jörg, Kritische Hefte für Aerzte und Wundärzte, 3s Heft, p. 177 — 179. Leipzig, 1824.

influence dans des maladies très-différentes, contre lesquelles on l'emploie tantôt avec raison, tantôt à tort. — Le plomb constipe le ventre de l'homme sain comme de l'homme malade, et lui cause dans la continuité une colique particulière. — Les grains du genièvre dont on assaisonne parfois la bière et quelques alimens causent une secrétion augmentée des urines à des personnes saines; c'est justement cet effet qu'ils font aussi sur les malades. De même le céléri, le persil, le colchique exercent des forces diurétiques sur l'organisme sain tout aussi bien que sur le corps malade. — Les cantharides, soit qu'on les applique à la surface du corps, soit qu'on en fasse un usage intérieur, opèrent sur les reins, les stimulent à une activité plus vive et les mettent même, conjointement avec la vessie, dans un état plus ou moins inflammatoire; tout cela se fait dans l'homme sain aussi bien que dans l'homme malade. — L'opium constipe pour l'ordinaire le ventre pour quelque temps; il cause aussi des assoupissemens de la tête, si la dose était copieuse, soit qu'il ait été pris par une personne parfaitement saine, soit par un malade. — La jusquiame, la belladonne, et d'autres substances vénéneuses du règne végétal ou minéral que des personnes saines avalèrent souvent par imprudence, ont manifesté justement les mêmes effets que dans le corps malade où on les employa comme remèdes, supposé que dans le premier cas la dose n'ait pas été trop grande, car alors les effets en furent plus graves et plus destructifs."

Voilà bien assez d'exemples pour vaincre l'incrédulité! — Mr. Jörg passe en revue tous les organes du corps, et montre avec évidence, que l'influence qu'exercent sur eux les puissances extérieures, ne saurait

être essentiellement une autre dans l'état de maladie qu'en état de santé. Des poumons affectés, par exemple, restent cependant toujours des poumons, c. à d. des organes destinés à la respiration de l'air atmosphérique. Il est vrai qu'un air un peu vif, qui ne fait aucune impression désagréable sur une poitrine saine, excitera à la toux une poitrine faible; mais un air surchargé d'oxygène irritera des poumons vigoureux tout aussi bien que des poumons souffrans. — Un oeil malade est blessé de la lumière d'une bougie qui n'offense nullement un oeil sain, mais l'éclat du soleil éblouit ce dernier tout aussi bien que le premier. — Pour faire vomir un maniaque il faut souvent employer une quantité de tartre émétique qui mettrait en danger la vie d'une personne saine, tandis que celle-ci n'a besoin que de quelques grains de cette substance pour souffrir le même effet; mais enfin l'influence de la dite substance est essentiellement la même. — Pour combattre la torpeur du système sensible dans les fièvres typheuses, on fait prendre aux malades des doses prodigieuses de remèdes excitatifs dont la vingtième partie suffirait pour mettre en exaltation un homme sain; mais toujours ces substances opèrent-elles comme des excitatifs et sur l'un et sur l'autre individu. — C'est ainsi que chaque organe, à moins qu'il n'ait été parfaitement détruit ou que sa sensibilité n'ait été complètement anéantie, réagit d'une manière semblable quant à l'essence du mode de la réaction; ce ne sont que les degrés de la force, ou en d'autres mots, les rapports quantitatifs qui varient. Or il en résulte la vérité importante: Que les essais des médicamens sur des hommes sains nous indiquent sans contredit, que les médicamens produi-

ront essentiellement les mêmes effets primitifs sur des corps malades, mais qu'il s'agit seulement d'administrer la dose du remède de manière qu'elle soit en une juste proportion avec le degré de réaction de l'organisme.

On a encore fait l'objection, que tout individu avait des dispositions particulières pour tel ou tel mode d'altération; que, p. ex., un tel avait une disposition éminente au rhumatisme, tel autre à des coliques accompagnées de diarrhées; que le même air froid et humide qui affecte l'un et l'autre, provoquerait donc dans le premier des douleurs rhumatiques, dans le dernier des coliques et des diarrhées. Qu'il en était de même des médicamens; que la même drogue excitait peut-être dans une telle personne saine des maux de tête, tandis que telle autre en ressentait des maux de poitrine „que par conséquent les essais sur le corps sain ne présentaient aucune mesure certaine et uniforme pour l'emploi des remèdes dans les maladies.“

Cette objection renferme des assertions vraies dans ses prémisses, mais elle est fausse dans sa conclusion. Il est très-vrai que les puissances extérieures ne produisent pas exactement les mêmes effets sur tous les individus. Mais tous les effets qu'ils produisent, leur sont propres; car la maladie est le résultat combiné de l'action de la puissance extérieure et de celle de l'organisme. Il est connu p. ex. que la petite vérole excite dans tel individu des vomissemens, dans tel autre des inflammations des yeux; tous les deux symptômes sont renfermés dans le poison de cette maladie exanthématique, et elle les développe tantôt ici, tantôt là. Il en est de même des médicamens; il faut les essayer sur plusieurs per-

sonnes de différente constitution, âge et sexe, pour découvrir la totalité de leurs effets positifs. Mais il ne s'ensuit aucunement quelque chose contre l'utilité des essais sur l'homme sain pour la thérapeutique. Car 1) il est faux de dire que chaque individu présente d'autres effets médicinaux. Les symptômes les plus caractéristiques d'un médicament se montrent presque chez tous. 2) Les effets du second ordre se manifestent au moins chez la pluralité des personnes essayantes. Plus on multiplie les essais d'un médicament, et plus on voit reparaître toujours les mêmes symptômes qu'on a déjà observés. Eh bien, si dix personnes véridiques offrent le même groupe de symptômes, la vraisemblance sera déjà grande; mais si 20, 30, 40, 50 personnes donnent toujours le même résultat, il n'y a qu'un fou qui en puisse contester la réalité et la certitude. 3) Chaque médicament est en état de produire chaque symptôme qui lui est propre, lorsqu'il est employé dans une maladie analogue où le corps se trouve déjà dans la disposition favorable pour recevoir l'impression du symptôme en question, fut-il même du nombre de ceux qui se sont montrés le plus rarement chez des personnes saines.

„Certains adversaires de Hahnemann, désespérant de faire tomber sa Matière médicale pure en employant contre elle les armes de la logique et de l'expérience, se sont réfugiés au sanctuaire de la religion et de la morale, pour y chercher de nouveaux appuis. On a dit qu'il était cruel et contre la conscience, d'exciter des maladies artificielles dans des hommes sains, et de les exposer à périr par l'influence de quelque substance vénéneuse, ou du moins à perdre insensiblement leurs forces et la fleur de la santé."

Fort bien, leur répondent les médecins homéopathiques, nous applaudissons aux maximes délicates de votre conscience, mais permettez-nous quelques remarques.

1) Les expériences que nous faisons sur le corps sain, se font avec la plus grande précaution possible, de façon qu'il n'en peut jamais résulter un dommage pour la personne essayante. Lisez les règles que prescrit sous ce rapport Hahnemann dans son Organon de l'art de guérir, et vous ne direz pas que ce grand homme et ses adhérens sont des empoisonneurs. Jamais une drogue n'est employée en plus fortes doses que vous-mêmes ne les administrez tous les jours à vos malades, et ces substances que vous nommez poisons, sont les mêmes que vous ne doutez pas d'employer contre les maladies.

2) Il n'est ni dans notre intention, ni dans la nécessité, de donner à un homme sain une maladie permanente, comme une étisie, la goutte, les hémorrhoïdes etc. etc. Il nous suffit que le médicament développe tous ses symptômes; mais ces symptômes sont d'une durée limitée et disparaissent tantôt dans quelques heures, tantôt dans quelques jours, et tout au plus dans quelques semaines. Ce n'est qu'en continuant longtemps l'usage du même remède, qu'il en provient à la fin une maladie artificielle chronique, comme p. ex. la maladie mercurielle qui n'est que trop souvent la suite terrible d'une longue cure antisyphilitique.

3) L'expérience prouve, que ces souffrances passa-

gères, excitées par des médicamens dans des corps sains, bien loin de les affaiblir et de leur nuire, contribuent au contraire à raffermir leur santé et à les rendre plus propres à réagir contre toutes sortes d'influences délétères. Quel plus bel exemple pour la vérité de cette assertion, que la santé de l'illustre auteur de l'Organon. Hahnemann, après avoir fait sur lui-même l'essai de tous les médicamens de sa Matière médicale, jouit à l'âge de 77 ans de la plénitude de ses forces physiques et intellectuelles; il n'est jamais malade et il ne cesse d'être actif.

4) Les médecins homéopathiques font la plupart des essais sur eux-mêmes. Quand ils en font sur autrui, ce n'est que sur des personnes qui s'y prêtent volontairement par intérêt pour la science et pour la cause de l'humanité souffrante. En effet, quelle action saurait être plus philanthropique que celle de se soumettre volontairement à des douleurs et des incommodités passagères, pour faciliter la guérison future de millions d'infortunés, accablés du poids de la maladie!

Où est ici la cruauté, où est l'action immorale? Mais en revanche, Messieurs, n'est-il pas cruel d'expérimenter avec des médicamens inconnus sur le corps débile et souffrant du pauvre malade? C'est pourtant là ce qui vous reste à faire, si vous voulez seulement abstraire les vertus curatives des remèdes par leurs effets dans les maladies!

III.

Objections contre la thérapeutique de Hahnemann.

A) Contre le principe fondamental.

Pour ne pas embarrasser cette matière, il faut distinguer trois choses différentes:

1) l'homéopathie comme découverte pratique, c. à d. le fait, que la plupart des maladies sont guéries d'une manière directe, douce, durable et relativement rapide, en employant contre elles de petites doses de médicamens, qui, donnés en doses ordinaires, peuvent produire sur des corps sains un groupe de symptômes morbifiques très-semblables à la souffrance naturelle;
2) l'explication théorique que Hahnemann donne de ce fait; et
3) les reproches qu'il fait aux autres méthodes curatives.

Les adversaires de l'homéopathie ont toujours confondu ces trois points essentiellement différens, et ils ont cru avoir renversé la vérité du premier, quand ils ont fait quelques objections réelles contre des assertions de l'auteur qui se rangent sous les points No. 2 et 3. Nous allons donc en parler séparément.

1) L'homéopathie comme art pratique est réglée par la maxime que nous venons d'énoncer, et que Hahnemann exprime en peu de mots par l'adage latin: „*Similia similibus curantur!*" c. à d.: Les affections morbifiques des hommes sont anéanties par des affections artificielles qui leur ressemblent parfaitement dans leurs effets!

Quelques adversaires ont été assez absurdes pour dire: „Que Hahnemann enseignait de guérir le mal avec le même mal; que par conséquent il fallait guérir p. ex. les souffrances qui provenaient de l'abus du vin, en faisant boire de nouveau force vin au malade.“ — Ces Messieurs n'ont pas fait attention qu'il y a une grande différence entre les mots égal et semblable (*ὁμὸν* et *ὁμοίον*). Il serait du dernier ridicule de dire, qu'on pouvait guérir p. ex. la scarlatine en exposant le malade à une seconde infection de la même fièvre. Mais Hahnemann dit: Administrez à cet individu une très-petite dose de belladonne, médicament qui, donné en forte dose, peut engendrer des souffrances médicinales très-semblables à ceux de la scarlatine, et votre malade sera guéri homéopathiquement.“ — Or la maladie artificielle que l'homéopathie demande, n'est jamais une maladie égale et identique, mais seulement une maladie semblable et analogue à la maladie naturelle qu'il s'agit de guérir.

La maxime de guérir par des affections analogues est tout aussi peu une invention de Hahnemann, que la loi de la gravitation est une invention de l'immortel Newton. On a vu tomber pendant des milliers d'années les pommes du haut des arbres sans y faire la moindre attention; ce fut pourtant ce phénomène vulgaire qui fit naître un jour dans la tête de Newton l'idée d'une loi générale de la physique! Eh bien, pourquoi nous étonner qu'on ait vu pendant de milliers d'années le phénomène des guérisons homéopathiques, avant que Hahnemann nous en ait donné la clef?

Le fondateur de la nouvelle méthode curative ne

demande pas une foi aveugle; non, il prie, il sollicite qu'on l'examine sur la pierre de touche de l'expérience. Tous les médecins qui ont suivi cette invitation, et qui ont entrepris leurs essais avec sincérité et exactitude, ont trouvé constatée la loi homéopathique. Qu'on lise les narrations de cures opérées par les Docteurs Rau, Rummel, Messerschmidt, Steegemann, Bigel, Müller, Mühlenbein etc. etc., tous médecins de 10, 20, 30 à 40 années de pratique, hommes distingués par leur savoir et leurs succès, et on jugera si l'homéopathie est plus qu'un songe phantastique! Est-il probable que tous ces médecins qui ne se trouvent dans aucune relation avec Hahnemann, qui se défiaient même de la vérité de sa doctrine, aient été entraînés par une espèce de charme à raconter des mensonges, ou bien que le hazard leur ait fait le plaisir d'être toujours complaisant quand ils suivaient la méthode homéopathique? Assurément il faudrait abjurer toute foi historique, pour soutenir une telle négation!

Nos lecteurs trouveront dans le second chapitre de l'introduction de l'auteur une série de cures nombreuses, prises dans tous les temps, où des médecins de l'ancienne école ont guéri homéopathiquement sans le savoir. Les adversaires de Hahnemann ont cru bouleverser son édifice, en prouvant que quelques-unes de ces cures souffraient aussi d'autres explications. Quelle erreur! Hahnemann, entraîné par le zèle pour sa création, a pu citer quelques exemples d'une valeur équivoque; mais il est prouvé que la plupart sont frappans, et quand même de cette centaine de cures, il n'y en aurait que la moitié qui parlassent évidemment pour la découverte de l'auteur, ceci aurait dû suffire

pour éveiller l'attention générale. Au reste Hahnemann n'a cité ces exemples que pour constater l'antiquité de l'homéopathie, mais non pas sa vérité. „Essayez vous-mêmes les médicamens sur l'homme sain, dit-il, et employez-les ci-après contre les maladies suivant le principe de l'homéopathie, et vous verrez bien si je suis un rêveur!"

La loi homéopathique est celle qui préside à l'action de tous les remèdes qu'on nomme spécifiques; voici la grande découverte que la science médicale doit à la doctrine de Hahnemann! Je me borne à quelques peu d'exemples, pris de l'ouvrage du Dr. et Conseiller Rau [1]).

„Le mercure, administré en grandes doses, excite des ulcères au gosier, très-ressemblans aux ulcères vénériens; de petites doses de mercure guérissent ces dernières. — La belladonne excite des souffrances et phénomènes semblables à ceux qui proviennent de la morsure d'un chien enragé; c'est ce médicament qui a très-souvent guéri la rage. — La pulsatille entraîne des obscurcissemens de la vue; mais elle est aussi un excellent remède dans quelques espèces de goutte sereine. — De petites doses de rhubarbe appaisent des diarrhées spontanées; cette même rhubarbe, donnée en grandes doses, est un purgatif. — Le suc de pavot, administré en grandes doses, constipe le ventre; de petites doses de ce médicament sont un excellent remède dans la passion iliaque. — Le suc de pavot enivre et engourdit enfin le sentiment; de très-petites doses de ce mé-

1) Voyez: Rau, loc. cit. p. 75 — 78.

dicament éloignent comme par enchantement l'état comateux qui accompagne les fièvres chaudes. — L'homme des champs connaît la qualité du suc de bouleau d'exciter des éruptions cutanées; mais il en fait aussi un usage salutaire contre certains exanthèmes invétérées. — L'ipécacuanha qui fait vomir, peut guérir en petites doses des vomissemens spontanés. — Le soufre engendre des exanthèmes; on n'a qu'à visiter les eaux sulfureuses, p. ex. de Nenndorf, et on verra que la plupart des personnes qui en boivent, deviennent sujettes à des éruptions. C'est pourtant le soufre qui est le remède le plus souverain contre la gale. — L'ellébore blanc était déjà connu dans l'antiquité comme un remède efficace contre certaines espèces de manie; et cependant de fortes doses de cette drogue peuvent engendrer la dite maladie."

En voilà assez, pour exciter la curiosité et pour ébranler l'incrédulité. Nous renvoyons nos lecteurs au second chapitre de l'introduction de l'Organon, où ils trouveront une plus ample collection de cures homéopathiques. — Il sera encore bien plus instructif de lire les narrations de cures homéopathiques qui se trouvent dans les Archives homéopathiques du Dr. Stapf, dans l'examen de l'homéopathie par le Dr. Bigel, dans les ouvrages cités des docteurs Rau et Rummel etc., et de les comparer avec les symptômes des remèdes en question qui se trouvent dans la Matière médicale pure et les autres ouvrages dont nous avons parlé précédemment. Cette comparaison ne laissera pas le moindre doute, que les dites guérisons se sont opérées suivant la maxime de l'homéopathie.

2) Nous venons de justifier la réalité de la voie curative homéopathique sous le rapport pratique; le second point que nous avons à discuter, est son explication théorique. — Il n'y a qu'une seule et même manière de vérifier les faits: L'observation exacte, l'expérience pure, le jugement impartial, tels sont les moyens qui nous mènent au but. Mais une explication théorique est fille de la spéculation et de la réflexion qui peuvent marcher sur des voies différentes chez divers individus. Or, un fait peut être constaté, tandis que l'explication scientifique en demeure encore imparfaite. Voici le cas de l'homéopathie; la pratique en doit être unique, mais on ne s'est pas encore mis complètement d'accord sur les dernières causes qui motivent les succès de cette méthode. Nous avons exposé dans le chapitre précédent §. *XVIII.* l'explication théorique de Hahnemann, et nous prions nos lecteurs de relire ce paragraphe, pour ne pas avoir besoin de le répéter en ce lieu. Les objections des adversaires se réduisent sur-tout aux points suivans:

1) Qu'il était faux de dire, que les puissances médicinales possédaient une force prépondérante et absolue, tandis que les autres puissances morbifiques n'avaient qu'une force inférieure et relative; vu que plusieurs substances médicinales exerçaient une influence très-faible sur nombre d'individus, au lieu que des miasmes, comme p. ex. la petite vérole, la peste orientale, le choléra etc. affectaient la plupart des personnes qui s'y trouvaient exposées.
2) Qu'il était inconcevable comment une nouvelle affection semblable pouvait combattre et ané-

antir la maladie naturelle; qu'au contraire elle devait s'allier à celle-ci et la rendre plus grave.

Voici ce que répond l'école homéopathique:

1) On ne prétend aucunement que chaque médicament soit plus fort que toute autre puissance délétère; Hahnemann dit seulement que les substances médicinales opèrent en général d'une manière plus définie et plus énergique sur l'organisme que ne le font les autres puissances nuisibles, et que c'est cette force pathogénétique particulière, qui fait qu'un médicament peut changer et vaincre la maladie à laquelle il convient.

2) On confond derechef les notions de l'identicité et de la ressemblance, quand on nie la possibilité de la victoire du remède homéopathique sur la maladie. Si le remède était dans son essence la même chose que la maladie, il y aurait sans doute addition du mal au mal. Mais comme il est une puissance différente quant à son essence, mais semblable quant à ses effets sur l'organisme, il doit nécessairement lutter contre la maladie naturelle et tâcher de la déplacer des organes qu'elle occupe; car ces parties sont justement les mêmes qui conviennent aussi au remède homéopathique. Or, comme l'action du remède est plus énergique que celle de la maladie naturelle, cette dernière se trouve anéantie et l'organisme en est délivré d'une manière durable. Mais la maladie médicinale qui subsiste, n'a qu'une durée bien limitée et

se trouve vaincue à son tour par la réaction de la faculté vitale.

Telle est la théorie de Hahnemann, qui a été adoptée par la plupart des médecins homéopathiques. Elle est pleine d'esprit et de sagacité, et peut-être est-elle la meilleure qu'on puisse donner. Cependant en pesant avec impartialité le pour et le contre, je n'ai pu me dissimuler qu'il me reste quelque chose à désirer. Car 1) pour ce qui est de la force plus énergique des médicamens, on ne saurait contester qu'il est difficile de mesurer au juste l'intensité des puissances dynamiques. Il y a des substances médicinales bien supérieures à l'influence de quantité d'autres choses nuisibles; mais il y a aussi en revanche des puissances délétères dont les effets me paraissent bien plus énergiques que ceux de quantité de médicamens. 2) La ressemblance de la maladie artificielle avec la maladie naturelle nous fait bien concevoir la nécessité d'une lutte immédiate entre l'une et l'autre, et la possibilité de la victoire du remède. Mais elle ne nous explique pas pourquoi cette victoire n'est pas toujours décisive, quoique le remède fût très-bien choisi et que le malade ne commît aucune faute contre la diète; elle ne nous explique pas, dis-je, pourquoi le remède n'opère souvent qu'une diminution de la maladie, de façon qu'il faut répéter l'usage de la même drogue ou en donner une autre qui réponde mieux au reste des symptômes. Si la maladie médicinale était de sa nature toujours plus énergique que la maladie naturelle, et qu'elle se mettait d'abord à la place de cette dernière, la première dose d'un remède spécifique suffirait toujours pour déloger et vain-

cre le mal, ce qui pourtant est contraire à l'expérience.

Ce furent ces réflexions qui m'ont mené à la théorie suivante qui, dans le fond de la chose, est basée sur celle de Hahnemann, mais qui cependant lui ajoute quelques modifications. Je suis bien éloigné de croire que j'aie en effet approfondi la chose; au contraire, j'avoue franchement que ma propre explication ne me satisfait non plus entièrement. Je ne la regarde que comme un essai, qui présente un nouveau point de vue, et qui peut-être pourra contribuer quelque chose à faire trouver la vérité. Le voici:

Je suis d'avis avec Hahnemann que le médicament homéopathique excite dans l'organisme une affection très-semblable au mal à guérir, et que cette nouvelle affection lutte contre la première qui occupe les mêmes parties. Elle tâche de la déplacer et la rend plus mobile, si j'ose me servir de cette expression; mais il n'est pas encore dit par là que la maladie naturelle soit parfaitement anéantie par le médicament tout seul, du moins pas dans tous les cas. Ceci se fait, à ce qu'il me semble, par un second acte dans lequel la faculté vitale de l'organisme joue le rôle principal. Cette faculté a toujours la tendance de maintenir l'intégrité du corps et de réagir contre toute irritation étrangère et hostile. Or, l'influence médicinale étant telle, elle se ranime bientôt, après en avoir éprouvé l'impression primitive, et la combat de vive force. Mais comme la maladie homéopathique est parfaitement semblable à la maladie naturelle, la force vitale est en même temps déterminée à réagir contre cette dernière, et comme celle-ci a déjà été heurtée,

ébranlée, et rendue mobile par la maladie artificielle, la force conservatrice de l'organisme se trouve en état de vaincre à la fois toutes les deux affections et de ramener l'équilibre de la santé. Le médicament homéopathique est donc actif d'une double manière: 1) directement, en excitant une affection artificielle qui lutte immédiatement contre la souffrance naturelle, et 2) indirectement, en déterminant la faculté vitale d'une manière spécifique à remporter une victoire complète sur la maladie à guérir.

Il me semble que cette théorie explique assez bien pourquoi des remèdes d'ailleurs très-homéopathiques n'opèrent souvent qu'une diminution successive du mal et qu'il faut une cure suivie pour le vaincre d'une manière radicale. Elle nous explique aussi pourquoi il existe des cas rares, où la méthode homéopathique ne peut pas plus qu'une autre méthode quelconque effectuer une guérison durable, c. à d. 1) quand le malade se trouve dans un état de décrépitude complète, où les ressorts de la vie ont perdu toute énergie, et 2) quand la maladie a causé une corruption totale de quelque viscère noble et indispensable à l'existence (comme p. ex. une suppuration et destruction générale des poumons). Dans l'un et l'autre cas on remarque bien au commencement un petit effet primitif du remède, on remarque aussi une petite diminution des symptômes, mais elle n'est que passagère; parce que la force vitale est trop impuissante pour anéantir la maladie naturelle elle-même. Cependant ceci ne saurait être un reproche pour la méthode homéopathique, car toutes les méthodes curatives se trou-

veront

veront ici en une position pareille. L'art médical touche à sa fin, lorsqu'il n'est plus secondé par les efforts de la nature.

3) En prouvant la vérité du principe fondamental de l'homéopathie, Hahnemann s'est servi non seulement d'argumens positifs, mais aussi d'une démonstration négative, c. à d. en refutant l'utilité des autres méthodes curatives. Il n'entre nullement dans nos vues de justifier toutes les assertions que l'auteur de l'Organon a énoncées sous ce rapport. L'enthousiasme pour la grande découverte qu'il a faite, la persuasion de la défectuosité de l'art médical, et l'humeur que lui ont donné l'indifférence, la malignité et les calomnies de nombre de ses collègues, toutes ces circonstances ensemble l'ont porté parfois trop loin dans son zèle réformateur, et lui ont fait soutenir des thèses tranchantes qui ont éloigné de l'étude de sa doctrine même quantité de médecins d'ailleurs bienveillans.

Toutes les autres méthodes curatives sont rangées par lui en deux grandes catégories, la méthode antipathique et la méthode allopathique. (Voyez le chapitre précédent, §. *XIV.*). Quant à la première, Hahnemann la recommande lui-même dans les accidens urgens, comme p. ex. en cas d'asphyxie. Il a aussi récemment enseigné qu'on pouvait faire un usage subordonné d'une espèce de traitement antipathique dans quelques maladies chroniques, c. à d. de commotions électriques légères, pour réexciter la sensibilité dans des membres paralysés [1]). Ne serait-il donc pas possible qu'il existe encore plus de cas où la méthode antipathique puisse servir de soutien à la mé-

1) Voyez: Die chronischen Krankheiten, Vol. I. p. 238 — 241.

thode homéopathique? Je n'en doute pas; il en reste seulement à découvrir les lois.

Quant à la méthode allopathique, l'ancienne école a réclamé contre Hahnemann, „parce qu'il la définissait comme une méthode employant des remèdes qui ne se trouvaient dans aucun rapport avec l'affection du malade; elle a prétendu au contraire que cette méthode n'attaquait que des organes et des parties qui se trouvaient dans une connexité physiologique et sympathique avec l'organe ou le système souffrant, pour opérer une révulsion salutaire du mal.“ En effet, si l'on veut être impartial, on ne saurait nier que le mot allopathique est souvent trop large, et que le sens qu'y attache Hahnemann, a quelque chose d'offensant pour les médecins qui suivent cette voie curative. Il vaudrait mieux la nommer la méthode sympathique, parce qu'elle tâche de vaincre l'affection naturelle en excitant une souffrance artificielle dans un autre organe qui se trouve en rapport sympathique avec la partie qui est le foyer du mal. Ce qui est cependant très-sûr, c'est que la malheureuse coutume de mêler plusieurs drogues ensemble, fait que souvent la méthode sympathique devient allopathique dans le sens de Hahnemann.

Il faut encore remarquer, que Hahnemann comprend sous sa catégorie allopathique aussi les différentes méthodes évacuatives. On a vu au second chapitre §. *VII.* que l'auteur regarde la presque-totalité des maladies comme dynamiques et que par conséquent il désapprouve les dites méthodes. Les adversaires ont reproché ici à Hahnemann, „qu'il n'envisageait l'homme que d'un seul côté, savoir du côté dynamique, et qu'il negligeait le côté matériel;

que cependant il devait nécessairement exister un traitement différent dans les maladies sans matières morbifiques, et dans celles qui en avaient une pour base.“ — L'école homéopathique a répondu: „Que Hahnemann ne niait pas l'existence de matières vicieuses, mais qu'il les regardait seulement comme des produits d'un désaccord dynamique qui devaient nécessairement disparaître avec l'anéantissement de celui-ci.“ — Les adversaires ont repliqué: „Que, supposé même que les matières vicieuses ne fussent que des produits d'une altération dynamique, ces produits devaient réagir d'une manière nuisible sur l'organisme et aggraver le mal.“ — Voilà cependant ce que plusieurs médecins homéopathiques ne concèdent pas; d'autres au contraire avouent qu'une surabondance de matière vicieuse (p. ex. de pituite, de bile etc.) peut nécessiter l'emploi de remèdes évacuatifs, et que les remèdes homéopathiques doivent être employés ci-après pour opérer la guérison radicale.

Nous nous bornons à ces remarques fugitives, car l'espace qui est accordé à ce traité, ne nous permet pas de tracer un parallèle suivi entre les différentes méthodes curatives. „La nature de l'organisme humain admet et demande sans doute plus d'une voie de guérison, et toute méthode est bonne qui est fondée sur des expériences pures et sur des motifs raisonnables. La méthode homéopathique nous paraît être la plus parfaite de toutes, mais nous ne croyons pas qu'elle puisse se passer entièrement de ses soeurs.“ Telle est notre profession de foi, comme celle de tous les adhérens modérés de la doctrine de Hahnemann, et que nous prononçons en face des parties belligérantes, car notre

intention n'est pas de les acharner davantage l'une contre l'autre, mais de les faire venir à une composition amiable.

Ce point une fois établi, nous nous hâtons d'aborder le reste des objections qui se dirigent contre l'exiguïté des doses et la simplicité des remèdes homéopathiques.

B) Objections contre l'exiguïté des doses homéopathiques.

Aucun côté de la doctrine de Hahnemann n'a été plus souvent attaqué et ridiculisé que les règles qu'il a donné sur la raréfaction des médicamens à l'usage de sa méthode curative.

„Il y a eu des adversaires qui ont voulu prouver par des calculs, que la masse d'eau nécessaire pour produire la raréfaction d'une goutte que Hahnemann nomme une décillionième, formerait un globe ayant plusieurs billions de milles géographiques pour diamètre." — On leur a répondu qu'on regrettait bien la peine qu'ils s'étaient donnée, mais que Hahnemann n'avait besoin que de 3000 gouttes d'esprit de vin pour former sa trentième raréfaction qu'il nomme l'atténuation des décillionièmes. Nous prions nos lecteurs de relire ici la déscription des atténuations homéopathiques que nous avons donnée au chapitre 2ième §. *XX.* Le Dr. Bigel dit fort bien: „Il n'y a que la terminologie qui implique dans cette affaire. Les remèdes homéopathiques s'atténuent de l'unité jusqu'à trente fractions de cette unité. Supprimez les mots centièmes, dix-millièmes, millionièmes etc., pour les remplacer par ceux de 1ière, 2ième, 3ième division etc., et les mots cesseront d'en imposer à la raison, qui entend très-bien qu'une goutte médi-

cinale mêlée à quatre onces de liquide communique sa vertu à toutes les parties constituantes de ce liquide. Cette dose de quatre onces est en effet le total du liquide employé à la division de la goutte médicinale en 30 fractions différentes [1])."

„D'autres ennemis de l'homéopathie ont dit qu'une goutte d'un médicament versée dans le lac de Genève, devrait rendre toute la masse du lac propre à des guérisons homéopathiques." — Mais le ridicule de cette saillie ne retombe que sur ses auteurs. Car le médecin homéopathique ne mêle jamais les gouttes médicinales avec de grandes masses d'eau, mais seulement avec 100 gouttes d'esprit de vin (ou de grains de sucre de lait) à la fois. Le mélange n'est non plus un mélange superficiel, mais une mixtion très-intime qui s'opère à force de sécousses ou de triturations. Or, Hahnemann a riposté avec raison à ces moqueurs, qu'ils lui trouvent une machine propre à mêler une goutte médicinale aux eaux du lac de Genève, de façon que chaque goutte d'eau reçoive une quotité relative de la goutte du médicament [2])!

D'autres antagonistes de Hahnemann, plus sages que ces railleurs absurdes, ont dit qu'ils concevaient bien comment se faisaient les raréfactions homéopathiques, mais qu'il était contre toute vraisemblance et contre toute analogie qu'une goutte d'un médicament, arrivée à la 3ième, 4ième, 5ième raréfaction, puisse encore faire le moindre effet sur le corps de l'homme. Car, disent-ils: 1) l'air que nous respirons est tou-

---

1) Voyez: Bigel, Examen de l'homéopathie, Vol. 1. p. 11.

2) Voyez la dissertation de Hahnemann sur l'efficacité des doses homéopathiques, qui se trouve dans sa Matière médicale, Vol. VI.

jours rempli d'une quantité de gaz et de particules nuisibles et médicinales; or il faudrait que nous fussions continuellement malade. 2) Si les particules homéopathiques étaient vraiment actives, il faudrait nécessairement que les doses dont se servent les autres méthodes, fussent toujours mortelles ou du moins très-nuisibles, et jamais salutaires; chose qui est refutée par l'expérience journalière.

Voici ce que replique l'école homéopathique.

1) Nous ne nions pas que l'atmosphère, sur-tout dans les grandes villes, abonde de toutes sortes d'émanations de diverses substances, mais toutes ces émanations se contrarient réciproquement et se trouvent aussi décomposées et neutralisées par l'influence du grand air, de façon que, dans la règle, il n'en peut résulter une affection morbifique sur les individus qui s'y exposent. Il en est de même des émanations de diverses plantes médicinales dans les champs, les bois et dans nos jardins. Mais mettez-vous quelque temps en contact avec une seule et même émanation, p. ex. avec l'odeur d'un sureau en pleine floraison, et vous avouerez bientôt que ces particules impondérables ne sont pas sans influence sur votre sensibilité. Rappelez-vous donc des miasmes de plusieurs maladies épidémiques qui se communiquent par l'aïr d'une manière si inconcevable. Rappelez-vous de plusieurs substances odoriférantes et sur-tout du musc dont un seul grain est en état de parfumer un vaste salon de façon que vous sentirez son odeur à chaque distance et que nombre de personnes en reçoivent des maux de tête, des vertiges etc.; pésez

donc les particules qui nagent dans cette atmosphère?

2) Quant à la seconde objection, nous répondons: La tendance des méthodes curatives usitées que Hahnemann comprend sous les catégories de méthode antipathique et allopathique, étant toute différente de celle de la méthode homéopathique, il n'y a rien de surprenant que la mesure des doses le soit aussi. La méthode antipathique veut vaincre la maladie en produisant une affection contraire, chose qui demande une attaque vigoureuse, parce que les organes souffrans se trouvent dans une disposition toute opposée. Il faut donc de fortes doses d'opium pour arrêter une diarrhée; il faut de fortes doses de remèdes excitatifs pour vaincre la torpeur des nerfs dans certaines fièvres nerveuses; il faut de fortes doses de remèdes antiphlogistiques pour produire l'état de relâchement opposé à l'état inflammatoire etc. etc. — La méthode allopathique qui comprend les méthodes révulsives et antagonistiques, attaque une partie saine ou moins souffrante de l'organisme pour détourner la force de la maladie des organes primitivement affectés qui se trouvent dans un danger éminent. Or il faut encore que cette méthode se serve de fortes doses, parce qu'il s'agit de produire une maladie artificielle dans des organes et des parties qui n'y sont pas disposées, qui même y sont souvent encore moins disposées que dans un corps parfaitement sain.

Mais le cas est tout différent dans la méthode homéopathique. Le remède marche ici droit vers le foyer du mal; il attaque les organes souffrans avec une maladie artificielle très-semblable à l'affection qui les occupe; or les parties souffrantes se trouvant dans une disposition extrême pour recevoir toute impression analogue, le médecin n'a besoin que d'une très-petite dose pour produire l'affection médicinale qui lutte contre la maladie naturelle, et l'anéantit, soit en la déplaçant, soit en déterminant la faculté vitale à la réaction dont nous avons parlé précédemment. Une grande dose au contraire augmenterait la maladie à un degré exorbitant, de façon que la faculté vitale serait impuissante de réagir, et que le malade périrait peut-être de l'aggravation homéopathique produite par le remède.

Il est donc clair, que la diminution des doses homéopathiques est une suite immédiate et fort rationnelle du principe fondamental de la nouvelle doctrine. Les méthodes antipathiques et allopathiques ont raison de dire: „Plus grave est la maladie, plus les doses doivent être fortes.“ Mais la méthode homéopathique a tout aussi raison de dire: „Plus la maladie est grave, plus les doses doivent être subtiles.“

„Mais, disent les adversaires, Hahnemann cite pourtant lui-même des cures homéopathiques opérées par des médecins de l'ancienne école, et assurément ces médecins n'ont pas administré des doses tellement atténuées qu'il a coutume de les ordonner.“

Nous ne nions pas, répondent les adhérens de l'homéopathie, que l'on a souvent guéri des maladies

par des remèdes homéopathiques quoiqu'on les eût administrés en doses ordinaires. Mais il faut ici mettre en considération: 1) que le degré de receptivité et de sensibilité des malades est très-différent; 2) que les médecins de l'ancienne école emploient rarement un seul remède simple à la fois; mais qu'on a coutume d'affaiblir la violence des spécifiques en y joignant d'autres médicamens nommés correctifs, et 3) que les grandes doses provoquent souvent des crises évacuatives, par lesquelles la nature se débarrasse du surplus du médicament avant qu'il n'ait fait tout son effet. — Mais comme on ne peut jamais savoir au juste d'avance quel sera le degré de receptivité et de sensibilité de l'organisme, il vaut toujours mieux agir prudemment que d'exposer le malade à une chance dangereuse. Or, comme l'expérience prouve que l'on réussit tout aussi bien avec les petites doses homéopathiques qu'avec les doses ordinaires, il est de raison de préférer les premières. D'ailleurs les petites doses ménagent davantage les forces du malade, et facilitent la réaction de la faculté vitale, en lui opposant moins de résistance dans l'affection médicinale.

C) Objections contre la simplicité des remèdes homéopathiques.

Les adversaires de l'homéopathie ont observé: 1) Qu'il était impossible de suffire avec un seul médicament simple à toutes les indications d'une maladie. 2) Qu'il fallait souvent corriger les qualités secondaires nuisibles d'un médicament, d'ailleurs utile, en lui ajoutant un ou plusieurs correctifs. 3) Que plusieurs médicamens ensemble développaient souvent des vertus toutes nouvelles et des effets admirables qu'aucun des divers ingrédiens n'aurait pu opérer tout seul.

Voici ce qu'ont répondu les adhérens de l'homéopathie :

1) La supposition qu'un seul médicament simple soit trop faible et trop pauvre en vertus curatives pour répondre à toutes les indications d'une maladie, ne dérive que de la défectuosité de la matière médicale vulgaire. C'est parce que l'on n'a jamais examiné les drogues simples d'une manière parfaite sur l'organisme de l'homme sain, qu'on se doute de la richesse de leurs effets positifs. Cet examen prouve que chaque médicament efficace possède la faculté de produire une diversité prodigieuse de symptômes, faculté qui le rend propre à servir de spécifique non seulement à une maladie toute entière, mais encore à différentes autres maladies, c. à d. que l'on peut trouver dans la série des symptômes du même médicament les élémens nécessaires pour composer les tableaux (ou groupes de symptômes) de diverses maladies. Comme la dose du médicament homéopathique est très-petite et bien raréfiée, le remède ne développe que les symptômes analogues au mal à guérir, qui touchent le côté souffrant de l'organisme, et pour lesquels celui-ci a une disposition singulière, que le Dr. Bigel a comparée ingénieusement à la disposition idiosyncratique. Le reste des symptômes qui se trouvent dans un rapport allopathique avec le cas donné, ne se développe pas ; car pour produire des effets allopathiques il faudrait une plus forte dose.

Quand même un seul médicament ne suffirait pas à couvrir le groupe des symptômes de la

maladie, l'homéopathie n'emploiera jamais plusieurs médicamens à la fois, mais elle appliquera, l'un après l'autre, ceux qui se disputent le prix. La raison en est bien facile à concevoir. En mêlant ensemble quatre remèdes que nous voulons nommer *a*, *b*, *c*, et *d*, nous ne pourrons jamais déchiffrer auquel des quatre il faut attribuer l'effet salutaire ou nuisible qui en a résulté. Nous savons seulement que la mixture *a b c d* a fait un tel effet, mais il y aurait de l'arbitraire à dire que c'était *a*, ou *b*, ou *c*, ou *d* de préférence. Voilà cependant ce qui se fait tous les jours dans la pratique de l'école régnante. Voilà ce qui a corrompu totalement la Matière médicale et ce qui en a fait un labyrinthe plein d'erreurs et d'illusions. Voilà pourquoi on recommande une telle infinité de remèdes contre la même maladie, remèdes qui sont vantés dans tel journal et décriés dans tel autre.

2) C'est à tort que l'on accuse certains médicamens efficaces d'avoir des qualités secondaires malignes. Les doses démesurées dans lesquelles on a coutume de les administrer sont la véritable cause de ces effets nuisibles. Diminuez la quantité des doses et vous n'aurez plus besoin de correctifs. Tous les correctifs et tous les autres remèdes que vous joignez comme soutiens au remède principal, nommé la base, se modifient et s'altèrent réciproquement. Les divers ingrédiens *a*, *b*, *c*, *d*, n'agissent plus d'après leur nature individuelle, non, ils forment un nouvel être composé dont il est impossible de combiner d'avance les effets.

3) Nous ne nions pas, que deux ingrédiens médicinaux, mêlés ensemble, puissent quelquefois produire un effet favorable qu'un seul d'entr'eux n'aurait pu effectuer. Mais alors il faudra regarder cette mixtion comme un individu, et l'examiner comme tel sur l'organisme sain, pour connaître avec certitude ses effets positifs. Pour le moment la Matière médicale a assez à faire de s'acquérir les vertus spécifiques des médicamens simples. La richesse des qualités de ceux que l'école homéopathique a déjà examinés, nous fait espérer qu'on pourra peut-être venir à bout de toutes ou de la plupart des maladies moyennant des remèdes simples. La simplicité est le timbre que le créateur a imprimé aux lois de la nature. Vouloir atteindre par des forces combinées ce qu'on peut mieux effectuer par une seule, est contre le principe de la sagesse!

Nous finissons ici notre précis de la méthode homéopathique. Nos lecteurs ont parcouru successivement l'histoire, les dogmes principaux et la critique de la nouvelle doctrine médicale, et nous nous flattons de les avoir suffisamment préparés à la lecture de l'Organon même. Hommes éclairés d'une nation quelconque, et sur-tout Vous, médecins savans et philanthropes, veuillez étudier sans prévention et examiner par des expériences sincères cette jeune science intéressante! Il s'agit de la réforme de l'art dépositaire du don le plus précieux de l'homme physique — la santé!

Dresde, le 30 Avril 1830.

Le Traducteur.

ORGANON

DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR LE

DR. SAMUEL HAHNEMANN.

Préface
de la quatrième édition.

Si cette nature, dont les secours spontanés furent regardés par l'ancienne école médicale comme le modèle des méthodes curatives, si cette nature, dis-je, était la voix de la sagesse infinie de l'Être suprême qui gouverne l'univers, il faudrait suivre cette voix infaillible, ou plutôt il faudrait laisser agir cette nature toute seule dans les maladies des hommes; car je ne sais trop, pourquoi nous autres médecins nous nous mêlerions alors de troubler par l'intervention de l'art les opérations d'une puissance souverainement intel-

ligente. Mais le cas est bien différent! Cette nature, dont les secours spontanés étaient vantés par l'école comme la voie curative la plus excellente et la plus digne d'imitation, n'est que la nature individuelle de l'organisme humain, elle n'est, dis-je, que la faculté vitale, douée, non d'intelligence et de réflexion, mais seulement d'instinct, et liée aux lois organiques de notre corps. Cette puissance merveilleuse est destinée à maintenir dans une harmonie parfaite toutes les fonctions et toutes les sensations de l'organisme, tant que celui-ci se trouve en un état de santé régulière, mais non pas à rétablir le mieux possible une santé troublée. Lorsque la faculté vitale est altérée par des influences nuisibles provenant du monde extérieur, elle s'efforce en vertu de son instinct et de son énergie automate, de se débarrasser de la maladie par des procédés révolutionnaires. Mais ses efforts sont un nouveau mal, qui se substitue au premier; car, se réglant d'après les lois constitutives de l'organisme, elle excite une maladie hétérogène, pour chasser la souf-

souffrance primitive, soit par des douleurs, soit par des métastases etc., soit enfin, ce qui est le cas le plus ordinaire, par des évacuations et par le sacrifice de bien des parties solides et liquides. Les résultats de ces opérations sont presque toujours difficiles, souvent équivoques, et quelquefois funestes!

Si de tout temps les hommes n'avaient pas compris, combien sont imparfaits les efforts de cet instinct aveugle d'une puissance non-intelligente qui veut s'aider elle-même, certes ils ne se seraient pas donné tant de peines pour venir au secours de cette faculté vitale souffrante, pour abréger le cours des maladies et pour rétablir la santé d'une manière plus certaine; — en un mot ils ne se seraient pas efforcés d'inventer un art de guérir!

Cependant, comme la médecine s'est bornée jusqu'à présent à imiter les efforts spontanés de la faculté vitale, on m'accordera, qu'un art de guérir parfait et certain n'avait pas encore été trouvé. Les principes et les

résultats de la méthode homéopathique prouvent, que c'est elle qui peut mener l'art médical à ce degré de perfection et de certitude, longtemps cherché envain !

Köthen, 1 Janvier 1829.

Samuel Hahnemann.

Table des matières.

Introduction.

raisin d'ours ; — du colchique ; — du jalap ; — du séné ; — du dictame ; — de la clématite ; — de l'eufraise ; — de la noix muscade ; — de l'eau de rose ; — de toxicodendron; — de la douce-amère ; — de la morelle commune ; — du sureau ; — de la scille ; — de la stramoine ; — du quinquina ; — de l'ipécacuanha ; — de la fève de St. Ignace ; — de l'arnique ; — de la belladonne ; — de la jusquiame ; — du camphre ; — du vin ; — du thé ; — du suc de pavot; — de la sabine; — du musc; — de la vaccine; — des cantharides; — du soufre; — de l'acide nitrique ; — de l'alcali caustique ; — de l'arsénic; — du cuivre ; — de l'étain; — du plomb; — du mercure; — de l'électricité; — de l'eau chaude.

III. Même des laïques en fait de médecine ont trouvé parfois des traitemens homéopathiques, comme étant les plus salutaires.

IV. Pressentimens de quelques médecins de l'existence d'une voie curative homéopathique.

Livre premier.

Principes élémentaires.

Chapitre I.

Des maladies, des médicamens, et des trois méthodes curatives possibles.

§. 1 et 2. La tâche principale du médecin est de guérir les maladies d'une manière prompte, douce et durable, mais non pas de fabriquer des systèmes théoriques et des explications hypothétiques.

3. 4. Il faut qu'il connaisse l'objet de la guérison, les vertus curatives des différens médicamens et la juste application des remèdes aux maladies ; il faut aussi qu'il sache conserver la santé des hommes.

§. 5. 6. Il est impossible de reconnaître les maladies aux changemens qu'elles produisent dans l'intérieur invisible du corps, mais elles peuvent fort bien être reconnues à leurs symptômes.

7. Le médecin doit avoir égard à la cause occasionelle de la maladie, au miasme originaire sur lequel elle se fonde, et à certaines autres circonstances.

8. A cela près, la maladie n'existe pour le médecin que dans la totalité de ses symptômes.

9. Ayant égard aux dites circonstances (§. 7.), le médecin n'a qu'à faire disparaître la totalité des symptômes d'une manière durable, pour guérir la maladie.

Note a). Il faut enlever la cause qui occasionne et nourrit évidemment le mal.

Note b). Futilité de la méthode palliative ou symptomatique, laquelle ne s'applique qu'à un seul symptôme.

10 — 12. Tous les symptômes étant anéantis, la maladie est également guérie dans l'intérieur du corps.

13. La totalité des symptômes est la seule indication du remède à choisir.

14. L'altération de la santé qui a lieu dans les maladies, ne peut être rétablie par des médicamens, qu'en tant qu'ils ont la faculté de produire eux-mêmes des changemens de l'état régulier de l'organisme humain.

15. Cette faculté des médicamens de changer l'état de santé ne peut être observée que par les effets qu'ils produisent sur des hommes bien-portans.

16. Les symptômes morbifiques que les médicamens produisent dans l'homme sain, sont donc la seule chose à laquelle nous puissions reconnaître leur faculté de guérir les maladies.

17 — 19. Il n'y a que trois méthodes possibles de traiter les maladies: 1) la méthode homéopathique, qui se sert de remèdes produisant des effets

primitifs semblables aux symptômes de la maladie; 2) la méthode antipathique, qui emploie des médicamens produisant des effets opposés aux symptômes de l'affection naturelle; et 3) la méthode allopathique ou hétéropathique, qui use de médicamens dont les effets ne sont ni semblables ni opposés, mais étrangers aux symptômes de la maladie en question.

Chapitre II.

Démonstration de la vérité de la méthode homéopathique, et comparaison de cette voie curative avec la méthode allopathique.

§. 20. Il n'y a que la méthode homéopathique, qui se montre toujours efficace et salutaire par l'expérience.

21. Cela se fonde sur la loi naturelle des guérisons: „Qu'une affection dynamique dans l'organisme de l'homme vivant est anéantie d'une manière durable par une autre plus forte, qui lui est très-semblable et n'en diffère que dans son essence."

22. La vertu curative des médicamens dérive donc de la ressemblance de leurs symptômes avec ceux de la maladie.

23 — 27. Essai pour expliquer cette loi naturelle des guérisons.

28. Le corps de l'homme est bien plus disposé à laisser changer son état de santé par des puissances médicinales, que par d'autres influences nuisibles dans la nature, qui occasionne des maladies.

29. 30. La justesse de la loi homéopathique se prouve aussi en ce que chaque cure non-homéopathique d'une maladie ancienne ne réussit pas, et que deux maladies naturelles, qui se rencontrent dans le même corps, ne peuvent s'anéantir et se guérir, si elles sont dissemblables. Trois cas sont possibles ici.

§. 31. *I.* Une maladie qui a déjà affecté le corps, en repousse une nouvelle maladie qui lui est hétérogène, pourvu que celle-ci ait une intensité moindre ou égale.

32. Par la même raison des cures allopathiques nonviolentes ne changent jamais une maladie chronique, mais la laisse dans sa première condition.

33. *II.* Si l'homme déjà malade est attaqué par une nouvelle maladie hétérogène, mais plus forte que la première, la maladie postérieure suspend, tant qu'elle dure, la vieille maladie antérieure, mais ne la guérit jamais.

34. Par la même raison des cures violentes avec des médicamens allopathiques ne guérissent aucune maladie chronique, mais la suspendent seulement aussi longtemps que dure l'attaque forte des médicamens. Ensuite la maladie chronique reparaît avec autant de malignité, et même avec plus de malignité qu'auparavant.

35. *III.* Il se peut enfin, que la nouvelle maladie, ayant influé pendant longtemps sur le corps qui souffre déjà d'une autre maladie hétérogène, s'allie à cette maladie antérieure, de façon qu'il en résulte une maladie double ou compliquée; mais aucune de ces deux maladies hétérogènes ne détruit l'autre.

36. Plus souvent encore, que dans la nature, il arrive dans la pratique des méthodes curatives ordinaires, qu'une maladie artificielle, produite par l'usage assidu d'une médecine allopathique violente, s'allie à la maladie chronique antérieure, de façon que le corps devient alors doublement malade.

37. Les maladies qui se compliquent de cette manière, occupent, à cause de leur hétérogénéité, chacune dans l'organisme la place qui lui convient.

38. 39. Mais il en est bien autrement, lorsqu'il survient à une maladie antérieure une nouvelle maladie plus forte, mais semblable par rapport à ses

effets; car alors celle-là est guérie par la maladie postérieure.

§. 40. Explication de ce phénomène.

41. Exemples de maladies chroniques guéries par d'autres maladies semblables et plus fortes, qui leur survinrent accidentellement.

42 — 44. La nature elle-même ne peut donc anéantir et guérir les maladies que par des affections analogues, produisant des symptômes semblables à ceux du mal antérieur, mais jamais par des maladies hétérogènes. Elle instruit par là le médecin des médicamens avec lesquels il peut guérir d'une manière certaine, c. à d. avec des remèdes homéopathiques.

45. La nature n'a que peu de maladies qui puissent agir homéopathiquement sur d'autres maladies, et encore ce secours là est-il accompagné de beaucoup d'inconvéniens.

46. Le médecin au contraire possède une quantité prodigieuse de puissances homéopathiques, c. à d. dans les médicamens dont il a reconnu les effets purs et spécifiques, et dont le mal artificiel, qu'ils produisent, s'évanouit aussitôt après l'accomplissement de la guérison, à cause de la petitesse des doses que le médecin peut diminuer à sa volonté.

47 — 51. Il est évident par tout ceci, que la méthode homéopathique est bien préférable à la méthode allopathique.

Chapitre III.

De la méthode antipathique, comparée avec la méthode homéopathique.

§. 52. 53. La méthode antipathique est celle, selon laquelle on ordonne contre un seul symptôme de maladie un remède qui produit un effet opposé. (Contraria contrariis). Exemples.

§. 54. Cette méthode est vicieuse, non seulement parce qu'on ne combat par elle qu'un seul symptôme de maladie, mais encore, parce que après avoir diminué en apparence le mal pour peu de temps, elle le fait réellement empirer bientôt après. — Témoignages des auteurs. —

55. Effets nuisibles de quelques cures antipathiques.

56. Les doses répétées et augmentées d'un médicament palliatif n'opèrent jamais la guérison d'une maladie chronique, mais ne font que l'aggraver.

57. Les médecins auraient dû juger par là, qu'un procédé opposé à celui-ci, c. à d. le procédé homéopathique, devait être salutaire.

58. 59. La raison pourquoi l'application antipathique des médicamens est si nuisible et pourquoi leur usage homéopathique est si salutaire, est fondée sur la différence entre l'effet primitif que tout médicament produit d'abord en agissant sur le corps, et entre l'effet secondaire que l'organisme vivant opère ci-après par sa réaction.

60. Explication de l'effet primitif et de l'effet secondaire ou réactif.

61. Exemples de l'un et de l'autre effet.

62. Ce n'est qu'en donnant les plus petites doses homéopathiques, que l'effet réactif de l'organisme se manifeste uniquement par le rétablissement de la santé.

63 — 65. De toutes ces vérités résulte d'un côté l'excellence du procédé homéopathique, comme de l'autre les grands inconvéniens du procédé antipathique. — Seuls cas dans lesquels l'application de remèdes antipathiques est utile.

Note. Des sensations opposées ne se neutralisent pas dans le sensorium de l'homme vivant comme des substances opposées dans la chymie.

66. Resumé du premier livre de l'Organon.

Chapitre II.

Examen des maladies.

Section II.

De l'investigation des puissances médicinales.

Chapitre I.

De la nature des effets médicinaux.

Section III.

De l'application des médicamens aux maladies.

Chapitre I.

Du choix des remèdes et des égards qu'il faut avoir aux diversités des maladies.

Chapitre II.

Du juste emploi des médicamens, et de la diète.

A) Emploi des médicamens.

B) De la diète.

Chapitre III.

De la préparation des remèdes et de la modification des doses.

A) Préparation des remèdes.

Introduction.

Chapitre I.

Considérations sur les méthodes curatives usitées par l'ancienne école médicale.

I.

Sans méconnaître les mérites que nombre de médecins ont acquis dans les sciences auxiliaires de la médecine, tel que la physique, la chymie, l'histoire naturelle, l'anthropologie, la physiologie, l'anatomie etc., je n'attaquerai que la médecine pratique, pour prouver l'imperfection de ses méthodes curatives. Passons sous silence le trantran grossier, qui se joue de la vie des hommes en traitant leurs maladies mécaniquement d'après des recueils de recettes. Nous ne parlerons que des procédés scientifiques.

L'ancienne école médicale se glorifie de posséder l'art médical rationnel, parce qu'elle prétend pouvoir rechercher et anéantir les causes des maladies et suivre dans leur guérison l'exemple de la nature.

Tolle causam! s'écria-t-elle sans cesse. Ce cri de guerre est beau sans doute; mais a-t-on tenu parole? Il me paraît qu'on s'est imaginé pouvoir trou-

ver les causes primitives des maladies, mais qu'on ne les a pas trouvées en effet. Car, comme la plupart des maladies sont d'une origine et d'une nature dynamique, et par conséquent imperceptible à nos sens, les causes prétendues morbifiques doivent leur naissance à l'esprit spéculateur et à la fiction. En considérant les parties intérieures de l'organisme régulier, telles que nous les offre la section du cadavre, (anatomie), et en les comparant aux changemens visibles de ces mêmes parties dans des personnes mortes de maladies, (anatomie pathologique); puis en envisageant les phénomènes et les fonctions du corps vivant et sain (physiologie) avec leurs altérations infinies dans les innombrables états de maladie (pathologie et sémiotique), on argumenta de tout ceci, quelles ont dû être les causes motrices des changemens qui, dans les maladies, s'opèrent dans l'intérieur invisible de l'organisme vivant. Tel fut l'image fantasque que la médecine se plût à nommer *prima causa morbi,* et qu'elle prétendait être la cause la plus proche et l'essence interne de la maladie même, — quoique selon la droite raison la cause d'une chose ne puisse jamais être simultanément la chose elle-même. Comment pouvait-on, sans se faire illusion, créer cet être invisible et indéfinissable l'objet de la guérison, et le combattre avec des médicamens dont la tendance curative était pour l'ordinaire pareillement inconnue, et pour comble d'incertitude faire de plusieurs de ces substances un amalgame nommé récette!

Cependant la réalisation de ce projet sublime de trouver les causes intérieures absolues des maladies se bornait, au moins chez les médecins sages, à la recherche du caractère général de la maladie en ques-

tion, recherche dans laquelle on se laissait bien guider par les symptômes, mais dont les conjectures n'étaient pas exclues. On recherchait donc, si le caractère général de la maladie était peut-être le spasme? ou bien la faiblesse? ou la paralysie? ou la fièvre? ou l'inflammation? ou des indurations, ou des obstructions dans telle et telle partie? ou l'abondance du sang (*plethora*)? ou bien le manque ou l'abondance d'oxygène, de carbone, d'hydrogène ou d'azote dans les humeurs? ou peut-être l'exaltation ou la dépression du système artériel, veineux ou capillaire? ou bien la disharmonie entre la sphère sensible, irritable et reproductive? — Toutes ces conjectures, que l'école honorait du titre d'indications causales et qu'elle croyait être les seuls fondemens solides du rationalisme médical, étaient pourtant des hypothèses trop équivoques, pour offrir une utilité pratique; oui, supposé même qu'elles eussent été vraies, elles auraient été néanmoins incapables d'indiquer le remède le plus convenable au cas individuel en question; en un mot, toutes ces belles conjectures flattaient davantage l'amour propre de leurs inventeurs, qu'elles ne servaient à indiquer la véritable voie curative.

Combien de fois ne paraissait-il pas, que telle partie du corps était affectée de spasme ou de paralysie, tandis que telle autre semblait souffrir d'inflammation? Où pouvait-on trouver les remèdes sûrs, qui convinssent à chacun de ces caractères généraux? Les remèdes sûrs et efficaces n'auraient pû être autres que les médicamens spécifiques, c. à d. des remèdes dont l'effet est semblable à l'irritation morbifique, en un mot des remèdes homéopathiques! Mais ce furent justement ces remèdes dont l'ancienne école dé-

fendait rigoureusement l'usage [1]), parce que l'observation lui avait enseigné, que ces médicamens homogènes aggravaient parfois le mal jusqu'à un degré pernicieux; chose bien naturelle, parce que les grandes doses, que l'on a coutume d'administrer, manifestent bien plus de violence, quand elles sont employées dans des maladies analogues, où la receptibilité de l'organisme pour toute irritation semblable à celle dont il se trouve affecté est extraordinaire. Quant aux petites doses, que la méthode homéopathique ordonne, l'ancienne école n'en avait aucun pressentiment. Il était donc impossible de guérir les maladies par la voie des spécifiques, qui est la seule directe; et quand même l'arrêt de l'école ne l'aurait pas défendue, on ne l'eut pu suivre, parce que la plus grande partie des vertus médicinales étaient encore inconnue.

II.

Cependant l'école rationnelle qui était trop sage pour ne pas préférer le chemin droit aux détours, le

---

1) Le docteur *Rau*, dans son ouvrage critique sur la méthode homéopathique, s'exprime sous ce rapport de la manière suivante: „Si l'expérience nous faisait connaître parfois les vertus homéopathiques de quelques médicamens, dont on ne pouvait s'expliquer l'efficacité, on se tirait d'affaire en les déclarant des remèdes spécifiques, mot auquel on n'attachait aucune idée claire, et qui ne servait qu'à endormir la réflexion sur ce phénomène. Mais il y a longtemps qu'on nous a défendu les remèdes homogènes (c. à d. spécifiques et homéopathiques), comme des puissances éminemment pernicieuses." Voyez: *Rau*, Uiber den Werth des homöopathischen Heilverfahrens, Heidelberg 1824, page 101 et 102.

cherchait d'une autre manière, et crut l'avoir trouvé en partie dans la méthode antipathique (palliative), qui supprime des symptômes importans par des remèdes d'une efficacité opposée, et en partie dans la méthode évacuative et destructive de la cause matérielle des maladies. Quant à la méthode antipathique, nous en traiteront amplement dans le texte de notre Organon, §. 52 — 65. Nous ne parlerons donc ici que de l'autre méthode.

L'ancienne école, tant en considérant les maladies qu'en recherchant les indications de leurs guérisons, ne pouvait jamais se détacher de ses conceptions matérielles; elle ne pouvait, dis-je, reconnaître la puissance vitale, qui domine l'organisme humain, pour un être si subtile, que les altérations de ses sensations et fonctions que l'on nomme maladies, dussent être principalement et presque uniquement le résultat d'influences dynamiques. Les substances anomales qui se montrent dans les maladies, furent regardées comme les causes excitatrices du mal, ou du moins comme les matières fomentatrices qui ne cessaient de l'entretenir en réagissant sur l'organisme. C'est surtout sous ce dernier rapport, qu'on se plaît à les considérer encore de nos jours.

L'école s'imaginait d'effectuer des cures radicales, en s'efforçant d'éloigner ces causes morbifiques matérielles, qu'elle avait élevées elle-même à une dignité non-méritée. Voilà pourquoi elle aimait tant à chasser la bile par des vomitifs dans les fièvres bilieuses [1]),

1) Mr. le docteur et conseiller *Rau*, médecin respectable que j'ai cité ci-dessus, a guéri de pareilles fièvres par une ou deux doses d'un remède homéopathique, sans employer le moindre évacuatif. Voyez *Rau*, loc. cit. p. 176 et suiv.

et dans les crudités d'estomac [1]); voilà pourquoi on purgeait avec tant d'assiduité les glaires, les strongles

1) Dans des corruptions récentes d'estomac, accompagnées de ructations continuelles qui sentent les crudités, d'abattement d'humeur, de pieds et de mains froides, etc. etc., le médecin ordinaire n'attaque que le contenu vicieux de l'estomac. „Je ferai bien sortir tout cela par un bon émétique!" se dit-il avec assurance. En effet il atteint ordinairement son but avec l'antimoine tartareux, administré simplement ou joint à l'ipécacuanha. Mais le malade se trouve-t-il donc tout de suite après sain, vigoureux et alerte? Oh que non! Très souvent une pareille corruption d'estomac n'a été causée que par des influences dynamiques qui ont agi sur l'individu immédiatement après le repas, d'ailleurs très frugal; par exemple: par des affections de l'ame telles que la terreur, la colère, le chagrin, — ou par un refroidissement, ou par des travaux forcés de l'esprit, etc. Or, les deux médicamens susdits ne pouvant anéantir le désaccord dynamique de l'harmonie vitale, causé par de pareilles puissances ennemies, ils ne pourront non plus faire cesser le vomissement qui en est la suite. Mais le tartre émétique et l'ipécacuanha auront, outre cela, provoqué quelques nouveaux symptômes du nombre de ceux qui leur sont propres, et ils auront dérangé la sécrétion de la bile, de façon que le malade se trouvera encore fort souffrant pendant plusieurs jours, malgré cette cure causale qui a si complètement evacué le contenu de l'estomac! — Comparez, s'il vous plaît, l'effet de ce procédé révolutionnaire à celui de la méthode homéopathique. En faisant sentir à un tel malade (c. à d. dont la souffrance est d'origine dynamique) rien qu'une seule fois l'odeur d'un flacon rempli de teinture de Pulsatille bien raréfiée, vous enlèverez tout à la fois le désaccord dynamique général dont il a été affecté, et son mal d'estomac en particulier, de façon qu'en deux heures le malade est guéri. S'il rend encore quelques ructations, ce ne sera plus que de l'air sans goût et sans odeur, car le contenu de l'estomac n'est plus gâté, et le prochain repas sera pris avec le meilleur appétit du monde; notre homme est gai et bien-portant. Voici une véritable cure causale, tandis que l'autre était imaginaire et ne faisait que tourmenter le pauvre malade.

Même dans le cas, où l'estomac aurait été surchargé d'ali-

et les ascarides des enfans sujets à la pâleur, à la boulimie, aux coliques et aux gros ventres [1]); voilà pour-

mens difficiles à digérer, un émétique ne sera presque jamais nécessaire. La nature sait le mieux se débarrasser de son fardeau, en excitant des nausées, des soulèvemens de coeur et des vomissemens volontaires, qu'on pourra peut-être seconder en irritant d'une manière mécanique le palais et le pharyux; en faisant prendre après cela au malade un peu de café, le reste des crudités sera évacué par la voie d'en bas; de cette façon on évitera les effets secondaires et nuisibles des émétiques. — Mais supposons le cas, qu'après une extrême réplétion d'estomac ce viscère se trouve dans un état de paralysie, où il ait perdu l'irritabilité nécessaire pour opérer des vomissemens volontaires, tandis que des douleurs violentes se font sentir dans la région épigastrique, un vomitif ne pourra effectuer qu'une gastritie dangereuse ou même mortelle, au lieu que du café fort, administré souvent mais en petite quantité, enlèvera d'une manière dynamique l'irritabilité déprimée de l'estomac, et le mettra en état de se décharger lui-même par la voie d'en haut ou d'en bas.

Combien de peine ne se donne-t-on pas pour évacuer cette oxyregmie corrosive, qui, dans les maladies chroniques, s'élèvent non rarement de l'estomac! Oui, on la fera rendre aujourd'hui par un vomitif, pour la retrouver demain, et pour l'ordinaire en plus grande quantité. Mais en faisant prendre au malade une petite dose d'acide sulfureux bien rarefié, ou bien (ce qui vaudra mieux encore) d'un remède antipsorique qui convient parfaitement à tous les symptômes de la maladie en question, vous anéantirez la cause dynamique du mal, et l'oxyregmie cèdera d'elle-même. Et c'est ainsi qu'il existe encore nombre de cures soi-disant causales dans les anciennes méthodes curatives, qui s'efforcent d'évacuer avec violence (et non sans dommage pour le malade) les produits matériels des maladies, au lieu de combattre et d'anéantir leurs causes dynamiques par un traitement homéopathique, c. à d. de guérir d'une manière véritablement rationnelle et la cause et l'effet.

1) Symptômes qui se fondent tous sur une cachexie psorique et qui doivent être guéris dynamiquement par des remèdes

quoi on aimait tant la saignée dans les hémorrhagies [1]), ainsi que toutes sortes d'enlèvemens de sang dans les maladies inflammatoires [2]). C'est ainsi que l'école croit

doux et antipsoriques, sans faire aucun usage de vomitifs et de laxatifs.

1) Quoique presque toutes les hémorrhagies soient causées par des affections dynamiques de la faculté vitale, l'ancienne école croit pourtant, qu'elles dérivent d'une surabondance du sang, et ne peut s'empêcher de procéder aux saignées, pour enlever le luxe de ce suc vital. Quant au résultat fâcheux qui s'ensuit pour l'ordinaire, c. à d. la diminution des forces, et l'inclination de la maladie vers le typhus ou même son changement en typhus, l'école ne s'en embarrasse guère, mettant tout ceci sur le compte de la malignité de la maladie, dont très-souvent elle ne peut venir à bout. Que lui importe, que le malade succombe? Elle s'imagine toujours d'avoir fait une cure suivant sa devise: *Tolle causam!*

2) Quoiqu'il soit très-douteux qu'il existe jamais une goutte de sang de trop dans l'organisme vivant, l'ancienne école cherche la cause matérielle principale des inflammations dans une surabondance de sang, qu'elle s'empresse d'évacuer par l'ouverture des veines, par des ventouses, et par des sangsues. Dans des fièvres inflammatoires générales et dans la pleurésie elle régarde même la lymphe coagulée du sang, nommée la couenne, comme la *materia peccans*, et s'efforce de la chasser par des saignées réitérées, qui souvent ne servent qu'à faire reparaître cette couenne encore plus grasse et plus tenace que la première fois. C'est ainsi que l'école répand du sang, parfois jusqu'à la mort, sans reconnaître, que le sang enflammé n'est que le produit d'une fièvre aiguë, c. à d. d'une irritation dynamique qui a provoqué toute cette tempête dans le système artériel. Que fait au contraire la méthode homéopathique? Une ou deux doses extrêmement petites d'un remède analogue au cas en question, p. ex. un globule de sucre impregné de la trentième raréfaction du suc d'Aconit, que l'on donne au malade en lui faisant éviter sévèrement tous les acides végétaux, suffisent pour guérir la pleurésie la plus violente avec tous ses symptômes ménaçans, sans aucune saignée et

suivre les véritables indications causales, et traiter les maladies d'une manière rationnelle. Elle s'imagine aussi

sans l'emploi des remèdes réfrigérans de façon qu'en peu d'heures, et tout au plus en 24 heures, toute la maladie s'est convertie en santé. On a fait l'essai de soutirer après tout cela un peu de sang à des personnes ainsi guéries, et la couenne ne s'y est jamais trouvée, preuve évidente, qu'elle n'est qu'un produit de l'irritation dynamique de l'organisme, et non pas la cause productive du mal. — Comparez à cette guérison rapide et douce l'effet du traitement rationnel de l'ancienne école! Si le malade, après tous ces assauts de saignées et tous les tourmens innombrables qu'on lui a fait souffrir, échappe encore à la mort, il passera toujours par une cachexie de plusieurs mois, avant que, maigre et exténué, il se tienne de nouveau sur ses jambes, à moins qu'il ne retombe dans une fièvre typheuse ou dans une leucophlegmasie, suite assez ordinaire de pareilles cures antiphlogistiques.

Quiconque a tâté le pouls du malade une heure avant le frisson précurseur de la pleurésie, ne peut s'empêcher de l'étonnement, quand après l'éruption de la chaleur, c. à d. deux heures après le frisson, on veut le persuader de la présence d'une pléthore extrême, qui demande absolument des saignées fréquentes. Quel enchantement, se dit l'homme raisonnable, a donc fait entrer dans les artères en un si court espace de temps cette quantité prodigieuse de plusieurs livres de sang qu'on veut enlever? N'ai-je pas senti couler si paisiblement ce même sang, il n'y a que quelques heures? Non, il est impossible, qu'il y ait une once de sang de plus, que lorsque le malade était encore bien portant! — Or, le médecin allopathique, en saignant de pareilles malades, ne leur soutire pas une surabondance onéreuse de sang, parce qu'une telle n'existe pas du tout, mais il les prive de la quantité de sang nécessaire pour vivre et guérir, perte énorme et irréparable par l'art médical! Comment est-il donc possible de s'imaginer qu'un tel procédé soit une cure causale? La véritable causa morbi est l'irritation dynamique qui enflamme le sang, et qui est anéantie d'une manière parfaite et durable par une ou deux doses extrêmement petites du suc d'aconit, comme nous l'avons dit auparavant.

guérir radicalement, en faisant tomber les polypes par des ligatures, en extirpant les tumeurs glanduleuses froides, ou en les faisant passer à une suppuration artificielle par des remèdes topiques échauffans; en extirpant les tumeurs enkistées, les méliceris et les stéatomes; en opérant les anévrismes, les fistules lacrymales et intestinales; en amputant les mammelles squirrheuses et les membres carieux etc. etc. L'école croit aussi guérir radicalement en employant ses remèdes répercussifs, p. ex. en déséchant les vieux ulcères purulens aux parties crurales avec des fomentations adstringentes, avec des oxydes de plomb, de cuivre et de zinc; en corrodant le chancre, en détruisant les fies etc., en chassant la gâle de la peau par des onguens de soufre, de plomb, de mercure, ou d'oxyde de zinc; en supprimant les ophtalmies par des solutions de plomb ou de zinc, et en bannissant pour quelque temps les tiraillemens rhumatiques dans les membres par l'opodeldoc, par des onguens volatils, par des fumigations avec du cinabre ou du carabé. Dans tous ces cas l'école s'imagine avoir vaincu les maladies par des cures causales; mais quels en sont les effets! Tôt ou tard il s'ensuit des métachimatis-

---

L'école se trompe encore en traitant les inflammations locales par des saignées topiques, surtout en employant les sangsues avec la fureur actuelle du *Broussaïsme!* Le soulagemeat palliatif qui s'ensuit au commencement, n'est pas couronné d'une guérison rapide et parfaite, mais la faiblesse et l'état valétudinaire qui persistent dans la partie ainsi traitée (et souvent aussi dans le reste du corps), prouvent suffisamment, combien il était faux de chercher la cause de l'inflammation dans une pléthore locale. Une petite dose d'aconit ou, suivant les circonstances, de belladonne, aurait anéanti toute la maladie d'une manière rapide et durable, sans avoir inutilement versé du sang.

mes (que l'on prétend être de nouvelles maladies), toujours pires que le premier mal, chose qui réfute suffisamment l'école, et qui devrait lui faire reconnaître, que la véritable cause de ces maladies git plus profondement, qu'elle est dynamique et ne saurait être guérie que par une voie dynamique!

Mais jusqu'aux temps modernes, (pourquoi faut-il dire jusqu'à ce jour même) l'école dominante a supposé aux maladies des matières morbifiques, quelque subtiles qu'elles les ait imaginées, matières qu'il fallait évacuer des vaisseaux sanguins et lymphatiques par la transpiration, par les urines et par la salive, ou des glandes trachéales et bronchiales par l'expectoration, enfin de l'estomac et des boyaux par des vomitifs et par des laxatifs, afin que le corps fût nettement purgé de toutes ces substances vicieuses, et qu'une cure causale fût parfaitement exécutée!

J'avoue, qu'il était fort commode pour la faiblesse humaine de supposer à chaque maladie une substance morbifique matérielle, qui offrait aux sens une image grossière, car il ne restait alors au médecin aucun autre travail que de trouver assez de remèdes pour purifier le sang et les humeurs, pour exciter l'expectoration et pour curer l'estomac et les boyaux. C'est pourquoi dans toutes les matières médicales, qui ont été écrites depuis Dioscoride jusqu'à nos jours, on ne trouve presque rien qui regarde les effets propres et spécifiques de chaque médicament. Mais excepté quelques remarques sur la prétendue utilité de différens remèdes contre telle ou telle maladie, on lit seulement qu'ils sont diurétiques, diaphorétiques, expectorans, emmenagogues, et principalement qu'ils purgent le canal intestinal par la voie d'en haut

ou d'en bas. Car tous les efforts des médecins pratiques étaient dirigés vers une substance morbifique matérielle et une quantité d'acrimonies imaginaires qui devaient être la base des maladies.

Mais tout cela n'était que de pures rêveries et des hypothèses prudemment inventées pour la commodité de la thérapeutique, qui espérait pouvoir expédier la guérison le plutôt possible en évacuant les élémens matériels des maladies. Or les maladies et leur guérison ne peuvent se conformer à nos rêveries et à notre commodité. Ce sont des altérations immatérielles d'une chose immatérielle aussi, c. à d. des désaccords de notre principe vital par rapport à ses fonctions et à ses sensations.

Quand on fait entrer la moindre substance matérielle et hétérogène dans les vaisseaux sanguins, la nature la rejette à l'instant comme un poison, ou, si cela ne se peut, la mort s'ensuit. Un peu d'eau pure injectée dans une veine a mis la vie en danger [1]).

De l'air atmosphérique introduit dans les veines a produit la mort [2]), et même les liqueurs les plus douces, que l'on y fit entrer, mirent la vie en péril [3]). Lorsque la plus petite écharde entre dans nos parties sensibles, la faculté vitale, répandue par tout notre corps, fait aussi long-temps tous ses efforts, jusqu'à ce qu'elle l'ait repoussée au dehors, soit par des douleurs, soit par la fièvre, par la suppuration ou par la

1) *Mullen*, dans *Th. Birch*, History of the royal society, Vol. IV.

2) *J. H. Voigt*, Magazin für den neuesten Zustand der Naturkunde, Band I., Heft III., p. 25.

3) *Autenrieth*, Physiologie, II., §. 784.

gangrène. Et nous pourrions croire, qu'en cas d'une maladie exanthémateuse chronique, le principe vital ait bonnement toléré pendant vingt ans dans les humeurs une substance matérielle hétérogène et ennemie, qui ait produit des dartres, des scrofules, etc.? Et quel nosologue a donc jamais vu de ses propres yeux une telle matière morbifique, dont il parle avec tant d'assurance qu'il veuille fonder sur elle un procédé médical? Qui a donc jamais vu la matière qui engendre la goutte, ou l'acrimonie qui produit les scrofules, ou quelconque autre prétendu poison morbifique?

Il est vrai, qu'on a inoculé des maladies, en faisant entrer dans des plaies une substance matérielle; mais qui peut en conclure, (comme on le voit si fréquemment dans nos pathogénésies), que quelques parties matérielles de cette substance se soient insinuées dans nos humeurs, ou aient été absorbées par elles [1])? Quelqu'un qui a eu commerce avec une personne vénérienne, a beau se laver aussitôt avec tous les soins possibles les parties génitales, il ne pourra pas se garantir par là de l'infection de la syphilis. Le moindre souffle d'air de l'atmosphère d'un malade sujet à la petite vérole, se communiquant à un enfant bien portant, peut exciter dans ce dernier cette terrible maladie. Pouvez-vous péser la substance matérielle, qui de cette façon s'est insinuée dans les humeurs? Pouvez-vous supposer que ce soit elle, qui produise dans le premier cas cette maladie pénible qui

---

1) A Glasgow, une fille agée de huit ans ayant été mordue par un chien enragé, un chirurgien lui coupa aussitôt toute la partie blessée, et cependant trente six jours après elle tomba dans l'hydrophobie, dont elle mourut au bout de deux jours. Voyez: Medic. Comment. of Edinburgh, Dec. II., Vol. II., 1793.

tourmente sa victime jusqu'au terme le plus éloigné de sa vie, et qui dans le second cas excite cette autre maladie terrible qui entraîne une suppuration générale [1]) et souvent même une mort subite? Une lettre écrite dans la chambre d'un malade, a déjà souvent communiqué la même maladie miasmatique à son lecteur éloigné. Peut-on penser ici, qu'une substance morbifique matérielle se soit insinuée dans les humeurs? — Mais à quoi bon toutes ces preuves? Com-

---

1) On a désiré pouvoir faire passer cette matière putride et cette eau purulente qui se montre souvent en si grande quantité dans les maladies, pour une substance qui engendre et fomente le mal. Cependant on ne pouvait apercevoir aucun miasme matériel qui dans le moment de l'infection passât d'un corps dans un autre. On a donc imaginé l'hypothèse, que la matière infectante, quelque subtile qu'elle fût, agît dans le corps comme un ferment, communique aux humeurs sa propre corruption, et les métamorphose ainsi en un ferment morbifique semblable, qui augmente toujours durant la maladie et la nourrit sans cesse. — Mais par quelles boissons purgatives toutes-puissantes et souverainement sages voudriez-vous donc faire évacuer si complètement des humeurs ce ferment régénérateur de lui-même, qu'il n'en reste plus dans le corps la moindre petite goutte, qui puisse corrompre de nouveau les humeurs et les changer en matière morbifique? Ne pouvant effectuer une telle évacuation, il est donc impossible de guérir une maladie de cette manière! — On voit par là, comme toutes les hypothèses, même les plus subtiles, mènent vers les inconséquences les plus palpables, lorsqu'elles sont fondées sur le mensonge! — Quels sont ici les résultats de la méthode homéopathique! La maladie vénérienne la plus avancée, (supposé toutefois qu'elle ne soit compliquée avec la psore, ou qu'on ait anéanti celle-ci auparavant), guérit d'une ou de deux petites doses de la quinzième raréfaction d'oxydule de mercure, elle guérit, dis-je, si parfaitement, que toute cette corruption générale des humeurs disparaît pour toujours; car la source du mal a été anéantie d'une manière dynamique.

bien de fois un mot mortifiant n'a-t-il pas occasionné une fièvre bilieuse? Combien de fois une prophétie superstitieuse d'une mort prochaine n'a-t-elle pas vraiment causé la mort? Combien de fois une nouvelle triste ou heureuse communiquée subitement à quelqu'un, n'a-t-elle pas entraîné une mort prompte? Où est donc ici la matière morbifique qui doit avoir passé dans le corps, qui doit avoir engendré et nourri le mal, et sans l'évacuation de laquelle toute cure radicale doit être impossible?

Les champions de ces substances morbifiques, imaginées d'une manière aussi grossière et aussi sensuelle, doivent rougir d'avoir méconnu aussi aveuglément la nature immatérielle de notre principe vital et la puissance également immatérielle et dynamique des causes excitatives des maladies. Est-ce que ces excrémens dégoûtans, qui dans les maladies sortent du corps, sont la matière qui engendre et nourrit le mal, ou ne sont elles pas plutôt des substances produites par la maladie, c. à d. du désordre dynamique de la faculté vitale?

Les idées que l'on avait conçues de l'origine et de l'essence des maladies étant si fausses, il n'est pas étonnant, que dans tous les siècles tous ceux qui ont pratiqué l'art médical se soient efforcés principalement de séparer et d'évacuer du corps une matière morbifique imaginaire moyennant la salive, les glandes bronchiales, la transpiration et l'urine. Voilà pourquoi on voulait purger le sang de toutes sortes d'âcretés et d'immondices par d'ingénieuses décoctions d'écorces ou de racines médicinales; voilà pourquoi on voulait tirer du corps les prétendues humeurs vicieuses d'une manière mécanique par des sétons et des cautères, par

des emplâtres de cantharides ou par l'écorce du mézéréon; voilà enfin pourquoi on voulait principalement évacuer ces prétendues matières nuisibles (*materia peccans*) par le canal intestinal, moyennant des médecines purgatives et laxatives, que l'on a souvent appellées remèdes résolvans et apéritifs, pour leur donner une signification plus savante et moins désagréable. Que d'appareils pour transporter hors du corps des matières morbifiques qui n'y ont jamais existé, ni ne pouvaient jamais être les créatrices et les nourrices des maladies! Car notre organisme existe au moyen d'un principe immatériel, et les maladies ne sont autre chose que des altérations immatérielles et dynamiques de ce principe vital par rapport à ses fonctions et à ses sensations.

Excepté les maladies qui sont causées par des substances indigestes et nuisibles que l'on a avalées, ou qui sont entré d'une autre manière dans les premières voies ou dans d'autres ouvertures et cavités du corps, et excepté celles qui sont occasionnées par des blessures ou par des corps étrangers qui ont pénétré à travers la peau, il n'y a aucune maladie, qui ait pour base une substance matérielle, mais chacune d'elle consiste seulement en une altération particulière, virtuelle et dynamique de la santé [1]). Cela supposé, comme

1) Mais ne faut-il pas purger les vers dans les maladies vermineuses? Il est vrai, que l'évacuation a ici une apparence de nécessité, mais cette apparence est fausse. Quelque peu de strongles se trouvent peut-être chez la plupart des enfans, et chez plusieurs aussi des ascarides. Mais une abondance de l'une ou de l'autre espèce de vers provient toujours d'une cachexie générale (la maladie psorique), jointe à un régime malsain. Corrigez la diète de ces enfans et guérissez leur cachexie psorique, guéri-

comme on ne saurait en douter, un procédé médical, destiné à faire évacuer du corps ces matières morbi-

---

son qui s'opère le plus facilement dans cet âge, et ces vers disparaîtront entièrement, ou il n'en restera que peu, dont les enfans, traités de cette manière, ne seront plus incommodés. Donnez-leur au contraire des purgatifs, bien que la sémence de Cina y entre comme ingrédient, et les vers se reproduiront sous peu en quantité.

„Mais le ver solitaire, dira-t-on, ce monstre créé pour le tourment de l'homme, doit pourtant être chassé de vive force?" Oui, il est quelquefois chassé, mais par quelles douleurs, et quelles en sont les suites fâcheuses et les périls pour la vie! Je ne voudrais pas avoir sur ma conscience la mort de tant de centaines de personnes qui ont perdu la vie par les purgatifs les plus violens, employés jusqu'ici contre le ver solitaire, ni les longues souffrances de tant d'autres qui ont encore échappé à ce supplice. Et combien de fois le ver solitaire n'est-il pas du tout expulsé par toutes ces cures, qui durent souvent plusieurs années et détruisent la santé et la vie! Combien de fois aussi ne se reproduit-il pas de nouveau! — Mais que diriez-vous, si l'expulsion violente ou la mort de cet animal n'était pas du tout nécessaire?

Les diverses espèces du ver solitaire ne se trouvent que chez des personnes sujettes à la cachexie psorique, et ils disparaissent toujours, quand celle-ci est guérie. Tant que les dites personnes se portent passablement bien, le ver solitaire ne vit pas immédiatement dans leurs boyaux, mais dans les reliquats de la nourriture qu'elles ont prise, c. à d. dans les immondices des boyaux. Là il vit tranquille comme dans un monde isolé, sans incommoder l'homme qui lui donne l'hospitalité; il trouve sa nourriture dans ces immondices, et ne touche pas les parois des boyaux. Mais quand à l'état de cachexie chronique survient encore une maladie aiguë, le contenu des boyaux devient insupportable à l'animal; il se tortille donc à cause de son mal-aise, touche et blesse par là les parois sensibles des boyaux, et augmente ainsi les souffrances du malade. (Il en est de même du fruit dans le ventre de la mère. Quand celle-ci tombe malade, le fruit devient inquiet, se tord et s'agite; mais quand elle a repris la santé, il nage tranquillement

fiques imaginaires, doit paraître très inconvenant aux yeux de tout homme sensé; jamais on ne gagnera rien par une telle cure dans les maladies les plus importantes, les maladies chroniques, mais on nuira toujours bien plutôt.

L'organisme agit au moyen d'un principe immatériel, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, avec la seule différence, que cette activité est irrégulière dans le dernier cas. Or, il ne peut être regardé alors comme une outre inanimée et souillée, qu'il ne faut que balayer et rincer avec soin, afin de pouvoir s'en servir de nouveau. Non, les matières dégénérées et impures qui paraissent alors, ne sont que des produits de la maladie de l'organisme qui se trouve dans un état d'altération. Il les fait souvent évacuer lui-même d'une manière violente, (quelquefois même trop violente), sans avoir besoin d'un secours artificiel, et il en engendre toujours de nouvelles, tant qu'il souffre de cette maladie. Ces matières s'offrent au vrai médecin comme des symptômes du mal, qui lui font connaître la qualité et l'image de la maladie, afin qu'il puisse la combattre et vaincre

---

dans son eau, sans causer la moindre incommodité à la mère.) Il est remarquable, que les symptômes que nous offre alors le malade, trouvent pour la plupart un remède rapide dans la plus petite dose de teinture de la racine de la fougère mâle, qui répond homéopathiquement aux souffrances en question. Le ver solitaire cesse alors de toucher les parois des boyaux, et vit tranquillement dans leurs immondices, jusqu'à ce que la cure antipsorique ait parfaitement anéanti la cachexie chronique; car alors le contenu des boyaux n'offre plus aucune nourriture convenable à l'animal, de façon qu'il périt et disparaît pour toujours, sans qu'on ait employé le moindre purgatif.

par une puissance médicinale qui produit des symptômes semblables dans son effet primitif.

III.

Mais les adhérens modernes et plus éclairés de l'ancienne école prétendaient, que leurs cures n'aboutissaient pas à chasser une matière morbifique. Ils déclaraient leurs évacuations fréquentes et variées une méthode révulsive, qui ne faisait qu'imiter la nature dans ses efforts pour secourir l'organisme malade. La nature elle-même, disent-ils, anéantit les fièvres par la transpiration ou par l'urine; elle fait cesser les points de côté par des saignemens de nez, par la sueur et par l'expectoration; elle décide d'autres maladies par des vomissemens, ou par des diarrhées, ou par des hémorrhagies de l'anus; elle enlève les douleurs des articulations en engendrant des ulcères suppurans aux cuisses; elle guérit l'inflammation du col par le flux de la salive; elle appaise d'autres maladies par des métastases et des abscès qu'elle opère dans des parties éloignées de l'endroit du mal. — Croyant faire de leur mieux en suivant cet exemple, ils traitaient la plupart des maladies par la voie indirecte; en affectant par des irritations hétérogènes et plus fortes les organes les plus éloignés de la résidence du mal et les plus dissemblables aux parties souffrantes, et en y excitant de cette façon des évacuations, pour l'ordinaire longtemps continuées, afin d'opérer une révulsion de la maladie [1]).

---

1) La méthode homéopathique au contraire poursuit la voie

Ce procédé soi-disant **révulsif** fut et reste encore une des méthodes principales de l'école dominante. — On tâche donc d'exciter d'une manière violente de nouveaux symptômes dans les parties du corps les moins affectées du mal et par conséquent les plus propres à supporter la maladie artificielle qu'on leur impose. Ces symptômes doivent exciter des crises et des évacuations, pour appaiser et pour donner le change à la maladie originaire, afin que la faculté curative de la nature puisse opérer insensiblement une *lysis* [1])! On se sert dans ce but de remèdes diaphorétiques et diurétiques, de saignées, de sétons et de cautères, mais surtout de médicamens qui irritent l'estomac et le canal intestinal par des vomitifs ou, ce qu'on aime le mieux, par des purgatifs, que l'on se plaît aussi de nommer **remèdes résolvans et apéritifs** [2]).

---

directe, en attaquant justement les parties **où réside le mal**, par des puissances médicinales homogènes qui l'anéantissent sans détours.

1) Ce ne sont que les maladies aiguës de moyenne force, qui vers la fin de leur durée deviennent indifférentes; comme on a coutume de s'exprimer, et qui s'accomplissent tranquillement, soit que la nature ait agi toute seule, soit qu'on ait employé des remèdes allopathiques pas trop violens. Le principe vital, ranimé peu à peu, substitue alors l'état régulier et légitime des choses à la place du désordre causé par l'orage qui a cessé de bruire. — Mais dans les maladies aiguës très-violentes et dans les souffrances les plus nombreuses, je veux dire les maladies chroniques, la nature toute seule ainsi que l'école allopathique ne pourront rien effectuer par leur manoeuvre révulsive. **Point de *lysis*, point de victoire!** tout au plus un **armistice**, durant lequel l'ennemi ira se renforcer, pour rentrer tôt ou tard en campagne!

2) Dénomination qui prouve pourtant que l'on croit encore à l'existence d'une matière morbifique qu'il faille résoudre et évacuer.

On donna encore comme alliés à cette méthode révulsive les remèdes irritans antagonistiques, savoir: la laine de mouton appliquée sur la peau nue, les bains de pieds, le jeûne outré qui tourmente l'estomac et le canal intestinal, les remèdes stimulans qui excitent la douleur, l'inflammation et la suppuration dans des parties proches ou éloignées de l'endroit du mal, tels que les cataplasmes de raifort, les sinapismes, les emplâtres de cantharides, l'écorce du Mézéréon, l'onguent *d'Autenrieth*, la Moxa, le fer ardent, l'acupuncture, etc. etc., tout cela suivant l'exemple de la nature qui, abandonnée à ses propres secours, cherche à se débarrasser de la maladie, en excitant des douleurs dans des parties éloignées du centre du mal, ou bien par des métastases et des abscès, par des exanthèmes et des ulcères suppurans etc. etc., efforts inutiles, si la maladie est chronique.

La médecine, en se livrant à ses méthodes indirectes, la méthode révulsive et la méthode antagonistique, ne suivait donc pas des motifs raisonnables, mais se bornait à une imitation aveugle du procédé de la nature abandonnée à elle-même, que l'on regardait comme le modèle des cures médicales. Mais l'on se trompait. Ces efforts pénibles et très-imparfaits que fait la nature quand elle s'aide elle-même, doivent plutôt nous exhorter à avoir pitié d'elle et à employer toutes les forces de notre esprit pour faire cesser ces tourmens par une véritable guérison. Si la nature ne peut guérir homéopathiquement une maladie, en lui faisant survenir un autre mal semblable, (§. 38, 39 et 41 de l'Organon), chose qui est très-rarement en son pouvoir, (§. 45), et si l'organisme tout seul doit vaincre une maladie récemment née, (car

dans les anciennes maladies à miasme chronique sa résistance est toujours impuissante), nous ne voyons que des efforts pénibles et souvent dangereux, pour se sauver à tout prix, efforts qui parfois finissent par la dissolution de l'existence elle-même.

De même que nous autres mortels ne pouvons comprendre le procédé de l'économie vitale, quand le corps est en santé, car ce spectacle ne s'offre qu'à l'oeil clairvoyant du créateur; de même nous ne pouvons comprendre ce procédé intérieur, quand l'état de santé est troublé dans les maladies. L'action des maladies ne se manifeste que par les changemens, les souffrances et les symptômes perceptibles, qui prouvent les perturbations intérieures de notre existence, de façon que nous n'apprenons pas même dans un cas singulier, lesquels des symptômes sont les effets primitifs de la puissance morbifique, et lesquels sont les effets réactifs de la nature qui veut se porter du secours à elle-même. Ces deux espèces de symptômes se confondent à nos yeux et nous offrent une image que le mal total dans notre intérieur réfléchit au dehors; car les efforts non-efficaces que fait la nature pour finir ses souffrances, deviennent eux-mêmes des souffrances de l'organisme entier. C'est pourquoi les évacuations qu'opère pour l'ordinaire la nature vers la fin des maladies aiguës, et que l'on nomme des crises, causent souvent plus de souffrances, qu'elle ne procurent de secours.

Ce que la nature opère véritablement dans ces crises, nous reste caché comme tout autre procédé qui se fait dans l'intérieur de notre organisme. Voilà cependant ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature en faisant cet effort, sacrifie et détruit plus ou moins des

parties souffrantes, pour sauver le reste. Ce procédé de la faculté vitale, qui suit seulement les lois organiques de notre corps et non pas ceux de l'intelligence et de la réflexion, n'est pour la plupart qu'une espèce d'allopathie. Pour délivrer les organes souffrans moyennant des crises, elle excite une activité augmentée et souvent orageuse dans les organes de la sécrétion, pour produire sur eux une révulsion de la maladie; il s'ensuit des vomissemens, des diarrhées, des urines abondantes, de la sueur, des abscès, etc., et il semble que les nerfs se déchargent, pour ainsi dire, de leur affection dynamique par ces produits matériels.

La nature ne peut se sauver des maladies aiguës que par la destruction et le sacrifice d'une partie de l'organisme, et quand même la mort ne s'ensuit pas toujours, elle ne peut rétablir que lentement et pour l'ordinaire imparfaitement l'harmonie de la vie — la santé. Nous pouvons comprendre ceci par la grande faiblesse qui reste après de tels rétablissemens spontanés dans les parties qui avaient été exposées à la souffrance, et même dans l'organisme entier, par la maigreur du corps, etc. etc. En un mot, tout ce procédé par lequel l'organisme affecté d'une maladie veut se secourir lui-même, n'offre à l'observateur que des souffrances, et rien qu'il puisse ou doive imiter pour guérir un malade en véritable médecin.

La faculté vitale suit, comme je viens de le dire, uniquement les lois organiques de notre corps, mais elle n'est pas douée d'intelligence et de réflexion. Est-ce que cette puissance rude et aveugle sait fermer les lèvres d'une plaie béante en les rapprochant et en les unissant doucement, comme le fait un habile chi-

rurgien? Sait-elle bander une artère ouverte? Non, elle fait couler le sang de la plaie avec une énergie incroyable, sans s'embarrasser si la mort s'ensuivra. — Peut-elle, s'il vous plaît, remboîter une épaule disloquée? Non, mais elle excite bientôt une tumeur énorme qui empêche le remboîtement de l'os. — Peut-elle retirer une écharde, qui a pénétré dans la cornée? Non, mais pour s'en débarrasser, elle détruit l'oeil entier par la suppuration. — Sait-elle replacer une bubonocèle incarcérée? Non, malgré tous ces efforts il ne s'ensuit que la gangrène dans les boyaux et la mort. — Est-ce que les métachématismes que la nature opère dans les maladies dynamiques, ne rendent pas le malade souvent bien plus malheureux qu'auparavant? — Enfin, comment la faculté vitale agit-elle à l'égard des miasmes chroniques, (la psore, la syphilis et la sycosis), ces fléaux de notre existence terrestre, ces excitateurs des innombrables maladies, qui depuis des milliers d'années font gémir le genre humain? Elle les reçoit tout bonnement dans le corps, sans pouvoir jamais éloigner un d'entr'eux, sans même pouvoir diminuer leur force; au contraire, elle laisse leurs germes se propager par tout l'organisme, jusqu'à ce qu'enfin, après une existence triste et souvent longue, la mort ferme les yeux de l'homme souffrant.

Comment était-il possible, que dans un act tel que la médecine, qui exige tant d'esprit, de réflexion et de jugement, l'ancienne école, qui se nomme pourtant rationnelle, ait pu choisir comme le meilleur maître et le meilleur guide une puissance non-intelligente telle que la faculté vitale? Comment était-il possible d'imiter aveuglément et comme un *non plus ultra*

ces procédés indirectes et révolutionnaires, tandis que l'Etre suprême nous a gratifié de son plus beau cadeau, la raison, afin que nous surpassions infiniment ce traitement rude et imparfait d'une puissance automate?

L'art médical, en imitant la nature dans ses cures révulsives et antagonistiques, attaque les parties innocentes du corps et les affecte par des douleurs prépondérantes, ou bien il les oblige à des sécrétions qui dissipent les forces et les humeurs les plus précieuses. Le but de la méthode allopathique est de détourner l'activité de la puissance morbifique des parties originairement souffrantes, et de la diriger vers des parties artificiellement affectées, pour anéantir la maladie naturelle par l'excitation d'un mal artificiel hétérogène et majeure dans les parties saines de l'organisme. — Il est vrai que les maladies aiguës dont la durée est limitée, disparaissent pendant ces attaques hétérogènes, faites sur des organes éloignés et dissemblables de ceux qui souffraient primitivement; mais elles n'ont pas été guéries. Il n'y a rien dans ce traitement révolutionnaire, lequel n'a aucune tendance directe et immédiate vers les organes originairement souffrans, qui mérite le nom honorable de guérison. — Souvent la maladie aiguë se serait passée d'elle-même, et peut-être en moins de temps, si l'on n'avait pas fait ces attaques dangereuses sur le reste du corps; les souffrances secondaires eussent été moindres et on eut sacrifié moins de forces. Mais ni la cure spontanée qu'opère la faculté vitale toute seule, ni la cure allopathique qui en est la copie, ne soutiennent aucune comparaison avec la guérison homéo-

pathique, qui attaque la maladie par la voie directe, l'anéantit d'une manière dynamique et rapide, et conserve les forces du malade

Dans la plus grande partie des maladies, les maux chroniques, les traitemens indirectes, violens et affaiblissans de l'ancienne école n'effectuent presque jamais rien de bon. Ils suspendent bien pour quelque temps tel ou tel symptôme onéreux; mais celui-ci retourne aussitôt que la nature s'est accoutumée à l'irritation hétérogène, excitée dans une partie éloignée, et la maladie entière n'a été qu'aggravée par cette manoeuvre, parce que les douleurs antagonistiques et les évacuations deplacées ont epuisé les forces vitales [1]). La méthode indirecte ressemble ici à un général qui, au lieu d'attaquer l'ennemi par la tête de son armée et de l'anéantir dans un combat décisif, pour finir rapidement l'invasion hostile, se contente de piller son propre pays sur les derrières de l'ennemi, de demander des contributions, d'enlever des convois, de brûler et de ravager les villes et la campagne; l'ennemi semble avoir perdu courage, sa résistance devient faible, mais le but n'est pas encore atteint; — l'ennemi existe encore, et quand il se sera procuré de nouvelles provisions, il relevera sa tête plus irrité

1) Quels sont par exemple les effets salutaires de ces ulcères artificiels, nommés cautères, que l'on emploie si souvent dans les maladies chroniques? Durant les premières semaines, où ils causent des douleurs, il semble qu'ils ont arrêté le mal d'une manière antagonistique; mais, dès que le corps s'est accoutumé à cette douleur, ils n'ont plus d'autre effet que d'affaiblir le malade, et par conséquent de renforcer la cachexie chronique. Ou bien serait-il possible, que l'on crût encore dans le 19ème siècle, que ces cautères soient des espèces de mortaises, propres à faire écouler la matière morbifique?

qu'auparavant; — l'ennemi n'a donc pas été anéanti, mais le pauvre et innocent pays a été tellement ruiné, qu'il lui faudra bien des années pour réparer ses pertes! — Telles sont les manoeuvres peu salutaires de l'allopathie dans les maladies chroniques.

Tandis que la plupart des médecins allopathiques imitaient arbitrairement l'exemple de la nature partout où ils s'imaginaient trouver une indication pour suivre la voie révulsive, d'autres qui se proposaient un but encore plus déféré, ne voulaient que seconder les opérations de la nature dans les maladies, quand elle s'efforçait justement de se porter des secours par des évacuations et des métastases antagonistiques. Ils ne voulaient, pour ainsi dire, que tendre la main à cette bonne nature, en renforçant ses évacuations et ses révulsions, s'imaginant que c'était là le véritable procédé curatif *duce natura,* et se glorifiant du titre de *ministri naturae!*

Ayant remarqué, que les évacuations que la nature opère parfois dans les maladies chroniques, se manifestaient non rarement comme des soulagemens de douleurs violentes, de paralysies, de spasmes, etc. etc., l'école crut avoir trouvé le véritable moyen de guérison, en secondant, en entretenant, et même en augmentant ces mouvemens critiques. Mais elle ne comprenait pas, que toutes ces sécrétions qu'opère dans les maladies chroniques la nature abandonnée à elle-même, ne procuraient que des soulagemens palliatifs, si peu propres à contribuer en quelque chose à une guérison véritable, qu'au contraire elles ne font qu'augmenter la cachexie intérieure, moyennant la dissipation

des forces et des humeurs dont elles sont accompagnées. Jamais on n'a vu guérir une affection chronique par de tels efforts de la nature; les attaques de la maladie devenaient toujours plus fréquentes et plus fortes, bien que les évacuations suivissent la même progression.

Il en est de même des symptômes locaux que, dans les maladies chroniques, la faculté vitale excite parfois à l'extérieur du corps pour détourner le péril urgent de l'intérieur. Elle veut, pour ainsi dire, donner le change à la maladie, aimant mieux sacrifier des parties moins essentielles à l'existence de l'organisme, que celles dont il ne saurait se passer. Mais tous ces appareils ne sont que palliatifs et n'appaisent que pour quelque temps la maladie intérieure, en dissipant bien des forces et des humeurs; le mal primitif n'en est point diminué et amène tôt ou tard la perte du malade, à moins qu'un traitement homéopathique ne le sauve. — Cependant l'ancienne école allopathique faisait grand cas de ces symptômes locaux, qu'elle regardait comme des remèdes véritablement efficaces, et tâchait de les entretenir et même de les augmenter, s'imaginant pouvoir détruire par là la maladie entière d'une manière radicale. En voici des exemples.

Lorsqu'il semblait que la faculté vitale appaisait tel ou tel symptôme onéreux d'une maladie chronique par un exanthème humide, le médecin serviteur de la nature (*minister naturae*) appliquait à l'endroit suppurant un emplâtre de cantharides ou l'écorce du mézéréon, pour tirer encore plus d'humeurs de la peau et pour seconder de cette façon l'effort salutaire de la nature. Mais quelles en furent les suites? Si l'influence du remède était trop violente, et que la dar-

dre humide était déjà ancienne et le corps très-irritable, le médecin aggrandissait le mal local outre mesure, et il augmentait les douleurs qui privaient le malade du sommeil, affaiblissaient ses forces et engendraient peut-être un érysipèle fébrile et malin. Si au contraire l'action du remède était plus douce, et que le mal local était peut-être récemment né, le médecin, au moyen d'un homéopathisme déplacé à l'extérieur du corps, chassait involontairement le symptôme local, renouvelait par là les souffrances intérieures, et obligeait la faculté vitale à de nouveaux métachématismes, pires que le premier et produits dans des parties plus nobles, p. ex. le malade est alors affecté d'inflammations des yeux, de surdité, ou de crampes d'estomac, de convulsions épileptiques, ou de paroxysmes de suffocation et d'apoplexie, ou de maladies d'esprit et de l'ame, etc. etc., souffrances que le médecin allopathique prétend souvent être des maladies tout-à-fait nouvelles, mais qui ne sont que les suites nécessaires de l'anéantissement du mal local par des remèdes topiques. — Quand l'organisme malade produisait des congestions du sang vers les veines du rectum ou de l'anus, le serviteur de la nature y appliquait des sangsues, souvent en quantité, pour procurer une issue au sang. Il s'ensuivait un petit soulagement joint à l'affaiblissement du corps; mais cet amendement passager fut bientôt succédé par de nouvelles congestions plus fortes vers les mêmes parties, sans que le mal primitif fût diminué de la moindre chose. — Dans tous les cas, où la nature, pour appaiser quelque mal dangereux dans l'intérieur du corps, cherchait à évacuer un peu de sang, soit par des vomissemens, soit par la toux, etc., le médecin (*duce natura*) s'empressait tout

de suite d'appuyer ce mouvement salutaire en faisant largement couler du sang, manoeuvre qui ne manquait presque jamais d'affaiblir le malade pour le présent et de lui préparer des suites fâcheuses pour l'avenir. — Dans les nausées chroniques fréquentes le serviteur de la nature donnait de vigoureux vomitifs, pour faciliter à celle-ci la purgation de l'estomac; mais le résultat n'en était jamais bon et souvent il fut terrible. — Quelquefois la faculté vitale, pour soulager une cachexie intérieure, engendre des tumeurs froides aux glandes extérieures. Aussitôt le médecin obéissant, croyant servir sa souveraine, met ces tumeurs en état inflammatoire par des onguens et des emplâtres échauffans, pour ouvrir ci-après l'apostème mûr et en faire écouler la méchante matière morbifique. Mais hélas, l'expérience journalière nous apprend par des centaines d'exemples, que de pareilles opérations entraînent, presque sans exception, de longues souffrances! — On avait aussi remarqué de petits amendemens dans les maladies chroniques après des sueurs nocturnes et des diarrhées spontanées. Or le serviteur de la nature se croyait en droit de suivre ces indications salutaires et de seconder les efforts de la faculté vitale par des cures diaphorétiques ou apéritives, continuées souvent pendant plusieurs années. Mais il s'ensuivait toujours le contraire de l'intention du médecin, c. à d. aggravation du mal primitif.

L'école allopathique aurait bien dû comprendre, que toutes ces évacuations, douleurs, symptômes locaux, etc., qu'opère la nature dans les maladies, et qui semblent être des révulsions spontanées, sont au fond des symptômes qui appartiennent à l'image complète de la maladie, contre laquelle il fallait chercher un re-

mède parfaitement homéopathique, c. à d. produisant des effets primitifs parfaitement semblables à ceux de l'affection naturelle, car un tel remède l'eut uniquement guérie.

* * *

Quoique l'ancienne école ait établi comme principe, qu'il fallait seconder les efforts spontanés de la nature, elle si permettait pourtant souvent le contraire dans la pratique, en supprimant arbitrairement par des remèdes répercussifs les dites évacuations, douleurs et métastases, quand elles devenaient trop à charge au malade. C'est ainsi qu'on supprimait les douleurs, les insomnies et les diarrhées chroniques avec des doses d'opium témérairement augmentées, les vomissemens avec la mixture aërophore, les sueurs puantes aux pieds par des bains froids et par des fomentations astringentes, les exanthèmes avec des préparations de plomb et de zinc; c'est ainsi qu'on arrêtait les hémorrhagies de la matrice par des injections de vinaigre, les sueurs colliquatives avec de l'eau alumineuse, les paroxysmes fréquens de chaleur volante au visage et au corps par du salpêtre et par de l'acide végétal et sulfurique, le saignement du nez en bouchant les narines avec des tampons de linge impregnés dans de l'esprit de vin ou dans des liqueurs astringentes; c'est ainsi que l'on desséchait les ulcères crurales avec des oxydes de plomb et de zinc, etc. etc. Mais des milliers d'exemples prouvent suffisamment, que toutes ces cures antipathiques ont pour la plupart les suites les plus tristes!

* * *

Les secours que la nature abandonnée à elle-même se porte dans les maladies, soit aiguës, soit chroniques, sont imparfaits, il est vrai, mais ils sont toujours encore préférables à leurs imitations artificielles. Car la nature, en opérant ses crises et ses révulsions, suit des voies cachées et mystérieuses que nous ne connaissons pas; or, les imitations allopathiques sont des manoeuvres bien plus dangereuses, qui agissent avec beaucoup plus de violence sur l'organisme et y amènent des résultats beaucoup moins satisfaisans que les efforts spontanés de la faculté vitale.

On a tâché d'imiter la nature, en produisant des saignemens du nez par des instrumens éraflans, pour appaiser les paroxysmes d'un mal de tête chronique. Mais bien qu'on fît couler copieusement du sang des narines, le soulagement fut bien inférieur à celui qui produisit la perte de quelques gouttes de sang que l'instinct de la nature fit écouler spontanément. — Une sueur ou une diarrhée critique, excitée par la faculté vitale dans une maladie aiguë récemment née de frayeur, de chagrin ou de refroidissement, éloignera les souffrances avec beaucoup plus d'efficacité, que tous les remèdes diaphorétiques et laxatifs du monde.

Mais je le repète encore, que les procédés de la faculté vitale dans les maladies ne doivent pas nous servir de modèle. Cette puissance admirable, destinée à gouverner le corps en état de santé de la manière la plus parfaite, cette force partout présente dans toutes les parties de l'organisme, et dans les fibres irritables et dans les fibres sensibles, ce mobile infatigable de toutes les fonctions régulières de la machine organique, cette faculté excellente, dis-je, n'a pas été créée pour exercer dans les maladies un art mé-

médical digne d'être imité! Cet art noble et grave ne doit être que l'ouvrage d'une puissance plus élevée, de l'esprit humain! C'est lui qui, doué d'une réflexion libre, de jugement et d'intelligence, doit avoir soin de cette faculté vitale énergique mais automate, quand elle se trouve enchaînée par la maladie; c'est lui qui doit rendre à elle son harmonie primitive et le libre usage de ses fonctions! Et il le pourra, quand il combattra l'affection naturelle par une affection médicinale semblable, qui surpasse et anéantit la première et laisse l'organisme parfaitement sain après s'être évanouie bientôt elle-même. La faculté vitale reprend alors de suite les rênes du gouvernement et retourne à sa véritable vocation „de vivifier et de conserver l'organisme en état de santé;" et toute cette métamorphose se sera opérée sans aucune attaque douloureuse et affaiblissante. C'est l'art médical homéopathique, qui nous apprend à exécuter ce stratagème!

* * *

Il est vrai, que bien des malades qui ont été traités d'après les dites méthodes curatives de l'ancienne école, ont échappé à leurs maladies, mais seulement aux maladies aiguës, (supposé toutefois qu'elles ne fussent pas très-dangereuses), mais non pas aux maladies chroniques (non-vénériennes). Cependant ces maladies aiguës ont été guéries par des détours si longs et si désagréables qu'on ne saurait les nommer des guérisons douces telles qu'elles conviennent à l'art médical. On suspendait la maladie en tirant du sang, ou en opposant aux symptômes principaux des remèdes énantiopathiques et palliatifs, (suivant la

règle „*contraria contrariis curantur*"), ou par des médicamens antagonistiques et révulsifs, dirigés vers des parties saines de l'organisme, jusqu'à ce que le temps fût arrivé, où la maladie avait fini son cours naturel; procédés par lesquels on prodiguait extrêmement les forces et les humeurs du malade, et où l'on comptait principalement sur l'énergie de la faculté vitale, comme devant contribuer davantage à l'éloignement complet de la maladie ainsi qu'à la restauration des forces et de sucs nourriciers enlevés à l'organisme. La faculté vitale avait donc à combattre non seulement les souffrances aiguës naturelles, mais encore les suites fâcheuses d'une cure violente, chose qui lui réussissait en bien des cas moins graves, mais souvent avec peine et d'une manière imparfaite.

En résumé, il reste au moins douteux, si la convalescence dans les maladies aiguës ait été abrégée et facilitée par l'intervention de l'art médical allopathique, qui pourtant ne peut qu'imiter les procédés révulsifs et antagonistiques de la nature, mais avec bien plus de violence et de perte de forces.

IV.

L'ancienne école possède encore une méthode curative, nommée la méthode excitative et roborative, qui fait usage des remèdes connus sous les dénominations de *nervina*, *tonica*, *excitantia*, *confortantia*, *roborantia;* elle est véritablement antipathique, et j'en parlerai plus en détail dans le texte de l'organon §. 55.

Il faut s'étonner, comment la médecine ait pu se

glorifier de cette voie curative. Est-ce que cette faiblesse si fréquente qui a été engendrée et entretenue, ou du moins augmentée par une cachexie chronique a jamais pu être bannie par l'usage du vin éthérique du Rhin ou du vin de Tokay, chose que l'art a tenté par des essais innombrables? Les forces baissèrent toujours davantage, à mesure que l'on augmentait les doses de ces liqueurs irritantes, parce que la véritable cause de la faiblesse, c. à d. la maladie chronique n'avait pas été anéantie, et parce que toute excitation artificielle de la faculté vitale est suivie d'un relâchement des forces dans l'effet secondaire.

Est-ce que l'écorce du quinquina, ou cette quantité de remèdes équivoques designés par le titre d'amères, ont jamais rendu les forces au malade dans des cas pareils? Toutes ces substances végétales que l'on prétendait être absolument toniques et roboratives, ainsi que les remèdes martiaux, n'ont-ils pas souvent ajouté aux anciennes souffrances de nouveaux symptômes du nombre de ceux qui leur sont propres, sans avoir jamais guérie la faiblesse qui se fondait sur une maladie ancienne et inconnue!

A-t-on jamais pu guérir ou diminuer à la longue la paralysie commençante d'un bras ou d'une jambe, symptôme bien ordinaire dans les cachexies chroniques, par les onguens nommés *unguenta nervina* ou par d'autres frictions spiritueuses et balsamiques? — Et les coups de la machine électrique ou de la colonne galvanique [1]) ont-ils jamais provoqué un

1) Un apothicaire de la ville de Jever qui traitait des personnes à l'ouï faible avec des commotions de la colonne galvanique, put d'abord aiguiser ce sens pour quelques heures par des commotions moyennes; mais bientôt leur effet devint nul. Il fal-

autre effet dans de pareils membres, qu'une augmentation de la paralysie et peu à peu un anéantissement complet de toute irritabilité des muscles et de toute sensibilité des nerfs dans les parties affecteés?

Est-ce que les remèdes appelés aphrodisiaques, tels que l'ambre, l'éperlan, la teinture aux cantharides, les truffes, le cardamome, la cannelle et la vanille, ont jamais restauré d'une manière durable les facultés génitales insensiblement affaiblies, symptôme qui se fonde toujours sur un miasme chronique caché? Non, tous ces remèdes excitans produisirent peu à peu une impuissance complète!

Comment était-il donc possible de se vanter d'avoir ranimé et vivifié les organes languissans pour un court espace de temps, si, d'après la loi de tous les palliatifs, il s'ensuivait toujours l'effet opposé comme résultat durable?

Je ne nie pas, que les remèdes excitatifs et roboratifs ne fissent quelques bons effets dans la convalescence des malades qui avaient été traités suivant les anciennes méthodes dans des maladies aiguës; mais ce peu de bien a été millefois compensé par les dommages qu'ils causèrent dans les maladies chroniques!

V.

Telles étaient les méthodes curatives de l'ancienne école médicale. On ignorait la cause originaire des

---

lut les renforcer pour obtenir le même résultat; peu à peu les commotions les plus fortes n'irritaient plus que pour peu de temps l'ouï des malades, et enfin ceux-ci devinrent tout-à-fait sourds.

maladies chroniques, quoiqu'on se vantait d'effectuer des cures causales. Le spasme, l'inflammation, la fièvre, la faiblesse générale et partiale, la pituite, la putréfaction, les obstructions, etc. etc., furent regardées comme les mobiles des maladies, contre lesquels on dirigeait les remèdes antispasmodiques, antiphlogistiques, roboratifs et excitatifs, antiseptiques, évacuatifs, résolvans et apéritifs, révulsifs et antagonistiques. Mais ce n'est pas d'après des indications aussi générales, que l'on saurait trouver le remède convenable pour chaque cas de maladie, surtout dans la matière médicale vulgaire, qui, comme je l'ai prouvé dans un autre endroit, repose pour la plupart sur des conjectures et de fausses argumentations, déduites de l'emploi des médicamens dans les maladies [1]) (*ab usu in morbis*).

On procéda tout aussi témérairement contre les autres maladies, dont les prétendues causes étaient encore plus hypothétiques, telles que contre le défaut ou la surabondance d'oxygène, d'azote, de carbone et d'hydrogène dans les humeurs; contre l'exaltation ou la diminution anomale de l'irritabilité, de la sensibilité et de la reproduction; contre les dérangemens du système des artères, des veines, ou des vaisseaux capillaires; contre l'asthénie, etc. etc. — tout cela sans connaître les moyens pour réaliser des idées aussi phantastiques. C'était des cures propres à flatter l'os-

---

1) Voyez la dissertation qui se trouve en tête du troisième volume de ma Matière médicale pure: „Considérations sur les sources de la matière médicale vulgaire." Cette dissertation se trouve aussi dans le premier volume de la traduction latine de la Mat. med. de Hahnemann, redigée par *Stapf*, *Gross* et *de Brunnow*.

Note du traducteur.

tentation du médecin, mais stériles pour le salut du malade!

Ajoutez à tout ceci la coutume de mêler divers ingrédiens hétérogènes dans des formules nommées recettes, coutume introduite depuis les temps les plus réculés et érigée même en loi de l'art, et il vous sera permis de douter, qu'on ait eu un traitement curatif clair et convenable! — En tête d'une telle récette se trouvait le remède principal nommé la base, (*basis*), qui devait combattre le caractère essentíel de la maladie; en second lieu étaient placés un ou plusieurs autres médicamens, (*adjuvantia*), destinés à répondre à telle et telle indication secondaire ou bien à renforcer l'effet du remède principal; le troisième rang était occupé par un médicament correctif (*corrigens*); tous ces divers ingrédiens, dont on ignorait au fond les vertus propres et véritables, étaient bien mêlés ensemble et peut-être encore reduits dans une juste forme moyennant quelque syrop ou quelque eau médicinale destillée (*excipiens*). On s'imaginait que chacun de ces ingrédiens s'acquitterait parfaitement de la tâche qu'on lui avait imposé en particulier, sans se laisser troubler aucunement par les autres substances constitutives de la mixture, supposition fort étrange, dont la droite raison ne saurait se figurer la réalisation. L'un de ces médicamens anéantissait l'efficacité de l'autre, soit en entier soit en partie, ou bien il lui donnait une modification et une tendance toute nouvelle, de façon qu'il était impossible que le résultat espéré pût être atteint. Mais en revanche il s'ensuivait souvent une nouvelle affectiou dynamique, suite des influences médicinales, qui n'avait pu être remarqué d'abord dans le tumulte des symptômes de la maladie naturelle, mais qui, en cas d'un long usage de

la même récette, devenait un accessoir permanent, c. à d. une maladie artificielle compliquée avec la maladie primitive et aggravant cette dernière. Dans le cas plus favorable, que la même récette ne fut pas long-temps continuée, mais qu'elle fut bientôt remplacée par une ou plusieurs nouvelles mixtures, (composées d'autres ingrédiens hétérogènes), il s'ensuivait au moins une augmentation de l'affaiblissement des forces; car souvent ces substances, ordonnées dans le sens de l'école, n'avaient presqu'aucune tendance directe vers la souffrance primitive, mais ne faisaient qu'attaquer les parties les moins affectées de l'organisme, chose inutile et nuisible!

Mêler ensemble plusieurs médicamens, dont chacun était parfois lui-même composé de plusieurs simples, mêler ensemble ces divers ingrédiens, dis-je, dont on ne connaissait pas la millième partie des effets purs et primitifs, faire prendre au malade cette mixture mystérieuse en grandes doses, souvent répétées, et vouloir néanmoins qu'il provienne de tout ceci un résultat certain et calculé d'avance — avouez qu'il y a ici beaucoup d'inconséquence! Oui, on obtient des résultats, mais qui ne sont ni convenables, ni salutaires. Est-ce qu'un tel procédé, qui travaille aveuglément le corps du malade, mérite le nom de guérison?

L'absurdité de ces remèdes composés a déjà été conçue par des médecins de l'ancienne école, quoiqu'ils suivissent dans la pratique le trantran éternel contre leur propre persuasion. Laissons parler *Marcus Herz* [1]), qui exprime les troubles de sa conscience de la manière suivante. „Si nous voulons guérir un

---

1) Voyez *Hufeland*, Journ. de médec. pratique, vol. II., p. 33.

„état d'inflammation, nous n'employons ni le salpètre, „ni le sel ammoniac, ni l'acide végétal séparément, „mais nous mêlons ensemble plusieurs et souvent trop „de ces remèdes, nommés antiphlogistiques, ou bien „nous ordonnons leur usage simultané. S'il nous faut „résister à la putréfaction, il ne nous suffit pas d'at- „teindre ce but en donnant une grande quantité d'un „seul de ces remèdes connus pour être antiseptiques, „comme le quinquina, l'acide minéral, l'arnique, la ser- „pentaire, etc. Nous aimons mieux composer plusieurs „de ces médicamens en comptant sur leur effet com- „mun, ou nous mélangeons mêmes des remèdes hété- „rogènes, ignorant lequel est conforme par sa vertu „au cas présent, et abondonnant ainsi au hazard, si „l'un de ces médicamens veut opérer ou non le chan- „gement désiré. — C'est ainsi que nous employons „très-rarement des remèdes simples, pour exciter la „sueur, pour corriger le sang, pour détruire des sta- „gnations dans les humeurs, pour seconder l'expecto- „ration et même pour évacuer les premières voies. „Toujours les ordonnances, que nous faisons dans cette „intention, sont composées, presque jamais simples et „pures; moyennant quoi les expériences que nous fai- „sons par rapport aux ingrédiens simples, contenus „dans un tel mélange, ne peuvent non plus être pu- „res. Il est vrai, que nous établissons selon les rè- „gles de l'école un certain rang parmi les remèdes con- „tenus dans nos récettes, en nommant celui que nous „chargeons d'opérer l'effet désiré, la base (*basis*) et „les autres les assistans on les soutiens (*adjuvantia*), „les correcteurs (*corrigentia*) etc. etc.; mais il est évi- „dent que cette manière de caractériser les remèdes „est pour la plupart tout-à-fait arbitraire. Les as-

„sistans et les soutiens ont tout aussi bien part à l'ef-
„fet total que le remède principal, quoique, faute d'é-
„chelle, nous ne puissions fixer le degré de leur acti-
„vité relative. De même l'influence de correcteurs sur
„les facultés des autres remèdes ne saurait être abso-
„lument indifférente, mais il faut qu'elle les augmente,
„ou qu'elle les déprime, ou qu'elle leur donne une
„autre direction. Il faut donc que nous regardions
„toujours le changement salutaire, produit par un tel
„remède composé, comme le résultat de tous les
„médicamens qu'il contient, et nous ne pouvons
„jamais abstraire de là une expérience pure sur l'ef-
„fet exclusif d'un seul d'entr'eux. En vérité nous
„connaissons encore trop peu les qualités essentielles
„des médicamens, ainsi que les affinités infiniment va-
„riées qui se forment entre eux par le mélange, que
„nous puissions dire avec certitude, qu'elle est la gran-
„deur et la diversité de l'activité d'une matière insi-
„gnifiante en apparence, quand on la fait entrer dans
„le corps humain alliée à d'autres matières!"

Chapitre II.

Exemples de guérisons homéopathiques involontaires, opérées par des médecins de l'ancienne école.

I.

On a guéri jusqu'à présent les maladies des hommes, non d'après des raisonnemens fondés sur la nature et l'expérience, mais tantôt d'après des buts arbi-

trairement imaginés, tantôt d'après l'exemple des secours que se porte la nature abandonnée à elle-même, entre autre aussi d'après la règle des palliatifs: contraria contrariis. Des observations, des réflexions et des expériences continuées m'ont convaincu, que c'est du côté opposé que se trouve la véritable et meilleure voie de guérison. Elle est fondée sur le principe suivant: Pour guérir d'une manière douce, prompte, certaine et durable, il faut choisir dans tous les cas de maladie un médicament qui produise de lui-même une souffrance semblable (*ὅμοιον πάθος*) à celle, qu'il doit guérir! (*Similia similibus curentur!*)

Personne n'a enseigné jusqu'à présent cette méthode homéopathique, personne ne l'a encore mise à exécution. Cependant, si la vérité se trouve uniquement sur cette voie, (ainsi qu'on le trouvera avec moi), on doit s'attendre que ses traces se retrouveront dans toutes les périodes, quoique pendant des milliers d'années elle n'ait pas été reconnue pour telle. Car la vérité est éternelle comme la divinité elle-même, souverainement sage et bonne! Elle peut rester longtemps négligée des hommes jusqu'à ce que le moment arrive, où d'après les décrets de la Providence ses rayons, comme une naissante aurore, percent avec une force irrésistible le brouillard des préjugés, pour répandre dès ce moment sa lumière claire et inextinguible pour le salut du genre humain!

Tous les malades qui ont jamais été guéris avec des médicamens d'une manière réelle, prompte, durable et visible, et qui n'ont peut-être pas été rétablis par un autre événement bienfaisant, ou par la cessation du cours naturel de la maladie aiguë, ou par la

prépondérance successive des forces du corps durant des cures allopathiques et antagonistiques, (car il y a une grande différence entre une convalescence qui s'opère par la voie indirecte et une guérison véritable qui s'est faite par des moyens directs), tous ces malades, dis-je, ont été guéris à l'insu des médecins par un remède homéopathique, c. à d. par un tel remède qui pouvait produire de lui-même un état semblable à celui qu'il devait anéantir.

On trouve même dans les guérisons réelles, opérées par des médecines composées, (ce qui pourtant arrive très-rarement), que le remède, qui par ses effets surpassait les autres, était un remède homéopathique.

Mais cette vérité s'offre à nous encore avec plus d'évidence là où les médecins ont quelquefois effectué la guérison contre les règles de l'observance (qui n'admet que des mélanges de divers ingrédiens en forme de recette) avec une substance médicinale simple. On voit alors avec étonnement, que dans ces cas la guérison fut toujours effectuée par un médicament capable de produire lui-même une souffrance semblable à celle que la maladie avait excitée, quoique les médecins ne sussent pas ce qu'ils faisaient, et qu'ils agissent dans un accès d'oubli des doctrines de leur école. Ils ordonnaient un remède, dont ils auraient dû justement ordonner le contraire d'après la thérapeutique usuelle, et ce ne fut qu'ainsi que les malades furent guéris promptement.

Voici quelques exemples de cures homéopathiques involontaires, qui obtiennent leur explication parfaite par la loi de l'art homéopathique, qui cependant ne doivent

pas lui servir de soutiens, parce qu'elle se tient ferme toute seule [1]).

II.

Déjà l'auteur du livre ἐπιδημιῶν (lib. V. au commencement) attribué à *Hippocrate,* parle d'un cholera-morbus qui résistait à tous les remèdes, et qu'il guérit uniquement par l'ellébore blanc, qui cependant produit par sa nature un cholera-morbus, comme l'ont vu *Forestus*, *Ledelius*, *Reimann* et plusieurs autres [2]).

La suette Anglaise, dans son origine plus

1) Si les doses médicinales dont on fit usage dans les cas suivans, étaient bien plus grandes que la doctrine homéopathique ne les prescrit, il est certain, qu'elles n'étaient pas sans risque pour les malades, car de grandes doses homéopathiques sont nuisibles, dans la règle, par l'aggravation immodérée du mal qui en est la suite immédiate. Cependant il faut avouer, que non rarement la guérison s'opère aussi par de plus grandes doses, sans qu'il en résulte un dommage essentiel pour le malade. Diverses circonstances que nous ne connaissons pas toujours, ont peut-être diminué la force du médicament. Il est possible p. ex. que les substances végétales dans tel ou tel cas eussent déjà perdu leur puissance primitive par une trop longue conservation, ou que le remède ait excité des évacuations considérables par lesquelles son efficacité ait été absorbée en grande partie, ou que des substances antidotiques soient entrées bientôt après dans l'estomac et y aient diminué de beaucoup l'énergie de la dose.

2) Voyez les passages concernans dans mon ouvrage: *Reine Arzneimittellehre*, Th. III., Dresde 1817. — C'est à dessein que je passe sous silence mes propres observations et celles de mes disciples, me bornant aux expériences des anciens médecins pour prouver, que déjà avant mon temps l'on aurait pu trouver la méthode homéopathique.

meurtrière, que la peste elle-même, qui se manifesta pour la première fois en l'année 1485, et qui, d'après *Willis*, sur 100 malades en tuait 99, ne put être domptée avant que l'on n'eût appris à donner aux malades des remèdes sudorifiques; dès ce moment il n'y eut que peu de personnes qui en moururent, ainsi que le remarque *Sennert* [1]).

Un flux de ventre, qui avait déjà duré pendant plusieurs années et qui ménaçait d'une mort inévitable, après que tous les médicamens étaient restés sans effets, fut guéri par un laïque d'une manière rapide et durable au moyen d'un purgatif, comme l'a observé *Fischer* [2]) à son grand étonnement, mais non au mien.

Murray, entre autres garans, et l'expérience journalière compte parmi les symptômes que produit l'usage du tabac, principalement les vertiges, les nausées et les angoisses, et ce furent justement ces souffrances dont se délivra *Diemerbroek* [3]) en fumant du tabac, lorsqu'il devint malade en traitant des maladies épidémiques en Hollande.

Les effets nuisibles que notent quelques auteurs et parmi eux *Georgi* [4]) de l'usage de l'agaric chez les Kamtchadales, savoir le tremblement, les convulsions et le mal caduc, devinrent bienfaisans entre les mains de *Ch. S. Whistling* [5]), qui employa

---

1) De febribus, IV., cap. 15.

2) *Hufeland, Journal für praktische Arzneikunde*, XIII., 1.

3) Tractatus de peste, Amstelodami 1665, p. 273.

4) *Beschreibung aller Nationen des russischen Reichs*, p. 78, 267, 281, 321, 329, 352.

5) Dissert. de virtut. Agar. musc., Jen. 1718, p. 13.

l'agaric avec succès contre des convulsions accompagnées de tremblement, et entre les mains de *J. Ch. Bernhard* [1]), qui en fit un usage salutaire contre une espèce de mal caduc.

La remarque de *Murray* [2]), que l'huile d'anis calme les maux de ventre et les flatuosités causées par des purgatifs, ne nous étonne point, sachant que *J. P. Albrecht* [3]) a observé des douleurs d'estomac, et *P. Forest* [4]) des coliques violentes causées par l'huile d'anis.

Si *Fr. Hoffmann* loue la mille-feuille comme utile dans plusieurs flux de sang; si *G. E. Stahl, Buchwald* et *Loeseke* l'ont trouvée salutaire dans des flux des hémorrhoïdes; si les collections de *Breslau* et *Quarin* citent des crachemens de sang guéris par cette plante; enfin si *Thomasius* dans *Haller* l'a employée avec succès contre des metrorrhagies; toutes ces cures ont évidemment rapport à la vertu primitive de cette plante de produire elle-même des écoulemens et des pissemens de sang, ainsi que *Caspar Hoffmann* [5]) l'a remarqué, comme aussi, suivant *Boekler* [6]), de causer des saignemens du nez.

Scovolo [7]), comme beaucoup d'autres, guérit une émanation douloureuse d'une urine purulente

---

1) *Chym. Vers. und Erfahr., Leipzig* 1754, obs. 5, p. 324. — *Gruner,* Diss. de virib. agar. musc., Jena 1778, p. 13.

2) Apparat Medicam. Edit. sec. I., p. 429—430.

3) Miscell. Nat. Cur. Dec. II., ann. 8, Obs. 169.

4) Observat. et curationes, lib. 21.

5) De Medicaminib. offic., Lugd. Batav. 1738.

6) Cynosura Mater. med. cont., p. 552.

7) Dans *Girardi,* de uva ursi, Patavii 1764.

avec le raisin d'ours, ce qui n'aurait pu s'effectuer, si cette plante ne produisait d'elle-même une ardeur d'urine avec émanation d'une urine glaireuse, comme *Sauvages* [1]) l'a aperçu.

S'il n'était pas confirmé par le grand nombre d'expériences de *Stoerck, Marges, Planchon, du Monceau, F. Ch. Juncker*, *Schinz*, *Ehrmann* et de tant d'autres, que le colchique ait guéri une espèce d'hydropisie, on pourrait déjà en attendre cette vertu à cause de la qualité qu'il a de diminuer par sa nature la secrétion des urines, quoique avec un besoin continuel de lâcher l'eau, et de produire une émanation d'une petite quantité d'urine d'un rouge ardent, comme l'ont aperçu *Stoerck* [2]) et de *Berge* [3]). — Il est encore très-évident, que la guérison d'un asthme hypocondriaque, opérée par *Goeritz* [4]) au moyen du colchique, ainsi que la guérison d'une dyspnée accompagnée d'une hydropisie de poitrine apparente, effectuée par *Stoerck* [5]) au moyen de la même plante, sont fondées sur la vertu homéopathique de cette racine, de produire l'asthme et la dyspnée, ainsi que *de Berge* [6]) l'a observé.

Muralto [7]) vit, ce que l'on peut encore voir tous

---

1) Nosolog., III., p. 200.

2) Libell. de Colchico, Vienn. 1769.

3) Journ. de Médec., XXII.

4) Andreas Elias Büchner, Miscell. phys. med. mathem., Ann. 1728. Jul. p. 1212, 1213, Erfurt 1732.

5) Ibidem, cas. 11, 12. Cont. cas. 4, 9.

6) Ibidem, loc. cit.

7) Miscell. Nat. Cur., Dec. II. a., 7, obs. 112.

les jours, que le jalap outre des maux de ventre occasionne une grande inquiétude et une agitation continuelle. Tout médecin familiarisé avec la vérité homéopathique trouvera donc fort naturel, que le jalap puisse soulager les petits enfans dans les maux de ventre et les inquiétudes accompagnées de cris, et qu'il leur procure un sommeil tranquille, ainsi que *J. W. Wedel* [1]) l'atteste avec raison.

On sait, ainsi qu'il est suffisamment attesté par *Murray*, *Hillary* et *Spielmann*, que le séné occasionne des maux de ventre et produit, d'après *Caspar Hoffmann* [2]) et *Fr. Hoffmann* [3]) des flatuosités avec des ébullitions du sang [4]), causes ordinaires des insomnies. C'est donc en conséqnence de cette vertu naturelle du séné, que *Detharding* [5]) a pu guérir des coliques violentes et délivrer ses malades de leurs insomnies.

Stoerck, qui d'ailleurs a tant de sagacité, aurait bien pu comprendre, que l'incommodité qu'il a observée dans l'usage du dictame, de produire quelquefois une sécrétion d'une pituite tenace de la matrice [6]), résultait de la même vertu de cette racine, au moyen de laquelle il a guéri des leucorrhées chroniques [7]).

Stoerck

---

1) Opiol, lib. I., P. I., cap. II., p. 38.

2) De medicin. officin., lib. I., cap. 36.

3) Dissert. de Manna, §. 16.

4) Murray, loc. cit., II. Edit. sec., p. 507.

5) Ephem. Nat. Cur. Cent. 10, obs. 76.

6) Lib. de Flammula Jovis, Viennae 1769, cap. 2.

7) Ibidem, cas. 9.

Stoerck n'aurait pas dû non plus s'étonner d'avoir guéri avec la clématite une espèce d'exanthème général, chronique, humide, corrosif et galeux [1]), ayant aperçu lui-même, que cette herbe pouvait produire de son chef des boutons galeux sur tout le corps [2]).

Si l'enfraise, d'après *Murray* [3]), a pu guérir des yeux chassieux et une espèce d'inflammation des yeux; par quelle autre qualité a-t-elle pu effectuer cela, sinon par celle que *Lobelius* [4]) a remarquée, de pouvoir produire elle-mème une espèce d'inflammation des yeux.

D'après *J. H. Lange* [5]) la noix muscade s'est montrée fort salutaire dans les défaillances hystériques. La raison n'en était autre sinon que cette noix muscade, donnée en grande dose, opère selon *J. Schmidt* [6]) et *Cullen* [7]) un évanouissement des sens et une insensibilité totale dans des corps sains.

La coutume très-ancienne de faire un usage extérieur de l'eau de rose contre les inflammations des yeux, semble reconnaître qu'il existe dans les feuilles de cette fleur une vertu curative contre ce mal. Elle est fondée sur leur qualité homéopathique de pouvoir exciter par elles-mêmes une espèce d'in-

1) Ibidem, cas. 13.

2) Ibidem, p. 33.

3) Apparat. Medicam. Edit. sec. II., p. 221.

4) Stirp. Advers., p. 219.

5) Domest. Brunsvic., p. 136.

6) Miscell. Nat. Cur. Dec. II. a. 2, obs. 120.

7) Materia medica, II., p. 233.

flammation des yeux, comme *Echtius*[1]), *Ledelius*[2]) et *Rau*[3]) en on fait l'expérience.

Si d'après *Pierre Rossi*[4]), *van Mons*[5]), *Joseph Monti*[6]), *Sybel*[7]) et d'autres, le toxicodendron a la qualité de couvrir peu à peu tout le corps de boutons, un homme sage comprendra facilement comment cette plante a pu guérir homéopathiquement quelques sortes d'herpes, comme nous voyons dans *Dufresnoy* et *van Mons*. — Qu'est-ce qui donne au toxicodendron la faculté de guérir une paralysie des jambes, accompagnée de faiblesse d'esprit, comme nous le raconte *Alderson*[8]), si ce n'est sa qualité évidente de pouvoir exciter de son chef un relâchement total des forces des muscles, avec un égarement d'esprit qui faisait croire au malade, qu'il allait mourir, ainsi que *Zadig*[9]) l'a vu.

Si selon *Carrère* la douce-amère a guéri les plus violens refroidissemens[10]), la cause n'en était autre, sinon que cette herbe est très-propre à produire dans un temps froid et humide des incom-

---

1) *Adami*, vita Med., p. 72.

2) Miscell. Nat. Cur. Dec. II. a. 2, obs. 140.

3) *Rau*, *Werth des homöopathischen Heilverfahrens*, p. 73.

4) Observ. de nonnull. plantis, quae pro venenatis habentur, Pisis 1767.

5) Dans: *Dufresnoy*, sur le Sumac., p. 206.

6) Acta Institut. Bonon. scient. et art., III., p. 165.

7) Dans: Med. Annalen, 1811, Juli.

8) Dans: Samml. br. Abhandl. f. prakt. Aerzte, XVIII. 1.

9) *Hufeland*, Journ. d. prakt. Arzeneik., V., p. 3.

10) *Carrère* (und Starcke), Abhandlung über die Eigenschaften des Nachtschattens oder Bittersüſses, Jena 1786, p. 20—23.

modités semblables à celles qui proviennent de refroidissemens, comme *Carrère*[1]) et *Starck*[2]) l'ont aussi remarqué. — *Fritze*[3]) vit naître de la douce-amère des convulsions, et *de Haen*[4]) des convulsions accompagnées de délire, et avec des petites doses de cette herbe ce dernier médecin guérit des convulsions accompagnées de délire. — On chercherait envain dans le règne des hypothèses la cause pourquoi justement la douce-amère a guéri si efficacement une sorte de dartres et d'herpes sous les yeux de *Carrère*[5]), de *Fouquet*[6]) et de *Poupart*[7]); mais elle se trouve à notre proximité par la simple nature, qui demande l'homéopathie pour guérir avec certitude, savoir: la douce-amère excite de son chef une espèce de dartres, et *Carrère* en vit naître un herpes qui couvrit le corps entier pendant deux semaines[8]); il vit encore en d'autres occasions que cette herbe produisait des dartres aux mains[9]), et dans un autre cas aux lèvres du vagin[10]).

1) Ibidem.

2) Dans: *Carrère*, ibidem.

3) Annalen des klinischen Instituts, III., p. 45.

4) Ratio medendi, tom. IV., p. 228, où il dit: „Dulcoamarae stipites majori dosi convulsiones et deliria excitant, moderata vero spasmos convulsionesque solvunt." — Comme De Haen était près de reconnaître la loi curative la plus conforme à la nature!

5) Ibidem, p. 92.

6) Dans: *Razoux*, tables nosologiques, p. 275.

7) Traité des dartres, Paris 1782, p. 184, 192.

8) Ibidem, p. 96.

9) Ibidem, p. 149.

10) Ibidem, p. 164.

Rucker[1]) vit naître de la morelle commune une enflure du corps entier, et *Gatacker*[2]) et *Cirillo*[3]) ont pu guérir par cette raison homéopathiquement une espèce d'hydropisie avec cette herbe.

Boerhave[4]), *Sydenham*[5]) et *Radcliff*[6]) ont pu guérir une autre espèce d'hydropisie avec du sureau, justement parce que le sureau, comme nous le dit *Haller*[7]), produit des tumeurs (oedèmes) par sa seule application aux parties extérieures du corps.

De Haen[8]), *Sarcone*[9]) et *Pringle*[10]) ont rendu hommage à la vérité et à l'expérience, en assurant librement d'avoir guéri le point de côté avec la scille, racine qui, par sa grande âcreté, ne pouvait pas être employée dans cette occasion suivant le système ordinaire, qui ne demande dans de tels cas que des remèdes adoucissans, relâchans et rafraichissans. Cependant le point de côté fut guéri par la scille d'après la loi homéopathique, car *J. C. Wagner*[11]) avait déjà vu naître de l'activité propre de la scille une espèce de pleurésie et d'inflammation des poumons.

1) Commerc. liter., Noric. 1731, p. 372.

2) Versuche u. Bemerk. der Edinb. Gesell., Altenburg 1762, VII., p. 95, 98.

3) Consulti medichi, tom. III., Napoli 1738.

4) Historia plantarum, P. I., p. 207.

5) Opera, p. 496.

6) Dans: *Haller*, Materia medica, p. 349.

7) Dans: *Vicat*, plantes vénéneuses, p. 125.

8) Ratio medendi, P. I., p. 13.

9) Histoire des maladies à Naples, vol. I., p. 175.

10) Observ. on the diseases of the army, Edit. 7, p. 143.

11) Observationes clinicae. Lubec. 1737.

Plusieurs médecins [1]), par exemple *Daniel Crüger*, *Ray*, *Kellner*, *Kaaw*, *Boerhave* et d'autres, ont observé, que la Stramoine produit des délires singuliers et des convulsions. Ce fut justement cette qualité qui mit les médecins en état de guérir avec la stramoine la démonie [2]), (c. à d. des délires bizarres accompagnés de mouvemens spasmodiques) et d'autres convulsions, ce que firent *Sidrén* [3]) et *Wedenberg* [4]). Ce fut encore ainsi que *Sidrén* [5]) guérit une espèce de mal de St. Guy causé par des vapeurs mercurielles, comme une autre maladie semblable causée par une frayeur; car cette herbe a la qualité d'exciter elle-même des mouvemens involontaires dans les membres, comme on le trouve noté dans *Kaaw, Boerhave* et *Lobstein* [6]). — Puisque la Stramoine peut aussi, d'après plusieurs observations [7]), et entre autres d'après celles de *P. Schenk*, priver subitement de toute connaissance et reminiscence, elle est aussi capable d'enlever la faiblesse de mémoire d'après les remarques de *Sauvages* et de *Schinz*. — *Schmalz* [8]) put aussi guérir avec la stramoine une mélanco-

---

1) Voy. les passages concernans dans ma Matière médicale pure, vol. III.

2) *Veckoskrift* for *Läkare*, IV., p. 40 etc.

3) Dissert. de Stramonii usu in malis convulsivis, Upsal. 1773.

4) Ibidem.

5) Diss. morborum casus, Spec. I., Upsal. 1785.

6) Voyez les passages concernans dans ma Matière médicale pure, l. c.

7) Ibidem.

8) Chirurg. und mediz. Vorfälle, Leipz. 1784, p. 178.

lie alternante avec de la manie, parce que cette herbe peut, comme nous le raconte *a Costa* [1]), exciter par sa nature de tels égaremens alternans de l'esprit et de l'ame.

Plusieurs médecins [2]), comme *Percival*, *Stahl* et *Quarin*, observèrent que l'usage du quinquina produisait la cardialgie, d'autres, comme *Morton, Friborg*, *Bauer* et *Quarin*, des vomissemens et de la diarrhée, d'autres, comme *Daniel Crüger* et *Morton*, des défaillances, d'autres un état de grande faiblesse; plusieurs médecins, comme *Thomson*, *Richard, Stahl* et *C. E. Fischer*, remarquèrent une espèce de jaunisse, d'autres, comme *Quarin* et *Fischer*, un goût amer dans la bouche, et plusieurs autres enfin une tension du bas-ventre. C'est justement lorsque ces incommodités et ces symptômes se trouvent réunis dans les fièvres intermittentes, que *Torti* et *Cleghorn* insistent sur l'usage exclusif du quinquina. — De même l'emploi salutaire qu'on fait du quinquina dans l'épuisement et l'état d'indigestion et de manque d'appétit, qui suit les fièvres aiguës, principalement si on les a traitées par des saignées et des purgatifs affaiblissans, n'est fondé que sur la qualité de cette écorce, d'exciter une décadence extraordinaire des forces, un état de relâchement du corps et de l'ame, des crudités et un manque d'appétit, ainsi que *Cleghorn, Friborg, Crüger, Romberg, Stahl, Thomson* et plusieurs autres l'ont observé [3]).

Comment l'ipécacuanha aurait-il pu arrêter

---

1) Dans: *Peter Schenk*, lib. I., obs. 139.

2) Voyez ma Matière méd. pure, vol. III.

3) Voy. les passages de tous ces auteurs dans ma Mat. méd. l. c.

des flux de sang, comme cela a été effectué par *Baglio*, *Barbeirac*, *Gianella*, *Dalberg*, *Bergius* et d'autres, s'il ne pouvait exciter de son chef des flux de sang, comme *Murray*, *Scott* et *Geoffroy* [1]) l'ont en effet remarqué! — Comment pourrait-il être si salutaire dans la dyspnée, et principalement dans la dyspnée spasmodique, comme *Akenside* [2]), *Meyer* [3]), *Bang* [4]), *Stoll* [5]), *Fouquet* [6]) et *Ranoë* [7]) nous l'attestent, s'il n'avait la faculté de pouvoir produire de son propre chef des dyspnées et principalement des dyspnées spasmodiques, ainsi que *Murray* [8]), *Geoffroy* [9]) et *Scott* [10]) en ont vu naître de cette racine. Peut-il y avoir des signes encore plus clairs, qu'il faut employer les médicamens, selon leurs qualités morbifiques, pour effectuer la guérison des maladies?

On ne pourrait non plus comprendre comment la fève de St. Ignace ait pu être si bienfaisante dans une espèce de convulsions, comme *Herrmann* [11]), *Valentin* [12]) et un autre auteur anonyme [13])

---

1) Ibid., vol. III., p. 184—86, Article Ipécacuanha.

2) Medical Transact., I., No. 7, p. 39 etc.

3) Diss. de Ipécacuanhac refracta dosi usu, p. 34.

4) Praxis medica, p. 346.

5) Praelectiones, p. 221.

6) Journal de Médecine, tome 62, p. 137.

7) Act. reg. soc. med. havn., II., p. 163 et III., p. 361.

8) Medicin. pract. Biblioth., p. 237.

9) Traité de la matière méd., II., p. 157.

10) Medicin. Comment. von Edinburg, IV., p. 74.

11) Cynosura Mater. med., II., p. 231.

12) Histor. simplic. roform., p. 194, §. 4.

13) Act. Berolin., Dec. II., vol. 10, p. 12.

nous l'assurent, si elle ne pouvait pas produire d'elle-même des convulsions semblables, comme *Bergius* [1]), *Camelli* [2]) et *Durius* [3]) l'ont en effet aperçu.

Les personnes blessées par des contusions et des meurtrissures ressentent des points de côté, des envies de vomir, des douleurs piquantes et brûlantes dans les hypochondres, accompagnées d'angoisses et de tremblemens, de mouvemens subits et involontaires, semblables à des commotions électriques, soit qu'elles veillent, soit qu'elles dorment, un fourmillement dans les parties endommagées, etc. Or, comme l'arnique peut produire elle-même des symptômes semblables, ainsi que *Meza*, *Vicat*, *Crichton*, *Collin*, *Aaskow*, *Stoll* et *J. Chr. Lange* l'ont observé [4]), on comprend facilement comment cette herbe a pu guérir les symptômes provenans de contusions, de meurtrissures et de chûtes, et par conséquent les maladies mêmes qui provenaient de ces accidens, comme une quantité innombrable de médecins et des peuples entiers en ont fait l'expérience depuis plusieurs siècles.

Parmi les souffrances que la belladonne produit dans des hommes sains, se trouvent aussi des symptômes, qui composent ensemble une image fort semblable à cette espèce d'hydrophobie et de

---

1) Materia medica, p. 150.

2) Philosoph. Transact., vol. XXI., No. 250.

3) Miscell. Nat. Cur., Dec. III., a. 9, 10.

4) Voy. les allégations dans ma Mat. méd. pure, tome I., Art. Arnica.

rage causée par la morsure d'un chien enragé, que *Thomas de Mayerne* [1]), *Münch* [2]), *Buchholz* [3]) et *Neimicke* [4]) ont réellement et parfaitement guérie avec cette herbe [5]). Ces symptômes sont les suivans. Le malade cherche envain le sommeil, il a la respiration inquiète, une soif ardente et accompagnée d'angoisses; cependant à peine lui a-t-on présenté la boisson, qu'il la repousse; son visage est rouge, ses yeux sont fixes et étincellans, selon les observations que *F. C. Grimm* fit sur la belladonne; il a une soif excessive et il manque d'étouffer en avalant la boisson, selon les remarques de *El. Camerarius* et de *Sauter;* il est incapable d'avaler quelque chose, d'après les observations de *May*, *Lot-*

1) Praxeos in morbis internis syntagma alterum, Augustae Vindel., 1697, p. 136.

2) Beobacht. bei angewendet. Belladonna, Stendal 1789.

3) Heilsame Wirkungen der Belladonna bei ausgebrochener Wuth, Erfurt 1785.

4) Dans: Münchs Beobachtungen etc., tom. I., p. 74.

5) Si bien des fois la belladonne n'a pas été salutaire dans la rage causée par la morsure d'un chien enragé, il faut considérer, qu'elle ne peut guérir ici que par sa vertu de produire des effets semblables à ceux de cette maladie, et que par conséquent on n'aurait dû la donner que dans les plus petites doses, comme tous les remèdes homéopathiques, ainsi qu'on le trouvera prouvé dans l'Organon, §. 273—281. Mais on l'a donnée pour la plupart dans les doses les plus démésurées, de façon que les malades devaient nécessairement mourir, non de la maladie, mais du remède. — Mais il y a aussi vraisemblablement plus d'un seul degré d'hydrophobie et de rage de chiens; de sorte que, selon la diversité des symptômes, le remède le plus convenable et le plus homéopathique sera peut-être quelquefois la jusquiame, quelquefois la stramoine.

tinger, Sicelius, Buchave, d'Hermont, Manetti, Vicat, Cullen; il a une envie de happer après les personnes qui l'entourent, et cette envie alterne avec des craintes, d'après les témoignages de *Sauter, Dumoulin, Buchave, Mardorf;* il crache autour de lui, selon *Sauter;* il cherche à échapper, selon *Dumoulin, Eb. Gmelin* et *Buc'hoz;* enfin, son corps est dans une agitation continuelle, selon *Boucher, Eb. Gmelin* et *Sauter* [1]). — La belladonne a aussi guéri des espèces de manie et de mélancolie, car elle a la faculté de produire elle-même des singulières espèces de démence, comme on le trouve noté chez *Rau, Grimm, May, Hasenest, Mardorf, Hoyer, Dillenius* et d'autres [2]). — *Henning* [3]) employa inutilement pendant trois mois une quantité de médecines contre une amaurose avec des taches bigarrées devant les yeux, jusqu'à ce qu'il fit enfin la conjecture arbitraire, que le malade avait peut-être la goutte, et qu'il lui donna comme par hazard la belladonne [4]), avec laquelle il le guérit en effet rapidement et sans incommodités. Il aurait sans doute choisi ce remède dès le commencement, s'il avait su, que ce ne sont que les médicamens dont les symptô-

---

1) Voyez les allégations de tous ces observateurs dans ma Matière médicale pure, vol. I., Article Belladonne.

2) Ibidem.

3) *Hufeland*, Journal, XXV., IV., p. 70—74.

4) Ce n'est que par conjecture, que l'on a accordé à la belladonne l'honneur d'être un remède contre la goutte. Mais la maladie, à laquelle on pourrait avec quelque droit donner la dénomination stable de goutte, ne sera ni ne peut jamais être guérie par la belladonne.

mes ressemblent à ceux de la maladie en question, qui peuvent effectuer une guérison certaine et durable, et que la belladonne excite elle-même une espèce d'amaurose avec des taches bigarrées devant les yeux, ainsi que *Sauter* [1]) et *Buchholz* [2]) en ont vu naître.

La jusquiame a fait passer des crampes, qui avaient beaucoup de ressemblance avec le mal caduc, d'après *de Mayerne* [3]), *Stoerck, Collin* et d'autres, par la raison même, que cette herbe peut produire des convulsions très-semblables au mal caduc, comme on le trouve noté dans *El. Camerarius, Christoph Seliger, Hünerwolf, A. Hamilton, Planchon, a Costa* et d'autres [4]). — *Fothergill* [5]), *Stoerck, Hellwig* et *Ofterdinger* ont employé la jusquiame avec succès dans certaines espèces de démence; plusieurs autres médecins l'auraient sans doute employée avec le même succès, s'ils n'avaient entrepris de guérir une autre démence que celle, dont les symptômes sont semblables aux effets primitifs de la jusquiame, savoir cette espèce d'égarement stupide de l'esprit, comme *Helmont, Wedel, J. G. Gmelin, la Serre, Hünerwolf, A. Hamilton, Kiernander, J. Stedmann, Tozzetti, J. Faber* et *Wendt* [6]) l'ont vu résulter de cette herbe. — On

1) *Hufeland*, Journal, XI.

2) Ibidem, V., p. 252.

3) Praxis medica, p. 23.

4) Voyez ma Matière médicale pure, vol. IV., article Jusquiame.

5) Memoirs of the med. soc. of London, I., p. 310, 314.

6) Mat. méd. pure, de *Hahnemann*, vol. IV., article Jusquiame.

peut aussi composer des effets que ces derniers observateurs nous ont transmis, l'image d'une hystérie d'un haut degré, et une hystérie très-semblable a été guérie par cette herbe, comme on le trouve dans *J. A. P. Gessner*, *Stoerck* et dans les *Acta Natur. Cur.*[1]). — *Schenkbecher*[2]) n'aurait jamais pu guérir avec la jusquiame un vertige qui durait depuis vingt ans, si cette herbe n'avait la qualité naturelle de produire un vertige à un haut degré, fort semblable à celui-ci, comme *Hünerwolf*, *Blom*, *Navier*, *Planchon*, *Sloane*, *Stedmann*, *Greding*, *Wepfer*, *Vicat* et *Bernigau* l'attestent[3]). — *Meyer Abramson*[4]) tourmenta long-temps un maniaque jaloux avec des médecines inutiles, jusqu'à ce que par hazard il lui donna la jusquiame comme un remède soporifique, ce qui le guérit rapidement. Si ce médecin avait su, que la jusquiame excite elle-même la jalousie et des manies dans des hommes sains[5]), s'il avait su, que la guérison homéopathique est fondée sur une loi naturelle, il aurait pu dès le commencement administrer ce remède avec assurance, sans tourmenter aussi long-temps son malade de médecines qui, étant non-homéopathiques, ne pouvaient lui servir à rien. — Le mélange de médicamens que *Hecker*[6]) employa dans

1) IV., obs. 8.

2) Von der Kinkina, Schierling, Bilsenkraut etc., Riga 1769, supplem., p. 162.

3) Mat. méd. pure de *Hahnemann*, loc. cit.

4) *Hufeland*, Journal, XIX., II., p. 60.

5) Matière médicale pure de *Hahnemann*, vol. IV., article Jusquiame.

6) *Hufeland*, Journal, I., p. 354.

un resserrement spasmodique des paupières, aurait été inutile, si parmi ces ingrédiens ne se fut trouvée par hazard la jusquiame, qui, selon *Wepfer* [1]), excite une souffrance semblable dans des hommes sains. — *Withering* [2]) ne put non plus dompter par aucun remède un resserrement spasmodique du gosier et une incapacité d'avaler la moindre chose, jusqu'à ce qu'il ait administré la jusquiame qui a la propriété de produire elle-même une contraction spasmodique du gosier accompagnée de dysphagie, ainsi que *Tozzetti, Hamilton, Bernigau, Sauvages* et *Hünerwolf* [3]) en ont vu résulter l'effet à un haut degré.

Comment serait-il possible, que le camphre, comme nous l'assure le véridique *Huxham* [4]), pût être si salutaire dans les fièvres nerveuses lentes, qui causent une diminution de la chaleur du corps, de la sensibilité et des forces, s'il ne pouvait exciter par son efficacité primitive un état tout-à-fait semblable à celui-ci, comme *William Alexander, Cullen* et *Fr. Hoffmann* [5]) l'ont observé.

Des vins chauds guérissent homéopathiquement en de petites doses des fièvres purement

---

1) De cicuta aquatica, Basil. 1716, p. 230.

2) Edinb. medic. Comment., Dec. II., Liv. VI., p. 263.

3) Matière médicale pure de *Hahnemann*, volume IV., loc. cit.

4) Opera, tom. I., p. 172, et tom. II., p. 84.

5) Matière médicale pure de *Hahnemann*, vol. IV., article Camphre.

inflammatoires, comme *C. Crivellati*[1]), *Augenius*[2]), *Al. Mundella*[3]), et deux auteurs anonymes[4]) en ont fait l'expérience. — *Asclepiade* a déjà guéri une inflammation du cerveau avec une petite dose de vin[5]). — Un délire fébrile accompagné d'une respiration ronflante, maladie semblable à l'état qui suit un enivrement violent de vin, fut guéri par *Rademacher*[6]) dans une seule nuit, en faisant boire du vin au malade. — Est-il possible de méconnaître ici le pouvoir de l'irritation par un remède analogue à la maladie? (Similia similibus curantur!)

Il est connu qu'une forte infusion de thé cause des palpitations et des anxiétés à des personnes qui n'y sont pas accoutumées; voilà pourquoi une petite quantité de cette boisson sert d'excellent remède contre les dites souffrances, quand elles proviennent d'une autre cause excitative, ainsi que nous l'atteste *G. L. Rau*[7]).

Un état semblable à l'agonie, dans lequel le malade avait des convulsions qui lui ôtaient la connaissance et alternaient avec des accès d'une respiration spasmodique et entrecoupée, souvent aussi sanglottante et râlante,

---

1) Trattado dell' uso e modo di dare il vino nelle febri acute, Roma 1600.

2) Epistol., tom. II., lib. 2, cap. 8.

3) Epistol., 14, Basil. 1538.

4) Febris ardens spirituosis curata, Eph. Nat. Cur., Dec. II., ann. 2, obs. 53, et Gazette de Santé, 1788.

5) *Caelius Aurelianus*, Acut., lib. I., cap. 16.

6) *Hufeland*, Journal, XVI., I., p. 92.

7) Ueber den Werth des homöopathischen Heilverfahrens, pag. 75.

pendant qu'il avait au visage et au corps une froideur glaciale, que les pieds et les mains étaient bleus, et que les pouls battait faiblement, fut traité envain par *Stütz*[1]) avec de l'alcali, mais fut ensuite guéri d'une manière fort heureuse, rapide et durable par le suc de pavot; car tous ces symptômes se trouvent parmi les effets primitifs du pavot, ainsi que *Schweikert* et d'autres[2]) l'ont observé. Qui ne reconnaît pas ici le procédé homéopathique, qu'nn médecin exerça sans le savoir? — L'opium produit aussi, selon les observations de *Vicat, J. C. Grimm* et d'autres[3]), une inclination forte et presque irrésistible au sommeil, accompagnée d'une sueur violente et de délires. Cependant *Osthoff*[4]) craignit de l'employer dans une fièvre épidémique qui avait des symptômes très-ressemblans à ceux-là, parce que le système (le pauvre système!) defendait de donner ce remède dans des cas pareils. Ce ne fut qu'après qu'il eut employé inutilement tous les médicamens connus, qu'il résolut à tout hazard de faire l'épreuve du suc de pavots, et voilà que l'effet en fut tout-à-fait salutaire, — et il dut l'être d'après l'immuable loi homéopathique! — *J. Lind*[5]) avoue, que les maux de tête et l'ardeur de la peau, accompagnée d'une sueur qui sort avec peine,

1) *Hufeland*, Journal, X., IV.

2) Matière médicale pure de *Hahnemann*, vol. I., article Opium.

3) Ibidem.

4) Salzburger medic. chirurg. Zeitung, 1805, III., p. 110.

5) Versuch über die Krankheiten, denen die Europäer in heifsen Climaten unterworfen sind, Riga und Leipzig 1773.

sont enlevés par l'opium; „La tête devient libre, la chaleur ardente de la fièvre disparaît, et la sueur sort facilement et abondamment de la peau adoucie." Mais *Lind* ignore, que la cause des secours qu'apport ici le suc de pavots, malgré les décrets contraires de l'école, est celle, qu'il peut produire des états de maladie très-semblables dans des hommes sains. — Il y a pourtant eu çà et là un médecin à qui cette vérité a passé par la tête comme un éclair, sans qu'il eût cependant un pressentiment de la loi homéopathique comme d'une loi naturelle. C'est ainsi que dit *Alston* [1]): „L'opium est un remède qui excite la chaleur, mais aussi est-il certain, qu'il peut la diminuer, lorsqu'elle existe déjà." — *De la Guérène* [2]) donna le suc de pavots dans une fièvre accompagnée d'un mal de tête violent, d'un pouls dur et tendu, d'une peau rude et sèche, d'une chaleur ardente suivie d'une sueur affaiblissante, qui sortait difficilement et était toujours troublée par la grande inquiétude du corps. Il fut heureux avec ce remède, mais il ne savait pas que le suc de pavots avait ici un effet aussi salutaire, parce qu'il peut exciter un état fébrile tout-à-fait semblable dans des hommes sains, ainsi que l'attestent les observateurs [3]). — Dans une fièvre, où les malades n'avaient pas l'usage de la langue, mais les yeux ouverts, les membres roides,

1) Edinburg. Versuche, V., P. I., art. 12.

2) *Römers* Annalen der Arzneimittellehre, I., II., p. 6.

3) Matière médicale pure de *Hahnemann*, vol. I., article Opium.

des, la respiration gênée, ronflante et râlante, et un assoupissement léthargique, (maladie, tout-à-fait semblable aux symptômes que l'opium peut exciter lui-même, comme *De la Croix, Rademacher, Crumpe, Pyl, Vicat, Sauvages* et beaucoup d'autres l'ont remarqué [1]),) *Ch. Ludw. Hoffmann* [2]) vit, que l'opium était uniquement salutaire; chose bien naturelle, car c'était le remède homéopathique. — De même *Wirtensohn* [3]), *Sydenham* [4]) et *Marcus* [5]) guérirent des fièvres léthargiques pareilles avec le suc de pavots. — La somnolence que de *Meza* [6]) traita, ne peut cesser par aucun autre remède, sinon par le suc de pavots qui se trouvait ici homéopathique, puisqu'il produit lui-même la somnolence. — *C. C. Matthäi* [7]), après avoir longtemps tourmenté par des remèdes inconvenans un malade, qui avait une affection nerveuse opiniâtre, dont les principaux symptômes étaitent une insensibilité et un engourdissement aux bras, aux cuisses et au bas-ventre, le guérit enfin avec l'opium, qui, d'après *Stütz, J. Young* et d'autres [8]), peut exciter de son chef un tel état à un haut degré, et qui par cette raison guérit ici le malade homéopathiquement, comme chacun lé

1) Ibidem, loc. cit.

2) Vom Scharbock, Lustseuche u.s.w., München 1787, p. 295.

3) Opii vires fibras cordis debilitare, Monast. 1775.

4) Opera, p. 654.

5) Magazin für Therapie, I., I., p. 7.

6) Acta reg. soc. med. havn. III., p. 202.

7) *Struve*, Triumph der Heilkunde, III.

8) Matière médicale pure de *Hahnemann*, vol. I., Article Opium.

comprendra. — La guérison d'une léthargie qui avait duré des jours entiers, et que *Hufeland* [1]) effectua au moyen du suc de pavot, d'après quelle autre loi fut-elle opérée, sinon d'après la loi homéopathique, méconnue jusqu'à nos jours? — Une épilepsie ne se montrait que pendant le sommeil du malade; *De Haen* [2]) trouva, que ce n'était pas un sommeil naturel, mais un assoupissement léthargique avec une respiration ronflante, état que le suc de pavots produit dans des hommes sains, et ce ne fut que par l'opium, qu'il le changea en un sommeil sain et enleva en même temps l'épilepsie. — Comment serait-il possible que le suc de pavots, qui, comme tout le monde sait, est de toutes les substances végétales celle qui produit les plus fortes et les plus longues obstructions de ventre dans son effet primitif, pût être en petite dose le remède le plus certain contre les obstructions les plus dangereuses, si cela n'arrivait d'après la loi homéopathique, c. à d. si les médicamens n'étaient pas destinés par la nature à vaincre et guérir les maladies, en produisant par leur influence spécifique sur le corps une affection semblable à la maladie en question! Cet opium, qui dans son effet primitif arrête si violemment la selle et constipe le ventre, fut trouvé par *Tralles* [3]) être l'unique expédient dans une passion iliaque, après avoir tourmenté envain son malade par des purgatifs et d'autres remèdes incongrus. — De même *Lentilius* [4]) et

---

1) *Hufeland*, Journal, XII., I.
2) Ratio medendi, V., p. 126.
3) Opii usus et abusus, sect. II., p. 260.
4) Eph. Nat. Cur. Dec. III., ann. I., App. p. 131.

G. W. Wedel[1]), ainsi que *Wirthenson, Bell, Heister* et *Richter*[2]) ont trouvé, que le suc de pavots, simplement donné, était salutaire dans de tels cas. — L'honnête *Bohn*[3]) fut aussi convaincu par l'expérience, que les opiats seuls peuvent évacuer le contenu des boyaux dans le miséréré, et le grand *Frédéric Hoffmann*[4]), dans les cas les plus dangereux de ce genre, ne put se fier qu'au suc de pavots administré avec du *liquor anodynus*. — Est-ce que toutes les théories contenues dans les deux-cent-mille volumes de médecine qui pèsent sur la terre, peuvent nous donner une explication raisonnable de ces faits, ainsi que de tant d'autres pareils? Est-ce qu'un seul de leurs principes nous a conduit vers la grande loi naturelle, qui préside à toutes les guérisons vraies, rapides et durables, c. à d., que les médicamens doivent être employés selon la similitude de leurs effets primitifs, trouvés par des expériences faites sur des hommes sains, avec les effets de la maladie en question?

Rave[5]) et *Wedekind*[6]) guérirent des métrorrhagies malignes avec la sabine, qui, toute personne depravée le sait, excite des flux de sang de la matrice et avec eux des avortemens à des

---

1) Opiologia, p. 120.

2) Anfangsgründe der Wundarzneikunde, V., §. 328, und: Chronische Krankheiten, Berlin 1816, II., p. 220.

3) De officio medici.

4) Medicin. ration. system., tom. IV., P. II., p. 297.

5) Beobachtungen und Schlüsse, II., p. 7.

6) Hufeland's Journal, X., I., p. 77, et: Hufeland's Aufsätze, p. 278.

personnes saines. Qui peut méconnaître ici la loi homéopathique?

Comment le musc pourrait-il être le remède presque spécifique contre quelques espèces d'asthme spasmodique, nommées d'après Millar, s'il ne pouvait causer lui-même des resserremens de poitrine, sans toux, spasmodiques et suffoquans, comme *Frédéric Hoffmann*[1]) en a observé?

Est-ce que la vaccine pourrait nous garantir de la petite vérole autrement, que d'une manière homéopathique? Outre d'autres ressemblances qui ont lieu entre ces deux maladies, je remarquerai seulement, que la vaccine, de même que la petite vérole, ne peuvent se manifester qu'une seule fois dans la vie, que leurs cicatrices ont la même profondeur, qu'elles produisent toutes les deux des tumeurs aux glandes axillaires, une fièvre semblable, une rougeur inflammatoire autour de chaque pustule, enfin une inflammation des yeux et des convulsions. La vaccine anéantirait la petite vérole même dans le cas, où celle-ci aurait déjà attaqué le corps avant la vaccination, si la petite vérole n'avait pas une force prépondérante à celle de la vaccine. Il ne manque donc à cette dernière qu'un plus haut degré d'intensité, qui, selon la loi naturelle, doit toujours se trouver réuni à la ressemblance homéopathique, pour que la guérison puisse être effectuée (§. 152). Ce remède homéopathique ne peut donc être employé qu'avant que la petite vérole, plus forte que lui, n'ait infecté le corps. C'est ainsi que la vaccine produit une maladie très-sem-

1) Medicin. ration. system., III., p. 92.

blable à la petite vérole (maladie homéopathique), après l'écoulement de laquelle l'organisme humain, qui, dans la règle, ne peut être attaqué qu'une seule fois par une maladie de ce genre, c. à d. de la vaccine ou de la petite vérole, demeure libre d'une contagion semblable [1]).

Il est connu que la retention d'urine et la dysurie sont un des symptômes les plus vulgaires et les plus pénibles des cantharides, comme *Jon. Camerarius*, *Baccius*, *van Hilden*, *Forest*, *J. Lanzoni*, *van der Wiel* et *Werlhoff* le confirment [2]). L'usage intérieur des cantharides, fait avec précaution, a donc dû être un remède homéopathique très-salutaire dans de semblables dysuries douloureuses qui provenaient d'une autre cause excitative. Sans compter presque tous les médecins grecs, qui avaient pour cantharide *meloë cichorii*, *Fabricius ab Aquapendente*, *Capivaccius*, *Riedlin*, *Th. Bartholin* [3]), *Young* [4]), *Smith* [5]), *Raymond* [6]), *de*

---

1) Il semble que cet usage prophylactique de l'homéopathie est aussi possible dans quelques autres cas; p. ex. en portant sur nous du soufre pulvérisé nous nous préservons peut-être de la gale des ouvriers en laine, et en prenant une dose de belladonne aussi petite que possible, nous nous garantissons peut-être de la fièvre scarlatine lisse, décrite par *Sydenham*, *Plencitz* et *Withering*, quand cette maladie règne d'une manière épidémique dans notre voisinage.

2) *Hahnemanni* Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, Lipsiae 1805, vol. I., p. 82, 83.

3) Epistol., 4, p. 345.

4) Philos. Transact., No. 280.

5) Medic. Communications, II., p. 505.

6) Auserlesene Abhandlungen für praktische Aerzte, III., p. 460.

Meza[1]), *Brisbane*[2]), et d'autres ont guéri parfaitement avec des cantharides les ischuries les plus douloureuses, quand elles n'étaient pas provenues d'une obstacle mécanique. *Huxham* en vit les effets les plus salutaires dans des cas pareils; il loue beaucoup les cantharides, et il les aurait volontiers employées, si les thèses traditionnelles de l'ancienne école médicale, qui, contraire aux principes de la nature et de l'expérience et se croyant plus sage qu'elles, ordonnait ici des remèdes adoucissans et relâchans, ne l'avaient empêché, malgré sa propre conviction, de choisir le remède spécifique pour les cas susdits. — Dans la gonorrhée récente et inflammatoire, où *Sachs de Lewenheim*, *Hannaeus*, *Bartholin*, *Lister*, *Mead* et principalement *Werlhoff* employèrent avec le meilleur succès les cantharides dans les plus petites doses possibles, elles enlevèrent visiblement les symptômes les plus pressans qui paraissent au commencement[3]). La cause en était, qu'elles ont la force propre de produire, selon presque tous les observateurs, des ischuries douloureuses et de l'ardeur d'urine, oui même une inflam-

1) Acta reg. soc. med. havn., II., p. 302.

2) Opera, edit. Reichel, tom. II., p. 124.

3) Je dis „les symptômes les plus pressans qui paraissent au commencement;" car le reste de la cure exige d'autres égards. Il y a bien des espèces de gonorrhée si faibles qui s'évanouissent d'elles-mêmes, sans qu'on leur prête presque aucun autre secours. Mais il y en a d'autres d'une plus haute conséquence, principalement cette espèce de gonorrhée qu'on pourrait nommer la gonorrhée aux fics, qui est devenue plus commune depuis les dernières guerres. Elle provient aussi de la contagion par le coït, comme la maladie vénérienne, quoiqu'elle soit d'une nature tout-à-fait différente de celle-ci.

mation de l'urètre, d'après Wendt, et déjà une espèce de gonorrhée inflammatoire, d'après *Wichmann*[1]). L'usage intérieur du soufre cause non rarement à des personnes sensibles du tenesme, accompagné quelquefois de maux de ventre et de vomissemens, comme *Walther*[2]) l'atteste. C'est à cause de cette qualité propre au soufre que l'on a pu guérir avec lui des symptômes dissentériques[3]), et d'après *Werlhoff*[4]) un tenesme hémorrhoïdal, comme d'après *Rave*[5]) une colique hémorrhoïdale. — Il est connu que les bains de Teplitz, comme toutes les autres eaux sulfureuses, tièdes et chaudes, produisent souvent un exanthème, nommé éruption de bain, qui en apparence a la plus grande ressemblance avec la gale des ouvriers en laine. C'est justement par cette vertu homéopathique, que ces bains, ainsi que le soufre lui-même, guérissent d'une manière spécifique et durable mainte éruption galeuse. — Qu'y a-t-il de plus suffoquant que la vapeur du soufre? C'est cependant la vapeur du soufre enflammé, qui fut trouvée par *Bucquet*[6]) être le meilleur remède pour ranimer les personnes asphyxiées par quelque autre cause.

Nous lisons dans les écrits de *Beddoes* et ail-

---

1) Auswahl aus den gelehrten Nürnberger Unterhaltungen, I., p. 249, Anmerk.

2) Programma de sulphure et Marte, Lips. 1743, p. 5.

3) Medicin. Nationalzeitung, 1798, p. 153.

4) Observat. de febribus, p. 3., §. 6.

5) *Hufeland's* Journal, VII., II., p. 168.

6) Edinb. med. Comment., IX.

leurs, que les médecins Anglais ont trouvé, que l'acide nitrique était un remède fort salutaire contre le flux de la salive et les ulcères de la bouche provenus de l'usage du mercure. Cet acide n'aurait pu effectuer cette guérison, s'il n'avait la force d'exciter lui-même le flux de la salive et des ulcères de la bouche, rien qu'en touchant la peau du corps dans le bain, comme *Scott* [1]) et *Blair* [2]) nous l'attestent; *Aloyn* [3]), *Luke* [4]), *J. Ferriar* [5]) et *G. Kellie* [6]) ont aussi vu naître les mêmes symptômes de l'usage intérieur de cet acide.

Fritze [7]) a vu produire d'un bain imprégné d'alcali caustique une espèce de tetanos, et *Fr. Alexandre Humboldt* [8]) a excité l'irritabilité des muscles par du sel de tartre fondu (une espèce d'alcali demi-caustique) jusqu'au tetanos. Peut-on trouver une source plus vraie et plus simple de la vertu curative de l'alcali caustique dans cette espèce de tetanos, où *Stütz* et d'autres l'ont trouvé si salutaire, que dans sa qualité de produire des effets homéopathiques?

L'arsenic, (qui par la puissance extrême qu'il a de changer l'état de santé de l'homme, peut devenir

---

1) *Hufeland's* Journal, IV., p. 353.

2) Neueste Erfahrungen, Glogau 1801.

3) Dans les Mémoires de la société d'émulation, I., p. 195.

4) Dans les écrits de *Beddoes*.

5) Dans: Samml. a. Abhandlungen f. pr. Aerzte, XIX., II.

6) Ibidem, XIX., I.

7) *Hufeland's* Journal, XII., I., p. 116.

8) Versuch über die gereizte Muskel- und Nervenfaser, Posen und Berlin 1797.

aussi terrible dans les mains d'un téméraire que salutaire dans celles d'un médecin prudent) n'aurait pu effectuer ces frappantes guérisons de chancres au visage, sous les yeux de quantité de médecins dont je ne nommerai que *G. Fallopius* [1]), *Bernhardi* [2]) et *Roennow* [3]), si cet oxyde métallique n'avait la faculté d'exciter dans des hommes sains des tuberosités très-douloureuses et très-difficiles à guérir, suivant *Amatus le Portugais* [4]), des ulcères malins et pénétrans selon *Heimreich* [5]) et *Knape* [6]), et des ulcères chancreux d'après *Heinze* [7]). — Les anciens ne loueraient pas si manifestement l'efficacité de l'emplâtre *d'Angelus Sala* [8]), nommé emplâtre magnétique, qui contient de l'arsenic, contre les bubons pestilentiels et les carboncles, si l'arsenic, selon *Degner* [9]) et *Knape* [10]), n'avait la qualité de produire de son chef des tumeurs inflammatoires passant rapidement à la gangrène, et des bubes noires, comme *Ver-*

---

1) De ulcerib. et tumorib., l. 2, Venet. 1563.

2) Dans: Journal de Médecine, chirurg. et pharm., LVII., 1752, Mars.

3) Königl. Vetensk. acad. Handl. f. a. 1776.

4) Obs. et Cur. Cent. II., Cur. 34.

5) Acta Nat. Cur. II., obs. 10.

6) Annalen der Staatsarzneik., I., I.

7) *Hufeland's* Journal, 1813, Septemb., p. 48.

8) Anatom. vitrioli, Tr. II., dans Opera med. chym., Frft. 1647, p. 381 et 463.

9) Acta Nat. Cur. VI.

10) Annalen der Staatsarzneik., l. c.

zascha[1]) et *Pfann*[2]) l'ont observé. — D'où viendrait donc la vertu curative de l'arsenic dans quelques espèces de fièvres intermittentes, (vertu confirmée par mille exemples, mais pas encore employée avec assez de précaution), ce que depuis des siècles ont loué d'une manière non-équivoque nombre de médecins, p. ex. *Nicolaus Myrepsus,* puis *Slevogt, Molitor, Jacobi, J. C. Bernhardt, Jüngken, Fauve, Breva, Darwin, May, Jackson* et *Fowlcr,* si elle n'était pas fondée sur sa qualité innée d'exciter des fièvres, qualité remarquée presque par tous les observateurs des suites nuisibles de cette substance, principalement par *Amatus le Portugais, Degner, Buchholz, Heun* et *Knape*[3]). — Nous pouvons bien ajouter foi à la remarque *d'Edouard Alexandre*[4]), que l'arsenic est un remède principale contre l'esquinancie de poitrine, puisque *Otto Tachenius, Guilbert, Preussius, Thilénius* et *Pyl* ont observé de l'usage de ce médicament une oppression de la poitrine, *Greiselius*[5]) une dyspnée presque suffoquante, et principalement *Majault*[6]) un asthme, naissant subitement quand on marche, et accompagné d'une défaillance des forces.

Les convulsions qu'a excitées le cuivre, et (selon *Tondi, Ramsay, Fabas, Pyl* et *Cosmier*)

---

1) Observ. med. Cent., Bas. 1677, obs. 66.

2) Samml. merkwürdiger Fälle, Nürnb. 1750, p. 119, 130.

3) Matière médicale pure de Hahnemann, vol. II., Article Arsénic.

4) Medic. Comment. of Edinb. Dec. II., T. I., p. 85.

5) Miscell. Nat. Cur. Dec. I., ann. 2, p. 149.

6) Samml. a. Abhandl. f. prakt. Aerzte, VII., 1.

le mélange de parties cuivreuses avec les alimens, de même que les attaques réitérées d'épilepsie, que produisit l'avalement d'une monnaie de cuivre sous les yeux de *Jac. Lazerme* [1]), et le sel ammoniac en présence de *Pfündel* [2]), expliquent assez clairement au médecin réfléchi, comment on a pu guérir avec du cuivre une espèce de mal de St. Guy, d'après *Robert Willan* [3]), *Walcker* [4]), *a Thuessink* [5]) et *Delarive* [6]), et comment on a pu faire cesser si souvent par des préparations de cuivre une espèce de mal caduc, ainsi que *Batty*, *Baumes*, *Bierling*, *Boerhave*, *Causland*, *Feuerstein*, *Cullen*, *Dunkan*, *Helvétius*, *Lieb*, *Magennis*, *C. Fr. Michaélis*, *Reil*, *Russel*, *Stissel*, *Thilenius*, *Weissmann*, *Weizenbreyer*, *Whithers* et d'autres en ont fait si heureusement l'expérience.

Si *Potérius*, *Wepfer*, *Wedel*, *Fr. Hoffmann*, *R. A. Vogel*, *Thiery* et *Albrecht* ont guéri avec l'étain une espèce phthisie, une fièvre étique, des catarrhes chroniques et une dyspnée humide, ils le firent au moyen de la faculté propre à l'étain de produire lui-même une *espèce de phthisie*, comme *G. E. Stahl* [7]) l'a déjà observé. — Et comment serait-il possible, que l'étain, selon *Geischläger*, ait pu guérir des maux d'estomac, s'il

---

1) De morbis internis capitis, Amstel. 1748, p. 253.

2) *Hufeland's* Journal, II., p. 274.

3) Samml. a. Abhandl. f. prakt. Aerzte, XII., p. 62.

4) Ibid., XI., III., p. 672.

5) Waarnemingen, No. 18.

6) *Kühn*, Phys. med. Journal, 1800, p. 58.

7) *Stahl*, materia medica, cap. 6, p. 83.

ne pouvait exciter lui-même de semblables douleurs, comme *Geischläger*[1]) et *Stahl*[2]) en ont vu les effets?

Est-ce que la qualité nuisible du plomb, de produire les constipations les plus opiniâtres et même la passion iliaque, comme *Thunberg*, *Wilson*, *Luzuriaga* et d'autres l'ont remarqué, ne devrait pas nous faire entendre qu'il a la vertu de guérir de semblables maladies provenant d'une autre cause excitative? Est-ce que le plomb devrait faire une exception de la loi homéopathique? Non. Car *Angélus Sala*[3]) guérit par l'usage intérieur de ce métal la passion iliaque, et *J. Agricola*[4]) une autre dangereuse obstruction de ventre. Les pillules de plomb, à l'aide desquelles beaucoup de médecins guérirent si heureusement une espèce de passion iliaque et d'autres obstructions opiniâtres du ventre, (comme *Chirac*, *Helmont*, *Naudeau*, *Pérérius*, *Rivinus*, *Sydenham*, *Zacutus le Portugais*, *Bloch* et d'autres), ces pillules, dis-je, n'opérèrent pas seulement d'une manière mécanique et par leur poids, (car sans cela on aurait trouvé l'or bien plus utile à cet effet); non, elles opérèrent principalement comme médicament homéopathique. — Si *Otto Tachénius* et *Saxtorph* ont guéri autrefois des incommodités hypocondriaques opiniâtres avec du plomb, que l'on se ressouvienne de la qualité propre à ce métal, d'exciter de son chef des in-

1) *Hufeland's* Journal, X., III., p. 165.

2) *Stahl*, loc. cit.

3) Opera, p. 213.

4) Comment. in *Poppii* chym. Med., Lips. 1638, p. 223.

commodités hypocondriaques, comme on peut le voir dans la description des effets nuisibles de ce métal par *Luzuriaga* [1]).

On ne doit pas s'étonner, que *Marcus* [2]) ait guéri rapidement une tumeur inflammatoire de la langue et du gosier avec le mercure, comme ce remède, d'après l'expérience quotidienne et répétée à l'infini par tous les médecins, excite spécifiquement une inflammation et une tumeur des parties intérieures de la bouche, et en produit de même sur la peau du reste du corps déjà par son application extérieure sous la forme d'onguent ou d'emplâtre mercuriel, comme *Degner* [3]), *Friese* [4]), *Alberti* [5]), *Engel* [6]), et d'autres en ont fait l'expérience. — La faiblesse d'esprit que *Swedjaur* [7]), l'absence d'esprit que *Degner* [8]), et la manie que *Larrey* [9]) a remarqué de l'usage du mercure, ainsi que la faculté connue et presque spécifique de ce médicament, de produire le flux de la salive, nous expliquent très-évidemment comment *William Perfect* [10]) a pu gué-

1) Recueil périodique de littérat., I., p. 20.

2) Magazin, II., II.

3) Acta Nat. Curios., VI., Append.

4) Geschichte u. Versuche einer chirurg. Gesellschaft, Kopenhagen 1774.

5) Jurisprudentia med., V., p. 600.

6) Specimina medica, Berolin. 1781, p. 99.

7) Traité des maladies vénériennes, II., p. 368.

8) Loc. cit.

9) Mémoires et observations, dans la description de l'Egypte, tom. I.

10) Annalen einer Anstalt für Wahnsinnige, Hannover 1804.

rir d'une manière durable avec le mercure une mélancolie qui alternait avec du ptyalisme.

Pourquoi *Seelig* [1]) fut-il si heureux avec l'usage du mercure dans l'esquinancie accompagnée de la fièvre miliaire pourprée, et *Hamilton* [2]), *Hoffmann* [3]), *Marcus* [4]), *Rush* [5]), *Colden* [6]), *Bailey* et *Michaélis* [7]) dans d'autres esquinancies malignes? La cause n'en était autre, sinon que ce métal peut exciter lui-même une espèce d'esquinancie très-maligne [8]).

Est-ce que *Sauter* [9]) ne guérit pas d'une manière homéopathique une inflammation ulcéreuse de la bouche accompagnée d'aphthes et d'une puanteur telle qu'elle provient du ptyalisme, en faisant gargariser le malade avec une solu-

---

1) Hufeland, Journal, XVI., I., p. 24.

2) Edinb. Comment., IX. I., p. 8.

3) Medic. Wochenblatt, 1787, No. 1.

4) Magazin für specielle Therapie, II., p. 334.

5) Medic. inquir. and observ., No. 6.

6) Med. observ. and inquir., No. 19, p. 211.

7) Richters chirurg. Biblioth., V., p. 737—739.

8) On a essayé de guérir aussi le croup avec le mercure, quoique presque toujours envain, parce que ce métal ne peut pas exciter un symptôme semblable à cette métamorphose particulière que le croup opère dans la membrane de la trachée-artère. C'est le foie de soufre calcaire, et surtout l'éponge brûlée (spongia marina tosta) dont les effets primitifs sont beaucoup plus analogues et semblables aux symptômes caractéristiques du croup, et, par conséquent, beaucoup plus salutaires, comme l'expérience me l'a prouvé; mais il faut administrer ces médicamens dans la plus petite dose possible.

9) *Hufeland's* Journal, XII., II.

tion de mercure sublimé? Et *Bloch* [1]) n'enleva-t-il pas les aphthes par le mercure suivant la même loi naturelle, parce que le mercure produit, outre d'autres ulcères de la bouche, aussi une espèce d'aphthes, comme *Schlegel* [2]) et *Thomas Acrey* [3]) nous l'attestent. — *Hecker* [4]) employa avec succès plusieurs médecines composées contre une carie provenue de la petite vérole. C'était par bonheur, que parmi tous ces ingrédiens se trouvait aussi le mercure, qui pouvait vaincre homéopathiquement ce mal, parce qu'il est un de ces médicamens rares qui peuvent engendrer eux-mêmes la carie, comme nous le prouvent tant de cures mercurielles exagérées de la maladie vénérienne, ainsi que d'autres cures de maladies non-vénériennes, p. ex. celle de *G. Ph. Michaëlis* [5]). Ce métal, si terrible dans un long usage par la production de la carie, devient néanmoins très-salutaire par la guérison homéopathique de la carie qui provient de blessures des os, guérison dont *Justus Schlegel* [6]), *Joerdens* [7]) et *J. Matth. Müller* [8]) nous ont fourni des exemples très-remarquables. D'autres guérisons de caries non-vénériennes d'un autre genre, que *J. F. W. Neu* [9]) et *J. D. Metzger* [10]) effectuèrent aussi par

1) Medicin. Bemerk., p. 161.
2) *Hufeland's* Journal, VII., IV.
3) London. medic. Journ., 1788.
4) *Hufeland's* Journal, I., p. 362.
5) Ibidem, 1809, VI., Juni. p. 57.
6) Ibidem, V., p. 605, 610.
7) Ibidem, X., II.
8) Obs. med. chir., II., cas. 10.
9) Dissert. med. pract., Goettingae 1776.
10) Adversaria, P. II., Sect. 4.

le mercure, nous attestent encore sa vertu curative homéopathique dans le mal susdit.

En lisant les écrits sur l'électricité médicinale, il faut s'étonner de l'étroite relation, dans laquelle se trouvent les incommodités et les accidens qu'elle a excités par ci par là, avec les symptômes des maladies qu'elles a heureusement guéries suivant la loi homéopathique. Il y a une quantité innombrable d'auteurs qui ont observé, que l'électricité positive produit dans son effet primitif une accélération du pouls. *Sauvages* [1]), *Delas* [2]) et *Barillon* [3]) virent même, qu'elle excitait des paroxysmes fébriles parfaits. Cette faculté d'exciter la fièvre fut la cause par laquelle *Gardini* [4]), *Wilkinson* [5]), *Syme* [6]) et *Wesley* [7]) purent guérir une fièvre tierce avec l'électricité toute seule, et *Zetzel* [8]), et *Willermoz* [9]) même des fièvres quartes. — L'électricité produit aussi, comme on sait, une contraction des muscles semblable au mouvement convulsif, et *de Sans* [10]) put même exciter aussi souvent qu'il le voulut des convulsions continues au

1) *Bertholon de St. Lazare*, medicin. Electric., übers. von Kühn, Weissenfels und Leipzig 1778, Th. I., p. 239, 240.

2) Ibidem, p. 232.

3) Ibidem, p. 233.

4) Ibidem, p. 232.

5) Ibidem, p. 251.

6) Ibidem, p. 250.

7) Ibidem, p. 249.

8) Ibidem, p. 52.

9) Ibidem, p. 250.

10) Ibidem, p. 274.

au bras d'une fille. Ce fut donc par cette même faculté convulsifique de l'électricité, que *de Sans* [1]) et *Franklin* [2]) purent anéantir des convulsions, et que *Theden* [3]) put guérir une fille agée de dix ans, qui avait perdu par l'effet d'un coup de foudre l'usage de la parole et qui était devenue presque paralytique au bras gauche, tandis que ses bras et ses jambes se trouvaient continuellement dans un mouvement involontaire et les doigts de la main gauche dans une contraction spasmodique. — L'électricité excite aussi une espèce de mal de hanche, comme *Jallobert* [4]) et un autre [5]) l'ont observé; c'est pourquoi elle put guérir homéopathiquement un semblable mal de hanche, comme il a été prouvé par les expériences de *Hiortberg*, *Lovet*, *Arrigoni*, *Daboueix*, *Mauduyt*, *Syme* et *Wesley*. — Une quantité de médecins ont guéri par l'électricité une espèce d'inflammation des yeux, car elle a la faculté d'en produire de semblables, comme l'ont vu *Patrik Dickson* [6]) et *Bertholon* [7]). — *Fushel* enfin guérit des varices par l'électricité, qui ne doit cette vertu curative qu'à sa qualité d'exciter des tumeurs aux veines, comme *Jallobert* [8]) l'a observé.

---

1) Ibidem, p. 274.

2) Récueil sur l'électricité méd., tom. II., p. 386.

3) Neue Bemerk. u. Erfahr., III.

4) Expériences et observations sur l'électricité.

5) Philos. Transact., vol. 63.

6) Dans Bertholon, loc. cit., tom. I., p. 406.

7) Ibidem, tom. II., p. 296.

8) Ibidem, loc. cit.

Albers nous rapporte, que la chaleur excessive d'une fièvre aiguë avec 130 battemens de pouls en une minute, fut très-adoucie par un bain chaud de 100 degrés Fahrenheit, et que les battemens de pouls en furent diminués jusqu'à 110. — *Loeffler* [1]) trouva, que des fomentations chaudes étaient fort salutaires dans des inflammations du cerveau provenues de la chaleur ardente du soleil ou de ce que la tête avait été exposée à la chaleur d'un fourneau; *Callisen* [2]) trouva de même, que des fomentations d'eau chaude, appliquées à la tête, étaient le remède le plus efficace dans l'encephalitis.

C'est à la bonne fortune ou au bon sens des classes inférieures de la société, que la médecine doit pour la plupart ses remèdes spécifiques, les seuls avec lesquels elle peut combattre les maladies d'une manière directe. C'est ainsi que l'on guérit heureusement la syphilis avec le mercure, les souffrances provenant de meurtrissures et de chûtes avec l'arnique, la fièvre intermittente des contrées marécageuses avec le quinquina, la gale récemment née avec la poudre au soufre, etc.

Quelquefois un empirisme aveugle a conduit les médecins vers des traitemens homéopathiques, mais les résultats heureux dont ils furent toujours couronnés, ne leur firent pas comprendre la loi naturelle qui en était la cause. — En faisant boire au malade, qui avait gagné une fièvre de refroidissement, une

---

1) Hufeland, Journal, III., p. 690.

2) Act. Soc. med. Havn., IV., p. 419.

infusion de fleurs de sureau, ils croyaient évacuer par la peau la prétendue matière transpirable que le refroidissement, comme on supposait, avait mise dans un état de stagnation; mais la véritable cause en est parce que ce médicament, qui peut produire de son chef une fièvre tout-à-fait semblable, guérit la maladie d'une manière homéopathique, guérison qu'il opère le mieux et le plus vîte, quand on fait prendre une petite quantité de la dite boisson qui n'excite point de sueur! — On a coutume d'appliquer des cataplasmes très-chauds et souvent renouvelés aux tumeurs dures et aiguës, dont l'inflammation excessive empêche le passage à la suppuration, en causant simultanément des douleurs insupportables; et en effet l'inflammation et les douleurs diminuent bientôt et il se forme un abcès, comme on reconnaît à l'élévation molle, luisante et jaunâtre de la tumeur. Il est évident qu'on a appaisé d'une manière homéopathique l'inflammation excessive en lui ajoutant la chaleur majeure provenant du cataplasme, et que l'on a facilité ainsi la formation de l'abcès suppurant; mais l'école s'imagine avoir amolli l'endurcissement de la tumeur par l'humidité du bouillie! — Pourquoi emploient-ils avec succès dans quelques inflammations des yeux l'onguent de St. Ives, contenant de l'oxyde mercuriel rouge, qui a la faculté incontestable d'inflammer les yeux? Est-il difficile de comprendre qu'on suit ici la voie homéopathique? — Pourquoi une petite dose du suc de persil est-elle si salutaire dans le besoin continuel d'uriner presque toujours vain et accompagné d'anxiétés, souffrance non-rare chez les petits en-

fans? Pourquoi une petite quantité du suc de cette plante se montre-t-elle si évidemment bienfaisante dans la gonorrhée vulgaire, distinguée par une stimulation d'uriner fréquente, presque toujours vaine, et très-douloureuse? Par la raison toute simple, que le suc du persil peut exciter dans des personnes saines un besoin fréquent de lâcher l'eau, très-douloureux et presque toujours inutile. — On combat heureusement l'esquinancie pituiteuse avec la racine de la pimprenelle, qui excite elle-même une sécrétion copieuse de la pituite dans les bronches et dans le gosier; on arrête des écoulemens de sang de la matrice par un peu de suc des feuilles de la Sabine, qui produit de son chef des métrorrhagies; mais on ne reconnaît pas la loi homéopathique. — Plusieurs médecins ont trouvé, que des petites doses d'Opium, médicament qui constipe le ventre, étaient le remède le plus salutaire et le plus certain dans les obstructions provenant de hernies incarcerées ainsi que dans la passion iliaque; mais il n'ont pas pressenti la loi qui préside à ces cures. — On guérit des ulcères du gosier avec de petites doses du mercure qui en produit lui-même dans son effet primitif; on arrête des diarrhées avec la rhubarbe, médicament laxatif; on guérit la rage avec la belladonne, qui excite une maladie semblable; on éloigne, comme par un coup de baguette, l'état comateux dans les fièvres chaudes, en administrant aux malades de petites doses d'Opium, médicament qui échauffe et assoupit en même temps; on fait et on voit tout ceci, dis-je, et on calomnie pourtant l'homéopathie!

III.

Ajoutons encore à ces exemples quelques autres, pris de la vie domestique des laïques en médecine.

Sur des membres récemment gelés on applique de la choucroute glacée, ou on les frotte avec de la neige.

Un cuisinier expérimenté approche sa main échaudée à quelque distance du feu, sans égard à l'augmentation de la douleur qu'il en ressent au commencement, sachant que de cette manière il peut rétablir en peu de temps, et souvent même en peu de minutes, la partie échaudée en peau saine et en enlever toute douleur. — C'est ainsi que déjà *Fernelius* [1]) croit, que le rapprochement du feu est le remède le plus propre, pour faire cesser la douleur dans la partie brûlée. — *John Hunter* [2]) nous cite les grands dommages causés par le traitement des brûlures avec de l'eau froide, et lui préfère beaucoup le rapprochement du feu, ne suivant pas en cela les doctrines médicales traditionnelles qui ordonnent des choses rafraîchissantes contre les inflammations (contraria contrariis), mais l'expérience, qui lui avait enseigné, qu'un échauffement semblable était ici le meilleur remède.

Plusieurs artisans, p. ex. les vernisseurs, mettent sur l'endroit brûlé un remède excitant une ardeur semblable, savoir de l'esprit de vin fort et bien chauffé, ou de l'huile de thérébenthine, et se guérissent par ce moyen en peu d'heures, sa-

---

1) Therap., lib. VI., cap. 20.

2) On the blood, inflammation etc., p. 218.

chant bien, que les onguens rafraîchissans ne pourraient effectuer cela en autant de mois, et que l'eau froide ne ferait qu'empirer le mal.

Sydenham[1]) dit: „L'esprit de vin appliqué à plu„sieurs reprises est préférable à tout autre remède con„tre les brûlures." — Aussi *Benjamin Bell*[2]) rend hommage à l'expérience en disant: „Un des meilleurs re„mèdes contre toutes les brûlures est l'esprit de vin. „Quand on l'applique, il semble augmenter la douleur „pour un moment, mais elle s'appaise bientôt et il „succède une sensation agréable et tranquillisante. Le „remède opère le mieux quand on plonge les par„ties brûlées dans l'esprit de vin; mais quand cela ne „se peut faire, il faut les couvrir sans cesse de com„presses humectées de la dite liqueur." J'ajoute encore: L'esprit de vin chaud, et même très-chaud, opère encore d'une manière bien plus rapide, plus certaine et plus salutaire, parce qu'il est encore bien plus homéopathique que l'esprit de vin non-chauffé. — L'expérience m'en a toujours donné des preuves étonnantes!

Edward Kentish[3]) qui traita souvent les ouvriers des houillères, brûlés d'une manière terrible par les moufettes inflammables de ces mines, leur faisait appliquer de l'huile de thérébenthine ou de l'esprit de vin chauffé, comme le meilleur remède dans les plus grandes et les plus dangereuses brûlures. Aucun traitement ne saurait être plus homéopathique que celui-ci, mais aucun n'est aussi plus salutaire.

---

1) Opera, p. 271.

2) System of surgery, third edition, 1789.

3) Essay on burns, London 1798, second essay.

Heister [1]), médecin sincère et plein de connaissances, confirme la même chose par son expérience et loue à cet égard l'application de l'huile de thérébenthine, de l'esprit de vin et de bouillies aussi chaudes qu'il est possible de les supporter.

Pour se convaincre de la manière la plus frappante de l'étonnante prééminence de la méthode homéopathique, (qui ordonne d'appliquer aux parties enflammées par la brûlure des remèdes qui excitent une sensation ardente et une chaleur semblable), à la méthode antipathique, (qui prescrit des remèdes rafraîchissans et frigorifiques), il faut voir les expériences pures, où l'on a employé ces deux méthodes opposées en même temps, sur le même corps et pour le même degré de brûlure. En voici deux exemples.

John Bell [2]) traita une dame qui s'était échaudé les deux bras. Il lui fit humecter l'un d'huile de thérébenthine et plonger l'autre dans l'eau froide. Le premier fut libre de douleurs au bout d'une demi-heure, mais l'autre lui fit encore mal pendant six heures; quand elle le retirait seulement un moment de l'eau elle ressentait des douleurs bien plus grandes, et il fallut beaucoup plus de temps pour guérir ce bras, que l'autre.

Ce fut de la même manière que *John Anderson* [3]) traita une femme, qui s'était brûlé le visage et le bras avec de la graisse bouillante. Le visage, qui était très-

---

1) Institut. chirurg., tom. I., p. 333.

2) Voy.: *Kühn*, phys. medic. Journale, Leipzig 1801, Juny, p. 428.

3) Voy. l'ouvrage de *Kentish*, loc. cit.

rouge et très-brûlé, et qui lui causait des douleurs violentes, fut couvert quelques minutes après avec de l'huile de thérébenthine; mais pour le bras elle l'avait déjà plongé elle-même dans l'eau froide et désirait pouvoir le traiter ainsi pendant quelques heures. Après sept heures son visage avait bien meilleure apparence et elle s'y sentait soulagée. Quant au bras, elle y avait souvent renouvelé l'eau froide, mais dès qu'elle l'en retirait, elle se plaignait de beaucoup de douleurs, et en effet l'inflammation avait augmenté. Le lendemain matin *Anderson* trouva que la dame avait eu de grandes douleurs au bras pendant la nuit; l'inflammation s'étendait au-delà du coude: plusieurs grandes vessies avaient crevé et des escarres épaisses s'étaient posées sur le bras et sur la main, auxquelles on appliqua alors de la bouillie chaude. Elle ne ressentait plus la moindre douleur au visage, mais le bras dut être encore traité pendant quinze jours avec des remèdes mollifians.

W. Fabricius van Hilden [1]) se déclare aussi hautement contre le traitement des brûlures avec l'eau froide; car il dit: „Les cataplasmes froids sont très-nuisibles „dans les brûlures et produisent les effets les plus dan„gereux; il s'ensuit de l'inflammation, de la suppura„tion et quelquefois même la gangrène."

Qui ne reconnaît pas par tout ceci le grand avantage du traitement homéopathique sur le procédé antipathique?

Le vieux et sage moissonneur, qui pendant la chaleur de l'été s'est tellement échauffé par son travail, qu'il se trouve dans un état approchant de la fièvre

---

1) De combustionibus libellus, Basil. 1607, cap. V., p. 11.

chaude, ne prendra jamais de l'eau froide, (contraria contrariis), car il en connaît les suites funestes; mais il boira une petite gorgée d'eau de vie, liqueur échauffante par sa nature, quand même il n'en ferait pas usage pour l'ordinaire. L'expérience, qui enseigne la vérité, l'a convaincu du grand avantage de ce procédé homéopathique; sa chaleur et sa lassitude disparaissent promptement. *Zimmermann* nous apprend que les habitans des pays chauds font la même chose avec le meilleur succès, c. à d. qu'ils prennent un peu d'une liqueur spiritueuse après de grands échauffemens.

IV.

Il y eut même de temps en temps des médecins qui pressentirent que les médicamens guérissaient les maladies par leur faculté de produire des symptômes semblables à ceux de la maladie en question [1]).

C'est ainsi, que l'auteur du livre *„περὶ τόπων τῶν κὰτ' ἄνθρωπον,"* qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate, dit ces paroles remarquables: *διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται, και διὰ τὰ ὅμοια προςφερόμενα ἐκ νοσεύντων ὑγιαίνονται, — διὰ τὸ ἐμέειν ἔμετος παύεται* [2]).

Il a aussi existé dans les temps postérieurs des médecins qui ont senti et avoué la vérité de la mé-

1) Je suis bien loin de citer les passages de ces auteurs comme devant servir à raffermir ma doctrine; car elle se tient assez ferme toute seule, comme je l'ai déjà dit. Je les rapporte seulement, afin qu'on ne dise pas, que je les ai passées sous silence, pour m'approprier la priorité de l'idée d'une voie curative homéopathique.

2) Basil. Froben. 1538, p. 72.

thode homéopathique. C'est ainsi que *Boulduc* [1]) a conçu, que la qualité purgative de la rhubarbe est la cause de sa vertu d'arrêter la diarrhée.

Detharding [2]) devine que l'infusion de séné peut appaiser la colique à cause de sa qualité analogue d'exciter des coliques dans des hommes sains.

Thoury [3]) atteste, que l'électricité positive accélère le battement du pouls, mais qu'elle le rend aussi plus lent, quand déjà il va trop vîte par l'effet de la maladie.

Bertholon [4]) avoue, que l'électricité émousse et anéantit une douleur très-semblable à celle, qu'elle produit elle-même.

Stoerck [5]) a l'idée: „Que la stramoine qui dé-„range l'esprit et produit la manie dans des per-„sonnes saines, pourrait bien être administrée à „des maniaques, pour leur rendre l'usage de „la raison en produisant un changement dans leurs „idées."

Mais *Stahl* [6]), médecin d'un régiment Danois, a prononcé le plus clairement de tous sa conviction là-dessus, lorsqu'il dit: „Que la règle adoptée dans la „médecine, qu'il fallait guérir les maladies par des re-„mèdes opposés (contraria contrariis), était tout-

1) Mémoires de l'académie royale, 1710.

2) Eph. nat. cur. Cent. X., obs. 76.

3) Mémoire lu à l'académie de Caen.

4) Medicin. Electricität, II., p. 15 et 282.

5) Libell. de Stramon., p. 8.

6) Dans: *J. Hummelii* Commentatio de arthritide tam tartarea, quam scorbutica, seu podagra et scorbuto, Büdingae 1738, p. 40—42.

„à-fait fausse et incongrue, qu'il était convaincu au „contraire, que la maladie devait être anéantie par un „remède qui produit une souffrance semblable (simi- „lia similibus); que c'était ainsi qu'on guérissait des „brûlures en approchant du feu la partie blessée, des „membres gélés par l'application de la neige ou de „l'eau la plus froide, des inflammations et des meur- „trissures par des esprits distillés, et que c'était ainsi „qu'il guérissait la disposition aux aigreurs de l'esto- „mac par une très-petite dose d'acide vitriolique, tan- „dis que d'autres employaient envain dans de tels cas „une quantité de poudres absorbantes."

On a donc été souvent très près de la grande vérité! Mais on s'est borné à des idées passagères, et c'est ainsi que la régénération si absolument nécessaire de cette vieille thérapeutique en un art de guérir véritable, pur et certain est restée sans exécution jusqu'à nos temps!

Livre premier.

Principes élémentaires.

Chapitre I.

Des maladies, des médicamens et des trois méthodes curatives possibles.

§. 1.

La première et unique vocation du médecin est de rétablir la santé des personnes malades; c'est ce que l'on nomme guérir [1]).

1) Mais non pas (comme tant de médecins avides de gloire ont fait jusqu'à présent, en prodiguant inutilement leur temps et leurs forces) à bâtir des systêmes sur des idées et des hypothèses vaines de l'essence intérieure du procédé vital et sur la pathogénésie, ou à faire d'innombrables essais d'expliquer les symptômes des maladies et leur dernière cause, qui nous resta toujours cachée etc. etc., en enveloppant tout cela dans des paroles inintelligibles et dans un fatras de phrases abstraites, qui doivent paraître savantes, pour étonner l'ignorant, tandis que le monde malade soupire euvain après des secours. Pour ces rêveries savantes, que l'on nomme médecine théorique et pour lesquelles on a même établi des chaires particulières, nous en avons justement assez à présent, et il est bien temps, que tous ceux qui se disent médecins, finissent une fois de tromper les pauvres mortels par de tels radotages, et qu'ils commencent d'agir, c. à d. de secourir et de guérir réellement les hommes.

§. 2.

Le dernier idéal de la guérison consiste à rétablir la santé d'une manière rapide, douce et durable, ou d'enlever et d'anéantir la maladie dans toute son étendue par la voie la plus courte, la plus sûre et la plus innocente, d'après des raisons claires et intelligibles.

§. 3.

Pour agir raisonnablement et conformément à son but, et pour être un véritable artiste dans l'art de guérir, il y a quatre choses nécessaires au médecin, savoir: 1) d'entendre clairement ce qu'il y a à guérir dans chaque cas de maladie (connaissance de la maladie, indication); 2) de connaître les qualités curatives des différens remèdes (connaissance des vertus médicinales); 3) de savoir appliquer d'après des raisons claires le remède à l'objet de la guérison, de façon que le rétablissement s'ensuive nécessairement, application qui exige autant un juste choix des médicamens eux-mêmes, qu'une juste mesure de la dose et du temps de sa répétition; enfin 4) de connaître dans chaque cas les obstacles de la guérison, et de savoir les écarter, pour que le rétablissement soit durable.

§. 4.

Le médecin est en même temps un conservateur de la santé, quand il connaît les choses qui la dérangent et qui produisent et entretiennent les maladies, et quand il les sait bannir du régime de l'homme sain.

§. 5.

On peut bien concevoir, que chaque maladie suppose un changement dans l'intérieur de l'organisme humain. Cependant ce changement ne peut être que soupçonné d'une manière obscure et trompeuse par les symptômes de la maladie (seules indications en toute maladie non-chirurgicale); mais jamais il ne saurait être reconnu dans toute sa réalité d'une manière infaillible.

§. 6.

Les changemens invisibles opérés par la maladie dans l'intérieur de l'organisme, et les changemens perceptibles à nos sens, c. à d. la somme des symptômes, forment ensemble une image complète de la maladie; mais cette image n'est visible dans son entier qu'à l'oeil du créateur. Ce n'est que la totalité des symptômes, qui forme la partie accessible au médecin, mais c'est aussi dans cette somme des symptômes, qu'il trouve tout ce qu'il doit connaître de la maladie pour la guérir [1]).

1) Je ne sais donc pas, comment l'on a pu s'imaginer qu'il fallait chercher l'objet de la guérison uniquement dans l'intérieur de l'organisme, qui restera toujours caché et inaccessible à nos regards; je ne sais pas, dis-je, comment on a pu avoir la prétention aussi vaine que ridicule, de pouvoir reconnaître ce désordre invisible et rétablir la santé par des médicamens, sans se soucier des symptômes de la maladie, et que cette méthode de guérir était la seule raisonnable et radicale.

Est-ce que cette maladie qui s'offre à nos sens par ses symptômes, n'est pas identique avec celle qui a produit dans l'intérieur de l'organisme le changement invisible que nous ne pouvons reconnaître dans sa réalité? La dernière n'est-elle pas le côté inaccessible, celle-là au contraire le côté perceptible de la même chose, le seul côté, dis-je,

qui peut être observé par nos sens et qui seul nous a été offert par la nature comme objet de guérison? Peut-on prouver le contraire? N'est-il pas étrange de se proposer comme objet de guérison l'état intérieur, impénétrable et invisible de la maladie, nommé prima causa morbi, et de rejeter et de mépriser comme tel le côté offert à nos sens, c. à d. les symptômes qui nous parlent si clairement?

Le docteur *Rau*, dans son ouvrage sur le mérite de la méthode homéopathique, s'énonce là-dessus de la manière suivante: „Le médecin qui recherche les changemens occultes „dans l'intérieur de l'organisme, peut se tromper à chaque in„stant; mais le médecin homéopathique qui a recherché avec „les soins nécessaires le tableau fidèle de la totalité des sym„ptômes, a trouvé un guide sûr, et, s'il est parvenu à enlever „le groupe entier des symptômes, il a aussi sûrement anéanti „la cause morbifique occulte dans l'intérieur de l'organisme." Voy. *Rau*, loc. cit., p. 103.

§. 7.

Il est utile que le médecin s'informe de la cause la plus vraisemblable qui occasionna une maladie aiguë, ainsi que des époques les plus importantes dans le cours d'une cachexie chronique, pour trouver sa cause radicale, qui pour la plupart repose sur un miasme chronique. Il faut aussi que le médecin ait égard à la constitution physique du malade, à l'état de son humeur et de son esprit, à ses occupations, à son régime, à ses moeurs et coutumes, à son âge et à ses fonctions sexuelles etc. etc.

§. 8.

L'observateur sans préjugés, connaissant la nullité de ces recherches métaphysiques qui ne sauraient être demontrées par l'expérience, l'observateur le plus perspicace, dis-je, ne remarquera dans chaque maladie que des changemens perceptibles dans l'état du corps et de l'ame; il ne remarquera que des signes, des ac-

cidens, des symptômes de la maladie, c. à d. des altérations de l'état de santé précédent, altérations senties par le malade même, ou aperçues par le médecin et les autres personnes qui l'environnent. Tous ces symptômes représentent la maladie dans toute son étendue; ils nous en offrent ensemble la forme véritable, l'unique qu'on puisse concevoir clairement.

§. 9.

Si dans un cas de maladie il existe une cause évidente qui excite et entretient le mal (causa occasionalis), il faut sans doute l'écarter avant tout [1]). Mais comme à ce cas près, la maladie ne se manifeste que par ses symptômes, il faut aussi que soient eux qui indiquent principalement ou uniquement les remèdes propres à la guérison. Il faut, dis-je, que le médecin, ayant égard simultanément au miasme originaire sur lequel se fonde peut-être la maladie ainsi qu'aux autres circonstances dont nous avons parlé §. 7., regarde cette image qui se réfléchit de l'essence intérieure de la maladie, c. à d. la totalité [2]) des symptômes, comme l'objet principal ou unique qui doive le guider dans le choix du remède, comme l'objet principal ou unique, dis-je, qu'il doive reconnaître et anéantir par son art pour rétablir la santé.

1) Il s'entend que chaque médecin raisonnable éloignera la cause occasionnelle du mal partout où une telle existe, car pour l'ordinaire la souffrance cesse alors d'elle-même. Il extraira donc p. ex. une écharde qui a pénétré dans la cornée et qui a mis l'oeil en inflammation; il relâchera le pansement trop serré d'un membre blessé qui ménace celui-ci de la gangrène, et il l'appliquera d'une manière plus convenable; il fermera par une ligature l'artère blessée qui causa la défaillance du malade; il fera évacuer par des vomissemens les baies de belladonne ou d'autres choses nuisibles qui ont été avalées; il extraira

toute

toute substance étrangère qui a pénétré dans quelque ouverture du corps, comme dans le nez, dans le gosier, dans les oreilles, dans le rectum, dans l'urètre ou dans le vagin; il brisera le calcul urinaire; il ouvrira l'anus imperforé de l'enfant nouveau-né, etc. etc.

2) Ne connaissant souvent d'autre expédient, on chercha de tout temps à combattre et à supprimer par ci par là dans les maladies un seul des différens symptômes qu'elles manifestaient; procédé partiel qui sous le nom de méthode symptomatique a excité avec raison le mépris général, parce que non seulement on n'y gagnait rien, mais qu'il en résultait au contraire beaucoup de mal. Un seul des symptômes présens est aussi peu la maladie elle-même, qu'un seul pied de l'homme fait l'homme entier. Ce procédé était d'autant plus rejetable, que l'on ne traitait un tel symptôme isolé que par un remède opposé, ainsi selon la méthode antipathique et palliative, qui, après un soulagement de courte durée, le faisait ensuite d'autant plus empirer.

§. 10.

On ne peut ni s'imaginer, ni prouver par aucune expérience, qu'après l'enlèvement de tous les symptômes de la maladie et de la totalité des accidens perceptibles, il puisse rester autre chose que la santé, et que le dérangement dans l'intérieur de l'organisme ne soit point anéanti.

§. 11,

Le dérangement invisible opéré dans l'intérieur du corps et la totalité des symptômes perceptibles se trouvent ensemble dans une relation aussi nécessaire, et représentent toute l'étendue de la maladie dans une telle unité, qu'ils doivent exister et disparaître ensemble. Ce qui a pu produire la totalité des symptômes perceptibles, doit aussi avoir pu produire le changement intérieur dans le corps (inséparable de l'apparition extérieure de la maladie),

car sans cela le phénomène des symptômes serait impossible. Il s'ensuit de là, que le remède, qui a anéanti la totalité des signes perceptibles de la maladie, doit aussi avoir anéanti le dérangement dans l'intérieur de l'organisme, parce que la destruction de ceux-là ne peut se concevoir sans la disparition du dernier, et ne se manifeste non plus autrement par aucune expérience quelconque [1]).

1) Un songe plein de pressentiment, une imagination superstitieuse ou une prophétie solennelle, faisant croire à une personne, qu'elle mourra infailliblement à un certain jour ou à une certaine heure, a produit souvent tous les signes d'une maladie naissante et croissante, les symptômes d'une mort prochaine et la mort elle-même à l'heure indiquée, chose impossible, si dans le même temps il ne s'était opéré un changement dans l'intérieur du corps, correspondant aux symptômes extérieurs. De même une illusion artificielle ou une persuasion contraire a souvent dissipé dans de pareils cas tous les signes d'uue mort prochaine et a subitement rétabli la santé, chose que ce remède moral n'aurait jamais pu effectuer, sans anéantir en même temps dans l'intérieur de l'organisme les changemens dont la mort devait être le résultat.

§. 12.

Comme l'enlèvement de la somme des signes et des accidens perceptibles de la maladie anéantit en même temps le changement intérieur, sur lequel elle se fonde, et par conséquent le total de la maladie, il s'ensuit, que le médecin n'a qu'à enlever la somme des symptômes, pour détruire en même temps le changement dans l'intérieur du corps, et par conséquent le total de la maladie elle-même. Mais la destruction de la maladie est en même temps le rétablissement de la santé, et voilà justement le dernier et unique but d'un médecin qui connaît l'importance de sa vocation,

qui ne consiste pas à pérorer d'une manière savante, mais à porter secours à son prochain.

§. 13.

Ayant trouvé cette vérité indubitable: „que les „maladies ne peuvent manifester leur besoin de secours „que par la totalité de leurs symptômes," il s'ensuit incontestablement, que la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel, fait l'unique indication du remède à choisir.

§. 14.

Les maladies n'étant donc que des changemens de l'état de santé de l'homme bien portant qui s'annoncent par des signes perceptibles, et la guérison n'étant non plus possible que par un changement de l'état de maladie en état de bonne santé, on concevra facilement que les médicamens ne pourraient d'aucune manière guérir les maladies, s'ils ne possédaient la faculté de changer l'état de santé des hommes, état qui consiste en sensations et fonctions de l'organisme, et que ce n'est que sur cette faculté, que repose leur vertu curative.

§. 15.

Cette faculté dynamique, renfermée dans l'essence iutérieure des médicamens, ne saurait nullement être reconnue par nous dans sa réalité par les seuls efforts de l'esprit, ce n'est que par les effets qu'elle manifeste en influant sur la santé des hommes, que nous pouvons la comprendre, ce n'est que l'expérience qui nous en donne une idée claire.

§. 16.

Personne ne pouvant donc nier, que la nature curative des médicamens ne peut être reconnue par

nous dans sa réalité, et que l'observateur, même le plus perspicace, ne peut, en faisant des expériences pures, remarquer autre chose dans les médicamens, que cette faculté d'opérer des changemens dans l'état de santé de l'homme, et surtout d'exciter des symptômes spécifiques dans un corps sain, il s'ensuit que les médicamens, devant agir comme remèdes, ne peuvent exercer leur puissance curative que par cette faculté de produire des altérations sur l'état de santé de l'homme; il s'ensuit, dis-je, que nous ne pouvons nous en tenir qu'aux symptômes que les médicamens excitent dans un corps sain, comme à la seule révélation de leur vertu curative, pour apprendre, qu'elles sont les maladies que chaque médicament peut exciter; car c'est par là que nous apprenons en même temps, qu'elles sont les maladies qu'il peut guérir.

§. 17.

Comme on ne peut donc découvrir ce qui doit être enlevé dans les maladies, pour rétablir la santé, si ce n'est la somme de leurs symptômes; comme secondement les médicamens ne manifestent autrement leur vertu curative, que par leur faculté de produire des symptômes de maladie dans des hommes sains, il s'ensuit: 1) que les médicamens ne deviennent des remèdes et ne peuvent anéantir les maladies, qu'en détruisant les symptômes existans, c. à d. la maladie naturelle, par l'excitation de certains nouveaux symptômes, c. à d. par une maladie artificielle; et 2) que pour anéantir la totalité des symptômes d'une maladie, il faut chercher un médicament qui puisse produire des symptômes semblables (méthode homéopathique) ou opposés à

ceux de la maladie naturelle (méthode antipathique), suivant que l'expérience montrera, que les symptômes de maladies peuvent être enlevés et changés en état de santé de la manière la plus facile, la plus certaine et la plus durable par des médicamens de l'une ou de l'autre qualité. — La troisième manière d'employer les médicamens, qui seule est encore possible hors de ces deux autres méthodes, est la méthode allopathique, c. à d. celle où l'on donne des remèdes dont les symptômes ne sont ni semblables ni opposés à ceux de la maladie naturelle, mais tout à fait hétérogènes, remèdes qui, par conséquent, n'ont aucune relation directe au cas de maladie en question; c'est la méthode dont nous avons traité dans l'introduction de l'Organon, en parlant des voies curatives de l'ancienne école médicale. La voie allopathique n'est, comme nous avons montré, qu'une imitation imparfaite des efforts très-imparfaits de la faculté vitale, puissance simplement végétative et non-intelligente, qui, abandonnée à elle-même, veut à tout prix se débarrasser de la maladie. Cette faculté vitale a été créée, pour maintenir l'organisme dans la plus parfaite harmonie tant qu'il se trouve en état de bonne santé, mais elle n'est pas faite pour rétablir la santé troublée dans les maladies, elle ne peut pas servir de modèle à l'art du médecin qui exige de la sagesse et de la réflexion. Cependant, de même que dans l'histoire du genre humain on ne peut pas omettre la narration des oppressions que, pendant des milliers d'années, des gouvernemens despotiques on fait éprouver au genre humain, de même on ne doit pas passer sous silence cette méthode curative incongrue dont s'est servie l'ancienne école de médecine.

§. 18.

Quant à la méthode antipathique, chaque expérience pure et chaque essai exact nous convainquent, que des symptômes de maladie persévérans ne peuvent être anéantis par des remèdes qui produisent des symptômes opposés, (comme le veut la méthode antipathique ou palliative), mais qu'au contraire après un soulagement apparent et de courte durée ils éclatent de nouveau avec plus d'impétuosité et empirent évidemment. (Voy. les §§. 54 — 56 et 65.)

§. 19.

Il ne reste donc à employer dans les maladies d'autre mode qui nous promette des secours certains, que le mode homéopathique, selon lequel il faut chercher contre la totalité des symptômes un remède qui, parmi tous les autres médicamens (connus d'après les changemens qu'ils opèrent sur la santé des hommes bien portans), ait la faculté de produire un état de maladie artificiel le plus ressemblant possible à la maladie naturelle dont il s'agit.

Chapitre II.

Démonstration de la vérité de la méthode homéopathique, et comparaison de cette voie curative avec la méthode allopathique.

§. 20.

Le seul oracle infaillible de l'art de guérir, l'expérience pure [1]), faite par des essais exacts, nous enseigne, qu'en effet parmi tous les médicamens exa-

minés d'après leur faculté d'altérer la santé des hommes, celui, qui excite dans des corps sains des symptômes semblables à la plupart de ceux de la maladie en question, anéantit aussi la totalité des symptômes de cette maladie, c. à d. toute la maladie présente (voy. §. 8—11), d'une manière rapide, radicale et durable, et que cela réussit dans toutes les maladies sans exception, supposé toutefois que la dose du médicament ait été justement diminuée et raréfiée.

1) Si je parle d'expérience, je ne veux pas dire une expérience telle que celle dont se glorifient nos praticiens ordinaires, après avoir combattu pendant de longues années avec un tas de recettes diversement composées une foule de maladies qu'ils n'ont jamais examinées avec soin, mais qu'ils prenaient, selon les règles de l'école, pour des maladies baptisées et décrites dans la pathologie, ou auxquelles ils supposaient une matière morbifique imaginaire, ou quelque autre abnormité intérieure pareillement hypothétique. Leur expérience leur montrait bien toujours quelque chose, mais il ne savaient pas au juste ce qu'ils voyaient, et ils voyaient des conséquences, que Dieu seul, mais non un homme pouvait débrouiller dans ce concours d'influences médicinales sur un objet inconnu, conséquences dont ils ne pouvaient tirer aucun résultat, ni aucune instruction. Une expérience de cette sorte, continuée pendant cinquante ans, ne vaut pas davantage, que si l'on avait regardé pendant cinquante ans dans un caléïdoscope, qui, rempli de choses inconnues à diverses couleurs, se trouvait dans un mouvement continuel; on y voit bien mille figures différentes qui changent toujours de forme, mais on ne peut s'en rendre compte.

§. 21.

Les effets salutaires de la méthode homéopathique dérivent d'une loi naturelle, que l'on a méconnue jusqu'à présent, mais sur laquelle pourtant s'est fondée de tout temps toute guérison véritable. Elle nous dit:

„Une affection dynamique moins forte se

„trouve anéantie dans l'organisme vivant „d'une manière durable par une autre plus „forte, si celle-ci diffère de la première „quant à son essence [1]), mais lui ressemble „extrêmement par rapport au mode sous „lequel elle se manifeste."

1) Sans cette différence des deux puissances morbifiques quant à leur essence, l'anéantissement de l'une par l'autre serait impossible, quand même elles se ressembleraient beaucoup dans leurs symptômes, et quand même l'une serait plus forte que l'autre. Il serait donc impossible et très-ridicule de vouloir guérir la maladie vénérienne avec de la matière chancreuse, ou la gale des ouvriers en laine avec de la matière galeuse. La maladie vénérienne est guérie par une puissance morbifique qui en est différente par rapport à son essence, mais très-semblable à elle dans ses symptômes, savoir par le mercure qui produit une maladie artificielle très-ressemblante à la syphilis. De même la gale est guérie par la maladie artificielle que produit le soufre, et ainsi toutes les autres maladies par des puissances morbifiques qui, par rapport à leur essence, sont des choses différentes des maladies à guérir.

§. 22.

La faculté curative des médicamens se fonde donc sur leurs symptômes semblables à ceux de la maladie, de façon que chaque affection ne peut être anéantie de la manière la plus certaine, radicale, rapide et durable, que par un remède qui parmi tous est le plus capable de produire dans l'organisme une affection artificielle aussi semblable que possible à la totalité des symptômes du mal en question, et qui en même temps le surpasse en force.

§. 23.

Comme cette loi naturelle des guérisons se manifeste par tous les essais purs et par toutes les ex-

périences véritables comme un fait hors de doute, il nous importe peu d'expliquer la guérison homéopathique d'une manière scientifique, et en effet j'attache peu de prix à une telle démonstration théorique, comme le fait évident parle assez clairement. Cependant l'explication suivante me semble être la plus vraisemblable, puisqu'elle ne se fonde que sur des prémisses tirées de l'expérience.

§. 24.

Toute maladie (qui n'est pas uniquement du ressort de la chirurgie) ne consiste que dans une altération dynamique de notre faculté vitale, tant par rapport à ses fonctions que par rapport à ses sensations, altération qui se manifeste par des symptômes perceptibles. Le médecin, en administrant au malade un médicament homéopathique, fait influer sur lui une autre puissance dynamique qui métamorphose la maladie naturelle en une maladie artificielle très-semblable et un peu plus forte. Or, la puissance morbifique n'étant point quelque chose de matériel, mais une chose dynamique, elle cesse d'exister dès que la maladie artificielle s'est mise à sa place; elle est vaincue et anéantie. Mais la maladie médicinale elle-même ayant une durée limitée, elle est bientôt vaincue de nouveau par la faculté vitale, de façon que cette force vivifiante et conservatrice de notre organisme se trouve bientôt restituée dans son état d'intégrité et de santé primitive. — Cette explication très-vraisemblable se fonde sur les thèses suivantes.

§. 25.

Il semble, que l'état de santé de l'organisme humain est altéré d'une manière plus efficace par des médicamens, que par des irritations morbifiques naturelles d'un autre genre, car les maladies naturelles sont vaincues et anéanties par les maladies artificielles qu'excitent les remèdes [1]).

1) L'efficacité majeure des médicamens est encore secondée par la juste mesure de la dose que le médecin a en son pouvoir.

§. 26.

Les puissances ennemies, tant physiques que psychiques, qui nous attaquent dans cette vie terrestre et que l'on nomme influences nuisibles et morbifiques, ne possèdent pas une faculté absolue d'altérer [1]) notre santé. L'organisme humain ne peut tomber par elles dans l'état de maladie, que quand il se trouve dans une disposition particulière à en être affecté; or, elles ne rendent malade ni tous les hommes, ni chaque individu en tout temps.

1) Quand je dis, que la maladie altère l'état de santé, je ne prétends nullement donner par là une explication hyperphysique de la uature intérieure des maladies en général ou d'un cas individuel de maladie. Je veux seulement désigner par ce terme ce que les maladies (comme je l'ai prouvé) ne sont pas et ne peuvent être, c. à d. des changemens mécaniques ou chymiques de la substance matérielle du corps, et qu'elles ne dépendent pas d'une matière morbifique, mais qu'elles sont des modifications dynamiques de notre existence.

§. 27.

Mais il en est tout autrement des puissances morbifiques, artificielles, que nous nommons médicamens. Tout médicament véritable influe en

tout temps et dans toutes les circonstances sur chaque individu, et excite en lui les symptômes qui lui sont propres, (même clairement perceptibles aux sens, si la dose était assez grande), de façon que chaque organisme humain est absolument attaqué et pour ainsi dire infecté de la maladie médicinale, ce qui, comme je l'ai dit, n'est point du tout le cas dans les maladies naturelles.

§. 28.

Il s'ensuit donc de toutes les expériences, que le corps humain est bien plus susceptible et bien plus enclin à être irrité et à éprouver une altération de santé de la part des médicamens que par d'autres influences nuisibles et par des miasmes infectans, ou, ce qui est la même chose, que les influences nuisibles non-médicinales ont un pouvoir morbifique subordonné et très-relatif, mais que les facultés médicinales ont un pouvoir morbifique absolu et bien supérieur à celui des premières.

§. 29.

Cependant la force supérieure des maladies artificielles, qu'il faut produire par des médicamens, n'est pas la seule condition de leur faculté de guérir les maladies naturelles. Il est également nécessaire que la maladie artificielle soit aussi semblable que possible à la maladie naturelle; car ce n'est que par cette ressemblance jointe à la force supérieure, que la maladie artificielle peut se substituer à la maladie naturelle et l'anéantir de cette façon. Cela est si vrai, que la nature elle-même ne saurait pas plus guérir une maladie antérieure en y ajoutant une nouvelle maladie dissemblable, quelque forte qu'elle fût, qu'il n'est possible au médecin

de guérir une maladie par des médicamens produisant une affection dissemblable dans un corps sain.

§. 30.

Pour expliquer ceci, nous allons voir dans trois cas différens tant le procédé de la nature dans deux maladies naturellès dissemblables, en conflit dans le même corps, que l'effet du traitement ordinaire des maladies par des remèdes allopathiques, c. à d. par des médicamens incapables de produire un état de maladie artificielle semblable à la maladie à guérir. Il s'ensuivra, que ni la nature elle-même, en produisant une autre maladie non-homéopathique, même plus forte, ni le médecin, en employant un remède non-homéopathique, quelque fort qu'il soit, ne pourront jamais guérir une maladie chronique ou très-violente.

§. 31.

I. Si les deux maladies dissemblables, qui concourent dans le même individu, ont une force égale, ou si la maladie antérieure est la plus forte, la maladie postérieure sera repoussée par la maladie antérieure; p. ex. un homme qui souffre déjà d'une maladie grave chronique, ne sera pas infecté d'une dyssenterie automnale modique ou d'une autre épidemie pareille. La peste du Levant, d'après *Larrey*[1]), ne vient pas dans les endroits ou régne le scorbut, et les personnes qui ont des dartres, n'en sont non plus attaquées. Le rachitis, selon *Jenner*, empêche l'effet de la vaccination. Des personnes qui souffrent de la pulmonie ulcéreuse, ne sont pas infectées par des fièvres épidémiques, quand elles ne sont pas trop violentes, d'après *Hildebrand*.

1) Mémoires et observations, dans la déscription de l'Egypte, tom. I.

§. 32.

De même une cure allopathique, qui n'est pas trop violente, fût-elle même continuée pendant plusieurs années, ne peut guérir un vieux mal chronique. La maladie reste la même, car on la traite avec des médicamens qui ne peuvent pas exciter dans un corps sain une affection semblable à la souffrance naturelle. On voit cela tous les jours dans la pratique, et il n'est pas nécessaire de confirmer cette vérité par des exemples.

§. 33.

II. Le second cas est celui, où la nouvelle maladie dissemblable se trouve plus forte que l'ancienne maladie. Dans ce cas la maladie antérieure est suspendue par la maladie survenue, jusqu'à ce que celle-ci soit passée ou guérie; mais alors elle reparaît de nouveau. — Deux enfans sujets à l'épilepsie étant infectés de la teigne, furent exempts des attaques épileptiques; mais aussitôt que la teigne fut passée, l'épilepsie reparut, ainsi que *Tulpius* [1]) l'a observé. — La gale, comme *Schoepf* [2]) l'a vu, disparut pendant tout le temps que le malade fut infecté du scorbut, mais elle se montra de nouveau après que le scorbut eut été guéri. — Une pulmonie ulcéreuse s'arrêta, lorsque le malade fut accablé d'un violent typhus, mais elle continua son cours dès que le temps du typhus fut écoulé [3]). — Quand la manie survient à la pulmonie ulcéreuse, cette dernière semble être anéantie avec tous ses symptômes; mais dès que la manie est passée, la pulmonie reparaît et tue le malade [4]). — Quand la rougeole et la petite vérole régnent ensemble, et

quand toutes les deux ont attaqué le même enfant, la rougeole, étant déjà sortie, se trouve pour l'ordinaire arrêtée dans son cours, lorsque la petite vérole vient d'éclater, et ne le reprend qu'après que celle-ci est guérie. Mais souvent aussi, comme *Manget* [5]) le remarque, la petite vérole ayant été inoculée et étant déjà sortie, fut suspendue pendant quatre jours par l'éruption de la rougeole, et ne continua son cours qu'après que celle-ci se fut écaillée. Dans le cas même où l'inoculation de la petite vérole avait déjà opéré depuis six jours, l'inflammation, qui en était resultée, s'arrêta, lorsque la rougeole eut éclaté, et la petite vérole ne reparut pas avant que celle-ci n'eut terminé son cours de sept jours [6]). Dans un autre cas, où l'on avait inoculé la petite vérole à plusieurs personnes, pendant que la rougeole régnait dans le même endroit, quatre ou cinq jours après l'inoculation la rougeole éclata chez plusieurs de ces personnes, et empêcha l'éruption de la petite vérole jusqu'à ce qu'elle eut terminé son cours; alors la petite vérole se montra et fut benigne [7]). — La véritable fièvre scarlatine [8]), lisse, érysipélateuse et jointe à l'angine, fut arrêtée le quatrième jour par l'éruption de la vaccine, et ce ne fut qu'après que celle-ci fut passée, que la fièvre scarlatine reparut de nouveau. Mais de même la vaccine fut suspendue le huitième jour par l'éruption de la véritable fièvre scarlatine, de façon que son aréole rouge disparut, jusqu'à ce que la fièvre scarlatine se fut écoulée; puis la vaccine termina son cours régulier [9]); (il paraît donc que ces deux maladies sont de même force). — La rougeole suspendit aussi la vaccine; le huitième jour après que

la vaccine eut atteint sa perfection, la rougeole éclata; la vaccine s'arrêta dès ce moment, et ce ne fut qu'après la desquamation de la rougeole, que la vaccine acheva son cours, de façon que ses pustules avaient le seixième jour l'air que dans la règle elles ont le dixième, ainsi que *Kortum* l'a observé [10]). — L'inoculation de la vaccine fut encore efficace après que la rougeole avait déjà éclaté, mais ce ne fut que lorsque la rougeole fut passée, que la vaccine reprit son cours, comme le même *Kortum* [11]) nous l'atteste. — J'ai vu disparaître moi-même une angine des parotides (angina parotidea) aussitôt que l'inoculation de la vaccine eut opéré et se fut approchée de sa perfection; ce ne fut que lorsque la vaccine eut fini tout son cours et que l'aréole de ses pustules eut disparu, que cette tumeur des oreilles, des parotides et des glandes maxillaires inférieures, qui repose sur un miasme particulier, revint et fit son cours régulier de sept jours. —

Il en est ainsi de toutes les maladies dissemblables; la plus forte suspend la moins forte, (à moins qu'elles ne se compliquent pas ensemble, chose rare dans les maladies aiguës), mais elles ne se guérissent jamais l'une l'autre.

1) Observ., lib. I., obs. 8.

2) *Hufeland's* Journal, XV., II.

3) *Chevalier*, dans: *Hufeland's* neueste Annalen der französischen Heilkunde, II., p. 192.

4) „Mania phthisi superveniens eam cum omnibus suis phae- „nomenis auffert, verum mox redit phthisis et occidit, abeunte „mania." Voy. *Reil*, Memorabil. Fascic. III., v., p. 177.

5) Dans: Edinb. medic. Comment., Th. I., 1.

6) *John Hunter*, über die venerischen Krankheiten, p. 5.

7) *Rainey*, dans: Medic. comment. of Edinburgh, III., p. 480.

8) Cette fièvre scarlatine véritable a été fort bien décrite par *Sydenham, Withering* et *Plencitz,* et elle est bien différente de la fièvre miliaire pourprée que l'on a aussi coutume de nommer fièvre scarlatine.

9) *Jenner,* dans: Medic. Annalen, 1800, Aug., p. 747.

10) *Hufeland's* Journal der praktischen Arzneikunde, XX., III., p. 50.

11) Loc. cit.

§. 34.

L'art médical, pendant tant de siècles, a été spectateur de tout cela; il a vu, que la nature elle-même ne peut guérir une maladie, eu lui ajoutant une nouvelle, quelque forte qu'elle soit, si cette maladie survenue est dissemblable à celle qui a déjà saisi le corps. Que doit-on penser de cet art, qui continua cependant de traiter les maladies chroniques par des cures allopathiques, c. à d. avec des médicamens et des récettes qui, dans la règle, ne pouvaient produire de leur chef qu'un état de maladie dissemblable de celui de la maladie naturelle? Quand même les médecins n'observaient pas les effets purs des médicamens, ils auraient pourtant dû comprendre par les tristes effets de leurs procédés, qu'ils suivaient une route fausse et contraire au but. Ne voyaient-ils donc pas, qu'en employant une cure allopathique violente contre un mal chronique, ils ne faisaient que créer une maladie artificielle, qui ne pouvait appaiser le mal originaire qu'aussi longtemps qu'on la faisait durer? Ne voyaient-ils donc pas, que ce mal originaire, qui n'avait été que suspendu et supprimé, revenait toujours dès que la défaillance des forces du malade ne permettait plus de continuer les attaques allopathiques sur sa vie. C'est ainsi que par des purgatifs violens et réitérés l'exanthême de la gale disparaît

raît bientôt de la peau; mais quand le malade ne peut plus soutenir la maladie artificielle qu'on a produite violemment dans ses boyaux (maladie dissemblable à la gale) c. à d. quand il ne peut plus prendre les purgatifs, alors l'exanthême renaît comme auparavant, ou bien la maladie psorique intérieure développe quelque autre symptôme malin, et l'infortuné malade souffre par dessus le marché d'un dérangement douloureux dans les organes de la digestion et d'un grand affaiblissement des forces. Il en est de même quand les médecins entretiennent des ulcères artificiels et des cautères à la surface du corps, pour anéantir une maladie chronique. Jamais ils ne pourront atteindre par là leur but; parce que de pareils ulcères artificiels à la peau sont des choses tout-à-fait étrangères et allopathiques par rapport à la souffrance intérieure. Cependant, comme l'irritation produite par plusieurs cautères est souvent un mal plus fort que la maladie naturelle, celle-ci peut être parfois appaisée et suspendue par là; mais seulement suspendue, dis-je, et à la vérité en épuisant insensiblement les forces du malade. Une épilepsie supprimée pendant plusieurs années par des cautères, reparut toujours et pire encore, dès qu'on laissa les cautères se fermer, ainsi que *Pechlin* [1]) et d'autres nous l'attestent. Mais les purgatifs, par rapport à la gale, et les cautères, par rapport à l'épilepsie, ne sont pas des remèdes plus étrangers et plus allopathiques, que ces récettes composées d'ingrédiens inconnus et ramassés au hazard, ne sont étrangères à toutes les autres maladies innombrables. Celles-ci ne font aussi qu'affaiblir, suspen-

dre et supprimer le mal pour quelque temps, sans pouvoir le guérir; souvent même il résulte de leur long usage une nouvelle maladie, qui s'allie à l'ancienne.

1) Obs. phys. med., lib. 2., obs. 30.

§. 35.

III. Le troisième cas est celui, où la nouvelle maladie, après avoir longtemps influé sur l'organisme, s'allie enfin à l'ancienne maladie dissemblable, et forme avec elle une maladie compliquée, de façon que chacune d'elles occupe une partie isolée du corps, c. à d. les parties et les organes qui lui conviennent principalement, en abandonnant à l'autre maladie ceux qui, de son côté, lui sont propres. C'est ainsi qu'un malade vénérien peut encore devenir galeux et vice versa. Au commencement, quand la gale domine, les symptômes vénériens sont suspendus, mais avec le temps, lorsque la maladie vénérienne est devenue au moins aussi forte que la gale, les deux maladies s'allient l'une à l'autre, c. à d. chacune occupe les parties de l'organisme qui lui sont propres [1]), et la personne infectée est donc devenue par là plus malade et plus difficile à guérir.

En cas de concurrence de deux maladies aiguës contagieuses, p. ex. de la petite vérole et de la rougeole, l'une est pour l'ordinaire suspendue par l'autre, comme je l'ai déjà dit auparavant; mais il y a aussi des épidémies violentes de cette espèce, où, dans des cas rares, deux maladies dissemblables se montrent simultanément dans le même corps et se compliquent ainsi pour peu de temps. Dans

une épidémie où la petite vérole et la rougeole régnaient ensemble, il y eut bien 300 cas, où ces maladies s'évitèrent ou se suspendirent l'une l'autre, et où la rougeole n'attaqua les hommes que 20 jours après l'éruption de la petite vérole, et la petite vérole que 17 à 18 jours après l'éruption de la rougeole, de façon que la première maladie était tout à fait écoulée, lorsque la seconde se montrait. Mais parmi 300 cas pareils il y en eut pourtant un seul, où *P. Russel* [2]) remarqua ces deux maladies dissemblables simultanément dans la même personne. *Rainey* [3]) observa sur deux filles la complication de la petite vérole avec la rougeole. *Jean Maurice* [4]) dit n'avoir remarqué que deux cas pareils dans toute sa pratique. On trouve aussi de tels cas dans *Ettmüller* [5]) et quelques autres. — *Zencker* [6]) vit, que la vaccine continuait son cours régulier conjointement avec la rougeole et la fièvre miliaire pourprée. La vaccine continua aussi son cours pendant une cure mercurielle, ainsi que *Jenner* l'a observé.

1) J'ai été entièrement persuadé par des essais et des guérisons exactes, que j'ai faites de cette espèce de maladies compliquées, que ce n'est pas une amalgamation de deux maladies, mais que l'une existe simultanément avec l'autre dans l'organisme, chacune dans les parties qui lui conviennent particulièrement. Car la guérison de cette maladie compliquée est parfaitement effectuée quand on alterne, suivant les circonstances, avec les meilleures préparations mercurielles et les remèdes antipsoriques convenables, en donnant chaque remède dans les doses et dans les préparations les plus conformes au cas existant.

2) Transactions of a society for the improvement of medic. and chirurg. knowl., II.

3) Dans: Medic. Commentar. von Edinburgh, III., p. 480.

4) Dans: Medic. and phys. journ., 1805.
5) Opera, II., P. I., cap. 10.
6) Dans: *Hufeland's* Journal, XVII.

§. 36.

Les complications de maladies qui résultent du long usage de médicamens non-convenables, sont encore bien plus fréquentes que les complications de maladies naturelles. Car, en répétant continuellement de pareilles remèdes, on produit à la fin un état de maladie artificiel qui répond aux qualités propres et spécifiques de ces remèdes. Mais ces souffrances artificielles, ne pouvant guérir la maladie chronique dissemblable par une irritation homéopathique, elles se joignent à elle et ajoutent une nouvelle maladie chronique artificielle à l'ancienne affection naturelle, de façon que la personne souffrante, qui jusqu'alors n'était que simplement malade, le devient doublement et que la guérison est bien plus difficile. On peut ici appliquer plusieurs cas exposés dans des journaux de médecine pour servir à des consultations, ainsi que d'autres récits de maladie que l'on trouve dans les écrits des médecins. De cette espèce sont encore les cas fréquens où la maladie vénérienne, (surtout la maladie vénérienne compliquée avec la psore ou avec la sycosis), ayant été traitée longtemps et à plusieurs reprises avec des préparations mercurielles inconvenantes, n'est nullement guérie, mais existe simultanément avec la cachexie chronique artificielle, produite par le mercure [1]), et forme avec elle une maladie compliquée monstrueuse, (nommée pour l'ordinaire maladie vénérienne masquée), qui ne peut être changée en état de santé qu'avec la plus

grande difficulté, quand même elle ne serait pas tout-à-fait incurable.

1) Car le mercure, outre les symptômes qui ressemblent à la maladie vénérienne et qui la peuvent guérir homéopathiquement, en produit encore bien d'autres qui diffèrent des effets syphilitiques, et qui, le mercure étant administré en grandes doses, font les ravages les plus terribles, surtout dans les maladies compliquées avec la psore.

§. 37.

La nature elle-même, comme je l'ai dit, permet quelquefois la complication de deux maladies naturelles dans le même corps. Mais cette complication n'arrive que par la concurrence de deux maladies dissemblables, qui, d'après les lois éternelles de la nature, ne peuvent s'anéantir et se guérir réciproquement, et elle arrive, à ce qu'il paraît, de façon que ces deux maladies se partagent pour ainsi dire l'organisme, en occupant chacune les parties qui lui conviennent de préférence; ce qui peut bien se faire à cause de la dissemblance de ces maux, sans nuire à l'unité de notre existence.

§. 38.

Mais la maladie se montre tout autrement par rapport à deux maladies semblables, c. à d. quand à la maladie existante il en survient une autre plus forte, mais qui lui est analogue. C'est ici que la nature indique, comment elle peut guérir elle-même les maladies, et comment elle veut qu'elles soient guéries par nous.

§. 39.

Ces deux maladies semblables ne peuvent ni se repousser l'une l'autre, (comme il est dit des maladies dissemblables dans le cas No. I.), ni se sus-

pendre réciproquement, (comme je l'ai demontré par rapport aux maladies dans le cas No. II.), ni exister l'une à côté de l'autre dans le même organisme et former une maladie compliquée (comme je l'ai indiqué des maladies dissemblables dans le cas No. III.).

§. 40.

Non, deux maladies, qui, bien que différentes par rapport à leur essence, (voy. §. 21. Note), se ressemblent extrêmement par rapport à leurs effets, c. à d. par rapport aux souffrances et aux symptômes qu'elles produisent, s'anéantissent toujours quand elles concourent dans le même organisme, savoir que la maladie la plus forte détruit la moins forte. La cause n'en est pas difficile à deviner. Deux maladies dissemblables pouvaient exister simultanément dans le même corps, parce que leur dissemblance leur permettait d'occuper des places différentes dans l'organisme. Mais ici la maladie plus forte qui survient, occupe les mêmes parties du corps et attaque les mêmes organes de l'activité et de la sensibilité, déjà attaqués par l'ancienne maladie. Il est donc impossible qu'elle existe à côté de celle-ci, mais il faut qu'elle la fasse taire et qu'elle la détruise, tel que l'image de la flamme d'une lampe est anéantie dans le nerf optique par le rayon du soleil, qui frappe l'oeil avec plus d'énergie. Dès que la faculté vitale a été une fois saisie par la nouvelle puissance morbifique, semblable à la première mais plus forte, elle ne se donne plus en prise à l'affection originaire, mais elle reste uniquement affectée de la puissance morbifique postérieure, de façon que la maladie antérieure cesse d'exister.

§. 41.

On pourrait citer beaucoup d'exemples de maladies, que la nature a guéries homéopathiquement par des maladies qui produisent des maux semblables. Mais pour parler de faits certains et incontestables, il faut nous en tenir uniquement à ces maladies toujours égales, qui naissent d'un miasme stable et méritent par cette raison un nom particulier.

C'est principalement la petite vérole, si fameuse à cause de la quantité et de la violence de ses symptômes, qui a guéri homéopathiquement des maux nombreux par des symptômes semblables.

On sait qu'un des effets les plus communs de la petite vérole est de produire de violentes inflammations aux yeux, qui peuvent même causer la perte de la vue. Ce fut pourtant l'inoculation de la petite vérole, qui guérit parfaitement une inflammation chronique des yeux d'après *Dezoteux* [1]), et une autre d'après *Leroy* [2]). — Une cécité, qui avait duré pendant deux ans et qui était née d'une suppression de la teigne, céda tout-à-fait à la petite vérole, ainsi que *Klein* [3]) nous l'atteste.

Combien de fois la petite vérole ne produisit-elle pas la surdité et la dyspnée! Ces deux maux chroniques furent donc aussi anéantis par elle, lorsqu'elle eut atteint son plus haut degré, ainsi que *J. Fr. Closs* [4]) l'a remarqué.

La tumeur des testicules, même très-violente, est un symptôme fréquent de la petite vérole; c'est pourquoi elle put guérir une tumeur grande et dure du testicule gauche, provenue d'une meurtrissure, comme *Klein* [5]) l'a observé, et une

autre tumeur semblable sous les yeux d'un autre observateur [6]).

Parmi les effets de la petite vérole se trouve aussi un ténesme dissentérique; elle vainquit donc aussi une dyssenterie selon l'observation de *Fr. Wendt* [7]).

Quand après la vaccine survient la petite vérole, elle anéantit celle-ci à l'instant et ne la laisse pas atteindre sa perfection, tant parce qu'elle est plus forte, que parce qu'elle lui est très-semblable. Mais quand la vaccine est déjà près de sa maturité, et quand la petite vérole vient alors à éclater, la première diminue et adoucit pourtant homéopathiquement la dernière, ainsi que *Mühry* [8]) et beaucoup d'autres nous l'attestent.

La lymphe de la vaccine a, outre la qualité de produire ces pustules qui nous garantissent de la petite vérole, encore celle d'exciter un exanthème général d'une autre nature. Ce dernier consiste dans des boutons coniques, qui rarement sont grands et suppurans, mais petits, secs et posés sur de petites taches rouges, entremêlés d'autres taches rouges et rondes de la peau. Cet exanthème, accompagné parfois d'une démangeaison violente, se montre chez beaucoup d'enfans plusieurs jours avant, et plus souvent encore après que la vaccine a reçu son aréole rouge, et disparaît en quelques jours, ne laissant que de petites taches rouges et dures sur la peau. C'est à cause de cet autre miasme, que la vaccine guérit chez les enfans d'une manière parfaite et durable des exanthèmes très-anciens et très-incommodes, dès que l'inoculation a opéré, ainsi qu'une quantité d'observateurs [9]) l'ont remarqué.

La vaccine, qui a le symptôme propre de causer une tumeur au bras [10]), a aussi guéri après son éruption un bras enflé et à demi paralysé [11]).

La fièvre de la vaccine, qui commence lorsque l'aréole rouge n'ait autour des boutons, a guéri homéopathiquement une fièvre intermittente chez deux personnes, comme *Hardege* le cadet [12]) nous le rapporte, pour confirmer ce que *J. Hunter* [13]) avait déjà remarqué, que deux fièvres (semblables) ne peuvent exister ensemble dans le même corps [14]).

La rougeole a beaucoup de ressemblance avec la coqueluche, par rapport à la fièvre et à la toux qui lui est propre. C'est pourquoi *Bosquillon* [15]) vit du temps d'une épidémie, où ces deux maladies régnaient ensemble, que beaucoup d'enfans, qui alors avaient eu la rougeole, demeurèrent exempts de la coqueluche. Ils en auraient tous été exempts et pour toujours, si la coqueluche n'était pas une maladie qui ne ressemble qu'en partie à la rougeole, c. à d. qui n'est pas accompagnée d'un exanthème semblable à celui de cette dernière maladie. La rougeole ne put donc garantir que plusieurs enfans de la coqueluche et seulement pour la durée de cette épidémie. — Mais quand la rougeole trouve dans le corps une maladie qui lui ressemble dans son symptôme principal, c. à d. dans l'exanthème, elle peut sans doute l'anéantir et la guérir homéopathiquement. C'est ainsi que des dartres chroniques furent guéries à l'instant d'une manière parfaite et durable par l'éruption de la rougeole, ainsi que *Kortum* [16]) l'a observé. Un exanthème miliaire et ardent au visage, au col et aux bras, qui avait duré pendant six ans et qui se trou-

vait renouvelé par chaque changement du temps, fut métamorphosé par la rougeole en une enflure générale de la peau; la rougeole étant passée, cet exanthème fut parfaitement guéri et ne revint jamais [17]).

1) Traité de l'inoculation, p. 189.

2) Heilkunde für Mütter, p. 384.

3) Interpres clinicus, p. 293.

4) Neue Heilart der Kinderpocken, Ulm 1769, p. 68, et Specim. Obs. No. 18.

5) Ibidem.

6) Nov. Act. Nat. Cur., vol. I., obs. 22.

7) Nachricht von dem Krankeninstitut zu Erlangen, 1783.

8) Dans: *Robert Willan*, über die Kuhpockenimpfung.

9) Surtout *Clavier*, *Hurel* et *Desormeaux*, dans le Bulletin des sciences médicales, publié par les membres du comité central de la société de médecine du Département de l'Eure, 1808; et: dans le Journal de Médecine continué, volume XV., p. 206.

10) *Balhorn*, dans: *Hufeland's* Journal, X., II.

11) *Stevenson*, dans: *Duncans* Annales of Medicine, lustr. II., vol. I., sect. 2, No. 9.

12) *Hufeland's* Journal der prakt. Arzneik., XXIII.

13) Voy. *Hunter*, sur les maladies vénériennes.

14) Ici suivait dans les éditions précédentes de mon Organon une série d'exemples de cachexies chroniques guéries par la gale. Après les découvertes que j'ai nouvellement publiées dans mon ouvrage sur les maladies chroniques, livr. I., je ne puis plus regarder ces cas comme de véritables guérisons homéopathiques. Car toutes ces souffrances chroniques et pernicieuses, p. ex. un asthme suffoquant, une pulmonie ulcéreuse, etc. etc., étaient déjà d'une origine psorique, ce n'étaient, dis-je, que des symptômes ménaçans d'une vieille psore intérieure, parfaitement développée. Or, cette psore dangereuse ayant été reduite par une nouvelle infection à la forme simple et primitive de la gale, les symptômes terribles

qui menaçaient l'existence, disparurent aussitôt. Une telle métamorphose des symptômes ne peut donc être nommée au juste une guérison homéopathique, mais elle revient sans doute au profit du malade qui se trouve à présent dans une position bien plus favorable et bien plus propre à permettre un anéantissement véritable et facile de la maladie psorique entière par les remèdes antipsoriques.

15) Elémens de médec. prat. de *Mr. Cullen* traduits, P. II. I. 3, Ch. 7.

16) Dans le Journal de *Hufeland,* XX., III., p. 50.

17) *Rau*, über den Werth des homöopath. Heilverf., Heidelberg 1824, p. 85.

§. 42.

Il est impossible que le médecin puisse être instruit d'une manière plus claire et plus persuasive, que par ces guérisons naturelles, sur le choix des puissances morbifiques artificielles, propres à anéantir les maladies d'une manière certaine, rapide et durable.

§. 43.

La nature elle-même, comme nous le voyons par les exemples cités, ne peut jamais guérir une souffrance par une puissance morbifique dissemblable, quelque forte qu'elle soit; mais elle le peut uniquement et comme par miracle, avec une puissance majeure et analogue, c. à d. dont les symptômes ressemblent à ceux de la maladie à guérir. La cause en est dans les lois éternelles et irrévocables de la nature, que l'on a méconnues jusqu'à présent.

§. 44.

Nous trouverions un bien plus grand nombre de ces guérisons homéopathiques naturelles, si d'un côté les observateurs y avaient fait plus d'attention, et si de l'autre la nature n'avait pas si peu de maladies auxiliaires propres à guérir homéopathiquement.

§. 45.

La nature ne peut se servir pour ce but que de ce peu de maladies à miasme stable ci-dessus mentionnées (voy. §. 41). Mais ces puissances morbifiques, qui servent de remèdes à la nature, sont en partie plus dangereuses pour la vie et plus terribles que le mal qu'elles guérissent, et en partie elles ont besoin elles-mêmes de remède pour être anéanties à leur tour. La nature ne peut donc guérir que peu de maladies avec ces remèdes homéopathiques hazardeux, et elle ne le peut qu'avec grand péril et grande incommodité pour le malade; car ne pouvant modifier selon les circonstances les doses de ces puissances morbifiques, il faut qu'elle porte toute leur charge sur la personne souffrante. Cependant nous avons, comme on a vu, de beaux exemples de guérisons homéopathiques opérées par la nature elle-même, qui sont autant de preuves de la grande loi des guérisons: Guérissez les maladies par des remèdes, qui produisent des symptômes semblables aux leurs!

§. 46.

Ces guérisons naturelles suffisaient pour manifester à l'esprit ingénieux de l'homme la loi que je viens d'énoncer. Mais voyez quel avantage l'homme a ici sur la nature! Combien de milliers de puissances morbifiques artificielles ne lui offrent pas les médicamens répandues par toute la création! Ces substances médicinales sont des créatrices de maladies artificielles qui ont la plus grande diversité par rapport à leurs effets, et qui peuvent servir de remèdes contre toutes les maladies naturelles que l'on puisse imaginer; ce sont des puissances morbifiques dont le médecin peut se servir en si petites doses, qu'elles ne sont juste-

ment qu'un peu plus fortes que la maladie analogue, qui doit en être anéantie; ce sont des puissances morbifiques, dis-je, dont la force s'évanouit d'elle-même, après la guérison faite, et qui n'ont pas besoin d'autres remèdes pour être anéanties à leur tour. Il s'ensuit donc, qu'avec cette excellente méthode curative on n'a besoin d'aucune attaque violente sur l'organisme, mais qu'on ne fait sentir au malade qu'un passage doux, insensible et cependant rapide de la souffrance naturelle, qui le tourmentait, à la santé qu'il désire.

§. 47.

J'espère que par tout ceci j'ai suffisamment prouvé les grands avantages de la méthode homéopathique, ainsi que les inconvéniens de la méthode allopathique, méthode qui n'a aucun rapport direct avec la maladie chronique à guérir, mais qui attaque les parties les moins souffrantes de l'organisme par des remèdes évacuatifs, antagonistiques, révulsifs, etc. En employant ses fortes doses de médicamens composés, (dont les ingrédiens sont pour la plupart inconnues par rapport à leurs effets spécifiques), et en dissipant de cette manière les forces du malade, elle produit une affection artificielle hétérogène et dissemblable à la maladie en question, affection qui, suivant les lois naturelles et les exemples ci-dessus proposés, ne peut jamais guérir une maladie chronique, mais ne fait que l'aggraver. (Voyez les §§. 31—36.)

§. 48.

La méthode allopathique imite le procédé de la faculté vitale rude et non-intelligente, qui, abandonnée à elle-même, cherche à se débarrasser de maladies en excitant des souffrances hétérogènes dans les

parties les moins affectées du corps. Quant aux maladies aiguës modiques, elle les fait cesser en causant de grandes incommodités et de grandes pertes de forces au malade; quant aux fièvres violentes et dangereuses, elle les combat avec une énergie incroyable mais inconvenante, et, pour la plupart, ne les termine qu'avec la mort de l'individu; quant aux maladies chroniques, ses efforts sont toujours impuissans. — Imitons donc plutôt la nature dans ces guérisons salutaires, quoique rares, où elle anéantit la maladie d'une manière rapide en ajoutant à l'affection primitive une nouvelle souffrance analogue. (Voyez les §§. 38 jusqu'à 41.)

§. 49.

Ces guérisons se font, comme on voit, par la voie homéopathique, que nous avons aussi trouvée ci-dessus par des expériences et par des conclusions (§§. 9 — 19). Cette voie est donc la seule, par laquelle l'art peut détruire les maladies de la manière la plus certaine, la plus rapide et la plus durable, parce qu'elle est fondée sur une loi éternelle et infaillible.

§. 50.

La méthode homéopathique est la seule préférable de toutes les trois méthodes curatives possibles, parce qu'elle seule marche sur la voie directe qui mène vers une guérison douce, rapide et durable, sans affaiblir ou sans nuire d'un autre côté au malade.

§. 51.

Quant à la méthode allopathique ou hétéropathique, nous en avons parlé suffisamment dans le premier chapitre de l'introduction, et nous venons

de la comparer avec la méthode *homéopathique*; il ne nous reste donc plus à traiter que de la méthode *antipathique*.

Chapitre III.

De la méthode antipathique, comparée avec la méthode homéopathique.

§. 52.

La méthode *antipathique* (*énantiopathique*) ou *palliative* est celle, par laquelle le médecin a pu encore jusqu'à présent se donner la plus grande apparence de porter des secours au malade, et par laquelle il a pu espérer le plus certainement de gagner sa confiance, en lui procurant un amendement rapide. Mais nous allons prouver tout à l'heure, combien cette méthode est nuisible et inutile dans toute maladie, qui n'a pas une durée très-limitée. Il est vrai que, parmi tous les procédés curatifs des médecins de l'ancienne école, celui-ci est le seul qui ait un rapport direct à une partie de la maladie; mais *quel* rapport? Le rapport *inverse*, qu'on devrait éviter davantage, à moins qu'on ne veuille faire illusion au malade chronique.

§. 53.

Un médecin ordinaire qui veut procéder antipathiquement, fait attention à un seul symptôme principalement incommode, sans se soucier du grand nombre des autres accidens de la maladie. Puis il donne

un remède, connu pour produire justement le contraire du symptôme à détruire; car suivant la règle: „*contraria contrariis*", mise en avant depuis quinze cents ans par l'ancienne école médicale, il doit attendre de ce remède le secours le plus prompt (secours palliatif). Il ordonne donc de fortes doses du suc de pavots contre des douleurs de toute espèce, parce que ce médicament engourdit rapidement le sentiment. Il donne le même remède contre la diarrhée parce qu'il empêche bientôt le mouvement péristaltique du canal intestinal et le rend insensible; il le donne encore contre l'insomnie, parce qu'il cause soudainement un sommeil engourdi et stupide. Il emploie des purgatifs, si le malade souffre depuis longtemps d'obstructions et de constipations du ventre. Il fait mettre la main brûlée dans l'eau froide, qui semble bannir à l'instant même, comme par un enchantement, la douleur ardente causée par la brûlure. Il place le malade, qui se plaint de froid et de manque de chaleur vitale, dans des bains chauds qui le réchauffent momentanément, et à celui, qui est affaibli par une souffrance chronique, il fait boire du vin qui le ranime et le recrée aussitôt. C'est ainsi qu'il emploie encore quelques autres remèdes opposés à la maladie (remèdes antipathiques); mais outre ceux que je viens de nommer, il ne lui en reste qu'un petit nombre d'autres, parce que l'art médical ordinaire ne connaît les effets spécifiques (effets primitifs) que de peu de remèdes.

§. 54.

En faisant la critique de cette troisième méthode d'employer les médicamens, je veux passer sur la circon-

constance, que premièrement elle a le défaut de ne parer qu'à un seul symptôme et par conséquent à une petite partie de l'ensemble, de façon que l'on n'en peut pas en attendre du secours contre le total de la maladie, ce que le malade désire pourtant uniquement (voy. la Note §. 9.). Mais je demande seulement à l'expérience, si dans un seul cas, où l'on a fait usage de médicamens antipathiques contre un mal chronique ou continu, la souffrance que l'on avait d'abord appaisée pour peu de temps, d'une manière palliative, n'a pas empiré bientôt après ainsi que toute la maladie? Tout observateur attentif sera d'accord ici, qu'après un tel soulagement antipathique, de courte durée, il s'ensuit toujours et sans exception une augmentation du mal, quoique le médecin vulgaire veuille expliquer celle-ci d'une autre manière en l'attribuant à une malignité éminente de la maladie, qui, à ce qu'il prétend, ne s'est manifestée qu'à présent [1]).

1) Quoique jusqu'à présent les médecins n'aient pas eu coutume de faire beaucoup d'observations sur les effets purs des médicamens, l'augmentation du mal qui résultait immanquablement de l'usage des palliatifs, ne pouvait pourtant pas leur échapper. Un exemple frappant de ce genre se trouve dans un écrit de *J. H. Schulze*, Dissertatio qua corporis humani momentanearum alterationum specimina quaedam expenduntur, Halae 1741, §. 28. — Quelque chose de semblable nous est attesté par *Willis*, dans sa Pharmacia rationalis, Sect. 7, Cap. 1, p. 298, où il dit: „Opiata „dolores atrocissimos plerumque sedant atque indolentiam pro„curant, eamque aliquamdiu et pro stato quodam tempore con„tinuant, quo spatio elapso dolores mox recrudescunt et brevi „ad solitam ferociam augentur." Le même *Willis* dit encore dans le livre cité, p. 295: „Exactis opii viribus illico redeunt „tormina, nec atrocitatem suam remittunt, nisi dum ab eodem „pharmaco rursus incantantur."

C'est ainsi que *Hunter*, dans son ouvrage sur les maladies

vénériennes, p. 13, dit: „Que le vin augmente l'activité dans „le corps des personnes faibles, sans leur communiquer une „véritable vigueur, et que les forces s'affaissent ensuite dans „la même proportion, dans laquelle elles avaient été excitées, „de façon que l'on ne gagne rien par là, mais que la plus „grande partie des forces se perd."

§. 55.

Jamais des symptômes importans d'une maladie continue n'ont été traités avec de pareils remèdes opposés et palliatifs, que le soulagement qui en résultait au commencement, n'ait été suivi peu d'heures après d'un état contraire, c'est-à-dire du retour et même de l'augmentation évidente du mal. C'est ainsi que l'on a donné du café contre une somnolence chronique, parce que le café tient éveillé par son effet primitif, mais dès que cet effet eut cessé, la somnolence augmenta. Contre un réveil fréquent pendant la nuit on a ordonné de prendre le suc de pavots qui, selon son effet primitif, produisait pendant cette nuit un sommeil engourdi et stupide, mais les nuits suivantes le sommeil était d'autant plus rare. On a aussi opposé l'opium à des diarrhées chroniques, parce qu'il constipe le ventre par son effet primitif; mais après avoir arrêté pour peu de temps la diarrhée, celle-ci devint d'autant plus forte. Ce n'est que pour peu de temps que l'on peut supprimer toute espèce de douleurs violentes et fréquentes par le suc de pavots; mais ensuite elles reviennent toujours pires et augmentent souvent à un degré insupportable. Le médecin vulgaire ne connaît aucun autre remède contre une toux nocturne chronique, que l'opium qui dans son effet primitif supprime toute

irritatiou; la toux en sera peut-être appaisée la première nuit, mais les nuits suivantes elle deviendra plus violente, et si le médecin continue d'ordonner ce palliatif en doses graduellement augmentées, il surviendra encore de la fièvre et des sueurs nocturnes. On a tâché de guérir une faiblesse de vessie et une rétention d'urine, qui en était provenue, par la teinture de cantharides, remède opposé et antipathique qui irrite les uréthères et qui opère bien au commencement une évacuation forcée des urines, mais qui ensuite rend la vessie encore moins irritable et moins capable de se resserrer, et peut facilement causer une paralysie de cet organe. — Par des purgatifs et de sels laxatifs, qui dans de fortes doses excitent des évacuations fréquentes des boyaux, on a cherché à bannir l'inclination chronique aux constipations du ventre, mais l'effet postérieur de ces médicamens a toujours été, que le ventre en fut d'autant plus constipé. — Le médecin vulgaire veut aussi enlever une faiblesse chronique, en faisant boire au malade du vin, qui au commencement excite les forces, mais qui les fait baisser d'autant plus par son effet secondaire. Un tel médecin veut aussi fortifier et échauffer des estomacs souffrans d'une froideur et d'une faiblesse chronique, en administrant au malade des épiceries échauffantes, mais ces palliatifs rendent l'estomac encore bien plus inactif par leur effet postérieur. On a prétendu de même que le manque de chaleur vitale et les frissons devaient cèder aux bains chauds, mais les malades en deviennent ensuite encore plus débiles et plus en-

clins aux frissons qu'ils ne l'étaient auparavant. — Des parties fortement brûlées éprouvent un soulagement momentané par l'application de l'eau froide, mais bientôt après la douleur de la brûlure augmente d'une manière incroyable, l'inflammation fait des progrès et s'élève à un degré d'autant plus haut. (Voyez l'Introduction, Chap. II., vers la fin.) — On veut guérir un enchifrenement invétéré par des sternutatoires qui excitent les sécrétions morveuses, mais on ne s'aperçoit pas que ce mal empire par l'effet secondaire de ce remède, et que par conséquent le nez devient toujours plus obstrué. — Moyennant l'électricité et le galvanisme, puissances qui irritent fortement les muscles par leur effet primitif, on a mis subitement en un mouvement plus actif des membres affaiblis depuis longtemps et presque paralysés; mais la suite (l'effet postérieur) en fut l'anéantissement de toute irritabilité des muscles et une paralysie complète. — On voulut faire cesser par des saignées une affluence chronique du sang vers la tête, mais il s'ensuivit toujours un plus grand bouillonnement du sang. — Un appésantissement paralytique des organes du corps et de l'esprit, joint à un manque de mémoire, sont des symptômes prédominans dans plusieurs espèces de typhus; l'art médical ordinaire ne connaît point de meilleur remède contre ce mal que de grandes doses de valériane, parce qu'on prétend que celle-ci est un des meilleurs remèdes excitatifs et propres à donner de la mobilité. Mais il a échappé à cette école, que l'effet mentionné de la valériane n'est que son effet primitif, et que l'organisme re-

tombe certainement peu après par l'effet secondaire (effet réactif) dans un engourdissement et dans une immobilité d'autant plus grande, c. à d. dans une véritable paralysie des organes du corps et de l'esprit, qui peut même finir par la mort; elle ne vit pas, dis-je, que ce furent justement les malades, que l'on avait nourris le plus copieusement de valériane, qui moururent le plus fréquemment de tous. — En un mot, la fausse théorie ne vit pas, combien de fois l'effet secondaire des remèdes antipathiques augmenta le mal ou amena encore quelque chose de pire, mais l'expérience nous en donne des preuves effrayantes.

§. 56.

Quand ces suites fâcheuses de l'usage antipathique des médicamens viennent à se manifester, le médecin ordinaire croit trouver un expédient en donnant une dose plus forte chaque fois que le mal empire de nouveau. Mais il ne s'ensuit qu'un soulagement de courte durée, et quand il devient nécessaire d'augmenter toujours le palliatif de degré en degré, il excite un autre mal plus grand, ou il met la vie en péril et peut même causer la mort, mais jamais il n'amène la guérison d'une maladie longue ou invétérée.

§. 57.

Si les médecins avaient réfléchi sur des suites aussi tristes de l'application des remèdes antipathiques, ils auraient trouvé depuis longtemps la grande vérité, que c'est justement dans le procédé opposé de ce traitement antipathique, qu'il faut chercher la manière de guérir réelle et durable; ils auraient compris, qu'ainsi qu'un effet médicinal contraire aux

symptômes de la maladie (remède antipathique), ne procure qu'un soulagement de courte durée, après lequel s'ensuit toujours une augmentation du mal, de même le procédé opposé de celui-ci, c. à d. l'application homéopathique des médicamens, qui se fait selon la ressemblance des symptômes, doit procurer une guérison durable et parfaite. Mais malgré cela, malgré le fait, qu'aucun médecin n'a jamais effectué une guérison durable et complète dans des maladies anciennes et invétérées, s'il ne se trouvait dans sa recette un remède homéopathique prédominant, (voy. l'Introduct., Chap. II.), malgré la circonstance que toute guérison rapide et parfaite, opérée par la nature elle-même, a toujours été effectuée par une nouvelle maladie semblable, survenue à l'ancienne, malgré tout cela, dis-je, ils ne trouvèrent pas dans une aussi longue série de plusieurs siècles la loi salutaire de l'homéopathie.

§. 58.

La cause de ces suites pernicieuses du procédé palliatif ou antipathique d'un côté et du succès salutaire du procédé homéopathique de l'autre, se trouve expliquée par les resultats suivans, que j'ai tirés d'une quantité d'observations. Personne ne les a trouvés avant moi, quoiqu'ils fussent placés assez près et quoiqu'ils soient d'une aussi grande clarté que d'une importance infinie pour l'art de guérir.

§. 59.

Chaque médicament, ainsi que toute puissance qui influe sur nos facultés vitales, altère et modifie ces dernières, et produit un changement dans l'état de santé qui peut être d'une durée ou plus longue ou plus courte. On nomme ce changement l'effet primi-

tif; bien qu'il soit le produit de l'action simultanée du médicament et du principe vital, il appartient pourtant davantage à la puissance médicinale. La faculté conservatrice de l'organisme s'efforce d'opposer son énergie à cette influence étrangère, et cette réaction, qui appartient à notre principe vital, ce résultat de son activité automate, est nommé l'effet secondaire ou l'effet réactif.

§. 60.

Il semble, que durant l'effet primitif des puissances morbifiques artificielles (médicamens) sur un corps sain, la faculté vitale joue au commencement un rôle simplement passif, comme si elle était obligée de recevoir et de souffrir les impressions de la puissance externe qui agit sur elle. Mais après il semble qu'elle se recueille et qu'elle oppose à l'effet primitif un autre effet, qui est le résultat de son énergie. Deux cas sont possibles ici:

a) S'il existe un état justement contraire à l'effet primitif de la puissance étrangère, la faculté vitale s'efforce toujours de le produire, et cet effort se trouve en proportion avec la force de l'influence morbifique ou médicinale et avec la mesure de sa propre énergie. (Effet secondaire, effet réactif.)

b) Mais partout où un tel état contraire n'existe pas dans la nature, il semble que le principe vital ne tâche qu'à effacer par une force prépondérante l'effet primitif de la puissance externe, et à mettre à sa place l'état d'indifférence et de santé régulière. (Effet secondaire, effet salutaire.)

§. 61.

Les exemples du premier cas (§. 60 a.), qui nous intéresse ici, se présentent aux yeux de chacun. — Une main baignée dans l'eau chaude a bien plus de chaleur au commencement que l'autre main non-baignée (effet primitif); mais après quelque temps elle devient froide et bien plus froide que l'autre (effet secondaire ou réactif). — Le grand échauffement qui provient d'un exercice violent (effet primitif), est suivi de frissons et de tressaillemens (effet réactif). — Un bras enfoncé longtemps dans l'eau la plus froide, est au commencement bien plus pâle et bien plus froid que l'autre (effet primitif), mais ensuite il devient non seulement plus chaud que l'autre, mais même très-chaud, rouge et enflammé (effet réactif [1]). — Après avoir pris du café fort, nous sentons une vivacité excessive (effet primitif), mais ensuite il nous reste une longue pesanteur et une forte inclination au sommeil (effet réactif), si nous ne chassons celle-ci de nouveau pour quelque temps, en prenant derechef du café (procédé palliatif). — Après s'être procuré un sommeil profond et engourdi par le suc de pavots (effet primitif), on trouve d'autant moins de sommeil la nuit suivante (effet réactif). Après une constipation du ventre produite par l'opium (effet primitif), il s'ensuit une diarrhée (effet réactif), et après l'évacuation opérée par des médicamens qui irritent les boyaux (effet primitif), il s'ensuit une obstruction pendant plusieurs jours (effet réactif). C'est ainsi que l'effet primitif de chaque médicament qui, donné en grande dose, est

capable d'altérer fortement l'état d'un corps sain, est suivi d'un état justement contraire, produit par la faculté vitale, partout où un tel état est positivement possible.

§. 62.

On conçoit facilement qu'après l'influence de très-petites doses de médicamens homéopathiques un effet réactif aussi frappant ne peut être remarqué. Il est vrai, qu'il en résulte aussi de petits effets primitifs, que l'on peut observer en y faisant l'attention nécessaire. Mais l'effet réactif ou secondaire que fait ensuite l'organisme, n'est pas plus fort qu'il n'est justement nécessaire pour rétablir la santé.

§. 63.

Ces faits incontestables, que nous offre la nature et l'expérience, nous expliquent suffisamment pourquoi le procédé homéopathique est si favorable à la guérison, et pourquoi le procédé antipathique ou palliatif ne saurait convenir à un traitement solide et durable d'une maladie continue ou chronique.

Ce n'est qu'en cas de dangers très-urgens et de maux qui ont récemment attaqué des personnes auparavant saines, p. ex. en cas d'asphyxie et de mort apparente, causée par un coup de foudre, par une suffocation, par un froid excessif, etc. etc., qu'il est permis et convenable d'exciter avant tout l'irritabilité et la sensibilité du corps, (vie physique), par un remède palliatif, p. ex. par des commotions électriques legères, par des lavemens de café fort, par des odeurs excitatives, par des caléfactions progressives, etc. etc. Alors la vie physique étant une fois excitée de nouveau, les organes vitaux recommencent leurs fonctions régulié-

res, comme on pouvait s'y attendre d'un corps auparavant sain. De ce nombre sont encore plusieurs antidotes contre des empoisonnemens subits, p. ex. les alcalis contre des acides minéraux, le foie de soufre contre les poisons métalliques, le café, le camphre et l'ipécacuanha contre l'empoisonnement avec de l'opium, etc. etc.

Il ne faut pas croire qu'un remède homéopathique soit inconvenant dans un certain cas de maladie, si quelques symptômes du remède répondent antipathiquement à quelques symptômes de maladie, lorsqu'ils sont de petite ou de moyenne importance. Il suffit que ceux des symptômes de la maladie, qui sont les plus forts et les plus marquans, (symptômes caractéristiques), trouvent dans le remède des symptômes semblables qui l'emportent sur eux, les éteignent et les anéantissent; dans ce cas le peu de symptômes opposés disparaîssent d'eux-mêmes, après que le médicament a cessé d'agir, sans retarder du tout le rétablissement de la santé.

§. 64.

Quant aux guérisons homéopathiques, l'expérience nous montre, que les doses extrêmement petites que cette méthode demande (voy. §. 273 — 281), et qui suffisent justement pour surmonter et éteindre par leurs symptômes semblables la maladie naturelle, excitent au commencement dans l'organisme une petite maladie médicinale qui continue quelque temps toute seule après que la maladie naturelle a été anéantie. Mais la dose ayant été si extrêmement petite, cette maladie artificielle est si legère et si passagère, que la réaction de l'organisme contre elle n'est

pas plus grande qu'il ne faut pour rétablir parfaitement la santé. Cet effort sera donc très-petit, parce que tous les symptômes de la maladie naturelle sont déjà anèantis.

§. 65.

Pour ce qui est du procédé antipathique ou palliatif, il arrive ici justement le contraire. Il est vrai, que le symptôme du remède que le médecin oppose ici au symptôme de la maladie, (p. ex. l'insensibilité et l'engourdissement que produit le suc de pavots dans son effet primitif, opposé à une douleur sensible), n'est pas étranger à celui-ci; tous les deux se trouvent dans une relation évidente, mais inverse. L'anéantissement du symptôme de la maladie doit être effectué ici par un symptôme médicinal contraire; mais voilà ce qui est impossible. Il est vrai, que le médicament antipathique touche justement la partie affectée de l'organisme aussi bien que le remède homéopathique; mais le premier ne fait que couvrir le symptôme de maladie et le rendre insensible pour peu de temps. En effet dans le premier moment de l'influence du palliatif, l'organisme n'a aucune sensation désagréable, ni du symptôme de la maladie, ni de celui du médicament; il paraît que tous les deux se soient anéantis réciproquement, et que, pour ainsi dire, l'un ait été neutralisé d'une manière dynamique par l'autre [1]), p. ex. la douleur par la faculté engourdissante du suc de pavots, car dans les premières minutes l'organisme ne sent rien, ni de l'engourdissement, ni de la douleur. Mais le symptôme médicinal contraire ne peut pas occuper la place de la maladie existante dans l'organisme, comme il ar-

rive par le procédé homéopathique, où le remède excite une maladie artificielle très-semblable à la maladie naturelle et plus forte que celle-ci. Le médicament antipathique étant contraire à la maladie et par là tout-à-fait différent, doit la laisser non-anéantie. Ce n'est qu'au commencement de son effet qu'il rend le mal insensible et qu'il semble opérer une neutralisation dynamique [1]). Mais cet effet médicinal s'évanouit bientôt comme toute affection médicinale, et le remède antipathique abandonne la maladie non seulement dans l'état où elle se trouvait auparavant, mais il oblige encore l'organisme de produire un effet contraire à l'effet palliatif, (voy. §. 59 — 61), car tous les médicamens palliatifs doivent être administrés en grandes doses pour opérer un soulagement apparent. Cet état opposé est donc le contraire de l'effet primitif du remède, et par conséquent un état semblable à la maladie naturelle. Celle-ci, bien loin d'être anéantie, est donc encore renforcée et augmentée par ce nouveau mal que l'organisme y ajoute (effet réactif, qui suit le palliatif) [2]). Le symptôme de maladie (et même toute la maladie) empire donc après que le palliatif a cessé d'agir, et il empire à proportion de la grandeur des doses. Plus la dose du suc de pavots, que l'on avait donnée pour appaiser la douleur, a été grande, plus la douleur augmente au-delà de sa violence primitive, après que le remède a cessé son effet [3]).

1) Dans l'organisme vivant il ne se fait point de neutralisation stable de sensations opposées, comme elle se fait par rapport à des substances de qualités chymiques op-

posées dans un laboratoire de chymie, où p. ex. l'acide sulfurique et l'alcali de potasse forment en s'unissant une substance particulière, un sel neutre, qui n'est plus ni acide ni alcali, et ne se décompose pas même au feu. De telles fontes et de telles unions intimes, produisant quelque chose de stable, de neutre et d'indifférent, n'ont jamais lieu, comme je l'ai déjà dit, dans nos organes sensitifs et par rapport à des impressions d'une nature contraire. Il y a bien une apparence de neutralisation et d'anéantissement réciproque au commencement, mais cela n'est point de durée. Un spectacle riant ne fera sêcher les larmes d'un affligé que pour peu de temps; bientôt il oublie les farces et ses larmes coulent d'autant plus abondamment.

2) Quelque clair que soit ce principe, on l'a pourtant mésentendu, disant: „Que le palliatif devait tout aussi bien „guérir la maladie par son effet secondaire, que le remède „homéopathique par son effet primitif, car l'un et l'au„tre était analogue au mal en question." Mais on n'a pas pris en considération, que l'effet secondaire n'est jamais un produit du médicament, mais qu'il est toujours un résultat de la réaction de la faculté vitale; or, ce résultat étant toujours semblable au symptôme de maladie, qui n'a pas été anéanti par le remède palliatif, il ne sert qu'à renforcer la maladie naturelle.

3) Ainsi dans une prison obscure, où le prisonnier ne pouvait reconnaître qu'avec peine les objets les plus proches, de l'esprit de vin subitement allumé répand une clarté consolante. Mais la flamme venant à s'éteindre, plus elle a été claire, plus la nuit, qui entoure le malheureux, lui paraîtra obscure, et lui laissera apercevoir encore moins qu'auparavant les objets qui l'environnent.

Resumé du livre premier.

§. 66.

Après tout ce que nous venons d'exposer dans la première partie de cet ouvrage, on ne saurait plus méconnaître les vérités suivantes:

1) L'unique objet clair de la guérison que les maladies offrent au médecin, consiste dans les souffrances du malade et dans les changemens perceptibles de son état de santé, en un mot dans la totalité des symptômes par lesquels la maladie indique le médicament propre à lui porter du secours. Mais au contraire la recherche de la cause intérieure des maladies est basée sur des hypothèses et sujette à des illusions.

2) L'affection de notre organisme que nous nommons maladie, ne peut être changé en état de santé que par une autre affection de l'organisme au moyen des médicamens. La vertu curative des médicamens consiste donc uniquement dans leur faculté d'altérer et de modifier la santé des hommes, c. à d. d'exciter des symptômes de maladie particuliers; et cette vertu curative peut être reconnue

de la manière la plus claire et la plus pure par des essais faits sur des hommes sains.

3) Des médicamens allopathiques, c. à d. des médicamens qui produisent dans un corps sain des symptômes dissemblables et étrangers à ceux de la maladie naturelle, ne peuvent guérir celle-ci d'une manière véritable. Jamais il ne s'opère aussi une guérison par la nature dans laquelle une maladie soit anéantie par une autre survenue qui lui est dissemblable, quelque forte que soit celle-ci.

4) De même il est impossible, selon toutes les expériences, qu'une maladie qui a déjà duré quelque temps, puisse être guérie par un médicament qui produit dans un corps sain un symptôme artificiel *contraire* à un certain symptôme de la maladie naturelle. Il ne produit qu'un soulagement passager et la fait toujours empirer ensuite. Par conséquent il est tout à fait inconvenant d'employer la méthode *antipathique* ou *palliative* dans des maux anciens et importans.

5) Le troisième procédé, le seul qui soit encore possible, le procédé *homéopathique*, qui emploie contre la totalité des symptômes d'une maladie naturelle un médicament capable de produire dans un homme sain des symptômes artificiels *aussi semblables que possible aux symptômes existans*, est la seule méthode salutaire, par laquelle les maladies, qui ne sont que des altérations dynamiques de la faculté vitale, sont tou-

jours éteintes et anéanties d'une manière douce, parfaite et durable.

Aussi la nature elle-même nous donne ici l'exemple, car en ajoutant à une maladie ancienne une maladie nouvelle qui lui est semblable, elle guérit celle-là d'une manière rapide et radicale.

Livre second.

Exposition detaillée de la méthode curative homéopathique.

---

§. 67.

Comme on ne saurait plus douter que les maladies ne s'offrent d'une manière claire au médecin, que dans des groupes de certains symptômes, comme en second lieu la vertu curative des médicamens ne repose que sur leur faculté d'exciter eux-mêmes des accidens et phénomènes de maladie dans l'organisme vivant, comme enfin les médicamens ne peuvent anéantir les maladies d'une manière certaine, douce, rapide et durable que par des symptômes artificiels aussi semblables que possible aux symptômes naturels, le procédé curatif du médecin homéopathique se réduira aux trois points suivans:

I. Comment le médecin recherchera-t-il l'objet de la guérison, la maladie?

II. Comment trouvera-t-il les instrumens destinés à guérir les maladies, c. à. d. les

puissances morbifiques artificielles que contiennent les médicamens?

III. Comment appliquera-t-il de la manière la plus convenable ces puissances morbifiques artificielles, (médicamens), à la guérison des maladies?

Section I.

Investigation de la maladie.

Chapitre I.

Division générale des maladies.

§. 68.

Les maladies des hommes sont ou aiguës ou chroniques. Les maladies aiguës sont des affections subites de la faculté vitale, qui ont une durée limitée, plus ou moins courte. Les maladies chroniques sont celles, qui après un commencement petit et souvent peu remarqué, occupent insensiblement l'organisme (chacune d'une manière particulière), et l'éloignent toujours davantage de l'état régulier, tandis que la faculté vitale ne leur oppose qu'une résistance imparfaite, deplacée et inutile, (soit dans leur commencement, soit dans leurs progrès), et qu'elle ne peut jamais les anéantir par sa propre énergie, mais qu'elle doit souffrir leur augmentation jusqu'à la destruction de l'organisme; ces maladies naissent d'un miasme chronique.

§. 69.

Les maladies aiguës sont ou des cas singuliers, ou des maladies sporadiques, ou des épidémies. — Les maladies aiguës singulières sont cel-

les, qui n'attaquent qu'un individu et qui ont été provoquées par des influences nuisibles particulières auxquelles cet individu a été spécialement exposé. La débauche dans les jouissances de la vie, la privation des choses nécessaires à la nourriture et à l'existence du corps, les impressions physiques violentes, le refroidissement, l'échauffement extrême, les fatigues, les affections psychiques etc. etc., sont les occasions fréquentes de pareilles fièvres aiguës; mais très-souvent elles ne sont que des effervescences subites et passagères d'une psore cachée, qui retombe dans son état de sommeil, quand les maladies aiguës n'étaient pas trop violentes et quand elles furent bientôt guéries. — Les maladies aiguës sporadiques affectent plusieurs hommes à la fois, cà et là, et proviennent d'influences nuisibles météoriques ou telluriques, dont plusieurs hommes sont susceptibles d'être irrités dans ce temps. — Les maladies aiguës épidémiques, qui avoisinent les maladies sporadiques, sont celles qui, provenant d'une cause semblable, attaquent une grande quantité de personnes à la fois, et qui, si la masse des individus exposés à la puissance morbifique se trouve réunie dans un espace relativement étroit, deviennent pour l'ordinaire contagieuses. Ces fièvres épidémiques ont ou une nature particulière [1]), qui ne convient qu'à cette épidémie, ou ce sont des fièvres à miasme spécifique qui retournent toujours sous la même forme. Quant aux épidémies de la première espèce, les désastres de la guerre, les inondations et la famine constituent souvent leurs causes excitatrices; toutes les personnes qui en souffrent, offrent des maladies homogènes, qui, abandonnées à elles-mêmes, se

terminent dans un espace de temps modique ou par la mort ou par la convalescence. Quant aux fièvres épidémiques de la seconde espèce, qui sont connues sous des noms certains, ce sont des miasmes aiguës qui n'attaquent l'homme qu'une seule fois dans sa vie, tels que la petite vérole, la rougeole, la coqueluche, la fièvre scarlatine lisse de *Sydenham* [2]), l'angine des glandes parotides, etc. etc., ou bien ce sont des fièvres miasmatiques qui ont coutume de retourner sous une forme assez semblable, mais qui peuvent affecter l'homme plus d'une fois dans sa vie, telles que la peste du Lévant, la fièvre jaune de certaines côtes maritimes, la cholera-morbus des Indes orientales, etc. etc.

1) Voilà pourquoi un médecin, libre de préjugés, ne doit pas se permettre ici des traitemens stables et toujours égales d'après de certains noms pathologiques, tels que la fièvre nerveuse, la fièvre bilieuse, la fièvre putride, la fièvre pituiteuse, etc. etc.

2) Après l'année 1801 nos contrées furent visitées d'une fièvre miliaire pourprée que les médecins prirent pour la véritable fièvre scarlatine, quoique celle-ci diffère beaucoup dans ses symptômes de celle-là, et que la scarlatine trouve son remède et son préservatif dans la belladonne, la fièvre miliaire pourprée de l'autre côté dans l'aconit; la scarlatine ne se montrait jamais qu'épidémique, mais l'autre maladie n'était dans la règle que sporadique. Il semble que dans les dernières années ces deux maladies se sont combinées en une nouvelle fièvre exanthémathique, contre laquelle ni la belladonne ni l'aconit ne se montre plus comme le remède homéopathique exacte et spécifique.

Observation du traducteur.

La nouvelle théorie de l'auteur sur la nature des maladies chroniques diffère sous plusieurs rapports de celle qu'il nous a donnée dans les éditions précédentes de l'Or

ganon. Trouvant que l'une et l'autre théorie offre des points de vue intéressans, nous jugeons à propos d'extraire ici de notre première traduction française les paragraphes qui concernent cet objet.

I.

(§. 84 de notre première traduction de 1824.)

„Excepté ce peu de maladies qui s'engendrent par un „miasme spécifique et stable, ou qui naissent d'une puis„sance nuisible toujours égale, toutes les autres maladies, „vices et cachexies innombrables forment dans tous les cas „un mal-être propre et particulier, parce qu'elles naissent „d'un concours de causes et de puissances hétérogènes qui „diffèrent extrêmement par rapport à leur nombre, à leur „force, et à leur qualité."

II.

(§. 85 de la première traduction.)

„Car quelle quantité innombrable n'y a-t-il pas de „choses malsaines et de puissances morbifiques! Toutes „les choses qui peuvent avoir quelques effets altérans (cho„ses dont le nombre est infini), peuvent influer sur notre „organisme qui se trouve en rapport avec toutes les par„ties de l'univers, et peuvent produire en lui des chan„gemens. Or, chacune de ces choses étant différente des „autres, le changement qu'elle produira le sera aussi par „rapport aux changemens que produisent les autres."

III.

(§. 86 de la première traduction.)

„Quelle grande diversité, oui, quelle diversité infinie „doit donc exister dans les maladies, c. à d. dans les ef„fets de l'influence de ces innombrables puissances enne„mies, selon que celles-ci agissent séparément, ou en plus „grand ou en plus petit nombre sur notre santé, selon la „succession dans laquelle elles nous affectent et selon la „différence de leur qualité et de leur force, vu surtout que „les constitutions des hommes sont variées à l'infini, et „que par conséquent les effets des innombrables insalubri-

„tés externes doivent se manifester en elles sous des for-
„mes infiniment diverses [1])!"

1) „Voici quelques exemples de pareilles influences qui „préparent ou engendrent des maladies: La quantité innom„brable d'exhalaisons plus ou moins nuisibles qui sortent des „substances inanimées ou organiques; — les diverses espèces „de gaz, (répandues en partie dans l'atmosphère, dans nos at„teliers et dans nos demeures, ou émanans de la terre, de „l'eau, de plusieurs plantes et animaux) qui exercent sur nos „nerfs les irritations les plus variées et les plus destructives; „— le manque d'air pur et libre qui sert à la respiration et „qui est une nourriture absolument nécessaire à notre principe „vital; — l'excès ou le défaut de la lumière du soleil; — l'ex„cès ou le manque de matière électrique; — la différente force „de gravité de l'atmosphère, son humidité ou sa sécheresse; „— les propriétés particulières et les effets nuisibles des con„trées montagneuses très-élevées et des lieux ou des vallées „extrêmement basses; — les propriétés du climat dans les „pays de plaine, ou des deserts privés de végétaux et d'eau, „ou des contrées situées au bord de la mer, ou près de mon„tagnes, de forêts, ou exposées à tel et tel vent; — les pro„priétés des endroits situés sur un sol calcaire ou crayonneux, „sablonneux ou marécageux; — l'influence d'un temps trop va„riable ou trop fixe; l'influence des tempêtes et de plusieurs „météores; — la trop grande chaleur ou froideur de l'air; — „le défaut des vêtemens nécessaires, ou l'excès de chaleur ar„tificielle dans nos habits et dans nos demeures; — la com„pression de quelques parties du corps par différentes parties „de l'habillement; — le trop haut degré de chaleur ou de froi„deur de nos alimens et de nos boissons; — l'usage immodéré „du sucre ou du sel; — les qualités médicinales et nuisibles „que possèdent plusieurs boissons et alimens, comme p. ex. „l'eau de vie, la bière mêlée d'herbes narcotiques, le café, le „thé, les herbes aromatiques indigènes et exotiques, ainsi que „des alimens, des sauces, des liqueurs, du chocolat et des pâ„tisseries qui en sont assaisonnées, enfin quelques légumes et „la chair de quelques animaux; les qualités médicinales et nui„sibles que les alimens et les boissons reçoivent souvent par „la négligence dans leur préparation, par la corruption, ou par

„l'adultération, comme p. ex. du pain qui a mal fermenté, ou „qui n'a été qu'à demi cuit, ou qui a été préparé de farine „corrompue, des viandes et des végétaux à demi cuits ou d'au„tres nourritures diversement gatées, pourries et moisies, des „boissons et des alimens apprêtés ou conservés dans des va„ses de métal, des vins composés et empoisonnés, du vinaigre „mêlé de substances caustiques, de la chair d'animaux malades, „de la farine falsifiée avec du plâtre, du blé mêlé de substan„ces nuisibles, des légumes confondues par malice, par igno„rance ou par indigence avec des végétaux pernicieux; — la „malpropreté du corps, des vêtemens et de la demeure; — la „respiration de vapeurs nuisibles dans des chambres de mala„des; la respiration de la poussière et des vapeurs des mines, „des bocards, des grilles et des fonderies; — la poussière que „rendent diverses substances nuisibles et qui sortent de diffé„rentes matières qui font l'objet du travail des autres fabriques „et métiers; — la négligence de la police par rapport à plu„sieurs institutions servant au salut public; — la tension trop „violente des forces physiques, l'effort trop subit ou trop grand „que l'on fait avec quelques parties du corps ou avec quelques „organes des sens; — plusieurs situations et positions contraintes „que les hommes sont obligés de prendre dans plusieurs tra„vaux; — l'omission de l'usage de quelques membres ou l'in„activité du corps entier; des heures irrégulières du sommeil, „l'excès ou le manque du sommeil pendant la nuit, des heures „inconvenantes pour le travail et pour les repas; — les efforts „que causent les travaux de l'esprit en général, et principale„ment ceux qui nous répugnent et auxquels nous sommes con„traints, ou ceux qui fatiguent une faculté de l'ame exclusive„ment; — des passions violentes et révoltantes, comme la co„lère, la frayeur, le dépit, le chagrin, la crainte, les remords „de la conscience; des passions énervantes entretenues par des „liaisons voluptueuses et des livres lascifs; — une éducation „immorale, des habitudes pernicieuses, etc. etc."

IV.

(§. 84.)

„De là vient le nombre infini de maux hétérogènes „tant du corps que de l'ame, qui sont si différens les uns

„des autres, que, pour parler strictement, chaque cas de „maladie ne se montre qu'une seule fois, et que, „(si l'on excepte ce peu de maux qui naissent d'un miasme „toujours homogène ou de la même cause), tout malade „souffre d'une maladie particulière qui ne peut recevoir „aucun nom fixe et qui n'a encore jamais existé de la „même manière que dans le cas présent, dans cet individu „et dans les circonstances actuelles, ni ne reviendra ja-„mais exactement la même."

V.

(§. 88.)

„Or, la nature elle-même ne produisant pas les ma-„ladies sous des formes aussi égales, telles qu'elles se trou-„vent façonnées dans les manuels de pathologie, mais les „laissant naître chacune différente de l'autre, c. à d. avec „une individualité propre, il est impossible qu'un véritable „art de guérir puisse exister sans traiter chaque maladie „d'une manière particulière, (individualisation), c. à d. „sans que le médecin regarde chaque cas de maladie comme „un cas singulier et le considère sous tous ses rapports in-„dividuels tel qu'il est en effet."

Après ce paragraphe suit le détail de l'examen des maladies qui est le même dans la dernière édition que dans les précédentes. Nous allons donc continuer à présent notre nouvelle traduction. — Les six paragraphes suivans (§. 70 jusqu'à 75) contiendront la nouvelle théorie de Hahnemann sur l'origine des maladies chroniques.

---

§. 70.

On se sert d'un terme impropre, quand on donne le nom de maladies chroniques aux maux dont souf-frent des hommes continuellement exposés à des in-

fluences nuisibles, p. ex. ceux qui habitent dans des contrées malsaines, ou qui se livrent à des travaux immodérés du corps ou de l'esprit, ou qui manquent de mouvement et d'air libre, ou qui ont des chagrins fréquens, ou qui font usage d'alimens et de boissons pernicieuses, etc. Les cachexies et les souffrances qui proviennent de ces influences nuisibles, sont guéries quand on éloigne pour toujours du malade les causes excitatrices de sa maladie, à moins qu'un miasme chronique ne soit caché dans son corps.

§. 71.

Les maladies chroniques véritables sont celles qui se fondent sur un miasme chronique, et qui, malgré la meilleur diète physique et psychique, vont toujours en croissant et tourmentent le malade jusqu'à la fin de ses jours, si elles ne sont pas guéries par des remèdes spécifiques. Voilà les ennemies les plus nombreux et les plus terribles du genre humain, car ni la constitution du corps la plus robuste, ni le régime le plus parfait, ni la faculté vitale la plus énergique ne peut les anéantir.

§. 72.

On n'a connu jusqu'à présent que la syphilis comme une telle maladie chronique miasmatique, qui, abandonnée à elle-même, ne s'éteint qu'avec la mort de l'individu souffrant. — Une autre maladie de ce genre est la sycosis (maladie aux fics), que l'on a cru guérir jusqu'alors en détruisant les excroissances cutanées, sans s'apercevoir que la cachexie générale continuait d'exister.

§. 73.

Le troisième miasme chronique, et le plus important de tous est la psore, qui a pour signe caracté-

ristique externe un exanthème particulier, produisant une démangeaison insupportable, voluptueuse, (et ayant un odeur spécifique), tandis que la Syphilis se distingue par le chancre vénérien, et la Sycosis par ses excroissances crépues et semblables aux chou-fleurs; tous ces symptômes caractéristiques ne se montrent qu'après la perfection de l'infection intérieure de l'organisme. — La psore est la seule et véritable cause originaire et excitatrice de toutes les autres innombrables formes de maladies chroniques, qui figurent dans les systêmes de Pathologie comme des espèces certaines et définies; telles que la faiblesse des nerfs, l'hystérie, l'hypocondrie, la manie, la mélancolie, la rage, l'épilepsie et les crampes de toute espèce, le rachitis, la scoliosis et la kyphosis, la carie, le cancer, le fongus, la goutte, les hémorrhoïdes, la jaunisse, les hémorrhagies du nez, de l'estomac, de la matrice etc., l'asthme et la suppuration des poumons, l'impuissance et la stérilité, la migraine, la cataracte et la goutte sereine, la surdité, le calcul rénal, les paralysies, les défauts des sens et les douleurs de différens genres, etc. etc. [1]).

1) Il m'a fallu douze ans pour approfondir cette grande vérité, et pour découvrir les remèdes propres à combattre la plupart des formes de la psore, cette hydre à mille têtes! Les expériences que j'ai faites sous ce rapport, sont deposées dans mon ouvrage: „Les maladies chroniques," Dresde chez Arnold, 1828 en 3 Volumes. — Avant d'être venu au clair avec cette nouvelle doctrine, j'ai enseigné qu'il fallait regarder chaque maladie chronique comme un cas individuel, et la combattre avec un ou plusieurs des médicamens, éprouvés jusqu'alors d'après leurs effets purs et primitifs. En effet on a fait d'assez belles cures en suivant ce principe, et l'humanité souf-

frante se réjouissait de cette richesse de puissances salutaires que possédait le nouvel art de guérir. Mais nous en sommes bien plus loin à présent, que j'ai découvert les remèdes véritablement spécifiques des maladies chroniques qui naissent de la psore, remèdes qui conviennent bien plus homéopathiquement à ces souffrances, que les autres médicamens, et que j'ai donc nommé remèdes antipsoriques. J'ai en même temps enseigné dans le livre susdit, comment il faut préparer ces nouveaux médicamens. C'est parmi eux que le médecin qui traite une maladie psorique, doit choisir celui qui offre la plus grande similitude des symptômes avec ceux du cas à guérir.

§. 74.

Ce miasme infectant, qui date de la plus haute antiquité, et qui a passé par quelques centaines de génération et par plusieurs millions d'organismes humains, a atteint un degré de perfection incroyable et s'est développé sous d'innombrables formes de maladies. Ajoutons encore à cette diversité infinie des constitutions des hommes, la diversité également infinie des influences nuisibles [1]) qui opèrent sur eux, et nous ne nous étonnerons plus de la variété des souffrances, corruptions et vices qui proviennent de la psore, et qui sont cités dans la pathologie comme des maladies stables [2]) sous des noms particuliers.

1) Quelques-unes de ces influences nuisibles qui donnent une modification particulière à la cachexie psorique, dérivent évidemment du climat et des qualités physiques du domicile, de la diversité de l'éducation physique et psychique, de la culture negligée ou trop raffinée des hommes, de l'abus qu'on fait des facultés du corps et de l'esprit, des défauts dans la diète, des passions, des différens moeurs, usages et coutumes des hommes.

2) Combien de noms abusifs n'y a-t-il dans la pathologie, sous lesquels on embrasse des maladies extrêmement différentes qui souvent ne se ressemblent que par un seul symptôme, comme: la fièvre froide, la jaunisse, l'hydropisie, la phthisie, la leucorrhoë, les hémorrhoïdes, le rhumatisme, l'apoplexie, les

crampes, l'hystérie, l'hypocondrie, la mélancolie, la manie, l'angine, la paralysie, etc. etc., maladies que l'on prétend être stables, et que l'on traite à cause de leur nom toujours sur le même modèle. Comment peut-on justifier par un tel nom un traitement médical homogène? Or, si la cure ne peut pas toujours être la même, pourquoi se sert-on du nom identique qui suppose égalité de cure? „Nihil sane in artem medicam pestiferum magis unquam irrepsit malum, quam generalia quaedam nomina morbis imponere iisque aptare velle generalem quandam medicinam." C'est ainsi que nous parle Huxham, médecin aussi rempli de lumière que respectable par la delicatesse de sa conscience. (Voyez Huxhamii Opera phys. medic. Tom. I.) Aussi Fritze, dans ses Annales, I. p. 80, se plaint: „Que l'on donne le même nom à des maladies essentiellement différentes."

Même ces sortes de maladies populaires, qui se propagent vraisemblablement dans chaque épidemie particulière par un miasme spécifique, reçoivent de l'école médicale des noms certains, comme si elles étaient des maladies stables qui reviennent toujours sous la même forme. C'est ainsi que l'on parle d'une fièvre des hôpitaux, d'une fièvre des prisons, d'une fièvre des camps, d'uue fièvre bilieuse, d'une fièvre nerveuse, d'une fièvre pituiteuse, etc. etc., comme si l'apparition épidémique de ces fièvres n'était pas une nouvelle maladie, qui n'a encore jamais existé sous les mêmes rapports, et qui diffère beaucoup de toutes les épidémies précédentes, tant à l'égard de son cours que de ses symptômes les plus marquans. Il faudrait heurter toute exactitude logique pour donner à ces maladies épidémiques un de ces noms introduits par la pathologie et pour règler un traitement médical d'après un nom si abusif. L'honnête *Sydenham* a été le seul qui ait compris cette vérité, car il insiste sur ce que l'on ne doit jamais prendre une maladie épidémique pour la même qui s'est déjà montrée une fois, et que l'on ne doit pas la traiter selon la méthode déjà employée dans une précédente, toutes ces épidémies successives étant différentes l'une de l'autre. Voyez *Sydenhamii* Opera, Cap. 2, de morbis epidemicis, p. 43, où il dit: „Animum admiratione percellit, quam discolor et sui plane dissimilis morborum epidemicorum facies; quae tam aperta horum

„morborum diversitas, tum propriis ac sibi peculiaribus sym-„ptomatibus, tum etiam medendi ratione, quam hi ab illis dis-„parem sibi vindicant, satis illucescit. Ex quibus constat, mor-„bos epidemicos, aut externa quatantenus specie et symptoma-„tibus aliquot utrisque pariter convenire paullo incautioribus „videantur, re tamen ipsa, si bene adverteris animum, alienae „esse admodum indolis et distare ut aera lupinis."

Il est clair par tout ceci, que ces noms inutiles et abusifs des maladies ne doivent avoir aucune influence sur la méthode de guérir que suit un véritable médecin. Il sait qu'il ne doit pas juger et guérir les maladies d'après la ressemblance vague du nom d'un seul symptôme d'une maladie avec celui d'une autre, mais d'après la totalité des signes de l'état individuel de chaque malade. Il sait qu'il doit rechercher exactement les maux de celui-ci, mais non pas les présumer en se formant des hypothèses.

Si l'on croit néanmoins avoir quelquefois besoin de certains noms de maladies pour se faire entendre des laïques par peu de mots, il ne faut s'en servir que comme de noms collectifs. Que l'on dise donc par exemple: Le malade a une espèce de fièvre nerveuse, il a une espèce de mal de St. Guy, il a une espèce d'hydropisie, il a une espèce de fièvre froide, etc.; mais que l'on se garde bien de dire: il a le mal de St. Guy, il a l'hydropisie, il a la fièvre nerveuse, il a la fièvre froide, etc., comme il n'y a point de maladies stables et toujours homogènes qui méritent ces noms ou d'autres semblables. Ce n'est qu'ainsi qu'on fera cesser l'illusion produite par ces noms.

§. 75.

Quoique la découverte de la psore comme d'une grande source des maladies chroniques, nous ait fait avancer de quelques pas dans la connaissance de la nature d'une grande partie des maladies, et quoique nous puissions trouver à présent avec plus de facilité les remèdes spécifiques des maladies qui se fondent sur le miasme susdit, il reste néanmoins un devoir indispensable du médecin homéopathique, qu'il recherche

exactement dans chaque maladie psorique quels sont les symptômes et les particularités du cas en question, afin qu'il trouve l'indication certaine du médicament convenable. Car ni une maladie aiguë ni une maladie chronique quelconque ne saurait être guérie d'une manière véritable et solide, sans rechercher rigoureusement tous ses signes et accidens, c. à d. sans individualiser scrupuleusement le cas à guérir. La seule différence qu'il y a entre l'investigation des maladies aiguës et celle des maladies chroniques, consiste en ce qu'il faut moins de temps, de peines et de demandes [1]) pour tracer le tableau exacte d'une maladie aiguë. Car ici les symptômes principaux sont bien plus marquans et plus perceptibles que dans les maladies chroniques qui souvent ont fait des progrès insensibles pendant plusieurs années et où la recherche de tous les phénomènes et de toutes les souffrances est bien plus difficile.

1) Les règles qui seront données dans les paragraphes suivans, ne regardent donc qu'en partie les maladies aiguës.

Chapitre II.

Examen des maladies.

§. 76.

Je vais exposer à présent les instructions générales sur l'examen des maladies; le médecin qui fait la recherche d'une maladie donnée, ne fera usage que de celles qui la regarde. Il est essentiel, que le médecin ait un esprit non-prévenu, des sens intègres, de

l'attention en observant et de la fidélité en notant le tableau de la maladie.

§. 77.

Le malade fait le récit de ses incommodités; les personnes de la famille racontent de quoi il s'est plaint, comment il s'est comporté et ce qu'elles ont remarqué en lui; le médecin voit, entend et observe avec ses autres sens tous les phénomènes, signes et accidens extraordinaires. Il note le récit du malade et des personnes qui l'entourent, en conservant exactement leurs expressions. S'il est possible, il les laisse tranquillement achever sans les interrompre, à moins qu'elles ne fassent des digressions inutiles; car chaque interruption trouble la série des pensées de ceux qui font une narration, et tout ne leur rentre pas dans la mémoire justement comme ils voulaient le dire d'abord. Il faut seulement qu'il les exhorte dès le commencement à parler lentement, afin qu'il puisse suivre leur récit en écrivant.

§. 78.

A chaque nouvelle circonstance que le malade ou les personnes de la famille rapportent, le médecin commence une nouvelle ligne, afin que tous les symptômes soient écrits l'un sous l'autre séparément. C'est ainsi qu'il pourra suppléer à tout symptôme qu'on lui aurait rapporté d'abord avec trop d'incertitude, mais plus clairement par la suite.

§. 79.

Quand les personnes susdites ont achevé ce qu'elles voulaient dire d'elles-mêmes, le médecin ajoute à chaque symptôme des définitions plus exactes, sur lesquelles il s'informe de la manière suivante. Il rélit tout ce qu'on lui a rapporté et fait des questions à

l'égard

l'égard de chaque symptôme en particulier. Par exemple: En quel temps cet accident a-t-il eu lieu? Etait-ce avant l'usage des remèdes que le malade a pris jusqu'à présent, ou était-ce du temps qu'il les prenait encore, ou quelque temps après qu'il eut cessé de les prendre? Quelle douleur, quelle sensation s'est manifestée en telle partie du corps, si vous voulez la décrire exactement? En quelle place était-ce au juste? La douleur avait-elle des interruptions, et se faisait-elle sentir séparément et en différens temps, ou durait-elle continuellement et sans relâche? Combien de temps a-t-elle duré? A quelle époque de la journée ou de la nuit, et dans quelle position du corps était-elle la plus forte, et quand a-t-elle cessé tout-à-fait? Comment cet accident, comment cette circonstance était-elle conditionnée, si vous voulez la décrire avec clarté?

§. 80.

C'est ainsi que le médecin engage le malade à lui définir avec plus de précision tous les indices qu'on lui a donnés, sans cependant préparer jamais par sa question la réponse suivante, de façon que le malade n'ait à répondre que par un oui ou un non [1]). Car sans cela celui-ci est induit d'affirmer quelque chose qui n'est pas du tout vrai, ou qui n'est qu'à demi vrai, ou qui existe autrement, ou bien on le met dans le cas de nier quelque chose qui est vrai, seulement par indolence ou pour faire plaisir au médecin. Or, il est clair, que ces fausses réponses donnant un faux tableau de la maladie, il s'ensuivra une cure inconvenante.

1) P. ex. le médecin ne doit pas demander: „Est-ce que „telle ou telle circonstance n'est pas présente?" Car de pa-

reilles demandes sont des suggestions, qui engagent le malade à donner de fausses réponses et à rapporter de faux indices.

§. 81.

Si le médecin trouve, que dans cette relation volontaire il n'a pas été fait mention de plusieurs parties ou de plusieurs fonctions du corps, il demande s'il n'y a pas encore quelque chose à remarquer par rapport à ces parties et à ces fonctions, mais il se sert seulement d'expressions générales, afin que le rapporteur soit obligé lui-même de se déclarer spécialement là-dessus [1]).

1) Par exemple: Comment est la selle? Comment est l'urine? Comment est le sommeil pendant le jour ou pendant la nuit? Quel est l'humeur du malade? Comment est la soif? Quel goût a-t-il dans la bouche? Quels alimens et quelles boissons prend-il le plus volontiers, et quels sont ceux qui lui répugnent? Sent-il le goût ordinaire de chaque aliment et de chaque boisson, ou bien leur trouve-t-il un goût étranger? Comment se sent-il après avoir bu et mangé? Y-a-t-il quelque chose à remarquer par rapport à la tête, aux membres, ou au ventre?

§. 82.

Quand le malade, (car c'est à celui-ci qu'il faut ajouter le plus de foi à l'égard de ses sensations, excepté dans des maladies simulées), a donné par ses relations les renseignemens nécessaires au médecin et qu'il lui a assez bien complété le tableau de la maladie, il est permis à celui-ci de faire des questions plus spéciales [1]).

1) Par exemple: Combien de fois le malade a-t-il évacué? De quelle qualité était la selle? La selle blanchâtre était-elle véritablement fécale ou plutôt glaireuse? L'évacuation des excrémens était-elle accompagnée de douleurs ou non? Quelles étaient ces douleurs et en quel endroit se faisaient-elles

sentir? Le malade a-t-il vomi, et quoi? Est-ce que le mauvais goût que le malade a dans la bouche, est putride, ou amer, ou aigre, ou quel est-il? Est-ce qu'il a eu ce goût avant, après ou pendant qu'il mangeait et buvait? A quel époque du jour avait-il principalement ce goût? De quel goût sont ses renvois? L'urine dépose-t-elle après quelque temps, ou est-elle trouble tout de suite après que le malade l'a lâchée? De quelle couleur est-elle lorsqu'elle vient d'être lâchée? De quelle couleur est le dépôt de l'urine? Comment le malade se comporte-t-il pendant qu'il dort? Se lamente-t-il, gémit-il, parle-t-il, ou crie-t-il pendant le sommeil? Roufle-t-il en aspirant ou en expirant l'air? Est-il conché uniquement sur le dos, ou sur quel côté? Se couvre-t-il bien lui-même, ou ne souffre-t-il pas qu'on le couvre? S'éveille-t-il facilement, ou dort-il profondément? Combien de fois telle ou telle incommodité se manifeste-t-elle, et à quelle occasion vient-elle? Est-ce quand le malade est assis, ou quand il est couché, ou quand il se tient debout, ou quand il se meut? Vient-elle seulement quand il est encore à jeun, ou seulement le soir, ou seulement après le repas, ou à quel autre temps pour l'ordinaire? — Quand le frissonnement vient-il? Est-ce seulement la sensation du frissonnement, ou bien le malade est-il effectivement froid en même temps? A quelles parties du corps se sent-il froid? Le corps est-il peut-être chaud tandis que le malade éprouve la sensation du frisson? Est-ce seulement la sensation du froid sans frissonnement? Le malade a-t-il chaud, sans avoir de la rougeur au visage? Quelles parties du corps sont chaudes au toucher? Se plaint-il peut-être de chaleur, sans être chaud au toucher? Combien de temps dure le frisson, et combien de temps dure la chaleur? — Quand est-ce que la soif a lieu? Est-ce pendant le frisson, ou pendant la chaleur? ou avant, ou après? Le malade a-t-il une grande soif et que veut-il boire? — Quand est-ce que vient la sueur? Est-ce vers le commencement ou vers la fin de la chaleur, ou combien d'heures après celle-ci? Est-ce pendant que le malade dort, ou pendant qu'il est éveillé? La sueur est-elle considérable? Est-elle chaude ou froide? En quelles parties du corps a-t-elle lieu, et quelle est son odeur? — De quoi le malade se plaint-il durant ou après

le frisson, durant ou après la chaleur, durant ou après la sueur?

§. 83.

Après que le médecin a fini de mettre par écrit les réponses à toutes ces questions, il note encore ce qu'il observe lui-même dans le malade [1]), et il demande, si l'une ou l'autre de ces choses, qu'il vient de remarquer, était déjà propre au malade du temps qu'il se portait encore bien?

1) Par exemple: Comment le malade se comporte lors de la visite du médecin? S'il est de mauvaise humeur ou quérelleur, s'il fait tout à la hâte, s'il a envie de pleurer, s'il est craintif et désespéré, ou calme et rassuré, etc. S'il est assoupi ou si en général il ne peut rappeler ses idées? S'il est enroué, s'il parle très-bas, s'il dit des choses déplacées? Quelle est la couleur du visage et des yeux? Comment sont conditionnées la langue, la respiration, l'haleine et l'ouïe? Combien les pupilles sont-elles resserrées ou dilatées, et avec quelle rapidité et jusqu'à quel point changent-elles dans la clarté ou dans l'obscurité? Dans quel état se trouvent le pouls et le bas-ventre? De combien la peau est-elle moite ou sèche, chaude ou froide, en telles et telles parties du corps, ou sur le corps entier? Si le malade est couché la tête penchée en arrière, la bouche à demi ou tout-à-fait ouverte, les bras croisés par dessus la tête, ou bien s'il est couché sur le dos, ou dans quel autre attitude? Avec quel effort il se lève? etc. etc. En un mot le médecin note tout ce qu'il a observé de marquant et d'extraordinaire dans le malade.

§. 84.

Les accidens et l'état de santé du malade durant l'usage d'un médicament ou toute de suite après ne donnent pas l'image pure de la maladie. Mais au contraire les symptômes et les incommodités dont souffrait le malade avant l'usage des médicamens ou plusieurs jours après avoir cessé de les prendre, offrent la forme véritable de la

maladie, et ce sont donc ceux-ci que le médecin doit principalement noter. Quand la maladie est chronique et que le malade a jusqu'à présent fait usage de remèdes, le médecin peut le laisser quelques jours sans lui donner aucun médicament, ou lui donner en attendant quelque chose de non-médicinal. Il diffère de cette façon pour peu de temps l'examen exacte des signes de la maladie, afin de pouvoir observer ensuite les symptômes durables de l'ancienne maladie dans toute leur pureté, et afin de pouvoir se tracer un tableau fidèle de celle-ci.

§. 85.

Mais quand c'est une maladie aiguë et dont le danger éminent ne souffre aucun délai, il faut que le médecin se contente d'observer tout de suite l'état de la maladie dans la modification qu'elle a soufferte par l'usage des médicamens (à moins qu'il ne puisse apprendre les symptômes que l'on a remarqués avant l'usage des remèdes), et de se former une image de la forme actuelle du mal, c. à d. de cette complication de la maladie naturelle avec la maladie médicinale, afin de pouvoir vaincre le mal total par un remède homéopathique. Car les remèdes antérieurs ayant été souvent inconvenans, la maladie artificielle est pour l'ordinaire plus considérable et plus dangereuse que la maladie primitive, et demande souvent des secours très-prompts, pour sauver le malade.

§. 86.

Si la maladie a été causée par un fait marquant, soit depuis peu de temps, soit depuis un temps plus reculé, le malade, ou du moins les personnes de la famille l'indiqueront déjà de leur propre chef ou d'après une information prudente [1]).

1) Si les causes de la maladie sont peut-être déshonorantes, de façon que le malade ou les personnes de la famille ne veulent pas les avouer franchement, ou du moins pas de leur propre chef, il faut que le médecin cherche à les découvrir en dirigeant prudemment ses questions ou en prenant des renseignemens secrets. De telles causes sont par exemple: L'empoisonnement ou quelque autre suicide tenté, l'onanie, le libertinage dans la volupté ordinaire ou dans celle qui est contraire à la nature; des débauches dans l'usage du vin, des liqueurs, du ponche, du café, etc. etc., l'usage immodéré de la nourriture en général ou de mets nuisibles en particulier; — l'infection de la maladie vénérienne ou de la gale; — un amour malheureux, la jalousie, des discordes domestiques, du dépit, du chagrin causé par un malheur qui a frappé la famille, de mauvais traitemens, une vengeance comprimée, l'orgueil mortifié, la décadence de la fortune; — une crainte superstitieuse — ou peut-être un défaut aux parties génitales, une hernie, une chute de la matrice, etc. etc.

§. 87.

Dans l'investigation de l'état des maladies chroniques, il est nécessaire de considérer et d'examiner soigneusement les relations dans lesquelles se trouve le malade à l'égard de ses occupations régulières, de son régime ordinaire et de sa vie domestique, etc. etc., pour trouver si elles ne contiennent pas des causes qui excitent ou entretiennent la maladie, afin de pouvoir aider au rétablissement en les éloignant du malade [1]).

1) Dans les maladies chroniques des femmes il faut avoir égard principalement à la grossesse, à la stérilité, à l'inclination au coït, aux couches, aux avortemens, à l'allaitement et aux évacuations menstruelles. Pour ce qui est des dernières, il est surtout nécessaire de demander, si elles ont lieu dans des périodes trop courtes, ou si elles tardent à venir au delà du terme régulier? Combien de temps elles durent? Si c'est avec continuité, ou par intervalles? En général avec quelle abondance? Si la couleur du sang est foncée? Si la leucor-

rhoë (les fleurs blanches) se manifeste en même temps avec le flux de sang, avant le commencement, ou après qu'il a cessé? Quelles sont les souffrances du corps et de l'ame, quelles sont les sensations et les douleurs que la femme éprouve avant le commencement des menstrues, ou pendant leur durée, ou après qu'elles ont cessé? La leucorrhoë est-elle abondante, et quelles sont les conditions sous lesquelles elle se montre?

§. 88.

Il est indispensable que dans les maladies chroniques l'investigation des symptômes susdits ainsi que celle de tous les autres, soit aussi soigneuse et aussi exacte que possible, et qu'on entre même dans les plus petits détails. Car premièrement ces symptômes sont très-marquans dans ces genres de maladies, et diffèrent extrêmement de ceux des maladies aiguës, et l'on ne saurait les considérer assez attentivement, si l'on veut, que la cure ait du succès. En second lieu les malades chroniques s'accoutument tellement à leurs longues souffrances, qu'ils ne font aucun cas de plusieurs petits symptômes inférieurs, qui souvent sont très-caractéristiques et décisifs dans le choix du remède. Ces malades les regardent comme une partie nécessaire de leur état physique et presque comme la santé même, dont ils ont oublié le véritable sentiment pendant une série de quinze à vingt années de souffrances. Il ne leur vient presque pas en idée de croire, que ces symptômes inférieurs, ces différences plus ou moins grandes de l'état d'une bonne santé, soient cohérentes avec leur mal principal.

§. 89.

D'ailleurs les malades eux-mêmes sont d'une humeur tellement différente, que quelques-uns, principalement les hypocondriaques et d'autres personnes très-sensibles et très-impatientes, dépeignent leurs maux

avec des couleurs trop vives et se servent d'expressions exagérées, pour exciter le médecin à les secourir promptement [1]).

1) Les hypocondriaques, même les plus impatiens, ne feindront pas des accidens et des incommodités qui n'existent pas du tout. Cela se prouve évidemment par la comparaison des maux dont ils se plaignent en différens temps, quoique le médecin ne leur ait donné rien du tout, ou du moins rien de médicinal. Il faut seulement retrancher quelque chose de leurs exagérations, ou il faut mettre la force de leurs expressions sur le compte de leur extrême sensibilité. A cet égard même cette exagération de leurs termes devient une circonstance importante dans la série des autres symptômes. Pour ce qui est des maniaques et de ceux qui feignent malignement des maladies, le cas est tout différent.

§. 90.

D'autres personnes au contraire, soit par paresse, soit par une pudeur mal enteudue, soit par uue certaine douceur du caractère, gardent le silence sur une quantité de maux, ou ne les désignent que par des expressions obscures, ou les indiquent comme peu importans.

§. 91.

Il est donc vrai d'un côté, qu'il faut surtout faire attention à ce que le malade lui-même dit de ses maux et de ses sensations, et qu'il faut principalement ajouter foi à ses propres expressions, parce que celles-ci sont altérées et falsifiées pour l'ordinaire par les personnes de la famille et par les gardes-malades. Mais d'un autre côté il est vrai aussi par rapport à toutes les maladies et surtout par rapport aux maladies chroniques, que l'investigation de l'image fidèle et parfaite du total de la maladie, comme de ses détails, demande une grande circonspection, beaucoup de tact,

une connaissance particulière des hommes, une grande prudence en prenant des renseignemens, et un haut degré de patience.

§. 92.

En général la recherche des maladies aiguës et de celles qui sont nées depuis peu, devient plus facile au médecin, que celle des maladies chroniques, parce que le malade ainsi que les personnes qui l'entourent, ont encore un souvenir récent de tous les accidens de la maladie, et voient encore clairement les différences qui ont lieu entre l'état actuel du malade et l'état de santé dont il jouissait auparavant; car tous les symptômes leur sont encore nouveaux et marquans. Il est vrai que le médecin doit aussi tout savoir ici, de même que dans les maladies chroniques; mais il a moins à scruter, car on lui dit presque tout spontanément.

§. 93.

Pour ce qui est de la recherche de la totalité des symptômes des maladies épidémiques et sporadiques, il est fort indifférent, si quelque chose de semblable, portant telle et telle dénomination, a déjà une fois existé, ou non. La nouveauté et la particularité d'une telle maladie contagieuse n'apporte aucune différence, ni à son examen, ni à son traitement. Car le médecin doit toujours supposer, que l'image pure de chaque maladie qui domine présentement, est quelque chose d'inconnu et de nouveau pour lui, et il doit toujours rechercher cette image de la manière la plus exacte et la plus radicale, s'il veut être un médecin véritable et solide. Or un tel médecin ne doit jamais mettre la conjecture à la place de l'observation, ni regarder un certain cas de maladie comme connu

en entier ou en partie, sans l'avoir auparavant épié soigneusement dans tous ses symptômes. Un tel procédé est ici d'autant plus nécessaire, que chaque maladie contagieuse est, sous plusieurs rapports, un phénomène d'une espèce particulière, qui, si on l'examine avec exactitude, diffère beaucoup des autres maladies contagieuses du temps passé, auxquelles on avait faussement imposé le même nom. J'en excepte cependant les épidémies qui naissent d'un miasme toujours égal, comme la petite vérole, la rougeole, etc. etc.

§. 94.

Il se peut que le médecin, en traitant le premier cas d'une nouvelle maladie épidémique, ne trouve pas tout de suite l'image parfaite de cette maladie; car on ne peut découvrir la totalité des symptômes de ces maladies collectives, qu'en observant plusieurs cas semblables. Cependant un médecin soigneux dans ses recherches, peut déjà en traitant le premier et le second malade, se procurer une telle connaissance du véritable état de la maladie, qu'il en conçoive une image caractéristique, et qu'il puisse bientôt trouver contre elle un remède homéopathique convenable.

§. 95.

En mettant par écrit les symptômes de plusieurs cas de cette espèce, l'image que l'on a projetée de la maladie, devient toujours plus complète, c. à d. elle ne devient pas plus grande et plus riche en mots, mais elle devient plus marquante et plus caractéristique, car elle embrasse davantage les particularités de cette maladie collective. D'un côté les symptômes généraux, (p. ex. le manque d'appétit, le manque de sommeil), reçoivent leurs définitions propres et plus exactes; de l'autre côté, les symptômes plus marquans, plus

spéciaux, ou du moins plus rares dans cette combinaison et propres seulement à peu de maladies, rejaillissent mieux des autres et forment le caractère de cette épidémie contagieuse [1]). Il est vrai, que toutes les personnes attaquées d'une pareille épidémie, ont une maladie émanée de la même source, et par conséquent une maladie égale. Mais toute l'étendue d'une telle maladie épidémique et l'ensemble de ses symptômes, (dont la connaissance est nécessaire pour se procurer une image complète de la maladie, et pour pouvoir choisir le remède homéopathique le plus conforme à cette totalité de symptômes), ne peut être observé dans un seul malade, mais seulement abstrait des maux de plusieurs malades de différentes constitutions.

1) C'est alors que l'observation des cas suivans montrera au médecin, qui a déjà trouvé par les premiers cas un remède approximatif du spécifique, que son choix était juste, ou elle lui indiquera un remède encore plus convenable, ou même le plus homéopathique possible.

§. 96.

La même méthode, que je viens de recommander comme nécessaire dans la recherche de l'image complète d'une maladie épidémique, a été observée par moi dans l'investigation de la totalité des symptômes des maladies chroniques à miasme stable, et surtout dans celle de la psore. Les individus sujets à une pareille maladie chronique n'offrent que des fragmens de son ensemble. Il m'a donc fallu observer une grande quantité de malades pour me procurer les tableaux complets de ces maladies miasmatiques, et principalement pour découvrir celui de la psore; car sans cela il m'eut été impossible de trouver

les remèdes spécifiques contre les formes variées de cette grande cachexie, remèdes qui guérissent d'une manière homéopathique les individus affectés.

§. 97.

Si le tableau caractéristique d'une maladie quelconque est une fois exactement mis par écrit, la partie la plus difficile du travail est achevée. Le médecin aura alors toujours ce tableau sous ses yeux, il pourra le considérer dans toutes ses nuances, et il envisagera surtout les traits caractéristiques et marquans pour opposer au mal en question une puissance morbifique artificielle qui lui ressemble autant que possible dans ses effets primitifs, c. à d. un remède éminemment homéopathique, choisi parmi les séries des symptômes de tous les médicamens connus selon leurs effets purs. Or si, durant la cure, il s'est informé des succès du remède et des changemens dans l'état de santé du malade, il n'a qu'à consulter le tableau qu'il s'est fait du groupe originaire des symptômes, et en rayer ceux qui ont disparu, ou y ajouter les nouvelles incommodités qui sont peut-être survenues.

Section II.

De l'investigation des puissances médicinales.

Chapitre I.

Nature des effets médicinaux.

§. 98.

La seconde partie de la charge du médecin consiste dans la recherche des instrumens destinés à guérir les maladies, c. à d. dans la recherche des puissances morbifiques des médicamens. Car, quand il s'agit de guérir une certaine maladie, il faut qu'il choisisse un médicament qui lui offre une série de symptômes dont on puisse composer une maladie artificielle aussi semblable que possible à la totalité des symptômes caractéristiques de la maladie naturelle.

§. 99.

Il faut que les puissances morbifiques des médicamens soient connues en entier, c. à d., il faut que tous les symptômes et tous les changemens de la santé, que chaque médicament en particulier peut opérer, soient observés autant que possible, avant que l'on

puisse se livrer à l'espérance de pouvoir trouver et choisir des remèdes homéopathiques contre la plupart des maladies naturelles.

§. 100.

Si, pour rechercher ces qualités, l'on ne donnait des médicamens qu'à des personnes malades, on ne verrait que peu de chose ou rien du tout de leurs effets purs, même en administrant des remèdes simples; parce que les symptômes propres, que les médicamens sont capables de produire de leur chef, se mêlant alors avec les symptômes de la maladie naturelle déjà existante, il est très-rare, que ceux-ci puissent être clairement remarqués.

§. 101.

Il n'y a donc aucun autre moyen plus sûr et plus naturel pour trouver les effets propres des médicamens sur la santé des hommes, que celui de donner les différens médicamens séparément et en doses modérées à des personnes saines, et d'observer quels changemens et quels symptômes en résultent dans l'état du corps et de l'ame, c. à d. quels élémens de maladies artificielles ces remèdes sont capables de produire [1]). Or, toute la vertu curative des médicamens étant uniquement fondée sur leur puissance de changer l'état de santé des hommes, il est évident qu'on reconnaîtra cette vertu en observant les effets purs des médicamens sur l'homme sain. (Voy. §. 19—22.)

1) J'ignore, si pendant une série de 3500 ans un seul médecin, excepté le grand et immortel *Albert de Haller*, a jamais trouvé cette méthode si naturelle, si absolument nécessaire et si uniquement véritable d'examiner, quels effets purs

et propres chaque médicament exerce sur notre organisme et par conséquent quelles maladies il peut aussi guérir. Ce n'est que *Haller* seul qui a compris la nécessité de ce procédé; mais personne ne fit attention à ses remarques inestimables dans la préface de sa Pharmacopoea Helvetica, Basil. 1771, pag. 12, où il dit: „Nempe primum in corpore sano medela „tentanda est, sine peregrina ulla miscela; odoreque et „sapore ejus exploratis, exigua illius dosis ingerenda, et ad „omnes quae inde contingunt affectiones, quis pulsus, qui ca„lor, quae respiratio, quaenam excretiones, attendendum. Inde „ad ductum phaenomenorum, in sano obviorum, trans„eas ad experimenta in corpore aegroto etc. etc.

§. 102.

Je poursuivis le premier ce chemin avec une persévérance qui ne pouvait naître que de la conviction intime de la grande vérité, que l'emploi homéopathique des médicamens était la méthode unique de guérir les maladies des hommes d'une manière certaine et parfaite [1]).

1) Je déposai les premiers fruits de mes efforts, aussi mûrs qu'ils pouvaient l'être alors, dans mon ouvrage: Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, Pars I. et II., Lipsiae 1805, apud J. A. Barth. Des fruits plus mûrs sont recueillis dans ma Matière médicale pure *(Reine Arzneimittellehre)*, 6 vol., Dresde, chez Arnold, 1ère édition, dans les années 1811—1821, 2de édition, dans les années 1822—1827; et dans mon livre sur les maladies chroniques, Partie II. et III., Dresde, chez Arnold, 1828.

§. 103.

En lisant les remarques, faites par des écrivains antérieurs, sur les effets nuisibles de plusieurs substances médicinales qui (soit par négligence, soit par malice, soit par toute autre cause) étaient parvenues en grande quantité dans l'estomac de personnes saines, je vis que ces remarques convenaient pour la plupart avec les observations que j'avais fai-

tes à l'occasion de mes essais des mêmes substances sur moi-même et sur d'autres personnes saines. Ces écrivains racontent ces faits comme des histoires d'empoisonnemens et comme des preuves des effets pernicieux de ces substances violentes. Leur but en nous faisant ces narrations, est principalement de nous prévenir contre le danger, et en partie aussi de se glorifier de leur savoir, quand les remèdes employés contre ces accidens dangereux avaient ramené peu à peu la convalescence des personnes affectées; en partie enfin, pour s'excuser par la malignité de ces substances, qu'ils nommaient alors poisons, quand les dites personnes mouraient pendant leur traitement. Aucun de ces observateurs n'a soupçonné, que ces symptômes, énumérés par lui comme des preuves des qualités nuisibles et vénéneuses de ces substances, fussent des signes certains qui nous apprenaient les vertus de ces drogues, d'anéantir comme remèdes des souffrances semblables dans des maladies naturelles. Aucun d'eux n'a soupçonné que les maux, excités par ces substances, fussent des déclarations pures de leurs effets homéopathiqnes salutaires. Aucun d'eux n'a compris, que c'était uniquement par l'observation de tels changemens, produits par les médicamens sur des corps sains, que l'on pouvait reconnaître les vertus médicinales de ces remèdes, comme il est au contraire impossible d'en trouver les qualités pures et spécifiques par des raisonnemens a priori, ou par l'odeur, le goût et la forme extérieure des médicamens, ou par leur analyse chymique, ou en mêlant plusieurs ensemble et en les donnant dans cette mixture (recette)

aux

aux malades. On ne pressentait pas, dis-je, que ces narrations de maladies médicinales formeraient un jour les premiers élémens d'une matière médicale pure, doctrine qui, dès son origine jusqu'à ce terme, a été remplie de conjectures et de fictions, et qui a manqué d'une base véritable et solide [1]).

1) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans mon traité: „Examen des sources de la matière médicale ordinaire," qui se trouve en tête de la troisième partie de ma Matière médicale pure.

Note du traducteur.

Ce traité a été traduit par moi en Latin, et se trouve dans le premier volume de la traduction Latine de la matière médicale de Hahnemann.

§. 104.

La conformité de mes observations sur les effets purs des médicamens avec les remarques faites par ces auteurs anciens, (quoique dans une intention bien différente), ainsi que la conformité de ces notices avec d'autres du même genre, qui se trouvent chez différens écrivains modernes, nous donne facilement la conviction, que les substances médicinales, en altérant l'état d'un corps sain, suivent des lois naturelles définies et éternelles, et produisent moyennant celles-ci des symptômes certains, positifs, et propres à l'individualité de chacune d'elles.

§. 105.

Dans ces anciennes descriptions des suites, souvent funestes, qui résultèrent des médicamens avalés dans des doses immodérées, se trouvent aussi des symptômes qui ne se montrèrent que vers la fin de ces tristes accidens, et qui furent d'une nature tout-à-fait opposée à ceux qui eurent lieu au commence-

ment. Ces symptômes opposés à l'effet primitif (§. 59), ou à la véritable influence des médicamens sur le corps, sont l'effet sécondaire et réactif de l'organisme (§. 58—63). Cependant quand on a donné des doses modérées de pareilles substances à des personnes saines, pour en faire l'essai, on ne remarque que rarement quelque chose de cet effet réactif, et quand les doses sont très-petites, on n'en remarque rien du tout. Si l'on emploie ces petites doses dans une cure homéopathique, l'organisme leur oppose seulement une réaction telle qu'elle est justement nécessaire pour rétablir l'état régulier de la santé (§. 63).

§. 106.

Ce ne sont que les médicamens narcotiques, qui font une exception à cet égard. Comme dans leur effet primitif ils enlèvent la sensibilité et la sensation ainsi que l'irritabilité, il arrive plus fréquemment, que même des doses modérées, administrées à des personnes saines pour en faire l'essai, occasionnent une sensibilité augmentée et une plus grande irritabilité dans l'effet sécondaire.

§. 107.

Mais excepté ces substances narcotiques, les autres médicamens, que l'on donne en doses modérées à des personnes saines pour en faire l'essai, ne laissent voir que leurs effets primitifs, c. à d. ces symptômes propres au médicament, par lesquels il altère la santé de l'homme et produit en lui un état de maladie de plus longue ou de plus courte durée.

§. 108.

Parmi les effets primitifs de quelques médicamens il y en a plusieurs qui sont opposés en

parties, ou dans des circonstances accidentelles, à d'autres symptômes primitifs qui s'étaient déjà montrés, ou qui se montrent dans la suite. Cependant on ne saurait pour cela les prendre pour des réactions ou pour des effets sécondaires de l'organisme, mais ils forment seulement des états alternans parmi les divers paroxysmes de l'influence primitive du médicament; on les nomme donc effets alternatifs.

§. 109.

Quelques symptômes sont fréquemment produits par les médicamens, d'autres plus rarement, d'autres enfin dans très-peu de corps sains.

§. 110.

C'est à ces derniers qu'appartiennent les idiosyncrasies, par lesquelles on entend les qualités particulières de quelques corps d'ailleurs sains, de se laisser réduire à un état d'indisposition ou de maladie, plus ou moins grave, par de certaines choses qui ne semblent faire aucune impression sur beaucoup d'autres personnes [1]). Mais ce n'est qu'en apparence que les autres personnes n'en semblent jamais pouvoir être affectées. Chaque altération de l'état de santé par une substance externe suppose d'un côté, que cette substance ait la force d'influer sur le corps, et de l'autre, que le corps ait la faculté d'en être affectée. Or, les altérations frappantes de la santé qui ont lieu dans les idiosyncrasies, ne peuvent pas uniquement être mises sur le compte des constitutions particulières des personnes affectées, mais elles doivent être dérivées encore de ces choses qui en ont fourni l'occasion. Il faut donc, que ces substances aient la faculté de faire la même impression sur chacun

sous des conditions données, mais qu'il n'y ait que peu de constitutions saines, qui soient disposées à se laisser toujours altérer par là d'une manière aussi frappante. Cette vérité est évidemment constatée par le fait, que ces substances guérissent homéopathiquement les symptômes de maladie semblables à ceux qu'elles peuvent exciter dans les personnes sujettes à des idiosyncrasies [2]).

1) Quelque peu de personnes peuvent tomber en faiblesse par l'odeur des roses; d'autres peuvent tomber en divers états de maladies, souvent très-dangereux, après avoir mangé des moules, ou des écrevisses, ou du frai de barbeau, ou après avoir touché les feuilles de quelques espèces de sumac, etc. etc.

2) Ce fut ainsi que la princesse *Eudoxie* fit revenir à elle par de l'eau de rose (ῥοδοσαγμα) une personne tombée en faiblesse, (voy. Histor. byzant. scriptor.), et *Horstius* vit aussi que le vinaigre de rose était un fort bon remède contre les défaillances (voy. Opera, III., p. 59).

§. 111.

De chaque médicament résulte des effets particuliers dans le corps de l'homme, et jamais une substance médicinale d'une autre espèce n'en saurait produire de tout-à-fait pareils [1]).

1) Cette vérité fut déjà reconnue par le vénérable *Albert de Haller,* car il dit: „Latet immensa virium diversitas „in iis ipsis plantis, quarum facies externas dudum novi„mus, animas quasi et quodcunque caelestius habent, „nondum perspeximus." Voyez la préface de son ouvrage: Historia stirp. Helvet.

§. 112.

De même que chaque espèce de plantes diffère de toute autre espèce et de tout autre genre de plantes dans sa forme extérieure, dans sa manière propre de végéter et de croître, dans son goût et dans son

odeur, que chaque minéral et chaque sel diffère de tout autre par rapport à ses qualités, tant extérieures qu'intérieures, tant physiques que chymiques, (chose qui déjà seule aurait dû faire éviter toute confusion), de même toutes ces substances médicinales diffèrent aussi entre elles par rapport à leurs effets morbifiques, et par conséquent aussi dans leurs effets curatifs [1]). Chacune de ces substances opère des changemens dans l'état de santé d'une manière individuelle, mais certaine, qui nous défend de la confondre avec une autre [2]).

1) Celui qui sait, que les effets, que chaque substance produit sur la santé, diffèrent singulièrement de ceux de toute autre, et qui connaît l'importance de cette diversité, comprendra facilement, qu'il est impossible qu'il y ait des médicamens équivalens ou des surrogats médicinaux. Ce n'est que celui qui ne connaît pas les différens médicamens selon leurs effets purs et positifs, qui peut être assez absurde pour vouloir nous faire accroire qu'un remède puisse remplacer l'autre et prêter les mêmes secours dans la même maladie. C'est ainsi que des enfans dans leur simplicité confondent les choses les plus essentiellement différentes, parce qu'ils les connaissent à peine d'après leur forme extérieure et point du tout selon leur véritable valeur.

2) Si ceci est la pure vérité, (et elle l'est en effet), aucun médecin qui ne veut passer pour déraisonnable ou qui ne veut blesser sa conscience, l'unique témoignage de la véritable dignité de l'homme, ne peut à l'avenir employer dans une cure aucun autre médicament, que celui qu'il connaît exactement et parfaitement dans sa véritable valeur, c. à d. aucun dont on n'ait examiné les effets purs sur des hommes sains avec un tel soin, qu'il soit persuadé, que, de tous les médicamens connus, celui-ci puisse produire l'état de maladie le plus semblable à celui qu'il faut guérir; car, comme nous l'avons démontré plus haut, ni l'homme, ni la nature, ne peuvent guérir un mal d'une manière parfaite, rapide et durable, que par un re-

mède homéopathique. Aucun véritable médecin ne peut se soustraire à l'avenir à de tels essais, qui doivent lui procurer cette connaissance si absolument nécessaire à l'art de guérir, et qui a été négligée jusqu'à présent des médecins de tous les siècles. Tous ces médecins, (la postérité aura peine à le croire), se sont contentés de donner aveuglément des remèdes dont ils ignoraient la véritable valeur et dont ils n'avaient jamais examiné les effets dynamiques purs sur la santé des hommes, effets aussi importans et d'une si grande diversité. Ils mêlèrent en outre ensemble dans leurs récettes plusieurs de ces puissances inconnues, et abandonnèrent au hazard ce qui en résulterait pour le malade.

§. 113.

Il faut donc distinguer le plus exactement qu'il est possible les différens médicamens, car c'est d'eux que dépend la vie et la mort, la santé et la maladie des hommes. C'est pourquoi il est nécessaire d'examiner leurs facultés et leurs véritables effets par des essais soigneux et purs sur des personnes saines. C'est ainsi que l'on se procurera une juste connaissance des remèdes, et que l'on se gardera de faire des méprises en les employant dans les maladies; car ce n'est qu'un juste choix du remède, qui peut rendre au malade d'une manière rapide et durable le plus grand des biens de la terre, la santé du corps et de l'ame.

Chapitre II.

Règles, suivant lesquelles il faut rechercher les effets purs des médicamens.

§. 114.

En examinant les effets purs des médicamens sur un corps sain, il faut avoir égard à ce que les sub-

stances fortes, nommées héroïques, produisent déjà en petites doses des altérations de l'état de santé même dans des personnes vigoureuses. Les médicamens d'une nature plus douce doivent être donnés en doses plus copieuses, pour faire de tels essais. Enfin, si l'on veut observer les effets des médicamens les plus faibles, il faut les administrer à des personnes qui, quoique saines, ont pourtant une constitution délicate, irritable et sensible.

§. 115.

Si l'on veut faire de pareils essais, il ne faut se servir que de tels médicamens, dont on est persuadé, qu'ils sont purs, véritables, et doués encore de toute leur force; car c'est de ces essais que dépend la certitude de l'art de guérir et le salut de toutes les générations futures.

§. 116.

Chacun de ces médicamens doit être employé sous une forme tout-à-fait simple et non-artificielle. — Pour ce qui est des plantes endémiques, il en faut pressurer le suc tout frais et le mêler avec un peu d'esprit de vin, pour en empêcher la corruption. Pour ce qui est au contraire des herbes exotiques, il en faut préparer des poudres, ou il faut en extraire une teinture moyennant de l'esprit de vin et la faire prendre mêlée avec quelques parties d'eau. Les sels et les gommes doivent être résoutes dans de l'eau justement avant de les prendre. Si l'on ne peut avoir la plante autrement que sèche et qu'elle soit faible en facultés naturelles, il faut en préparer une infusion, en versant sur l'herbe menue de l'eau bouillante, et ainsi en extraire l'esprit; mais cette infusion doit être bue encore chaude tout de suite après sa préparation;

car tous les pressis et toutes les infusions aqueuses des plantes, auxquelles on n'a pas ajouté quelque liqueur spiritueuse, passent rapidement à la fermentation et à la corruption, et perdent alors leurs vertus médicinales.

§. 117.

Chaque substance médicinale, dont on se sert dans ce but, doit être simple et pure. Il ne faut donc lui ajouter aucune autre substance hétérogène, ni prendre quelque chose de médicinal le même jour ou les jours suivans, tant que l'on veut observer les effets du médicament. Comme les teintures sont mêlées de beaucoup d'eau avant qu'on les prenne, le peu d'esprit de vin extrêmement raréfié qu'elles contiennent, ne peut pas être regardé comme un irritatif hétérogène.

§. 118.

Durant le temps de l'essai il faut aussi que la diète soit très-frugale. Il faut donc s'en tenir aux alimens qui ne sont que nourrisans, simples, et préparés sans épices. Il faut éviter de manger la plupart des légumes frais [1]), les racines, les salades, et les herbes à soupe, car toutes ces nourritures retiennent, malgré leur préparation, toujours quelques qualités médicinales qui troublent l'effet du médicament. Les boissons doivent être également simples et libres de qualités irritantes.

1) Des pois verts, des haricots verts, et des carottes sont admissibles comme ceux des légumes frais qui sont les moins médicinaux.

§. 119.

Celui qui se prête à l'essai, doit se garder pendant ce temps, de se livrer à des travaux fatiguans du

corps ou de l'esprit, ou de s'abandonner à des débauches et des passions quelconques. Aucune affaire pressante ne doit l'empêcher de faire les observations nécessaires. Il faut qu'il porte de bonne volonté une attention exacte sur lui-même, et qu'il ne soit pas troublé. Il faut enfin qu'il réunisse la bonne santé du corps à l'intelligence nécessaire pour pouvoir nommer et décrire ses sensations en termes clairs. Le même médicament doit être essayé tant par des hommes, que par des femmes.

§. 120.

La personne douée des qualités susdites prendra le médicament à essayer le matin et étant encore à jeun. La grandeur de la dose doit être telle que la pratique ordinaire a coutume de la prescrire dans ses recettes. Le mieux est de prendre le médicament en solution et mêlé avec dix parties d'eau pas tout-à-fait froide.

§. 121.

Si dans l'espace de quelques heures cette dose ne produit aucun changement de l'état de santé ou seulement un changement très-insignifiant, la personne susdite prendra une dose plus grande, et selon les circonstances le double [1]), après l'avoir mêlée et bien amalgamée comme la première fois avec dix parties d'eau pas tout-à-fait froides.

1) J'ai trouvé dans la suite, qu'il valait mieux de faire prendre cette seconde dose seulement le lendemain matin; et dans les derniers temps de ma pratique j'ai fait la découverte qu'il était encore préférable de répéter l'usage du médicament en petite dose, raréfiée et sublimée à la manière des remèdes homéopathiques.

§. 122.

Si la première dose semble bien opérer au commencement, mais qu'après quelques heures elle se relâche dans son activité, la seconde dose plus forte ne doit être prise que le lendemain, aussi à jeun; et quand même celle-ci ne répondrait pas assez au but, une troisième encore plus forte, qui d'après les circonstances peut être quatre fois plus grande, étant prise le jour suivant, fera certainement son effet.

§. 123.

Le même médicament n'affecte pas également toutes les personnes. Quelquefois une personne qui semble être délicate, n'est pas du tout affectée par un médicament connu pour être très-fort et qu'on lui avait donné en dose modérée, mais au contraire elle est assez fortement affectée de plusieurs autres médicamens bien plus faibles. De l'autre côté il y a des personnes très-fortes, qui éprouvent des symptômes très-considérables d'un médicament doux en apparence, et qui au contraire sont moins affectées par d'autres médicamens plus forts. Or, cette circonstance étant inconnue d'avance, je conseille au médecin de donner à chacun une petite dose au commencement et de l'augmenter successivement, s'il le trouve nécessaire, ou le même jour quelques heures après, ou de jour en jour, peut-être en doublant chaque fois la dose.

§. 124.

Si déjà la première dose a été assez forte, il en résulte l'avantage, que celui qui se prête à l'essai apprend la succession des symptômes et peut noter exactement le temps de l'apparition de chacun d'eux, chose très-instructive pour faire reconnaître le caractère des médicamens, parce que l'ordre des effets pri-

mitifs, comme celui des effets alternatifs se montre alors de la manière la plus claire. Souvent une dose très-modérée suffit déjà à l'essai, pourvu que la personne essayante soit assez sensible et assez attentive à son état. La durée de l'effet d'un médicament ne devient manifeste que par la comparaison de plusieurs essais.

§. 125.

Mais si, pour apprendre quelque chose, il faut donner pendant quelques jours de suite des doses toujours progressives du même médicament à la même personne, on apprend bien à connaître les divers états de maladie que ce médicament peut produire en général, mais on n'apprend pas leur succession, et la dose suivante enlève souvent (comme remède) l'un ou l'autre symptôme excité par la dose précédente, ou elle produit un état opposé. De tels symptômes doivent être mis en parenthèse, comme étant équivoques, jusqu'à ce que d'autres essais plus purs aient décidé si c'étaient des réactions de l'organisme ou des effets alternatifs du médicament.

§. 126.

Si l'on veut premièrement rechercher en général les symptômes qu'une substance médicinale faible peut produire de son chef, sans avoir encore égard à la succession des symptômes et à la durée de l'effet du médicament, il est préférable de continuer l'essai pendant plusieurs jours, en donnant de jour en jour, ou aussi plusieurs fois par jour, une dose augmentée. Car c'est alors que se manifestera l'effet de chaque médicament inconnu, fût-il même le plus doux, surtout quand on le fait essayer à des personnes sensibles.

§. 127.

Quand la personne essayante éprouve telle ou telle souffrance médicinale, il est utile et même nécessaire à la définition exacte du symptôme, qu'elle prenne diverses positions et qu'elle observe les changemens qui s'ensuivent; p. ex. si en mouvant la partie souffrante, si en se promenant dans la chambre ou en plein air, si en se tenant debout ou assise ou couchée, le mal augmente, diminue, ou passe, et s'il revient peut-être quand elle a repris la première position? Il faut aussi qu'elle remarque si le symptôme change lorsqu'elle mange ou qu'elle boit, quand elle parle, quand elle tousse, quand elle éternue ou quand elle fait une autre fonction quelconque. Enfin il faut encore qu'elle fasse attention, à quelle heure du jour ou de la nuit le symptôme se montre principalement? Car tout cela sert à faire connaître les qualités propres et caractéristiques de chaque symptôme.

§. 128.

Les symptômes que peut produire un médicament, ne se montrent pas tous chez la même personne, ni simultanément ou dans le même essai. Il arrive au contraire, que la même personne éprouve des symptômes différens en faisant le premier, le second et le troisième essai du même médicament. Il arrive encore, que différentes personnes montrent chacune préférablement des symptômes divers, de manière cependant, que peut-être la quatrième, huitième, dixième personne etc. etc. montrera derechef quelques-uns ou plusieurs des mêmes symptômes, qui ont eu lieu chez la seconde, la sixième, la neuvième personne, etc. etc. Les symptômes ne reparaissent pas non plus à la même heure.

§. 129.

Ce n'est que par beaucoup d'essais sur beaucoup de personnes convenables des deux sexes et douées de diverses constitutions, que l'on apprend peu à peu à connaître presque tous les élémens de maladie que peut produire un médicament. Ce n'est qu'alors qu'on pourra être assuré d'avoir bien examiné les effets purs d'un remède, quand les personnes qui en font l'essai suivant ne remarquent que peu de nouveaux accidens, et qu'elles observent presque toujours les mêmes symptômes que les personnes précédentes ont déjà observés.

§. 130.

Quoiqu'un médicament, comme je viens de le dire, ne puisse manifester dans une seule personne saine tous les changemens de santé, qu'il peut produire, mais seulement dans plusieurs personnes, douées de diverses qualités du corps et de l'ame, il est pourtant vrai, qu'une loi naturelle, éternelle et invariable a mis en lui la tendance, de produire tous ces symptômes dans chaque homme (§.110). De là vient qu'il opère tous ses effets, même ceux qu'il produit rarement sur des personnes saines, quand on le donne à un malade qui souffre des maux semblables à ceux qu'excitent le remède. Donné même dans la plus petite dose, il excitera pourtant alors un état de maladie artificielle, très-semblable à la maladie naturelle, qui détruira celle-ci d'une manière rapide et durable, c. à d. homéopathiquement.

§. 131.

Modérez la dose du médicament, que vous voulez faire essayer, autant que possible, et les effets

primitifs, qui sont pourtant les plus dignes d'être connus, en paraîtront d'autant plus clairs, et vous ne verrez presqu'aucune réaction de l'organisme. Je suppose naturellement, que l'on ait choisi une personne véridique, modérée à tous égards, sensible et très-attentive. Au contraire, les doses étant excessives, il se montrera non seulement plusieurs effets sécondaires, mais les effets primitifs se manifesteront aussi avec une telle hâte, avec une telle confusion et avec une telle violence, qu'il sera impossible de faire des observations exactes. Ajoutez encore le danger qui peut en résulter pour la personne essayante, danger qui ne peut pas être indifférent à celui qui respecte les hommes, et qui regarde en frère même le dernier du peuple.

§. 132.

Toutes les souffrances, tous les accidens et changemens de santé qui se montrent pendant la durée de l'effet d'un mèdicament, supposé que toutes les conditions susdites d'un essai pur et exact aient été remplies (§. 114—127), sont causés par ce médicament même, et doivent donc être notés comme des symptômes qui lui sont propres, quand même la personne essayante aurait éprouvé d'elle-même longtemps avant des symptômes semblables. La reparition de ces phénomènes et sensations prouve seulement, que cette personne a une inclination particulière à les laisser facilement exciter en elle. Dans le cas présent ce sont des effets du médicament; car il est impossible qu'ils soient venus d'eux-mêmes, puisque la substance médicinale forte, qui vient d'être prise, domine actuellement sur tout l'organisme de l'homme en question.

§. 133.

Quand le médecin a fait essayer le médicament par une autre personne, il faut que celle-ci mette par écrit les sensations, les souffrances, les phénomènes et tous les changemens de santé qu'elle éprouve, dans le temps même où ils ont lieu. Il faut aussi qu'elle ajoute le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle a pris le médicament jusqu'à la naissance de chaque symptôme, et aussi le temps de la durée de celui-ci, s'il a duré longtemps. — Le médecin lit ce rapport en présence de la personne qui a fait l'essai, tout de suite après que celui-ci vient d'être terminé, et si l'essai dure plusieurs jours, il fait cette lecture chaque jour, afin que la personne susdite, en ayant la mémoire toute fraîche, puisse être interrogée par lui sur la nature exacte de chaque symptôme, et qu'il puisse ajouter ces détails, ou bien changer les remarques de la personne d'après ses propres expressions.

§. 134.

En cas que la personne essayante ne sache pas écrire, il faut que le médecin l'examine chaque jour sur ce qu'elle a observé. Cet examen doit être fait de sorte que le médecin engage pour l'ordinaire la dite personne à une narration volontaire, mais qu'il se garde bien de vouloir deviner ou conjecturer une circonstance quelconque. Qu'il tâche encore de questionner aussi peu qu'il est possible, et s'il le fait, qu'il le fasse avec la même prudence que j'ai recommandée comme nécessaire, quand on veut s'informer de l'état des maladies naturelles. (Voy. les §§. 77—83.)

§. 135.

Il faut cependant avouer, que de tous les essais purs des médicamens simples, ceux qu'un médecin libre

de préjugés, sain et sensible, entreprendra sur lui-même avec toute la précaution et toute la prudence susdite, seront toujours préférables à tous les autres. Ces essais faits sur lui-même lui donnent des avantages qu'il ne saurait se procurer d'une autre manière. Premièrement il sera pleinement convaincu par là de la grande vérité, que la vertu curative des remèdes se fonde uniquement sur leur faculté de produire des altérations et des changemens dans la santé de l'homme. En second lieu de tels essais remarquables lui font connaître sa propre manière de sentir et les qualités individuelles de son esprit et de son tempérament; elles le mènent donc à la source de toute véritable sagesse: La connaissance de soi-même! (*γνῶϑι σεαυτὸν!*) Troisièmement ces essais font de lui un observateur, ce que tout médecin doit absolument être. Les observations que nous faisons sur les autres, n'ont pas les mêmes attraits pour nous que celles, que nous faisons sur nous-mêmes. Le médecin qui observe les essais d'autrui doit toujours craindre, que celui qui a essayé le médicament, n'ait pas clairement senti ce qu'il vient de dire, ou qu'il n'ait pas rendu ses sensations par des expressions exactes. Il reste toujours en doute si on ne le trompe pas, du moins en partie. Cet obstacle qui s'oppose à la recherche de la vérité, et que l'on ne saurait jamais écarter tout-à-fait des essais faits par d'autres, n'existe pas du tout dans ceux que l'on fait sur soi-même. Celui qui fait un tel essai, sait au juste ce qu'il a senti lui-même, et chaque essai semblable est pour lui un nouveau stimulant de rechercher encore les facultés de plusieurs autres médicamens. Etant donc sûr de ne pas se tromper dans ses observations, il devient toujours plus habile à en

faire,

faire, et son zèle deviendra toujours plus grand, parce que ces essais lui promettent la connaissance de nouveaux instrumens de l'art de guérir selon leur véritable valeur, instrumens dont la pénurie est encore si grande. Ne croyez pas non plus, que ces petites maladies artificielles que l'on gagne en essayant des médicamens, soient nuisibles à la santé. Ces attaques variées et pourtant modérées rendent l'organisme plus habile à repousser toutes les choses nuisibles, tant artificielles que naturelles, et l'endurcissent contre leur influence. La santé en devient plus invariable et le corps plus robuste.

§. 136.

Il est parfois possible de découvrir quelques symptômes primitifs d'un médicament simple même parmi les symptômes d'une maladie naturelle et principalement dans les maladies chroniques, (qui pour la plupart restent plus égales que les maladies aiguës); mais une telle recherche exige une sagacité éminente, et ne doit être abandonnée qu'aux maîtres dans l'art de faire des observations [1]).

1) P. ex. si l'on remarque des symptômes tout-à-fait nouveaux ou des accidens qui n'ont eu lieu que dans un temps très-antérieur.

§. 137.

Quand on aura examiné de cette manière un nombre considérable de médicamens simples sur des hommes sains, et quand on aura noté soigneusement et fidèlement tous les symptômes qu'ils peuvent produire, on aura alors une véritable matière médicale, c. à d. une collection des effets purs, véritables et infaillibles des substances médicinales simples. On possèdera alors un code de la nature,

dans lequel on trouvera noté une série considérable de symptômes propres à chacun de ces médicamens essayés sur des corps sains. Or ce sont ces symptômes qui contiennent les élémens des maladies artificielles par lesquels le médecin doit guérir un jour telle ou telle maladie natnrelle analogue; ce sont ces symptômes, dîs-je, qui nous offrent uniquement les remèdes spécifiques pour guérir d'une manière certaine et durable.

§. 138.

Que toutes conjectures, suppositions et fictions soient tout-à-fait exclues d'une telle matière médicale; mais que tout soit le langage pur de la nature, interrogée soigneusement et de bonne foi.

§. 139.

Il est vrai, que ce n'est qu'un fond très-considérable de tels médicamens examinés, qui nous peut mettre en état de trouver contre chacune de ces innombrables maladies et cachexies naturelles un remède homéopathique, c, à d. une puissance morbifique artificielle qui lui soit analogue [1]). Cependant chacun de ces médicamens dont on a déjà essayé les effets sur des hommes sains [2]), produisant une très-grande quantité de symptômes, il ne reste même à présent que peu de maladies, contre lesquelles on ne puisse trouver un remède homéopathique assez convenable, qui guérisse le mal d'une manière douce, certaine et radicale. Il est vrai que le choix de ces remèdes étant encore limité, ils sont quelquefois imparfaits, mais on guérira cependant infiniment plus de maladies avec leurs secours, et on les guérira d'une manière infiniment plus sûre, qu'en se réglant d'après toutes les

thérapies générales et spéciales du monde, avec leurs remèdes inconnus et composés.

1) Lorsque je commençais d'exercer la méthode homéopathique, j'étais encore le seul, qui faisait de cet examen des effets purs des médicamens son affaire la plus importante. Depuis ce temps quelques jeunes médecins, qui faisaient des essais sur eux-mêmes et dont j'examinais soigneusement les observations, m'ont assisté en cela, et dans ces dernières dix années plusieurs médecins respectables ont encore réuni leurs efforts aux miens. Mais quels effets prodigieux produira-t-on alors sur le vaste champ des guérisons quand des milliers d'observateurs exacts auront travaillé à la perfection de cette matière médicale uniquement véritable! L'art de guérir approchera alors de la certitude des sciences mathématiques.

2) Voyez les divers médicamens qui se trouvent dans ma Matière médicale pure et dans mon ouvrage sur les maladies chroniques.

Section III.

De l'application des médicamens aux maladies.

Chapitre I.

Du choix des remèdes, et des égards qu'il faut avoir aux diversités des maladies.

§. 140.

La troisième partie de la tâche du médecin consiste à employer de la manière la plus convenable les médicamens, (dont on a trouvé les effets purs par des essais sur des hommes sains), pour opérer la guérison homéopathique des maladies.

§. 141.

Celui de ces médicamens examinés, dont les symptômes ont la plus grande ressemblance avec la totalité des symptômes de la maladie en question, doit être le remède homéopathique le plus convenable et le plus certain contre celle-ci; on a trouvé en lui le remède spécifique de cette maladie.

§. 142.

Un médicament qui a la faculté et la tendance de produire une maladie artificielle très-semblable à la maladie naturelle à guérir, et qui a été donné au malade en dose bien proportionnée, affecte, en influant sur l'organisme, justement les parties qui souffraient jusqu'alors de la maladie et excite en elles les souffrances, accidens et phénomènes analogues qu'il peut produire de son chef. Or la maladie artificielle ou médicinale, à cause de sa grande ressemblance et de sa force prépondérante, occupe de préférence la place de la maladie naturelle, de façon que l'organisme ne souffre plus dès lors de la dernière; la puissance dynamique et immatérielle de la souffrance primitive a cessé d'exister, dès qu'elle a été surpassée et vaincue par la puissance dynamique et immatérielle du médicament. Mais le remède ayant été donné en très-petite dose, cette souffrance artificielle disparaît bientôt, comme toute maladie médicinale modérée qui se trouve vaincue par l'énergie de la faculté vitale.

§. 143.

Si le médicament homéopathique est employé de la manière nécessaire, une maladie aiguë, quelque maligne et quelque riche en souffrances qu'elle soit, passe dans quelques heures, si elle est récente, et dans quelques jours, si elle a déjà une plus longue existence. Tous les vestiges de mal-être disparaissent, on ne s'aperçoit presque pas à la maladie artificielle produite par le remède, et la santé se rétablit dans des passages rapides, quoiqu'insensibles. Pour ce qui est des cachexies chroniques, et surtout de celles qui sont d'une nature compliquée, elles demandent un traitement plus long.

§. 144.

Si quelqu'un se plaint au médecin d'une ou de deux incommodités insignifiantes, dont il ne s'est aperçu que depuis peu, le médecin ne doit pas regarder ceci comme une maladie parfaite, qui ait besoin d'un secours médicinal. Un petit changement dans la diète suffit ordinairement pour dissiper une si faible indisposition.

§. 145.

Mais si ce peu d'incommodités, dont le malade se plaint, sont des souffrances violentes, le médecin, en faisant des recherches plus exactes, trouvera pour l'ordinaire encore plusieurs autres accidens de moindre conséquence, qui lui offriront une image complète de la maladie.

§. 146.

Plus la maladie aiguë est forte, plus les symptômes, qui la composent, sont pour l'ordinaire fréquens et marquans. Mais alors il est aussi d'autant plus facile de trouver un remède convenable, pourvu qu'il y ait un assez grand nombre de médicamens, connus d'après leurs effets purs et positifs, parmi lesquels on puisse choisir. Car parmi les séries des symptômes de beaucoup de médicamens il n'est pas difficile d'en trouver un, qui contienne de tels élémens de maladie dont on puisse composer une maladie artificielle très-semblable à la totalité des symptômes de la maladie naturelle en question. Or, c'est justement ce médicament qui est le remède désirable.

§. 147.

En faisant cette recherche d'un remède homéopathique spécifique, c. à d. en faisant cette comparaison de l'ensemble des signes de la maladie naturelle avec

les séries des symptômes de différens médicamens, pour trouver parmi eux une puissance morbifique artificielle, qui soit analogue et semblable au mal en question, il faut envisager particulièrement et presque uniquement les symptômes frappans, singuliers, extraordinaires et caractéristiques; car c'est surtout à ceux-ci que doivent répondre des symptômes très-semblables dans la série des symptômes du médicament, si celui-ci doit être le remède le plus convenable pour opérer la guérison. Les symptômes généraux et indéfinis au contraire, comme le manque d'appétit, le mal de tête, la langueur, le sommeil inquiet, le mal-aise etc. etc., ne méritent que peu d'attention, s'ils ne sont pas caractérisés de plus près; car presque toutes les maladies et presque tous les médicamens produisent de pareils symptômes généraux.

§. 148.

Or, si l'image de la maladie artificielle, qu'on a composée de plusieurs symptômes d'un certain médicament qui paraît être le plus convenable, contient dans le plus grand nombre et dans la plus grande ressemblance ces signes marquans, singuliers, extraordinaires et caractéristiques qui se trouvent dans le tableau de la maladie naturelle, ce médicament sera aussi en effet le remède le plus homéopathique et le plus spécifique pour cet état de maladie. Une maladie qui n'a pas duré longtemps, est alors anéantie pour l'ordinaire par la première dose, sans qu'il en résulte d'importantes incommodités.

§. 149.

J'ai dit: sans d'importantes incommodités; car, quand le remède susdit opère sur le corps, ce ne

sont que les symptômes analogues à ceux de la souffrance primitive, qui soient en activité, en occupant la place de ceux-ci dans l'organisme, en les surmontant et en les anéantissant par leur prépondérance. Les autres symptômes (souvent nombreux) du médicament homéopathique, qui ne répondent pas à la maladie en question, ne se montrent presque pas du tout, et le malade va mieux d'heure en heure. La cause en est, que la dose médicinale, devant être extrêmement petite dans l'application homéopathique, est trop faible pour manifester ses effets non-homéopathiques dans les parties du corps qui sont exemptes de la maladie. Mais elle produit bien ses effets homéopathiques dans les parties qui sont déjà extrêmement irritées et excitées par les souffrances semblables que produit la maladie naturelle; et c'est ainsi, qu'en supposant dans ces parties une affection médicinale plus forte à la place de la maladie primitive, on parvient à effacer et à détruire cette dernière.

§. 150.

Cependant il n'y a aucun remède homéopathique, quelque convenable qu'il fût, qui, (surtout quand il n'aurait pas été donné dans une dose assez diminuée), ne produise durant son effet une seule petite incommodité nouvelle sur des malades très-irritables et très-sensibles. Car il est presque impossible, que le médicament couvre aussi exactement par ses symptômes ceux de la maladie, comme se couvrent deux triangles qui ont des côtés et des angles égaux. Mais ces altérations insignifiantes (en cas favorable) sont suffisamment applanies par la propre énergie de l'organisme, et des malades qui ne sont pas excessivement délicats ne s'en aperçoivent pas même; le rétablisse-

ment de la santé avance néanmoins vers sa fin, s'il n'est pas empêché par des choses médicinales hétérogènes qui influent sur le malade, ou par des fautes qu'il commet dans sa diète, ou par des passions auxquelles il se livre.

§. 151.

Quoiqu'il soit certain d'un côté, qu'un remède homéopathique, étant bien choisi et administré en petite dose, anéantit tranquillement la maladie sans exercer ceux de ses effets qui ne sont pas analogues au cas présent, c. à d. sans causer de nouvelles incommodités importantes, il est pourtant vrai de l'autre côté, que chaque pareil remède produit dans la première heure, ou dans les premières heures un état un peu empiré [1]), qui a tant de ressemblance avec la maladie naturelle, que le malade le prend pour une augmentation de cette dernière. Mais ce n'est en effet autre chose qu'une maladie médicinale surpassant un peu en force le mal primitif qui lui est extrêmement semblable.

1) Quand la dose a été un peu trop grande, l'aggravement homéopathique dure plusieurs heures.

§. 152.

Cette petite augmentation homéopathique du mal dans les premières heures (un heureux présage qu'une maladie aiguë sera bientôt guérie et pour l'ordinaire déjà par la première dose) est dans la règle. Car la maladie médicinale doit être naturellement plus forte que le mal à guérir, si celui-ci doit être surmonté et anéanti par elle; comme aussi une maladie naturelle ne peut en détruire une autre qui lui est semblable, que quand elle est plus forte que celle-ci. (§. 38 jusqu'à 41.)

§. 153.

Plus la dose du remède homéopathique a été petite, plus l'apparente augmentation de la maladie dans les premières heures sera faible et courte.

§. 154.

Mais, comme il est presque impossible qu'un remède homéopathique puisse jamais être préparé en trop petite dose pour ne pas pouvoir amender, surmonter et guérir parfaitement la maladie analogue, (voyez la Note du §. 248), on conçoit facilement pourquoi une dose d'un tel médicament, quand elle n'a pas été la plus petite possible, puisse encore occasionner dans la première heure un aggravement homéopathique sensible [1]).

1) Cette prépondérance des symptômes du médicament sur les symptômes analogues de la maladie, qui ressemble à une augmentation de celle-ci, a aussi été remarquée par d'autres médecins, quand le hazard leur a fourni parfois un remède homéopathique. Quand le galeux, après avoir pris du soufre, se plaint de l'augmentation de son exanthème, le médecin, qui n'en sait pas la cause, le console en l'assurant que la gale doit d'abord sortir tout-à-fait, avant qu'elle ne puisse guérir; mais il ignore que cet exanthème, qui semble être une augmentation de la gale, provient du soufre. — *Leroy*, (voy. Heilkunde für Mütter, p. 406) nous assure: „Que „la pensée a fait empirer au commencement un exan„thème au visage, qu'elle a guéri dans la suite." Mais il ignorait, que cet aggravement apparent du mal provenait seulement de la trop grande dose du médicament, qui dans ce cas se trouvait homéopathique. — *Lysons* (voyez Med. transact., vol. II., London 1772) nous dit: „Que l'écorce de l'orme „guérit le plus certainement ceux des exenthèmes qu'elle fait „augmenter au commencement." S'il n'avait pas administré ce médicament, qui était ici un remède homéopathique, dans des doses si énormes, comme on a coutume de les donner en pratiquant l'art médical allopathique, mais dans des do-

ses extrêmement petites, comme les demande la méthode homéopathique, il aurait guéri les maladies susdites sans causer aucun aggravement du mal, ou du moins cet aggravement aurait été très-insignifiant.

§. 155.

Si dans les paragraphes antécédens j'ai fixé l'augmentation apparente du mal, c. à d. l'effet primitif sensible du remède homéopathique, à une ou quelques heures après l'avalement de la dose, ceci est très-vrai par rapport aux maladies aiguës et récemment nées [1]). Mais quand des médicamens d'une efficacité longue et continue ont à vaincre une cachexie chronique et invétérée, il se montre pendant six, huit à dix jours de suite, mais par intervalles, de pareils effets primitifs du médicament qui semblent être des augmentations de tel ou tel symptôme du mal primitif, et qui durent une ou quelques heures, tandis que dans les heures intermédiaires il se manifeste un amendement de l'état total du malade. Cet espace de temps étant écoulé, le remède opère encore pendant plusieurs jours un amendement non-troublé par des effets primitifs, action qu'il faut lui laisser tranquillement achever avant que de procéder à une nouvelle attaque.

1) Ainsi que d'un côté les médicamens, même ceux qui ont la plus longue efficacité, achèvent leur action en peu de temps dans les maladies aiguës, et le plus vîte dans les maladies très-aiguës, ainsi de l'autre côté l'action des médicamens se prolonge dans les maladies chroniques (qui dérivent du miasme psorique); de là vient, que les remèdes antipsoriques ne manifestent souvent aucun aggravement durant les premières heures, mais qu'ils développent bien leurs effets primitifs plus tard, dans des accès réitérés de quelques heures, pendant les premiers huit à dix jours.

§. 156.

Le nombre des médicamens examinés d'après leurs effets véritables et purs étant encore limité, il arrive quelquefois, que les symptômes de la maladie à guérir ne se trouvent contenus qu'en partie dans la série des symptômes du médicament qui paraît encore être le plus convenable, et qu'il faut donc employer ce remède imparfait au défaut d'un autre plus spécifique.

§. 157.

Dans ce cas on ne peut s'attendre, que ce médicament guérisse le malade parfaitement et sans aucune incommodité. Car un tel remède, n'étant pas tout-à-fait convenable au cas présent, produit toujours quelques symptômes qui n'existaient pas auparavant, c. à d. quelques effets médicinaux hétérogènes. Il est vrai, que cela n'empêche pas qu'une partie considérable du mal, c. à d. celle qui ressemblait aux symptômes médicinaux, ne soit anéantie et qu'il n'en résulte un bon commencement de guérison; mais cette opération ne se fait pas sans que le malade ne souffre des maux accessoirs susdits.

§. 158.

Cependant le petit nombre des symptômes homéopathiques que produit le médicament, ne nuit jamais à la guérison, quand ces symptômes répondent pour la plupart aux symptômes extraordinaires, marquans et caractéristiques de la maladie en question; la guérison s'ensuit alors rapidement et sans incommodités.

§. 159.

Mais quand les effets primitifs du médicament n'en contiennent aucun qui ressemble aux symptô-

mes caractéristiques de la maladie, et qu'ils ne répondent à cette dernière que par rapport aux signes généraux et indéfinis, comme le mal de coeur, la langueur, le mal de tête, etc. etc., le médecin ne doit pas attendre d'un tel remède imparfait un succès immédiatement favorable.

§. 160.

Cependant le cas susdit est très-rare, et, quand il a lieu, ses inconvéniens diminuent lorsqu'on peut choisir pour second médicament un autre dont les symptômes ressemblent davantage à ceux de la maladie.

§. 161.

Si l'usage de ce remède imparfaitement homéopathique cause des souffrances accessoires de quelque importance, on ne permet pas dans les maladies aiguës que la première dose finisse entièrement son effet; mais on examine de nouveau l'état de la maladie sous sa modification actuelle, et l'on s'en forme une image dans laquelle on joint le reste des symptômes originaires aux symptômes récemment nés.

§. 162.

Alors on pourra trouver plus facilement un remède analogue, dont le premier usage diminuera déjà la maladie, soit aussi qu'il ne puisse pas la détruire tout-à-fait. Et c'est ainsi que l'on continuera d'examiner toujours de nouveau l'état de la maladie, quand même le médicament ne suffirait pas au rétablissement de la santé, et que l'on choisira chaque fois un nouveau remède homéopathique, jusqu'à ce qu'on ait atteint son but, c. à d. de rendre au malade la pleine jouissance de la santé.

§. 163.

Il peut arriver, qu'en examinant pour la première fois une maladie et qu'en faisant le premier choix du remède, on trouve que la totalité des symptômes n'est pas suffisamment couverte par les élémens morbifiques d'un seul médicament, (vu que le nombre des remèdes examinés d'après leurs effets purs est encore insuffisant), mais que deux remèdes se disputent la convenance au cas présent, l'un étant homéopathique pour telle partie des symptômes de la maladie, l'autre l'étant davantage pour telle autre. Cependant il n'est pas proposable d'employer l'un après l'autre sans avoir examiné auparavant l'état de la maladie, ni de les employer tous les deux à la fois. Car pour ce qui est du premier cas, personne ne peut prévoir au juste, comment la maladie sera changée par le médicament que l'on aura employé le premier, et dans le second cas il est impossible de savoir, comment l'un des deux médicamens empêchera et modifiera l'effet de l'autre. (§. 271, 272.)

§. 164.

Il vaut bien mieux de donner ici premièrement celui de ces deux remèdes imparfaitement homéopathiques, qui paraît mériter la préférence sur l'autre. Il pourra diminuer la maladie en partie, mais il produira aussi de nouveaux symptômes.

§. 165.

Dans ce cas les principes de la méthode homéopathique ne permettent pas de donner au malade une seconde dose du même médicament. Mais il n'est pas non plus permis d'employer l'autre médicament que l'on avait trouvé convenable à l'autre partie des sym-

ptômes lors de la première indication, sans avoir auparavant examiné de nouveau les symptômes de la maladie dans la modification produite par le remède précédent.

§. 166.

Au contraire, il faut que la totalité des symptômes restans soit recherchée de nouveau, (comme cela doit toujours se faire, quand un changement a eu lieu dans l'état de la maladie), et que l'on choisisse ensuite un remède aussi convenable que possible à l'état actuel du mal, sans se laisser guider par une prédilection pour le médicament qui paraissait au commencement le plus convenable après le premier.

§. 167.

Il n'arrive pas souvent, que cet autre remède soit encore convenable à présent. Mais quand après avoir examiné de nouveau l'état de la maladie, on trouve effectivement que ce remède offre encore actuellement la plus grande similitude des symptômes, ou du moins qu'il réponde tout aussi bien à la maladie qu'un autre médicament quelconque, il mérite d'autant plus la préférence.

§. 168.

Dans les maladies chroniques non-vénériennes, qui sont d'origine psorique, il faut souvent employer successivement plusieurs remèdes antipsoriques pour opérer la guérison. Le principe du choix est le même, c. à d. qu'il faut toujours examiner de nouveau le tableau des symptômes de la maladie, après que le médicament a fini son effet, et qu'il faut trouver un autre remède qui soit aussi homéopathique que possible pour le groupe des symptômes restans. Il n'y a que

peu de médicamens antipsoriques, qu'on puisse répéter avec utilité. (Voyez mon ouvrage sur les maladies chroniques, vol. I.)

§. 169.

Une difficulté semblable dans la guérison naît du trop petit nombre des symptômes de la maladie, circonstance qui mérite d'être soigneusement considérée. Car en écartant cet inconvénient, nous avons levé presque toutes les difficultés qui, outre la pénurie de médicamens homéopathiques examinés, peuvent s'opposer à la plus parfaite de toutes les méthodes de guérir.

§. 170.

Maladies partielles.

Il y a certaines maladies qui semblent avoir peu de symptômes et qui sont donc plus difficiles à guérir. On peut les nommer maladies partielles, parce qu'elles n'ont qu'un ou deux symptômes principaux marquans, qui masquent presque tous les autres. Ces maladies sont pour la plupart chroniques.

§. 171.

Leur symptôme principal peut consister ou en un mal intérieur, (p. ex. en un mal de tête de plusieurs années, une ancienne diarrhée, une cardialgie invétérée), ou en un mal qui se manifeste plus à l'extérieur. Les maladies de la dernière espèce sont nommées préférablement maladies locales.

§. 172.

Quant aux maladies partielles de la première espèce, le manque d'attention de la part du médecin est quelquefois la seule cause qui l'empêche d'épier les autres symptômes qui pourraient lui compléter le tableau de la maladie.

§. 173.

§. 173.

Il y a cependant quelques maladies qui, malgré l'examen soigneux que l'on en a fait au commencement, ne laissent apercevoir qu'une couple de symptômes forts et violens, tandis que les autres ne peuvent être remarqués qu'indistinctement.

§. 174.

Pour pouvoir traiter avec succès de pareils cas, (qui cependant sont très-rares), il faut choisir d'abord un médicament aussi homéopathique que possible pour le peu de symptômes que l'on a trouvés.

§. 175.

Il arrivera bien alors quelquefois, que ce médicament produira la maladie artificielle propre à détruire la maladie naturelle en question, et cela sera d'autant plus possible, si le peu de symptômes de cette dernière sont marquans, définis et extraordinaires (caractéristiques).

§. 176.

Mais un cas plus fréquent sera, que le médicament ne conviendra qu'en partie à la maladie, parce que le choix n'aura pas été guidé par une pluralité de symptômes.

§. 177.

Or, ce médicament, (qui a été choisi aussi bien que possible, mais qui pourtant à cause de la raison mentionnée n'est qu'imparfaitement homéopathique), excitera des maux accessoires, ainsi que cela arrive aussi dans le cas dont nous avons parlé précédemment, (§. 156 et suivans), où la pénurie de remèdes homéopathiques a rendu le choix imparfait. Ce médicament produira donc plusieurs nouveaux symptômes qui lui sont propres. Mais ces symptômes sont aussi des

souffrances et accidens propres à la maladie elle-même, dont le malade ne s'était pas du tout aperçu jusqu'alors, ou du moins pas clairement, et qui se développent à présent à un plus haut degré.

§. 178.

On m'objectera peut-être, que ces incommodités accessoires doivent être mises uniquement sur le compte du médicament. Oui, elles en proviennent [1]); mais elles sont néanmoins des symptômes pour lesquels une telle maladie dans un tel corps avait déjà une inclination particulière, et que le médicament, comme créateur de maux semblables, a seulement fait éclorre. En un mot il faut regarder la totalité des symptômes qui se montrent à présent, comme propre à la maladie même et comme son véritable état actuel qu'il faut aussi traiter sous ce point de vue.

1) Excepté si une faute importante dans la diète, une passion violente, ou quelque développement impétueux dans l'organisme, p. ex. l'éruption ou l'accomplissement des règles, la conception, l'accouchement, etc. etc. en ont été la cause.

§. 179.

C'est ainsi que le choix du premier remède, qui à cause du trop petit nombre des symptômes perceptibles devait presque être imparfait, nous rend pourtant le service de nous compléter l'ensemble des symptômes de la maladie, et nous facilite de cette façon la recherche d'un second remède homéopathique plus convenable.

§. 180.

Or, après que la première dose du premier médicament a fini son effet, il faut de nouveau mettre par écrit l'état actuel de la maladie, (à moins que la

violence des symptômes récemment nés ne demande des secours très-prompts), et il faut choisir d'après ceci un nouveau remède homéopathique qui lui soit justement analogue. Cela sera aussi d'autant plus facile que le groupe des symptômes est devenu plus nombreux et plus complet [1]).

1) Chez un malade qui a des symptômes tout-à-fait indistincts, et qui se porte néanmoins très-mal, de façon qu'il faille attribuer la cause de cet état à l'engourdissement de la sensibilité des nerfs, qui ne permet pas que le malade s'aperçoive clairement de ses douleurs et de ses incommodités, (état très-rare dans les maladies chroniques, mais assez fréquent dans les maladies aiguës), le suc de pavots enlève cet engourdissement du sentiment, et les symptômes de la maladie se montrent alors clairement dans la réaction de l'organisme.

§. 181.

C'est ainsi que l'on continuera toujours de noter de nouveau l'état de la maladie après la fin de l'effet de chaque dose, et que l'on choisira de nouveau un remède homéopathique aussi convenable que possible pour le groupe des symptômes que l'on aura trouvé, jusqu'à ce qu'enfin le malade soit tout-à-fait guéri.

§. 182.

Maladies nommées locales.

Parmi les maladies partielles, celles que l'on nomme maladies locales occupent une place importante. On entend par là des changemens et des souffrances à des parties extérieures du corps, qui, comme on l'enseigne, affectent exclusivement ces parties, sans que le reste du corps y prenne part, proposition théorique absurde, qui a entraîné les cures les plus pernicieuses.

§. 183.

Ceux de ces maux nommés locaux qui proviennent récemment d'une blessure extérieure, semblent être les seuls qui puissent mériter ce nom. Cependant, quand ces maux sont de quelque importance, ils font souffrir simultanément l'organisme entier; il en résulte des fièvres, etc. etc. Il appartient à la chirurgie de s'occuper de ces maux en tant qu'il faut porter à ces parties des secours mécaniques, pour anéantir les obstacles de la guérison qu'on ne saurait attendre que de la force propre de l'organisme. De tels secours mécaniques sont p. ex. les remboîtemens des os disloqués, les ligatures pour unir les lèvres d'une plaie, l'extraction de corps étrangers qui ont pénétré dans une partie de l'organisme, l'ouverture d'une cavité du corps, soit pour enlever une substance onéreuse, soit pour procurer une issue aux émanations de quelques humeurs extravasées ou rassemblées dans cet endroit, le rapprochement et la réunion de deux fragmens d'un os cassé et leur raffermissement par des bandages convenables, etc. Mais quand, à l'occasion de telles blessures, l'organisme entier demande aussi des secours dynamiques, pour être mis en état d'opérer la guérison, p. ex. quand il faut anéantir par un remède intérieur une fièvre violente, provenant d'une grande meurtrissure, ou de dilacérations de la chair, ou de déchiremens des tendons et des vaisseaux, ou bien quand il faut enlever la douleur extérieure à quelques parties brûlées ou corrodées, c'est alors que commence l'emploi du médecin dynamique et que le secours homéopathique devient nécessaire.

§. 184.

Mais il en est bien autrement de la naissance de tels maux, de tels changemens et de telles souffrances aux parties extérieures qui n'ont pas pour cause une blessure provenue du dehors [1]); elles ont leur source dans une souffrance intérieure. Il était donc aussi absurde que pernicieux de faire passer ces maladies pour des maux uniquement locaux, et de les traiter exclusivement ou du moins presque exclusivement avec des remèdes topiques et extérieurs, comme si c'étaient des objets d'un traitement chirurgique.

1) Quelquefois une blessure insignifiante ne fait que donner la dernière impulsion au développement de pareilles maladies.

§. 185.

On nommait ces maladies des maux locaux, parce que l'on croyait qu'elles étaient fixées à ces parties extérieures où elles se montraient, et que l'organisme n'avait que peu ou aucune part à ces souffrances, comme s'il ignorait, pour ainsi dire, leur existence.

§. 186.

Néanmoins il est très-évident, en faisant un peu de réflexion, qu'aucun mal extérieur, qui n'a pas été occasionné par une blessure importante du dehors, ne peut naître, ni demeurer à sa place, ni empirer, sans que l'organisme entier, qui par conséquent doit être malade, n'y coopère. Ce mal ne pourrait pas du tout paraître, sans que toutes les parties sensibles et irritables et tous les organes animés du corps n'y prissent part; oui, la naissance d'un

tel mal n'est pas même imaginable, sans avoir été occasionnée par une altération de l'organisme entier; tant les parties du corps sont toutes intimement liées et forment un ensemble inséparable par rapport aux sensations et aux fonctions. Il ne peut exister ni un exanthème aux lèvres, ni un panaris, sans que l'homme ne souffre d'un mal-être intérieur précédent et simultané.

§. 187.

Tout traitement médical d'un mal engendré a des parties extérieures du corps, sans avoir été engendré par une blessure importante du dehors, doit donc se diriger sur l'anéantissement et la guérison du mal général dont souffre l'organisme entier, en employant des remèdes intérieurs. Car ce n'est qu'ainsi que la cure peut être conforme au but, certaine, secourable et radicale.

§. 188.

Ceci est constaté clairement par l'expérience qui montre, que chaque puissant remède intérieur produit immédiatement des changemens importans dans tout l'état de santé d'un tel malade et en particulier aussi dans les parties extérieures où réside le mal local, fussent elles-même aux extrémités du corps. Or, ces changemens sont de la nature la plus salutaire; ils consistent dans le rétablissement de la santé entière, qui fait disparaître en même temps le mal local, sans que l'on emploie aucun remède extérieur, pourvu que le remède intérieur, dirigé contre l'ensemble de la maladie, convienne homéopathiquement à celui-ci.

§. 189.

En examinant un tel cas de maladie, il faut donc

faire attention non seulement à la qualité exacte de la souffrance locale, mais encore à tous les autres changemens et incommodités, que l'on peut remarquer dans l'état du malade ou que celui-ci a remarqué dans des temps antérieurs. Tous ces symptômes doivent être réunis en une image complète, afin de pouvoir choisir un remède homéopathique convenable parmi les médicamens connus d'après leurs effets morbifiques propres.

§. 190.

Par ce remède intérieur l'état de maladie général du corps est anéanti et guéri en même temps avec le mal local. (Si le mal est récemment né, la première dose suffira souvent à la guérison.) Ceci doit nous prouver, que le mal local dépend uniquement d'une maladie du corps entier, et qu'il faut le considérer comme une partie inséparable de l'ensemble et comme un des symptômes les plus grands et les plus marquans de la maladie générale.

§. 191.

Ni dans les maux locaux aigus, ni dans ceux qui sont d'une nature chronique, il ne faut se permettre l'application de remèdes topiques. Quand même un tel médicament serait le remède homéopathique et spécifique pour une certaine souffrance si l'on en faisait un usage intérieur, je ne conseillerai jamais de s'en servir pour des cataplasmes et des frictions à l'endroit du mal local, soit exclusivement, soit simultanément avec l'emploi intérieur du même médicament. Les maux locaux aigus, qui n'ont pas été occasionnés par des blessures importantes, mais qui sont provenus d'une cause dynamique, cèdent de la manière la plus cer-

taine à des remèdes intérieurs qui répondent aussi homéopathiquement que possible à la totalité des symptômes perceptibles tant extérieurs qu'intérieurs [1]). Si le mal local aigu ne disparaît pas entièrement, mais qu'il demeure un reste de maladie, et dans la partie souffrante et dans l'organisme entier, de façon que toute réaction de l'organisme, malgré la diète la plus parfaite qu'observe le malade, est impuissante, nous avons raison de soupçonner que le mal topique aigu n'était que le produit d'une psore occulte, prête à se développer sous la forme évidente de quelque maladie chronique générale.

1) Par exemple: Les inflammations de parties singulières, les érysipèles etc. etc., sont guéries par l'aconit, le rhus toxicodendron, la belladonne, le mercure, etc. etc.

§. 192.

Dans ces cas, qui ne sont pas rares, il faut diriger contre le groupe des symptômes restans ainsi que contre les accidens et souffrances qui ont souvent accablé le malade dans des temps antérieurs, un traitement antipsorique convenable, (comme je l'ai enseigné dans mon ouvrage sur les maladies chroniques), pour opérer une guérison radicale.

§. 193.

Il pourrait sembler que la guérison de pareilles maladies fut accélérée, si le remède, reconnu comme homéopathique pour le total des symptômes, était employé non seulement intérieurement, mais encore extérieurement, parce que l'effet d'un médicament appliqué à l'endroit du mal même, y devait produire un changement plus rapide.

§. 194.

Mais l'on se trompe. Ce traitement est tout-à-fait rejetable, non seulement dans les maux locaux chroniques qui dérivent de la psore, mais encore par rapport à ceux qui se fondent sur le miasme de la syphilis ou sur celui de la sycosis. Car ce double emploi du même remède dans de telles maladies, qui ont pour symptôme principal un mal local stable, (comme l'exanthème de la gale, le chancre vénérien, les fics), entraîne le grand inconvénient, que l'application topique anéantit pour l'ordinaire plus rapidement ce symptôme principal que la maladie intérieure. Nous sommes donc trompés alors par l'apparence d'une guérison parfaite, ou du moins il nous est devenu bien plus difficile et souvent même impossible de juger, si la maladie totale est en effet anéantie par l'emploi intérieur du médicament, car le symptôme local a disparu trop tôt.

§. 195.

Quand on s'est servi exclusivement de l'application topique du remède pour bannir les symptômes locaux des maladies miasmatiques dont nous venons de parler, l'inconvénient sera encore plus grand. Car il devient alors encore plus douteux, que le médicament, en détruisant le mal local, ait influé simultanément d'une force si pénétrante et si salutaire sur l'organisme intérieur, que la maladie totale ait été anéantie en même temps. On reste donc dans l'incertitude par rapport à la cure intérieure, qui est pourtant absolument nécessaire au rétablissement parfait de la santé. Le symptôme principal et marquant ayant disparu, il ne reste plus que les autres accidens moins reconnaissables et moins constans,

qui ont souvent trop peu de qualités propres et caractéristiques pour offrir encore l'image de la maladie en contours distincts et complets.

§. 196.

Si surtout le remède homéopathique n'était pas encore du tout trouvé, lorsque le symptôme local a été détruit par un remède extérieur corrosif ou exsiccatif, ou par entaille, la difficulté qui résulte de l'incertitude et de l'inconstance des autres symptômes devient encore plus sensible. Car le symptôme le plus éminent, qui aurait pu guider avant tout le choix du remède le plus convenable et son emploi intérieur jusqu'au point de l'anéantissement parfait de la maladie, a été soustrait à nos observations.

§. 197.

Si ce symptôme existait encore durant la cure intérieure, on aurait pu trouver le remède homéopathique pour la maladie totale. Or, si durant l'usage intérieur de ce médicament le mal local continuait d'exister, sa présence même prouverait, que la cure n'est pas encore parfaite; mais au contraire s'il guérissait, on aurait une preuve convaincante, que le mal est extirpé jusqu'à sa racine et que la maladie entière a atteint la fin désirée; avantage que l'on ne saurait assez apprécier!

§. 198.

Il est évident que l'organisme, chargé d'une maladie chronique qu'il ne peut vaincre de ses propres forces, produit un mal local à une partie extérieure du corps quelconque pour appaiser le mal intérieur qui menace de destruction les organes vitaux et la vie même. Il engendre et nourrit donc plutôt une souffrance dans des parties qui ne sont pas abso-

lument nécessaires à l'existence. Il veut, pour ainsi dire, transmettre par une opération révulsive le mal intérieur sur le mal topique qui doit en tenir lieu. Le mal local fait taire de cette façon la maladie intérieure, mais il ne la guérit pas. Le résultat en est presque le même que celui dont nous avons parlé dans le §. 33, où une maladie naturelle survenant à une autre qui lui était hétérogène, ne fit que l'appaiser et la suspendre, comme étant incapable de la guérir. Les cautères ont un effet semblable; ce sont des ulcères artificiels à des parties extérieures, qui adoucissent pendant quelque temps plusieurs souffrances chroniques intérieures, sans cependant pouvoir les anéantir. — Cependant le mal topique n'est toujours autre chose qu'une partie de la maladie générale, mais une partie que la nature soigneuse a partiellement aggrandie et qu'elle a transmise à une place extérieure comme moins dangereuse pour la vie, afin de diminuer la souffrance intérieure. Néanmoins la maladie totale n'est pas du tout guérie par là; au contraire la souffrance intérieure augmente insensiblement, et la nature est donc obligée d'empirer et de grossir aussi le mal local, afin qu'il suffise pour appaiser le mal intérieur; p. ex. les ulcères invétérés aux cuisses, qui se fondent sur une psore occulte, empirent, et le chancre vénérien, qui est le produit de la syphilis, s'aggrandit avec le temps à mesure que la maladie totale augmente.

§. 199.

Or, si un médecin imprudent, ayant l'idée de guérir par là la maladie même, détruit le mal local par des remèdes extérieurs, la nature le remplace par l'excitation et l'augmentation des souffrances intérieu-

res; elle éveille alors les autres symptômes de la maladie qui existaient déjà auparavant et qui, pour ainsi dire, ne faisaient que sommeiller. Il est donc faux de dire dans ce cas, que les remèdes extérieurs aient répercuté le mal local dans le corps ou qu'ils l'aient fait tomber sur les nerfs.

§. 200.

Toute cure extérieure qui cherche à détruire le mal local, sans avoir anéanti la maladie miasmatique intérieure, p. ex. en chassant l'exanthème de la gale par des frictions avec toute sorte d'onguens, en corrodant le chancre vénérien, en détruisant les fics par l'entaille, ou par des ligatures, ou par le fer ardent, toutes ces manoeuvres, dis-je, sont des traitemens pernicieux et les sources les plus communes de ces innombrables souffrances chroniques qui font gémir le genre humain.

§. 201.

Maladies chroniques.

Tous les maux, incommodités et cachexies chroniques, qui ne dépendent pas d'un genre de vie malsain, proviennent du développement de ces trois miasmes chroniques, de la syphilis, de la sycosis et surtout de la psore. Chacune de ces maladies se trouvait déjà en possession de l'organisme entier et l'avait pénétré dans toutes ses parties, avant qu'elle ait pu manifester son symptôme principale (c. à d. l'exanthème galeux de la psore, le chancre ou les bubons de la syphilis, et les fics de la sycosis). Ce symptôme local est, pour ainsi dire, le représentant de la maladie intérieure et empêche la véritable éruption de cette dernière; mais ce symptôme étant enlevé, le miasme chronique se dé-

veloppera dans l'intérieur de l'organisme et se manifestera plus tôt ou plus tard sous la forme d'une de ces innombrables cachexies chroniques qui tourmentent les hommes depuis des milliers d'années.

§. 202.

Le médecin homéopathique ne traitera jamais par des remèdes extérieurs un de ces symptômes primitifs qui représentent les maladies miasmatiques chroniques, ni quelque autre mal local secondaire qui est provenu du développement ultérieur de la maladie. Il n'emploiera, dis-je, ni les remèdes topiques qui agissent d'une manière dynamique [1]), ni les opérations simplement mécaniques; mais il dirigera sa cure intérieure contre le total de la maladie miasmatique, dont l'anéantissement est toujours suivi de la disparition des symptômes locaux tant primitifs que secondaires. Il arrivera rarement que le médecin trouve encore les symptômes primitifs intacts; bien plus souvent il aura à combattre les symptômes secondaires, c. à d. les maux produits par le développement ultérieur du miasme, et surtout les maladies chroniques nombreuses et variées qui dérivent de la psore. Je renvoie ici mes lecteurs à la lecture de mon ouvrage sur les maladies chroniques, dans lequel j'ai déposé les résultats des méditations, observations et expériences, que, dans une longue série d'années, j'ai faites sur la nature et sur la guérison des dites souffrances.

1) Je ne conseillerai donc jamais p. ex. d'anéantir les cancèrs aux lèvres et aux visages (produits d'une psore extrêmement développée) par le remède arsénical cosmique, non seulement parce qu'il est très-douloureux et d'un succès incertain, mais surtout parce que ce médicament dynamique, en délivrant la partie souffrante de cet ulcère maligne, ne diminue pas de la moindre chose le mal originaire, la psore. Au con-

traire, la faculté vitale se trouve alors obligée de transmettre le foyer de la grande maladie intérieure à une autre partie plus noble (comme elle a toujours coutume de faire dans ses métochématismes), p. ex. de causer des amauroses, des surdités, des manies, des asthmes suffocatoires, des oedèmes, des apoplexies, etc. etc. Au reste la destruction locale de l'ulcère maligne, moyennant le remède arsénical susdit, ne réussit que quand celui-là est encore petit et que la force vitale est très-énergique; mais c'est justement dans cette position des choses, que la guérison complète du mal originaire total, par une cure intérieure, peut encore fort bien être mise à exécution.

Le résultat est le même, quand on détruit les cancèrs aux lèvres et au visage par l'entaille, ou quand on extirpe les tumeurs enkistées; il s'ensuivra toujours quelque chose de pire, ou du moins la mort en sera-t-elle accélérée.

§. 203.

Avant de commencer la cure d'une maladie chronique, il faut prendre les renseignemens les plus soigneux, si le malade a été simplement infecté de la psore, de la syphilis, de la sycosis, ou si peut-être il a souffert des contagions successives de deux ou de tous les trois de ces miasmes chroniques [1]). En cas de complication de ces maladies miasmatiques, il faut diriger le traitement médical contre toutes les deux ou trois maladies auxquelles on a à faire. Rarement on trouvera dans nos jours une syphilis toute simple; dans le cas bien plus fréquent on la trouvera compliquée avec une psore invétérée. La complication avec la sycosis est plus rare. Mais la cause originaire la plus fréquente des maladies chroniques sera toujours la psore.

1) En prenant ces renseignemens, il ne faut pas se laisser tromper par les assertions des malades, qui vous rapportent souvent un refroidissement, une frayeur, une fâcherie, etc. etc., qu'ils ont eue avant nombre d'années, comme les causes excitatrices des maladies chroniques les plus graves. Ces accidens

sont trop insignifians pour pouvoir engendrer, nourrir et aggrandir pendant une longue série d'années une maladie chronique dans un corps sain; ils n'ont donné que la dernière impulsion à l'éruption de la maladie psorique occulte.

§. 204.

Le médecin ayant mis au clair ce premier point, il s'informera des cures allopathiques dont le malade chronique a fait usage jusqu'alors; p. ex. quels médicamens violens on lui a donné principalement et fréquemment? quelles eaux minérales il a prises et avec quel succès? Car il est nécessaire de connaître les altérations artificielles qu'a subies l'état primitif de la maladie, pour pouvoir y remédier en tant qu'il est possible.

§. 205.

Après tout ceci il faut encore avoir égard à l'âge du malade, à son genre de vie et à sa diète, à ses occupations, à sa position domestique, à ses relations civiles et politiques, etc. etc., car toutes ces choses peuvent avoir contribué à l'aggravement du mal et peuvent empêcher ou seconder les progrès de la cure. Enfin il faut aussi que le médecin prenne en considération l'humeur et la façon de penser du malade, pour pouvoir influer sur lui simultanément d'une manière psychique convenable.

§. 206.

Tous ces renseignemens préalables étant pris, le médecin se procurera par plusieurs entretiens avec le malade la connaissance la plus parfaite de ses souffrances, et il tracera, suivant l'instruction que nous avons donnée dans les §§. 76—92, le tableau de la maladie; puis il envisagera les symptômes les plus frappans et les plus extraordinaires (symptômes carac-

téristiques), qui le guideront au choix du premier remède antipsorique.

§. 207.

Maladies de l'esprit et de l'humeur.

Presque toutes les maladies que j'ai nommées autrefois maladies partielles, (c. à d. des maladies distinguées uniquement par un seul et grand symptôme qui éclipse, pour ainsi dire, tous les autres, et qui par cela même semble rendre la cure plus difficile), appartiennent à la catégorie des maux psoriques. Les affections que l'on nomme maladies de l'esprit et de l'humeur, sont presque toutes de ce nombre. Cependant elles ne forment pas une classe de maladie tout-à-fait séparée des autres. Car l'état de l'esprit et de l'humeur est aussi chaque fois changé dans toutes les maladies que l'on nomme maladies du corps [1]), et cet état est en général un symptôme, qui doit toujours être reçu au nombre des symptômes principaux, si l'on veut se tracer un tableau fidèle de la maladie, afin de la pouvoir guérir homéopathiquement avec un heureux succès.

1) Combien de fois le médecin ne trouve-t-il pas p. ex. des malades, souffrant depuis plusieurs années de maladies les plus douloureuses, lesquelles montrent néanmoins une humeur douce et paisible, de façon qu'il se sent pénétré de respect et de compassion pour eux. Mais quand il a guéri la maladie, il s'étonne et s'effraye non rarement du changement terrible de l'humeur du malade. Il voit alors souvent l'ingratitude, la dureté, la malice recherchée, et les caprices les plus révoltans et les plus déshonorans pour l'homme, qualités qui justement avaient été propres à la même personne lorsqu'elle était encore en bonne santé. — Souvent on trouve qu'un homme, qui était patient quand il se portait bien, devient revêche, violent, emporté ou capricieux d'une manière insoutenable, ou bien impatient et désespéré, quand il est malade. Les personnes chastes

tes et pudiques se montrent parfois lascives et impudiques dans les maladies. Il n'est pas rare enfin que la maladie rende stupide une tête éveillée, et au contraire qu'elle fasse souvent d'un esprit faible une tête plus réfléchie et plus sage, et d'un homme lent un homme plein de présence d'esprit et d'une résolution prompte.

§. 208.

Cela va si loin, que l'état de l'esprit et de l'humeur du malade décide souvent principalement du choix du remède homéopathique, car cet état est un symptôme caractéristique, qui peut le moins échapper à un médecin qui sait faire des observations exactes.

§. 209.

Le créateur des remèdes a aussi eu singulièrement égard à cet élément principal de toutes les maladies, à l'altération de l'humeur et de l'esprit; car il n'y a dans le monde presqu'aucune substance médicinale active, qui n'opère un changement remarquable dans l'humeur et l'esprit de la personne saine qui en fait l'essai, et chaque médicament en produit un autre.

§. 210.

On ne guérira donc jamais une maladie d'une manière conforme à la nature, c. à d. homéopathique, si à chaque maladie on ne fait attention en même temps aux symptômes importans de l'humeur et de l'esprit, et si l'on ne choisit pour remède un médicament dont les symptômes ne ressemblent non seulement aux symptômes physiques de la maladie, mais qui puisse encore produire de son chef dans l'humeur et dans l'esprit un état semblable à celui que l'on trouve chez le malade [1]).

1) L'Aconit-Napel ne produira que rarement ou jamais une guérison rapide ou durable, quand l'humeur du malade est

tranquille, égale et paisible; ni la noix vomique, quand l'humeur est douce ou phlegmatique; ni la pulsatille, quand l'humeur est gaie et sereine, ou opiniâtre; ni la fêve de Saint Ignace, quand l'humeur est invariable et n'incline ni à la frayeur, ni au chagrin.

§. 211.

Ce que j'ai à dire de la guérison des maladies de l'esprit et de l'humeur, se bornera donc à peu de chose, comme elles ne peuvent être guéries autrement que toutes les autres maladies, c. à d. par un remède qui contient une puissance morbifique aussi semblable que possible à la maladie en question, par rapport aux symptômes qu'il a produits sur le corps et sur l'ame de personnes saines.

§. 212.

Presque toutes les maladies que l'on nomme affections de l'esprit et de l'humeur, ne sont originairement que des souffrances du corps, où le symptôme de l'altération de l'esprit et de l'humeur a augmenté d'une manière prépondérante, tandis que les symptômes physiques ont diminué, de façon qu'il en résulte enfin une partiellité éminente, approchant de celle qui se montre dans les maux locaux.

§. 213.

Les cas ne sont pas rares, où dans les maladies nommées corporelles, qui menaçaient le malade d'une mort prochaine, (comme dans une suppuration des poumons ou dans une corruption d'un autre viscère important quelconque, ou dans une maladie aiguë, p. ex. dans les couches, etc. etc.), le symptôme psychique venant à augmenter subitement, les fait dégénérer en manie, mélancolie ou fureur, et éloigne par là le résultat funeste des souffrances corporelles. Celles-ci

s'amendent alors continuellement, presque jusqu'au degré de santé, ou plutôt elles diminuent jusqu'à un tel degré, que leur présence obscure ne peut être aperçue que par un médecin observant avec persévérance et finesse. En un mot, la maladie devient partielle et pour ainsi dire locale; elle se concentre dans les symptômes de l'esprit et de l'humeur qui ont acquis une telle prépondérance qu'ils tiennent lieu des autres symptômes, et qu'ils appaisent leur violence d'une manière palliative. Le mal des organes corporels, qui sont plus grossiers, a été transmis aux organes presque spirituels de l'ame, qu'aucun instrument anatomique n'a encore jamais atteints, ni n'atteindra jamais; ces organes subtils servent ici à une révulsion du mal, ainsi que le font les maux locaux extérieurs dans les maladies nommées locales comme nous l'avons vu auparavant.

§. 214.

Les mêmes soins que j'ai recommandés comme nécessaires dans l'observation et la recherche des autres maladies nommées locales, doivent donc aussi être employés pour tracer le tableau d'une maladie de l'esprit et de l'humeur. Il faut remarquer avec exactitude non seulement les symptômes corporels, mais surtout l'affection particulière de l'esprit et de l'humeur, qui est ici le symptôme principal. Or, si l'on veut ensuite choisir un remède homéopathique pour anéantir la maladie totale, il faut que la série des symptômes de ce remède en contienne non seulement de tels qui ressemblent aux symptômes corporels de la maladie, mais surtout aussi de tels qui ressemblent autant que possible à l'état psychique du malade.

§. 215.

Pour se procurer la totalité des signes d'une telle maladie, il faut que premièrement l'on note avec exactitude tous les symptômes qu'offrait la maladie corporelle, avant qu'elle dégénérât en maladie de l'esprit et de l'humeur. On apprendra en même temps par le rapport, que l'on doit attendre des personnes de la famille du malade, si la maladie a pris son origine de l'infection d'une maladie chronique à miasme spécifique.

§. 216.

La comparaison de ces symptômes corporels qui ont eu lieu précédemment, avec les vestiges qui s'en trouvent encore, quoique indistinctement, (vestiges qui se manifestent davantage si un intervalle lucide ou une diminution passagère de l'affection psychique a lieu), servira à confirmer la continuité de leur présence.

§. 217.

Si l'on ajoute à ceci l'état de l'esprit et de l'humeur que les personnes de la famille et le médecin lui-même ont exactement observé, comme étant ici le symptôme le plus éminent, le tableau de la maladie sera parfaitement composé, et l'on pourra choisir alors un médicament qui puisse produire non seulement des symptômes corporels semblables, mais surtout aussi un semblable désordre de l'esprit. Si la maladie psychique avait déjà duré longtemps, et qu'elle était provenue d'un miasme psorique, il faut choisir le médicament parmi les remèdes antipsoriques.

§. 218.

Mais si la manie ou la fureur a été récemment causée par une frayeur, ou par du chagrin, ou par

l'abus des boissons spiritueuses, etc. etc., de façon qu'elle se manifeste comme une maladie aiguë, il faut se servir d'un médicament homéopathique ordinaire, (donnée en dose bien sublimée), qui réponde à cette affection aussi parfaitement que possible, p. ex. de l'aconit, de la belladonne, de la stramoine, de la jusquiame, du mercure, etc. etc. Quoique une telle maladie psychique aiguë ne soit très-souvent qu'une effervescence subite d'une psore occulte, on ne peut pourtant pas employer d'abord un médicament antipsorique, mais il faut la combattre, ainsi que je viens de le dire, par un autre remède homéopathique convenable; il s'agit ici avant tout de faire retomber la psore dans son état de sommeil, où le malade paraît être bien portant.

§. 219.

Cependant il ne faut jamais regarder un tel malade comme parfaitement guéri. Au contraire il faut, sans perdre de temps, commencer alors une cure antipsorique pour délivrer le malade radicalement de son miasme occulte qui ne fait que sommeiller mais qui est toujours prêt à faire une nouvelle éruption. Ce n'est qu'après avoir complètement anéanti cette cause originaire, que le malade demeurera libre à jamais de pareilles attaques, supposé toutefois qu'il reste fidèle au régime qu'on lui aura prescrit.

§. 220.

Si l'on omet la cure antipsorique, il faut s'attendre presque avec certitude à un nouvel accès de manie, plus terrible et plus long que la première fois et excité par une cause plus insignifiante. Durant ce nouvel accès la psore a coutume de se développer

entièrement et de passer à un désordre périodique ou continu de l'esprit, maladie bien plus difficile à guérir par des remèdes antipsoriques.

§. 221.

Si la maladie psychique n'était pas encore tout-à-fait formée, et que l'on fût en doute, si elle résulte vraiment d'une souffrance corporelle, ou plutôt d'une éducation vicieuse, de mauvaises habitudes, d'une moralité corrompue, de la culture negligée de l'esprit, de superstition ou d'ignorance, on pourra se servir de l'expédient suivant. On fera au malade des exhortations amicales, on lui présentera des motifs de consolation, ou on lui fera des remontrances sérieuses et on lui proposera des argumens raisonnables. Dans le cas où le désordre de l'esprit ne proviendrait pas d'une maladie corporelle, le malade cèdera aux représentations susdites et se corrigera. Mais dans le cas opposé le mal empirera rapidement par ce procédé; le mélancolique deviendra encore plus abattu, plus plaintif, plus inconsolable et plus concentré en lui-même; le maniaque malicieux en sera encore plus exaspéré, et le bavard absurde radotera encore davantage [1]).

1) Il semble ici que l'esprit, sentant la vérité des remontrances qu'on lui fait, influe sur le corps pour rétablir l'harmonie troublée, mais que celui-ci réagit par sa maladie sur les organes de l'ame et augmente leur désordre en opérant sur eux une nouvelle révulsion de ses souffrances.

§. 222.

Il y a sans doute quelques maladies psychiques qui ne sont pas nées d'une maladie corporelle, mais produites par des affections morales, comme par du chagrin continuel, par des mortifications, par le dépit,

par des injures et par de grandes et fréquentes occasions de crainte et de frayeur, tandis que le corps n'était qu'un peu maladif. De telles maladies de l'esprit corrompent avec le temps aussi la santé du corps et souvent à un haut degré.

§. 223.

Ce n'est que dans de pareilles maladies de l'esprit, engendrées et nourries par l'ame elle-même, que les remèdes psychiques sont admissibles, supposé toutefois que ces maladies soient encore récentes et qu'elles n'aient pas trop dérangé la santé du corps. Dans ce cas il est possible, que la confiance que l'on témoigne au malade, que des exhortations bienveillantes, que des argumens sensés et souvent aussi une illusion prudemment masquée, rétablissent bientòt la santé du corps, quand nous faisons d'ailleurs observer au malade une diète convenable.

§. 224.

Quand les dites maladies de l'esprit (§. 222 et 223) sont compliquées avec une psore occulte, la sûreté du malade exige, qu'après l'avoir traité d'une manière psychique, on le soumette encore à une cure antipsorique, afin qu'il ne retombe pas dans un semblable désordre de l'ame, ce qui, sans cela, n'arrive que trop souvent.

§. 225.

Pour ce qui est des autres maladies de l'esprit qui se fondent originairement sur une maladie du corps, il est vrai qu'elles peuvent être uniquement guéries par des remèdes homéopathiques, joints à une diète conforme. Il faut cependant qu'on y joigne aussi un certain régime pour l'ame, c. à d. il faut que le médecin et les personnes de la famille observent une

manière convenable de se comporter envers le malade. Si l'aliéné est furieux, il faut lui opposer une intrépidité tranquille, du sang froid et une volonté ferme; s'il fait des plaintes lamentables, nous devons lui témoigner une compassion muette dans nos mines et dans nos gestes; s'il bavarde d'une manière insensée, il faut garder le silence, sans cependant se montrer tout-à-fait inattentif; enfin s'il commet des actions ou s'il dit des choses scandaleuses et dégoûtantes, nous devons nous donner l'air de ne faire aucnn cas de lui. Pour ce qui est des ravages et des dégâts qu'un tel homme peut faire sur les objets qui l'entourent, il faut seulement tâcher de les prévenir et de les empêcher, sans lui faire des reproches, et il faut tout arranger de façon qu'aucun châtiment ou tourment corporel ne soit jamais mis en oeuvre. Même dans le seul cas où l'usage de la contrainte pourrait encore être justifié, c. à d. quand le malade doit prendre le remède, la méthode homéopathique le rend inutile; car les petites doses qu'elle prescrit, ne pouvant jamais offenser le goût, on peut les administrer au malade dans sa boisson, sans qu'il s'en doute.

§. 226.

Des contradictions, des instructions deplacées et données avec trop de zèle, des remontrances violentes et de la dureté, sont aussi peu convenables qu'une condescendance faible et timide; tous ces traitemens sont également nuisible à l'esprit et à l'humeur du malade. Mais ce sont surtout les mocqueries, les tromperies et les illusions grossières, qui les irritent et qui font empirer leur état. Le médecin et les surveillans de pareilles personnes doivent toujours faire semblant de croire que les

malades ont l'usage de leur raison. — Mais il faut aussi éloigner tout ce qui peut troubler leur sens et leur ame au dehors. Il n'y a point d'amusemens pour leur esprit entouré de ténèbres; il n'y a point de distractions bienfaisantes, point d'instructions, point d'adoucissemens par des livres, par des discours ou par d'autres objets pour leur ame révoltée ou languissante dans les chaînes du corps malade. Il n'y a point d'autre récréation pour eux que la guérison elle-même; ce n'est que quand leur santé corporelle sera amendée, que la tranquillité et le bien-être se répandront sur leur esprit.

§. 227.

Si le remède que l'on a choisi pour une certaine maladie de l'esprit ou de l'humeur, (car elles sont d'une diversité incroyable), convient tout-à-fait homéopathiquement au tableau fidèle que l'on s'était tracé de la maladie, la plus petite dose suffit souvent pour produire dans un temps très-court l'amendement le plus marquant, chose impossible à effectuer par les doses les plus grandes et les plus fréquentes de tous les médicamens allopathiques, qui avaient manqué de faire mourir le malade. Supposé que l'on puisse choisir parmi un assez grand nombre de médicamens examinés selon leurs effets purs, il n'est pas si difficile de trouver un remède convenable pour de telles maladies, vu que leur symptôme principal, l'état altéré de l'esprit et de l'humeur, se manifeste d'une manière si claire qu'il ne saurait être méconnu. Oui, une expérience longue et multipliée me permet d'assurer, que l'avantage de l'art médical homéopathique sur toutes les autres méthodes curatives ne se montre nulle part d'une manière plus triomphante, que dans

de vieilles maladies de l'esprit et de l'humeur, qui ont pris leur origine dans des souffrances corporelles, ou qui sont nées simultanément avec elles.

Maladies alternantes.

§. 228.

Leur division.

Parmi les maladies qui méritent une considération particulière, se trouvent encore les maladies alternantes, tant celles qui reviennent à des époques régulières, (comme le nombre infini des fièvres intermittentes et des souffrances non-fébriles qui reviennent à la manière des fièvres intermittentes) que celles, où de certains états de maladie alternent avec d'autres à des temps irréguliers.

§. 229.

I. Maladies alternantes irrégulières.

Les maladies alternantes de la dernière espèce sont d'une grande diversité, et appartiennent toutes au nombre des maladies chroniques. Elles sont pour la plupart le produit d'une psore développée, qui, quoique rarement, peut aussi se compliquer avec un miasme syphilitique. Dans le premier cas on ne se servira que de médicamens antipsoriques; dans le dernier il faudra employer alternativement des remèdes antipsoriques et des remèdes antisyphilitiques, ainsi que je l'ai enseigné dans mon ouvrage sur les maladies chroniques.

Il est possible que deux ou trois états différens alternent ensemble. Pour ce qui est de l'alternation de deux états différens, il arrive p. ex. que de certaines douleurs continues se montrent aux pieds, dès qu'une inflammation des yeux a disparu, et qu'en re-

vanche celle-ci reparaît dès que les douleurs aux pieds ont cessé pour le moment; de même des crampes et des convulsions peuvent alterner immédiatement avec une autre souffrance quelconque du corps entier ou d'une de ses parties. Mais il est aussi possible, qu'une triple alternation ait lieu dans un état de maladie quotidien; p. ex. il se montre premièrement une période où la santé est augmentée en apparence et où les forces spirituelles et physiques sont plus excitées qu'à l'ordinaire, (comme une gaieté exagérée, une vivacité trop active du corps, un excès de bien-être, un trop grand appétit, etc. etc.); cette période est subitement suivie d'une humeur sombre et mélancolique, ou d'une disposition hypocondriaque insupportable, jointe à des perturbations dans plusieurs fonctions vitales, comme dans la digestion, dans le sommeil, etc. etc.; ce dernier état enfin est suivi tout aussi subitement d'un troisième, qui est celui du mal-être modéré et ordinaire. Et c'est ainsi qu'il existe encore d'autres espèces d'alternations infiniment variées.

Souvent on ne peut plus remarquer aucun vestige de l'état précédent, quand l'état nouveau a paru. Dans d'autres cas il ne reste que peu de vestiges de l'état précédent quand l'état nouveau commence, c. à d. il reste peu de symptômes du premier état durant la naissance et la continuation du second. Souvent les états alternans sont d'une nature tout-à-fait opposée, p. ex. nous voyons succéder des accès de mélancolie à des paroxysmes d'une manie folâtre.

§. 230.

II. Maladies alternantes régulières ou typiques.

Les maladies alternantes typiques sont celles, où un état de maladie stable succède dans un temps

assez régulier à un état de bien-être apparent, et disparaît de nouveau après avoir duré pendant un temps également régulier. Cette qualité est commune aux maladies alternantes qui changent seulement à des temps définis sans être fébriles, et entre celles qui sont fébriles et que l'on nomme fièvres intermittentes, dont il existe une grande variété.

§. 231.

a) Maladies alternantes typiques sans fièvre.

Ces maladies qui ne se montrent que comme des cas singuliers chez des individus, et qui n'ont pas coutume de devenir sporadiques ou épidémiqnes, sont toujours d'une nature chronique et derivent pour la plupart de la psore toute seule, ou, ce qui est rare, de la psore compliquée avec la syphilis. Leur traitement est donc le même que celui dont j'ai parlé précédemment (§. 229). Il est cependant parfois nécessaire de donner comme remède intermédiaire le quinquina, en petite dose bien-sublimée, pour anéantir complètement le type intermittent de ces maladies.

§. 232.

b) Maladies alternantes typiques avec fièvre, ou fièvres intermittentes [1]).

Nous parlerons ici d'abord des fièvres intermittentes qui règnent d'une manière sporadique ou épidémique, mais non pas de celles qui sont endémiques dans les contrées marécageuses, dont il sera question plus tard (§. 239). — Pour ce qui est donc de ces fièvres intermittentes, nous trouvons que chaque paroxysme est composé de deux états alternans opposés, (froid, chaleur, — chaleur, froid), souvent même

de trois (froid, chaleur, sueur). Il faut donc que le remède que l'on choisit contre de telles fièvres, (et qui sera pris parmi les médicamens homéopathiques ordinaires, mais non pas parmi les antipsoriques), puisse exciter tous les deux ou trois états dans un corps sain, ou il faut au moins qu'il convienne homéopathiquement au plus fort et au plus marquant de ces états alternans; soit à l'état du frissonnement avec ses symptômes accessoires, soit à celui de la chaleur avec ses signes secondaires, soit à celui de la sueur avec ses souffrances relatives, selon que l'un ou l'autre de ces accès est le plus fort et le plus marquant. Il n'y a pas de mal alors, que le remède ne soit qu'antipathique (palliatif) par rapport à l'autre état alternant qui est plus faible; la fièvre change néanmoins en santé, et pour l'ordinaire, si elle n'est pas encore enracinée, déjà après la première dose. — Aussi dans cette espèce de fièvres il ne faut pas donner une seconde dose du remède, tant que dure l'effet de la première et tant qu'il en résulte de l'amendement. Mais quand elle a cessé son effet, il faut examiner soigneusement si le reste de la fièvre n'est pas tellement changé, que l'on ne peut plus donner le premier médicament, mais qu'il faut en choisir un autre, plus homéopathique par rapport au changement actuel. Or celui-ci achevera dans la règle la guérison.

1) L'ancienne pathologie ne connaît qu'une seule fièvre intermittente, qu'elle nomme aussi la fièvre froide, et elle n'y admet aucune autre différence que celle du temps dans lequel les accès de fièvre reviennent, comme la fièvre quotidienne, tierce, quarte, etc. Mais outre cette diversité des époques du retour des fièvres intermittentes, il existe encore des différences bien plus importantes entre elles. Il y a une quantité innombrable de ces fièvres, dont plusieurs ne peuvent

pas même être nommées fièvres froides, leurs attaques consistant uniquement en chaleur. Il y a d'autres fièvres intermittentes, où les accès ne produisent que du froid, suivi ou non de sueur; d'autres, qui répandent du froid sur le corps entier, en causant en même temps la sensation de la chaleur; d'autres, qui causent des frissonnemens, quoique le corps soit chaud au toucher; d'autres, où l'un des paroxysmes consiste seulement en frissonnemens qui secouent le malade, ou en un froid suivi de bien-être, tandis que l'autre paroxysme fait seulement sentir de la chaleur, suivie ou non de sueur; d'autres, où la chaleur précède le frissonnement; d'autres, où l'un des paroxysmes consiste en chaleur et frissonnemens suivis d'apyrexie, au lieu que l'autre paroxysme qui ne se montre souvent que plusieurs heures après, produit seulement de la sueur; d'autres, où il ne s'ensuit pas du tout de sueur; d'autres enfin, où il n'y a ni chaleur, ni frissonnemens, mais où l'attaque entière ne consiste qu'en sueur ou en chaleur accompagnée de sueur. — C'est ainsi qu'il y a encore une quantité innombrable de différences, surtout par rapport aux symptômes accessoires, qui ont lieu avant, durant ou après le frissonnement, la chaleur et la sueur, comme p. ex. un mal de tête singulier, un mauvais goût, un mal au coeur, des vomissemens, des diarrhées, du manque de soif ou une soif violente, des douleurs singulières au ventre ou dans les membres, des délires, des affections de l'humeur, des crampes, etc. etc. — Toutes ces fièvres intermittentes sont évidemment des maladies bien différentes, dont chacune exige un traitement homéopathique particulier. Il est vrai, que presque toutes ces fièvres peuvent être supprimées par de grandes et énormes doses de quinquina, c. à d. leur retour périodique (leur type) en est anéanti; mais les malades affectés de telles fièvres intermittentes, auxquelles ce remède ne convenait pas, n'en sont pas guéris; ils restent malades, et plus malades qu'ils ne l'étaient auparavant; pouvons-nous honorer une telle cure du titre de guérison?

§. 233.

Dans les fièvres intermittentes, le temps le plus utile et le plus convenable pour l'administration du

remède sera tout de suite ou bientôt après la fin du paroxysme. Car alors le médicament a le temps de produire dans l'organisme tous les effets possibles pour rétablir la santé, sans l'assaillir par une attaque violente. Mais quand le médicament, fût-il même le remède le plus spécifique, est donné justement avant le paroxysme, il coïncide dans son effet avec le renouvellement de la maladie et excite une telle réaction et un tel combat dans l'organisme, que le malade perd beaucoup de ses forces, ou que sa vie même est mise en danger [1]). Mais si l'on donne le médicament tout de suite après que le paroxysme vient de cesser, c. à d. au temps même, où la période la plus exempte de fièvre vient de commencer, l'organisme se trouve dans la meilleure disposition pour être changé tranquillement par le remède et pour revenir ainsi à la santé.

1) On voit ceci dans des cas (qui ont eu lieu non rarement), où une dose modérée du suc de pavot, que l'on a fait prendre au malade durant le frissonnement de la fièvre, l'a subitement privé de la vie.

§. 234.

Mais quand le temps de l'apyrexie est très-court, comme cela arrive dans quelques fièvres très-malignes, ou quand il est troublé par des ressentimens du paroxysme précédent, il faut que le médicament homéopathique soit donné dans le temps même où la sueur et les autres symptômes accessoires du paroxysme commencent à diminuer.

§. 235.

Ce n'est que quand le médicament a anéanti par une seule dose plusieurs accès de suite et qu'une santé évidente a succédé, mais qu'après quelque temps des indices du nouveau paroxysme se montrent dere-

chef, qu'on peut et qu'il faut répéter le même remède, supposé toutefois que la totalité des symptômes soit encore la même. Mais ce retour de la même fièvre, après un intervalle de santé, n'est possible que quand l'insalubrité, qui a excité la fièvre intermittente pour la première fois, influe encore sur le convalescent, comme cela arrive p. ex. dans les contrées marécageuses. En ce cas un rétablissement durable n'est souvent possible qu'en éloignant le malade de la cause excitative de son mal, p. ex. en le transportant dans une contrée montagneuse, s'il a été attaqué d'une fièvre intermittente provenue des exhalaisons des marais.

§. 236.

Comme presque chaque médicament, en faisant son effet pur sur des hommes sains, excite une fièvre particulière et même une espèce de fièvre intermittente avec ses états alternans, qui diffère de toutes les fièvres que les autres médicamens produisent, on trouvera dans le vaste règne des puissances médicinales des secours suffisans contre les nombreuses fièvres intermittentes naturelles. Même à présent, où le nombre des médicamens examinés d'après leurs effets purs est encore limité, on trouve déjà des remèdes convenables pour quantité de fièvres semblables.

§. 237.

Si dans une fièvre intermittente épidémique le remède, qui en général a été reconnu comme spécifique dans cet épidémie, est néanmoins incapable d'opérer une guérison parfaite chez tel et tel individu, et qu'il n'existe point de cause excitative extérieure qui entretienne le mal, nous sommes en droit de supposer une psore occulte, et alors il faut employer des remèdes

mèdes antipsoriques jusqu'à ce que le rétablissement complet et durable s'ensuive.

§. 238.

Le cas est le même, quand une fièvre intermittente très-maligne, qui n'est ni épidémique, ni endémique, attaque un individu, et que le remède homéopathique convenable, que nous avons choisi pour ce cas individuel, tarde à amener la convalescence. Il faut aussi procéder alors au choix de quelque médicament antipsorique.

§. 239.

Les fièvres intermittentes endémiques dans les contrées marécageuses ainsi que dans celles qui sont exposées à des inondations fréquentes, donnent beaucoup à faire au monde médical. — Cependant un homme sain peut fort bien s'accoutumer dans sa jeunesse à des contrées marécageuses et rester continuellement bien portant, s'il use d'ailleurs d'un régime irréprochable et qu'il n'est accablé ni de besoins urgens, ni de fatigues, ni de passions pernicieuses. Ces fièvres endémiques l'attaqueront seulement la première fois qu'il vient dans une telle contrée; mais alors une ou deux petites doses de la teinture bien sublimée de l'écorce du quinquina le rétabliront en peu de temps, s'il se soumet à une diète conforme. Mais quand quelqu'un n'est pas guéri par un tel traitement, quoiqu'il observe d'ailleurs un régime parfait, tant physique que psychique, il n'est que trop sûr, que le malade est sujet à une cachexie psorique prête à se développer; une telle personne ne peut jamais être guérie dans cette contrée marécageuse, à moins qu'elle ne soit traitée par des remèdes antipsoriques. Si de pareils malades quit-

tent sans délai cette région nuisible et la changent avec un séjour sec et montagneux, la fièvre intermittente les quitte parfois, et la psore retourne dans son état de sommeil, si elle n'était pas encore bien développée; cependant de telles personnes ne jouiront jamais d'une santé parfaite, si elle ne sont pas guéries d'une manière antipsorique [1]).

1) Il est vrai que de grandes et fréquentes doses de l'écorce du quinquina, ainsi que des préparations plus concentrées de ce médicament comme p. ex. le chininum sulphuricum, peuvent délivrer de pareilles malades des attaques typiques de la fièvre eudémique: mais ce ne sera qu'une vaine illusion; car ces personnes resteront malades d'une autre manière.

Chapitre II.

Du juste emploi des médicamens et de la diète.

A) Règles de prudence par rapport à l'emploi des remèdes.

§. 240.

Quand une maladie, soit aiguë, soit chronique, amende de façon que l'on s'en aperçoit, et que cet amendement continue toujours, soit aussi de peu de chose, il nous est absolument défendu d'employer un médicament quelconque tant que cet état dure; car chaque nouvelle dose, en fût-ce même une de ces remèdes qui s'étaient montrés salutaires, troublerait l'amendement de la maladie.

§. 241.

Cette observation est d'autant plus importante, que nous ne pouvons pas encore définir exactement la durée de l'effet de presque aucun médicament, fût-il même pris en grandes doses et par des hommes sains [1]), et d'autant moins celle de très-petites doses, dont on fait un emploi homéopathique dans les maladies qui sont si différentes elles-mêmes [2]) et qui varient encore suivant les diverses constitutions des malades.

1) Quelques médicamens cessent leur effet presque en 24 heures, même alors quand on les donne en grandes doses. Mais c'est là le temps le plus court de la durée de l'effet à moi connu des substances médicinales végétales, et que l'on ne trouve que dans un petit nombre d'entr'elles. (Peut-être que l'eau de laurier-cerise et les naphthes cessent d'opérer encore en moins de temps.) D'autres médicamens cessent leur effet seulement au bout de quelques jours; d'autres dans plusieurs jours; quelques médicamens ne cessent même d'opérer qu'après plusieurs semaines.

2) La durée de l'effet des médicamens se prolonge en général dans les maladies chroniques, et s'abrège dans les maladies aiguës.

§. 242.

Aussi longtemps que dure l'amendement progressif après une dose que l'on a fait prendre au malade, il faut supposer que le remède continue encore d'opérer, et dans ce cas chaque répétition d'un remède quelconque doit être exclue.

§. 243.

Ajoutez encore que le remède, ayant convenu homéopathiquement à la maladie, l'état amendé du malade reste encore perceptible après que le médicament a cessé d'opérer. L'oeuvre salutaire n'est pas tout de

suite interrompue, même quand pendant plusieurs heures et, pour ce qui est des maladies chroniques, quand pendant plusieurs jours après que le médicament a cessé d'opérer, on n'a pas donné une seconde dose. La partie de la maladie qui a déjà été anéantie, ne peut pas se renouveler dans cet intervalle, et l'amendement resterait encore évident pendant un temps considérable, quand même l'on ne donnerait pas une nouvelle dose au malade.

§. 244.

Quand l'amendement progressif qui suit la première dose d'un remède convenable, ne change pas en santé parfaite, (ce qui cependant n'est pas rare dans les maladies aiguës), il arrivera une époque stationnaire, qui pour l'ordinaire est aussi le terme de la durée de l'efficacité médicinale. Avant que cette époque commence, non-seulement on agirait inutilement et sans aucune raison suffisante, mais on ferait même quelque chose de contraire au but de la cure et de nuisible au malade, en lui donnant une nouvelle dose médicinale.

§. 245.

Même une dose du médicament qui jusqu'à présent s'était montré très-salutaire, ne ferait qu'empirer l'état de santé, si on la répétait avant que l'amendement ne se fût arrêté dans tous les points; ce serait une attaque faite mal à propos. Car la première dose d'un remède bien choisi produira pendant la durée de l'efficacité qui lui est propre, tous les changemens salutaires qu'en général elle a pu produire dans le cas présent, c. à d. elle ramenera le malade justement à ce degré de santé auquel elle a pu le ramener. Or,

une seconde dose de ce remède changera et empirera cet état favorable, car elle produira dans le malade les autres symptômes non-homéopathiques du médicament, c. à d. une maladie médicinale non-homéopathique, qui s'alliera au reste des symptômes de la maladie naturelle et formera ainsi une espèce de maladie compliquée et augmentée. En un mot, en faisant prendre au malade une seconde dose d'un remède, (fût-il même d'abord bien choisi), avant que la première n'ait cessé d'opérer, on trouble l'amendement que celle-ci avait commencé, ou qu'on pouvait encore en attendre, et on retarde par là au moins le rétablissement. — En vérité, on ne saurait être assez attentif, pour se garder ici d'une précipitation inutile et nuisible.

§. 246.

Lorsque l'amendement progressif vient de s'arrêter et qu'il est arrivé à son époque stationnaire, il faudra faire un nouvel examen exact du reste de la maladie. On trouvera alors, que le groupe des symptômes a diminué, mais on le trouvera aussi tellement changé, qu'une nouvelle dose du même remède ne serait plus homéopathique, et qu'il faut choisir un autre médicament qui convienne mieux à l'état actuel de la maladie.

§. 247.

Si la première dose d'un remède que l'on avait choisi aussi bien que possible, ne peut achever pendant la durée de son effet le rétablissement parfait de la santé, quoiqu'elle ait beaucoup amendé l'état du malade, il ne reste rien de mieux à faire pour anéantir le reste de la maladie, que de faire prendre au

malade une dose d'un autre remède qui convienne aussi homéopathiquement que possible au reste subsistant des symptômes.

§. 248.

Il n'y a qu'un seul cas où il faille interrompre l'effet du remède. C'est celui où il est question d'un mal urgent que la dernière dose n'a pas fait amender en général, mais qu'elle a même fait empirer, (ne serait-ce que de peu de chose), en excitant de nouveaux symptômes. Le remède ne convenait pas alors homéopathiquement à la maladie, et il faut donc en donner un autre plus conforme à l'état actuel du malade, même avant que la dernière dose n'ait cessé d'opérer [1]).

1) D'après toutes les expériences presque aucune dose d'un médicameut homéopathique, qui convient spécifiquement à une maladie, ne saurait être tellement petite, qu'elle ne produise un amendement perceptible de la maladie (§. 155 et 277). Or, quand la première dose d'un médicament n'a pu faire amender un mal, ou qu'elle l'a même fait empirer, (ne fût-ce même que de peu de chose), ce serait un procédé absurde et nuisible que de répéter le même remède ou d'en renforcer la dose, supposant que le remède n'ait pu être utile à cause de la petitesse de sa dose. A moins que le malade n'ait pas commis de faute dans son régime physique ou psychique, chaque augmentation du mal avec de nouveaux symptômes nous prouve seulement, que le remède choisi était incongru, mais non pas que sa dose ait été trop petite.

§. 249.

Cela sera d'autant plus nécessaire, si dans un cas urgent le médecin remarque déjà après six, huit ou douze heures, qu'il s'est trompé dans le choix du remède, parce que l'état du malade empire d'une heure à l'autre (fût-ce même de peu de chose), et qu'il paraît toujours de nouveaux symptômes. Alors il lui

est non seulement permis, mais il est de son devoir de réparer sa faute en choisissant un autre remède qui convienne aussi parfaitement que possible à l'état actuel du malade. (§. 161.)

§. 250.

Même dans des maladies chroniques il sera bien rare, surtout au commencement, que le mieux soit de donner deux fois de suite le même remède, quoiqu'on ne donnât la dose suivante qu'après la fin de l'efficacité de la précédente. Car, supposé même, que la première dose ait fait du bien au malade, il faut pourtant que l'amendement qu'elle a produit, continue pendant quelque temps, et il n'y a pour l'ordinaire aucune indication qui demande la répétition du même médicament; parce que ce qui n'a pu être amendé par la première dose, ne pourra non plus être guéri par une seconde également grande ou même plus grande [1]).

1) Il n'y a que le peu de médicamens dont l'efficacité pure sur des hommes sains se manifeste pour la plupart en des effets alternans, tels que la fève de St. Ignace, la bryone, le rhus toxicodendron, et eu partie aussi la belladonne, qui font une exception de cette règle, et qui permettent en quelques cas une répétition de la dose, immédiatement après la fin de l'effet de la première. (Voyez ma Matière médicale pure, vol. II., article: Ignatia amara, dans l'avant-propos.)

Observation du traducteur.

En comparant la quatrième édition de l'original allemand de l'Organon, d'après laquelle nous avons soigné la présente traduction française, avec la seconde édition de 1819 et avec la troisième de 1824, nous avons trouvé, que l'auteur a omis trois paragraphes qui devaient suivre le §. 250 (qui dans les éditions précédentes a le numéro 269), et qu'il a changé les §§. 251 et 252 qui dans les éditions antérieures avaient les numéro 273 et 274. Comme ces

trois paragraphes 270, 271 et 272 contenaient des règles essentielles, reconnues comme très-utiles et appliquables par tous ceux qui ont exercé depuis la méthode homéopathique, je ne veux pas les soustraire à la connaissance de mes lecteurs, mais je les copierai ici verbalement d'après ma traduction française de 1824, en y joignant les §§. 273 et 274 qui se trouvent avec eux dans une connexité intime.

I.

(§. 270 de l'édition de 1824.)

„Si dans un tel cas le nombre limité des médicamens „connus selon leurs effets purs est cause, que l'on ne peut „pas trouver tout de suite un remède parfaitement conve„nable, c. à d. spécifique, on trouvera pour l'ordinaire en„core un ou deux médicamens qui conviendront assez bien „aux symptômes caractéristiques de la maladie, quoique pas „aussi bien que celui que l'on avait choisi d'abord. Il „faut alors alterner entre l'usage du premier médicament „qui était le remède principalement convenable, et entre „celui de l'un ou de l'autre de ces médicamens secondai„res, selon que le demandera chaque fois l'état actuel de „la maladie. On verra qu'en alternant de cette façon l'u„sage de deux remèdes différens, on accélérera bien mieux „le rétablissement du malade, qu'en employant exclusi„vement le remède principal deux ou plusieurs fois de „suite."

II.

(§. 271.)

„Il est cependant possible que l'on trouve, que l'u„sage non-interrompu du remède principal soit le procédé „le plus salutaire, ce qui suppose qu'il répond au mal „chronique par une grande ressemblance de ses symptô„mes. Mais dans ce cas l'expérience nous enseigne, qu'il „faut toujours diminuer la dose suivante, parce que le „besoin que la maladie avait du remède, dimi-

„nue aussi successivement. Ce n'est qu'ainsi que „l'on ne troublera pas l'amendement du mal et que l'on „achevera la guérison par la voie la plus directe et la plus „conforme à la nature."

III.

(§. 272.)

„Quand une maladie chronique de dix, quinze ou „vingt ans a cédé à un seul médicament homéopathique „qui a été pour elle le remède spécifique ou du moins „approchant du spécifique, il ne faut pas encore cesser „tout de suite l'usage des médicamens. Il faut au con-„traire continuer encore pendant trois ou six mois à don-„ner toujours dans de plus longs intervalles, et même à „la fin après des intervalles de plusieurs semaines, une dose „du remède principal, (peut-être aussi alternativement une „dose du remède secondaire, selon que les circonstances „l'exigeront), en diminuant chaque fois la grandeur de la „dose. On continuera de cette manière jusqu'à ce que „toute inclination de l'organisme à la cachexie chronique „ait disparue et soit anéantie. L'omission de cette pré-„caution laisse même la meilleure cure imparfaite et peut „la mettre en mauvaise renommée."

IV.

(§. 273.)

„L'observateur attentif reconnaîtra le moment qui de-„mande la répétition du remède, quand quelques indices „de l'un ou de l'autre symptôme originaire de l'ancienne „maladie viendront à reparaître légèrement."

V.

(§. 274.)

„Mais si l'on trouve, qu'une telle dose toujours di-„minuée ne suffit pas pour préserver le malade d'une „rechute, mais qu'il faut continuer de lui donner des do-„ses de même grandeur ou des doses successivement „augmentées et plus fréquentes de ce remède ho-

„méopathique, qui lui fait toujonrs du bien, c'est une mar-
„que certaine, que la cause excitative du mal conti-
„nue d'exister et qu'il y a quelque chose dans la diète
„ou dans les alentours du malade qu'il faut nécessairement
„écarter si on veut le guérir d'une manière durable.”

§. 251.

L'observateur attentif reconnaîtra le moment qui demande un nouveau médicament, quand quelques indices de l'un ou de l'autre symptôme originaire de l'ancienne maladie viendront a reparaître.

§. 252.

Si dans les maladies chroniques (psoriques) le remède homéopathique le plus convenable (antipsorique), que l'on a employé en juste dose, (c. à d. dans une dose aussi petite que possible), n'opère point d'amendement du mal, c'est une marque certaine que la cause qui nourrit le mal, continue d'exister, et qu'il y a quelque chose dans la diète ou dans les alentours du malade qu'il faut absolument écarter, si l'on veut effectuer une guérison durable.

§. 253.

Parmi les signes qui dans toutes les maladies, et surtout dans les maladies aiguës, nous indiquent un petit commencement de la diminution ou de l'augmentation du mal, chose qui n'est pas aperçue de chacun, il faut surtout considérer l'état de l'humeur du malade et toute la manière dont il se comporte, comme une des marques les plus sûres et les plus évidentes. Si le mal commence à s'amender, quoique de peu de chose, le malade se sentira plus à son aise, il sera plus tranquille, et toute sa manière d'être redeviendra plus naturelle. Mais si la maladie empire, ne serait-ce que de peu de chose, il s'ensuivra justement le

contraire; le malade se trouvera plus gêné, plus lourd, et excitera davantage la pitié, tant par l'état de son humeur et de son esprit, que par toute sa manière de se comporter, par toutes ses positions, tous ses gestes et toutes ses actions, choses qu'on aperçoit facilement, mais qui sont difficiles à décrire [1]).

1) Mais ces signes d'amendement qu'offrent l'esprit et l'humeur, bientôt après que le malade a pris le remède, ne se montrent que quand la dose a eu la petitesse nécessaire. Car une dose d'uue grandeur inutile agit avec trop de violence et cause au commencement des troubles si grands et si longs dans l'esprit et dans l'humeur du malade, qu'il est impossible de remarquer les changemens susdits, quand même le médicament aurait été aussi homéopathique que possible.

§. 254.

Si le médecin, doué d'un esprit observateur et pénétrant, ajoute encore à ceci l'apparition de nouveaux symptômes et l'augmentation de ceux qui existaient déjà, ou bien la diminution des derniers sans qu'il en paraisse de nouveaux, il ne pourra plus douter que l'état du malade ne soit amendé ou n'ait empiré. Il y a cependant parmi les malades des personnes qui sont incapables d'indiquer l'amendement et l'aggravement du mal, ou qui n'ont pas la volonté d'avouer l'un et l'autre.

§. 255.

Cependant on peut parvenir à une conviction certaine, même avec des personnes de cette espèce, en parcourant avec elles tous les symptômes que l'on a notés dans le tableau de la maladie. Or, quand elles ne peuvent pas se plaindre de nouvelles incommodités extraordinaires, et que l'augmentation des vieux accidens n'est non plus signifiante, mais que l'on a remarqué un amendement dans l'état de l'esprit et de

l'humeur, il faut que le médicament ait produit une diminution essentielle de la maladie, ou qu'il la produise encore, si le temps a été trop court pour s'en être déjà aperçu. Si l'amendement visible tarde néanmoins trop longtemps à se manifester, quoique le remede ait été convenable, la cause de ce retard est dans la trop longue durée de l'aggravement homéopathique (§. 151) produit par le médicament, et par conséquent en ce que la dose n'était pas encore assez petite.

§. 256.

De l'autre côté, si le malade se plaint de tels et tels symptômes importans, récemment nés, c'est une marque que le médicament choisi ne convenait pas homéopathiquement à la maladie. Soit que le malade ait même la bonhommie d'assurer, que sa santé s'amende, il ne faut pas le croire alors en ceci, mais son état doit être regardé comme empiré, chose que le médecin verra aussi bientôt par ses propres yeux.

Observation du traducteur.

Dans cet endroit de l'Organon manquent deux paragraphes intéressans (§. 279 et 280), qui se trouvent dans la seconde et troisième édition. Nous n'hésitons pas à les suppléer.

I. „Comme quelques symptômes de l'effet primitif „des médicamens sur un corps sain se manifestent plus „tard de plusieurs jours que d'autres, il s'ensuit aussi dans „les maladies, que ceux de leurs symptômes, qui répon„dent à de pareils symptômes médicinaux, ne peuvent être „anéantis avant que le temps de ceux-ci ne soit venu, „quoique les autres symptômes de la maladie aient déjà „été guéris par le médicament. P. ex. le mercure a la

„faculté de produire des ulcères ronds à bords élevés, en-„flammés et douloureux, mais il ne peut manifester ce „symptôme qu'après plusieurs jours, et même chez quel-„ques personnes après plusieurs semaines. De là vient „que l'usage intérieur du mercure dans la maladie vé-„nérienne ne peut guérir les chancres qu'après un es-„pace de plusieurs jours."

II. „Si l'on a le choix parmi plusieurs médicamens, „il faut préférer pour la guérison des maladies chroniques „ceux qui opèrent longuement, et au contraire ceux qui „font leur effet en peu de temps pour la guérison des ma-„ladies aiguës, lesquelles, suivant leur nature, inclinent à „des changemens fréquens."

§. 257.

Le véritable artiste dans l'art de guérir se gardera de prendre en affection particulière certains remèdes que par hazard il a eu occasion de trouver souvent convenables et d'employer avec un heureux succès. Une telle prédilection fait que l'on néglige de se servir des autres remèdes qu'on a employés plus rarement, et qui pourraient pourtant être plus homéopathiques pour le cas en question et par conséquent plus salutaires.

§. 258.

Un sage médecin se gardera de même de négliger par une méfiance déplacée ou par d'autres fausses raisons, l'usage de certains remèdes qu'il a employés dans tel et tel cas avec un succès malheureux, parce qu'il les avait mal choisis. Il se souviendra toujours de cette vérité, que, parmi tous les médicamens, celui dont les symptômes ressemblent davantage à ceux de la maladie en question, mérite uniquement la pré-

férence; il se souviendra toujours, dis-je, qu'aucune petite passion ne doit influer sur un choix aussi sérieux.

B) De la diète.

§. 259.

Comme il est aussi nécessaire que convenable au but du procédé homéopathique, que les doses des médicamens soient très-petites, il est facile à concevoir, que durant une telle cure il faut éloigner de la diète du malade toutes les choses qui pourraient avoir sur lui une influence médicinale quelconque, afin que l'effet d'une dose aussi mince ne soit surpassé et anéanti par une irritation médicinale hétérogène [1]).

1) Les sons les plus mélodieux d'une flûte qui, en se faisant entendre de loin pendant le silence de la nuit, pourraient élever une ame tendre à des sentimens sublimes, ne peuvent être entendus et resonnent envain, quand l'oreille est assourdie par du bruit continuel.

§. 260.

C'est surtout dans les maladies chroniques qu'il est nécessaire de rechercher exactement de pareils obstacles à la guérison, comme ces maladies ont été très-souvent engendrées et nourries ou du moins empirées par de semblables choses nuisibles qui échappent à l'attention des malades ou qu'ils ne veulent pas reconnaître pour telles [1]).

1) P. ex.: le café; le thé de la Chine et d'autres thés d'herbes médicinales; de la bière mélangée de substances végétales altérantes; des liqueurs fines; du chocolat épicé; des eaux de senteur et des parfumeries de diverses espèces; des poudres et des teintures médicinales pour les dents; des mets et

des sauces fort assaisonnées; des pâtisseries et des glaces aux épices; des soupes mêlées d'herbes médicinales, ainsi que des légumes qui consistent en herbes et racines semblables; du vieux fromage et des nourritures animales déjà putréfiées ou douées d'effets médiciuaux accessoires, comme la chair et la graisse de porcs, de canards et d'oies, ou de veaux trop jeunes. Toutes ces choses doivent être soigneusement éloignées de la diète du malade. Il faut encore lui défendre l'usage immodéré des jouissances de la table, l'abus du sucre et du sel, ainsi que l'usage de toutes les boissons spiritueuses. De telles personnes doivent aussi éviter la trop grande chaleur des chambres, une vie sédentaire dans l'air enfermé des appartemens; le trop long sommeil après le dîner, les plaisirs nocturnes, la malpropreté, les voluptés contre nature, l'affaiblissement des nerfs par des livres lubriques; toute occasion à la colère, au chagrin ou au dépit; le jeu passionné; les travaux outrés de l'esprit et du corps; le séjour dans des contrées marécageuses, la demeure dans des appartemens qui sentent le remugle, etc. etc. Toutes ces choses doivent être éloignées pour que la guérison ne soit pas empêchée ou rendue impossible.

§. 261.

Le régime le plus convenable que l'on saurait prescrire au malade, consiste à lui faire éviter toutes ces choses nuisibles dont nous venons de parler, et de lui faire observer justement le contraire des fautes qu'il a coutume de commettre; p. ex. en lui ordonnant de s'égayer l'esprit, de se donner de l'exercice en plein air, de faire usage de mets et de boissons convenables, nourrissantes, et non-médicinales, etc. etc.

§. 262.

Pour ce qui est au contraire de la diète dans les maladies aiguës, — excepté le cas où le malade aurait l'esprit égaré, — l'instinct de la faculté vitale s'éveille ici avec tant de clarté et parle avec tant de précision, que le médecin n'a besoin que d'ordonner

aux personnes de la famille et aux gardes-malades de n'opposer aucun obstacle à ce guide de la nature, soit en refusant au malade des nourritures et des boissons qu'il demande avec instance, soit en le persuadant de prendre telle et telle chose qu'il ne demande pas et qui pourra lui être nuisible.

§. 263.

Il est vrai que les boissons et les mets que la personne attaquée d'une maladie aiguë demande, sont pour la plupart des choses palliatives qui lui procurent un soulagement momentané; mais elles sont libres de qualités médicinales et sont, pour ainsi dire, conformes à une espèce de besoin du malade. Pourvu que le contentement de ce besoin soit renfermé dans de justes bornes, les obstacles que cela pourrait mettre à la destruction radicale de la maladie, ne sont qu'insignifians et sont infiniment compensés et surmontés par la puissance du remède homéopathique et par la faculté vitale mise en activité, connue aussi par la récréation que la jouissance de l'objet ardemment désiré procure au malade. Il faut aussi que la température de la chambre ainsi que les couvertures du malade soient tout-à-fait arrangées d'après ses désirs. Toutes les contensions de l'esprit et toutes les émotions de l'ame doivent être soigneusement évitées.

Chapitre III.

De la préparation des remèdes et de la modification des doses.

A) Préparation des remèdes.

§. 264.

Le médecin doit avoir entre ses mains des médicamens purs et doués de toute leur force innée, s'il veut se fier à leur vertu curative; il faut donc qu'il les connaisse lui-même dans leur pureté.

§. 265.

C'est pour lui une affaire de conscience, d'être persuadé dans chaque cas de maladie, que le malade prend le médicament véritable qui lui a été choisi.

§. 266.

Les vertus médicinales des substances du règne animal et du règne végétal ont le plus d'activité tant que celles-ci se trouvent encore dans l'état de crudité [1]).

1) Toutes les substances crues du règne animal ou végétal ont plus ou moins de vertus médicinales et peuvent changer l'état de santé de l'homme, chacune de la manière qui lui est propre. Les plantes et les animaux, dont nous nous servons pour notre nourriture, ont l'avantage sur les autres, qu'ils contiennent plus de parties nourrissantes et en diffèrent encore en ceci que leurs vertus médicinales ne sont pas très-violentes, et qu'ils en perdent aussi la plus grande partie par la préparation qu'ils subissent dans la cuisine et dans l'économie; comme par le pressurage du suc nuisible, tel qu'il arrive p. ex. à la cassave dans l'Amérique méridionale; comme par la fermentation, p. ex. celle de la farine du seigle dans la pâte du pain, ainsi que celle de la choucroute, etc. etc.; comme par

la fumigation et par la force de la chaleur, tel que cela se fait en cuisant les nourritures ou simplement ou à l'étuvée, ou en les grillant, ou en les rôtissant, ou en les faisant frire etc. etc., préparations qui détruisent ou subtilisent les parties médicinales; ensuite aussi en leur ajoutant du sel, du sucre, et surtout du vinaigre, (p. ex. aux sauces et aux salades), qui servent d'antidotes et font perdre à ces substances beaucoup de leurs qualités nuisibles.

Mais aussi les plantes douées des qualités médicinales les plus fortes les perdent en grande partie ou entièrement par les préparations susdites. Les racines de toutes les espèces d'Iris, du raifort, de l'arum et des pivoines, perdent toutes leurs vertus médicinales, quand on les fait sécher parfaitement. Le suc des plantes les plus violentes devient souvent une masse bitumineuse et privée de toute force par la chaleur que l'on emploie dans la préparation ordinaire des extraits. La longue conservation suffit déjà pour faire perdre toute force aux sucs pressurés des plantes les plus mortelles; l'air étant tempéré, le suc des végétaux passe de lui-même rapidement en fermentation vineuse, (ce qui lui ôte déjà beaucoup de sa vertu médicinale), et immédiatement après en fermentation acéteuse et putride, ce qui le prive entièrement de toutes les facultés qui lui étaient propres. Le sédiment farineux qui se précipite alors au fond du vaisseau, est aussi innocent que tout autre amidon. Les herbes vertes étant couchées en grande quantité les unes sur les autres, perdent déjà la plus grande partie de leurs vertus médicinales par l'évaporation.

§. 267.

Pour ce qui est des plantes endémiques que l'on peut recevoir encore fraîches, on se rend maître de leur puissance médicinale de la manière la plus parfaite et la plus certaine, en mêlant tout de suite leur suc fraîchement pressuré avec une quantité pareille d'esprit de vin rectifié. Après que l'on a laissé reposer cette mixtion pendant un jour et une nuit dans un flacon bien bouché, on décante la liqueur claire du sédiment filamenteux et glaireux qui s'est précipité,

et on la conserve pour l'usage médicinal [1]). — L'esprit de vin empêche à l'instant même toute fermentation du suc des plantes et la rend impossible aussi pour l'avenir. Une telle mixtion étant conservée dans des flacons bien bouchés et cachés à la lumière du soleil, la vertu médicinale du suc des plantes se conserve pour toujours dans un état parfait et incorrompu [2]).

1) Buchholz, dans son Almanac des chymistes et des apothicaires, an 1815, (à Weimar), Sect. I., Chap. 17, assure à ces lecteurs: „Que l'on doit cette excellente manière de pré„parer les médicamens à la dernière campagne de 1812 en „Russie." (Le critique qui a parlé de cet ouvrage dans la gazette littéraire de Leipzic de 1816, No. 82, ne contredit pas non plus cette assertion.) Mais en alléguant cette ordonnance avec les mêmes paroles dont je me suis servi dans la première édition de mon Organon de l'art de guérir, de 1810, (§. 230 avec la note), il passe sous silence, que c'est à moi que cette découverte doit son origine, et que c'est moi qui l'aie publié dans ce livre déjà deux ans avant la campagne de Russie. — Il est vrai que jadis on mêlait aussi quelquefois de l'esprit de vin avec des sucs de plantes, p. ex. pour les conserver quelque temps avant que d'en faire des extraits, mais on ne le fit jamais dans l'intention de les faire prendre sous cette forme comme remèdes.

2) Quoique des parties égales d'esprit de vin et de suc fraîchement pressuré soient pour l'ordinaire la proportion la plus convenable pour effectuer la précipitation de la matière filamenteuse et glaireuse, il y a pourtant des plantes qui ont beaucoup d'humeurs tenaces, (p. ex. la consoude, la pensée, etc.) et d'autres qui ont une surabondance de matière glaireuse, (p. ex. la petite ciguë, la morelle commune, etc.) où dans la règle on a besoin de la double quantité d'esprit de vin pour atteindre ce but. Les plantes qui ont très-peu de suc, comme l'oléandre, le buis, l'if, la galé, la sabine etc., doivent être concassées premièrement en une masse fine, qu'il faut bien mêler ensuite avec une double quantité d'esprit

de vin, afin que le suc des plantes se confonde avec celui-ci, et puisse être pressuré, après avoir été extrait de cette façon.

§. 268.

Pour ce qui est des herbes, des écorces, des semences et des racines exotiques, que l'on ne peut recevoir fraîches, un médecin sage ne sera jamais assez crédule pour croire, que les poudres que l'on fait passer pour des préparations des substances susdites, le soient en effet, mais il se convaincra lui-même de leur pureté tant qu'elles se trouvent encore dans l'état de crudité et d'intégrité, avant qu'il en fasse le moindre emploi médicinal [1]).

1) Pour les conserver comme poudres on a besoin d'une précaution que pour l'ordinaire on ignorait jusqu'à présent dans les pharmacies, de façon que l'on ne pouvait garder même des poudres bien préparées dans des flacons bien bouchés. Les substances végétales même tout-à-fait sèches, qui se trouvent encore dans l'état de crudité et d'intégrité, contiennent pourtant une certaine portion d'humeurs visqueuses, qui est la condition essentielle de la cohérence de leur parenchyme. Cette portion d'humeurs n'empêche pas, que la drogue entière et non pulvérisée ne reste dans uu état de sécheresse tel qu'il est nécessaire pour la rendre incorruptible, mais elle est surabondante pour l'état d'uue poudre fine. Il s'ensuit qu'une substance végétale (ou animale), qui était tout-à-fait sèche dans son état d'intégrité, donnera une poudre un peu humide, quand on l'aura finement pulvérisée, et que cette poudre ne pourra donc être conservée dans des flacons bien bouchés sans moisir bientôt, si on ne l'a pas délivrée auparavant de cet humeur surabondante. Ceci s'opère le mieux en étalant la poudre sur un plat de fer blanc à bords élevés, placé en bain-marie, et en la remuant jusqu'à ce que toutes les parties ne s'agglomèrent plus, mais qu'elles s'éloignent et se dispersent facilement comme du sable fin. Quand les poudres sont parvenues à ce degré de finesse et de sécheresse, on peut les conserver pour toujours, sans qu'il s'y mette jamais de la moisissure, pourvu qu'on les garde dans des flacons bien bouchés, bien cachetés, et derobés

à la lumière du jour, p. ex. dans des boîtes et des caisses couvertes. Quand les substances animales ou végétales ne sont pas conservées dans des vaisseaux scellés de cette manière, elles perdent toujours de plus en plus leurs vertus médicinales, même dans l'état d'intégrité et bien davantage encore dans l'état de pulvérisation.

§. 269.

Comme les effets de tous les médicamens sont les plus certains et les plus faciles à comparer, quand on les donne en solutions, le médecin sage emploie tous les médicamens sous cette forme [1]), à moins que leur nature ne demande pas absolument qu'on les donne en poudres, (comme p. ex. le foie de soufre). Toutes les autres formes qui enveloppent, pour ainsi dire, les médicamens, comme les pillules, les électuaires etc., ne sont pas recommandables, parce que l'influence sur la fibre vivante en devient incertaine et indéfinie.

1) Quand on dissout les sels métalliques dans beaucoup d'eau, ils se décomposent et se corrompent bientôt; on ne peut donc pas les raréfier dans l'eau pour en faire un emploi homéopathique. (Aussi l'eau n'est-elle pas assez propre pour être instillée.) Cependant il y a beaucoup de sels métalliques qui ne se laissent pas résoudre immédiatement dans l'esprit de vin. Mais quand ils ont été une fois dissous dans 100 parties d'eau, le médecin peut les raréfier ensuite avec de l'esprit de vin autant de fois qu'il le croira nécessaire, sans qu'ils se précipitent. On peut observer à l'égard de tous ces médicamens le procédé que j'ai décrit dans l'avant-propos à l'article Arsénic dans ma Matière médicale pure, vol. II. Il n'y a que le plomb acétique qui se décompose toujours dans l'esprit de vin (quelque petite que soit la quantité de la solution aqueuse, qu'on instille dans l'alcohol), et qui se précipite comme blanc de plomb.

Dans la seconde partie de mon ouvrage sur les maladies chroniques j'ai décrit le procédé dont il faut se servir pour préparer les médicamens antipsoriques, et moyennant lequel on peut résoudre en de l'esprit de vin toutes les substances sèches. Ce procédé est aussi appliquable aux autres médica-

mens homéopathiques. En suivant cette ordonnance on n'a plus besoin de sels métalliques, mais on peut réduire à la dite solution tous les métaux, sans altérer leurs vertus spécifiques par des acides. On pourra se servir de cette méthode par rapport aux métaux purs, aux substances inflammables, (au phosphore, au soufre), au charbon végétal, animal et minéral, aux résines et aux gommes-résines, aux végétaux en poudres, à toutes les espèces de farines, etc. etc., en un mot à toute substance médicinale, sans altérer ou diminuer sa vertu curative. Quant aux préparations qui exigent un procédé chimique, il faut que le médecin les fasse lui-même ou qu'il les fasse faire en sa présence.

§. 270.

On ne doit jamais employer plus d'une seule substance simple à la fois.

§. 271.

Il est inconcevable qu'on puisse encore douter, s'il est plus conforme à la nature et plus raisonnable, d'employer à la fois dans une seule maladie une seule substance médicinale bien connue, ou un mélange de plusieurs matières.

§. 272.

Le vrai médecin trouve dans des substances simples tout ce qu'il peut désirer, c. à d. des puissances morbifiques artificielles, qui par leur force homéopathique peuvent parfaitement surpasser, anéantir et guérir d'une manière durable les maladies naturelles. Or, comme c'est un principe de sagesse: „qu'il ne faut jamais vouloir effectuer par une pluralité de forces ce „que l'on peut produire par une seule," il ne lui viendra jamais en idée de donner comme remède autre chose qu'un seul médicament simple à la fois. En second lieu il sait aussi, que, supposé même que l'on ait examiné les effets spécifiques des médicamens simples sur des hommes sains, la manière dont deux

ou plusieurs substances médicinales, mêlées ensemble, se modifieront et se contrarieront réciproquement dans leurs effets, nous restera pourtant inconnue. De l'autre côté, en employant une substance médicinale simple contre une maladie, dont la totalité des symptômes est exactement connue, il sait que ce remède sera parfaitement et uniquement salutaire, s'il a été choisi homéopathiquement. Supposé même le cas le plus malheureux, que le remède choisi ne fut pas tout-à-fait conforme au mal par rapport à la ressemblance des symptômes et qu'il ne fût donc pas secourable, un tel médicament sera pourtant toujours utile en ce qu'il augmentera la connaissance de la qualité des remèdes. Car en existant dans un tel cas de nouveaux symptômes, il confirmera ceux qu'il avait déjà montrés ailleurs dans des essais faits sur des hommes sains; avantage qui cesse dans l'usage de tous les remèdes composés [1]).

1) Le médecin raisonnable se gardera de faire prendre en outre au malade un thé composé de substances médicinales, ou de lui appliquer une fomentation de différentes herbes, ou de lui faire donner un lavement contenant des ingrédiens hétérogènes, ou de le faire frotter avec tel et tel onguent, etc.

B). De la modification des doses des remèdes homéopathiques.

§. 273.

La conformité d'un médicament pour un certain cas de maladie ne se fonde pas seulement sur ce qu'il est parfaitement homéopathique, mais encore sur la grandeur nécessaire ou plutôt sur la petitesse conve-

nable de la dose, dans laquelle on le fait prendre. Si l'on donne une dose trop forte d'un remède tout-à-fait homéopathique, elle nuira au malade, quoique le médicament soit salutaire de sa nature. Car l'impression qu'il fait est plus forte qu'il n'est nécessaire, et elle est d'autant plus sensible que moyennant sa vertu homéopathique il attaque justement les parties qui sont déjà les plus affectées par la maladie naturelle.

§. 274.

C'est là la raison par laquelle un remède homéopathique devient toujours nuisible, quand on le donne en trop grande dose, et les suites nuisibles augmentent progressivement avec la grandeur de la dose même. Mais la grandeur de la dose est aussi d'autant plus nuisible que le remède est plus homéopathique, et elle fera bien plus de mal qu'une dose également grande d'un médicament allopathique, c. à d. d'un remède qui ne se trouve dans aucun rapport direct avec la maladie. Car alors l'aggravement homéopathique, c. à d. la maladie artificielle qui est très-semblable à la maladie naturelle et qui est produite dans les parties de l'organisme les plus souffrantes et les plus irritées de celle-ci, monte jusqu'à un degré nuisible, au lieu qu'elle eut effectué la guérison d'une manière douce, rapide et certaine, si elle n'était monté que jusqu'au degré nécessaire. Il est vrai que le malade ne souffre plus de sa maladie primitive, car celle-ci est anéantie homéopathiquement, mais il souffre d'autant plus de la maladie médicinale et ensuite non moins de l'effet secondaire ou de la réaction que produit la faculté vitale, ainsi que d'un affaiblissement inutile.

§. 275.

Par la même raison qu'un remède est d'autant plus efficace et merveilleusement secourable, qu'il a été choisi aussi homéopathique que possible, par la même raison un tel médicament sera d'autant plus salutaire, que sa dose approchera davantage du degré de petitesse le plus convenable pour une guérison douce.

§. 276.

Il s'agit à présent de savoir quel est ce degré de petitesse le plus convenable, pour porter aux malades des secours aussi doux que certains, c. à d. il s'agit de savoir combien chaque dose d'un médicament homéopathique, choisi pour un certain cas de maladie, doit être petite pour opérer la meilleure guérison? Ce n'est pas par des conjectures théoriques que ce problème peut être résolu; ce n'est pas par elles que l'on peut fixer à l'égard de chaque médicament, quelle doit être la petitesse de sa dose., pour suffire au but homéopathique et pour effectuer une guérison aussi rapide que douce. Non, les scrutations de l'esprit spéculateur et les argumentations subtiles n'en viendront jamais à bout. Ce n'est que par des essais purs, des observations soigneuses et des expériences exactes qu'on y parviendra. Il serait absurde de vouloir objecter ici les grandes doses que donne la pratique ordinaire; car ces grandes doses contenant des médicamens qui ne se trouvent dans aucun rapport homéopathique avec les organes souffrans, (remèdes allopathiques), ne touchent que les parties exemptes de la maladie naturelle. On ne peut donc tirer de ceci aucune conséquence contre la petitesse des doses que prescrivent des expériences pures pour les cures homéopathiques.

§. 277.

Or, ces expériences pures offrent sans exception le résultat suivant: Quand la maladie ne se fonde pas évidemment sur une corruption considérable d'un viscère important, la dose n'est jamais trop petite, si elle peut produire immédiatement après avoir été prise, des symptômes semblables un peu plus forts que ceux de la maladie naturelle, (petit aggravement homéopathique, §. 151—154); en ce cas elle est toujours plus forte que la maladie en question, et elle est capable de la surpasser, de l'anéantir et de la guérir d'une manière durable, supposé toutefois que l'on éloigne du malade toute influence médicinale hétérogène.

§. 278.

Ce principe irréfutable, tiré de l'expérience, nous donne la mesure, selon laquelle il nous faut diminuer les doses de chaque médicament homéopathique jusqu'au point où elles ne produisent plus qu'un aggravement à peine sensible [1]). Ne nous laissons donc pas troubler par la petitesse du degré de diminution jusqu'au quel il nous faut descendre; ne nous laissons non plus troubler par les raisonnemens et les railleries de ceux, qui, accoutumés à se former des notions bien matérielles, trouvent incroyable qu'une dose infiniment petite puisse encore être efficace; leurs doutes et leurs railleries ne signifient rien, lorsqu'une expérience infaillible nous parle [2]).

1) J'ai déjà travaillé d'avance en ceci pour les médecins homéopathiques futurs, et je leur ai épargné mille essais inutiles en leur indiquant les raréfactions nécessaires de plusieurs médicamens pour l'emploi homéopathique. Ces indications se trouvent dans les avant-propos des médicamens que j'ai examinés dans ma Matière médicale pure et dans mon ouvrage sur les maladies chroniques.

2) Qu'ils se fassent expliquer par les mathématiciens, qu'en divisant une substance en autant de parties que l'on voudra, la plus petite partie, que l'on puisse s'imaginer, contiendra pourtant toujours quelque chose de cette substance entière, et que par conséquent cette petite partie ne pourra pas devenir un rien? — Qu'ils se fassent dire par les physiciens, qu'il y a des puissances extraordinaires qui n'ont cependant aucun poids, p. ex. le calorique, la lumière, etc.; puissances qui sont donc encore infiniment plus légères que le contenu médicinal des plus petites doses homéopathiques! — Qu'ils pèsent le poids des paroles mortifiantes qui causent une fièvre bilieuse à la personne offensée, ou le poids de la nouvelle affligeante de la mort d'un fils unique laquelle occasionne la mort de la mère! — Qu'ils touchent seulement pendant un quart-d'heure un aimant capable de porter cent livres de poids, et les douleurs qu'ils en sentiront leur apprendront, que des influences impondérables peuvent aussi produire sur l'homme les effets médicinaux les plus violens! — Enfin, que ceux parmi eux qui sont d'une complexion faible, se fassent toucher le creux de l'estomac seulement pendant quelques minutes tout doucement par l'extrémité du pouce d'un magnétiseur qui a la volonté forte, et ils se repentiront bientôt sous les sensations les plus désagréables, d'avoir voulu fixer les termes de la nature infinie! —

Vous, qui doutez de l'efficacité de mes petites doses homéopathiques, vous, qui hésitez à en faire l'essai, je vous demande: Qu'est-ce que vous risquez donc en les essayant? Si votre incrédulité, qui ne veut s'en tenir qu'aux médicamens pondérables, a raison, et si mes raréfactions sont en effet des nullités, eh bien, le pire qui vous arrivera, sera de n'obtenir aucun effet. Cela vaudra toujours mieux, je pense, que les suites pernicieuses que vous risquez souvent en donnant vos grandes doses allopathiques. Au reste, mes raréfactions homéopathiques ne sont pas de simples asténuations, mais des sublimations des puissances médicinales; car la trituration ou l'ébranlement des parties médicinales, qui a lieu à chaque nouvelle raréfaction, développe les vertus innées des remèdes d'une manière admirable.

§. 279.

Chaque maladie a une inclination incroyable à changer de nature par des remèdes qui lui conviennent selon la ressemblance des symptômes. Il n'y a point d'homme, quelque robuste qu'il soit, quand même il ne serait sujet qu'à un mal nommé local, qui ne sentît bientôt dans la partie souffrante un changement salutaire, après avoir pris dans la plus petite dose possible le remède homéopathique convenable. En un mot cet homme éprouvera dans son état de santé un plus grand changement par ce médicament, que n'en éprouverait un nourrisson d'un jour, mais qui se porte bien. N'est-elle donc pas insignifiante et ridicule, cette incrédulité purement théorique, qui se défie de ces preuves infaillibles de l'expérience?

§. 280.

Que la dose du médicament soit aussi petite que l'on voudra, mais qu'elle puisse seulement produire le moindre aggravement homéopathique, elle affectera cependant de préférence les parties souffrantes de l'organisme qui sont déjà extrêmement susceptibles d'une irritation semblable à la leur, et elle changera cette maladie naturelle en une maladie artificielle qui lui sera très-semblable et la surpassera un peu en force. En supposant donc à la maladie naturelle une maladie artificielle, comme destructrice de la première, nous faisons que l'organisme ne souffre plus que de la maladie médicinale, qui selon sa nature et à cause de la petitesse de la dose disparaît bientôt, de façon que le corps reste après libre de toute souffrance et sain d'une manière durable.

§. 281.

Or, pour procéder d'une manière tout-à-fait conforme à la nature, le médecin administrera son remède homéopathique dans une dose aussi petite qu'il est justement nécessaire pour surpasser et anéantir la maladie en question. Quand même, par une erreur pardonnable à la faiblesse humaine, il aurait choisi un médicament inconvenant, le dommage qui en résultera sera si insignifiant qu'il pourra être bientôt réparé par la faculté vitale et par un autre remède plus homéopathique, que le médecin fera prendre au malade dans une dose également petite.

§. 282.

L'effet des doses ne diminue pas en proportion égale du contenu médicinal, surtout dans les raréfactions que l'on fait subir aux médicamens pour l'usage homéopathique. Par exemple: Huit gouttes d'une teinture médicinale par dose ne font pas un effet quatre fois aussi grand que deux gouttes, mais n'opèrent à peu près que le double effet de deux gouttes par dose. De même une goutte d'une raréfaction composée d'une goutte de teinture forte sur dix gouttes d'une liqueur non-médicinale, ne fera pas un effet dix fois plus grand que ne ferait une goutte d'une mixtion dix fois plus raréfiée, mais elle n'opérera à peu près que le double effet; et c'est ainsi que cette progression continue de descendre suivant la même loi, de façon qu'une goutte de la dernière raréfaction fait encore toujours un effet considérable [1]).

1) Supposons qu'une goutte d'une mixtion, contenant $\frac{1}{10}$

de grain d'une substance médicinale, fasse un effet $= a$;

une goutte d'une mixtion plus raréfiée, qui contient $\frac{1}{100}$ de grain de la substance médicinale fera un effet $= \frac{a}{2}$;

si la goutte contient $\frac{1}{10000}$ de grain de la matière médicinale l'effet sera $= \frac{a}{4}$;

si elle contient $\frac{1}{100000000}$ de grain l'effet sera $= \frac{a}{8}$;

c'est ainsi que, le volume des doses restant le même, chaque diminution carrée (et peut-être plus que carrée) du contenu médicinal, fait seulement diminuer de la moitié la force du remède sur notre organisme. J'ai vu très-souvent chez les mêmes personnes et dans les mêmes circonstances qu'une goutte de la trentième raréfaction de la teinture de noix vomique (qui contient la fraction decillionième de la goutte primitive concentrice) fit à peu près la moitié de l'effet d'une goutte de la quinzième raréfaction du même remède (qui contient la fraction quintillionième de la goutte primitive).

§. 283.

La diminution de la force du médicament, nécessaire à l'usage homéopathique, est aussi secondée par la diminution du volume de la dose. Je veux dire, quand au lieu de donner une goutte entière d'une teinture raréfiée, on ne donne qu'une petite partie d'une telle goutte par dose, l'intention de diminuer davantage l'effet est également remplie d'une manière très-convenable [1]). La raison en est facile à concevoir. Le volume de la dose ayant été diminué, il s'ensuit, qu'un moindre des nerfs de l'organisme puisse être touché par elle; ces nerfs communiqueront la force du médicament également à l'organisme entier, mais cette force sera pourtant plus petite.

1) Il sera utile de se servir pour ce but de petits globules de sucre, que l'on imprègnera de la goutte médicinale, et dont on donnera au malade un, deux, ou plusieurs, suivant que les circonstances l'exigeront.

§. 284.

Par la même raison l'effet d'une dose homéopathique augmente, si l'on aggrandit le volume de la liqueur dans laquelle on la résout pour la faire prendre au malade, quoique le contenu médicinal reste le même; car ici le remède touche une plus grande surface de nerfs sensibles qui reçoivent son effet. Quoique les médecins théoriques veuillent soutenir, qu'en faisant prendre la dose dans une plus grande quantité de liqueur non-médicinale, on affaiblit l'effet du remède, l'expérience prouve pourtant qu'il arrive justement le contraire, au moins dans l'usage homéopathique des médicamens [1]).

1) Ce ne sont que les plus simples de toutes les substances irritatives, le vin et l'esprit de vin, qui diminuent leur effet échauffant et enivrant, quand on les raréfie dans beau coup d'eau.

§. 285.

Il faut cependant remarquer ici qu'il y a une grande différence, si ce mélange de la dose médicinale avec une certaine quantité de liqueur se fait légèrement et imparfaitement, ou bien si uniformément et si intimement, que même la plus petite partie de cette liqueur raréfiante contienne une quotité proportionnelle du contenu médicinal; car dans ce dernier cas le mélange a bien plus augmenté la force médicinale de la dose, que dans le premier. On pourra abstraire de là, comment il faut préparer les médicamens, lorsqu'on veut diminuer autant que possible leur effet, pour les administrer aux malades les plus sensibles [1]).

1) Une seule secousse forte que l'on donne au flacon dans lequel se trouve cent gouttes d'esprit de vin et une goutte de la liqueur médicinale, suffit déjà pour opérer un mélange

exacte; mais deux, trois, dix et plusieurs pareilles secousses rendront ce mélange encore bien plus intime, c. à d. la faculté médicinale en est toujours développée davantage, elle en est sublimée, de façon que son efficacité sur les nerfs est plus pénétrante. Or, si l'on veut agir d'une manière très-douce sur l'organisme malade, il ne faut donner que deux secousses à chaque nouvelle raréfaction. De même, quand on fait des raréfactions sèches avec du sucre de lait, il ne faut continuer la trituration d'un grain médicinal avec cent grains de sucre de lait, que pendant une heure à chaque nouvelle raréfaction. Le détail de ce procédé se trouve indiqué au commencement du second volume de mon ouvrage sur les maladies chroniques.

§. 286.

L'effet des médicamens liquides sur notre corps se fait d'une manière si pénétrante, la rapidité et la généralité avec laquelle il se propage du point de la fibre sensible et douée de nerfs, qui en est touchée la première, par toutes les autres parties du corps, est si inconcevable, qu'il faut le nommer un effet dynamique et virtuel, qui approche du spirituel.

§. 287.

Toute partie de notre corps douée du sens du toucher, a une capacité relative de recevoir l'influence des médicamens et de la propager sur toutes les autres parties.

§. 288.

Outre l'estomac, il y a encore la langue et la bouche, qui sont les parties les plus susceptibles des influences médicinales. Cependant l'intérieur du nez, le boyau culier, les parties génitales, ainsi que toutes les parties très-sensibles de notre corps, sont presque aussi propres à recevoir les effets médicinaux. C'est pourquoi des places privées de la peau, des parties blessées ou ulcéreuses, permettent aux médicamens une

en-

entrée presque aussi libre dans l'organisme, que s'ils avaient été pris par la bouche.

§. 289.

Même des organes qui ont perdu le sens qui leur est propre, p. ex. la langue et le palais privés du goût, ou le nez privé de l'odorat, communiquent cependant l'effet du remède, qui agit immédiatement sur eux, à tous les autres organes du corps d'une manière aussi parfaite que s'ils n'eussent pas perdu leur faculté primitive.

§. 290.

Aussi la surface extérieure du corps qui est couverte de peau et d'épiderme, est capable d'être affectée des médicamens et surtout des liquides; les parties les plus sensibles sont les plus susceptibles de cette influence [1]).

1) La méthode de frotter la peau avec le remède ne semble seconder l'effet de celui-ci qu'en ce que la friction en général rend la peau plus sensible, et que la fibre en devient plus susceptible de sentir, pour ainsi dire, la force du médicament et de communiquer à l'organisme entier ce sentiment modificatif de la santé. Si l'on frotte auparavant le côté intérieur du haut de la cuisse, et que l'on applique ensuite l'onguent mercuriel, ce médicament sera tout aussi efficace que s'il avait été trituré sur la partie susdite et introduit dans le corps par la friction, comme on a coutume de s'exprimer. Car il est fort incertain, si par ce procédé il penètre vraiment quelque chose de la substance métallique dans l'intérieur du corps, ou si les vaisseaux absorbans en reçoivent quelques parties, ou si ni l'un ni l'autre n'a lieu.

Quelques remarques sur le magnétisme animal ou Mesmérisme.

§. 291.

Je juge à propos de dire encore ici quelques mots sur ce remède admirable et différent de tous les autres, connu sous le nom de magnétisme animal, et que la reconnaissance envers Mesmer, comme étant le premier fondateur d'un emploi méthodique de cet agent, nous commande de nommer Mesmérisme. — Cette puissance merveilleuse, (quoique souvent niée par une incrédulité absurde), que la volonté forte d'un homme bienveillant communique au malade moyennant l'attouchement, admet un triple emploi.

1) Elle peut servir comme remède homéopathique, en excitant des symptômes semblables à ceux de la maladie à guérir, p. ex. dans des métrorrhagies, eussent-elles même atteint le dernier degré de violence. Si l'on veut employer le Mesmérisme dans cette intention, il faut donner au malade une seule touche, en passant avec le plat des deux mains sur tout le corps, du sommet de la tête jusqu'au delà des doigts des pieds; on conduira ce trait pas trop lentement et avec une tension modérée de la volonté.

2) Le Mesmérisme est aussi très-utile pour distribuer uniformément les forces vitales par tout

l'organisme, quand elles se trouvent accumulées d'une manière anomale dans une certaine partie du corps et qu'elles manquent en d'autres; p. ex. dans les congestions du sang vers la tête, les insomnies, les anxiétés et les inquiétudes des personnes affaiblies, etc. etc. En employant le magnétisme animal dans ce but, on donnera au malade la même touche que nous venons de décrire ci-dessus, mais on la donnera un peu plus forte.

3) Enfin le Mesmérisme peut aussi communiquer un accroissement positif de forces vitales, soit à une seule partie affaiblie, soit à l'organisme entier, de la manière la plus certaine et sans troubler du tout l'action des médicamens. Pour remplir ce but, il faut imposer les mains ou les extrémités des doigts avec une volonté très-forte à la partie souffrante qu'une maladie chronique a chargée d'un symptôme local important, p. ex. à des vieux ulcères, à des membres paralysés, à des yeux affectés d'amaurose [1]), etc. etc. Mainte cure merveilleuse et rapide a été opérée ainsi dans tous les temps par des magnétiseurs doués d'une force vitale éminente. Mais les effets les plus étonnans de la communication de cet agent à l'organisme entier furent les révivifications de personnes asphyxiées pendant un temps considérable, moyennant la volonté la plus énergique et la plus bienveillante d'un homme à la fleur de l'âge et jouissant de la plénitude de ses forces [2]); l'histoire nous offre plusieurs exemples irrécusables de ce genre.

1) Quoique ce supplément topique des forces vitales, qu'il

faut répéter de temps en temps, ne puisse effectuer une guérison radicale là où le mal local se fonde sur une cachexie générale dans l'intérieur du corps, (comme nous l'avons enseigné précédemment), ce rassasiement immédiat et positif de force vitale est néanmoins un grand soutien de la cure homéopathique, et ne saurait être rangé parmi les palliatifs, tout aussi peu que le manger et le boire par rapport à la faim et à la soif.

2) Les individus les plus propres à ceci sont ces hommes rares qui, quoique en possession de toutes les forces du corps, ont cependant très-peu d'inclination pour le coït et peuvent la supprimer facilement, de façon que tous les esprits vitaux subtiles, qui ailleurs sont consommés par la préparation de la sémence, sont prêts ici en quantité pour être communiqués à autrui. Quelques magnétiseurs distingués par leur faculté curative que j'ai connus moi-même, avaient aussi la dite qualité particulière.

§. 292.

Toutes les trois manières d'exercer le Mesmérisme dont je viens de parler (§. 291), se fondent sur une communication de plus ou moins de forces vitales à la personne souffrante; on les nomme le Mesmérisme positif [1]). Un exercice opposé à celui-ci, qui opère le contraire de l'effet susdit, mérite la dénomination de Mesmérisme négatif. Je compte ici les attouchemens que l'on emploie pour éveiller les somnambules, ainsi que toutes les manipulations connues sous les dénominations de manipulations calmantes et ventilantes. Il s'agit ici d'opérer une décharge des forces vitales qui se trouvent accumulées en quelque partie chez une personne d'ailleurs non-affaiblie. Cette décharge est effectuée de la manière la plus sûre et la plus simple par un trait rapide que l'on fait avec le plat de la main droite, tenue à un pouce de distance du corps de la personne, en la mouvant du sommet de la tête jusqu'au delà des doigts des pieds [2]).

Plus ce trait est exécuté vîte, et plus forte sera la décharge. P. ex. il n'est pas rare que des femmes, d'ailleurs saines, ayant été affectées d'une émotion violente de l'ame justement lorsque leurs règles sont sur le point de se manifester, tombent dans un état d'asphyxie. Dans ce cas les forces vitales, qui vraisemblablement se trouvent accumulées dans la région précordiale, sont déchargées par un tel trait négatif et mises en équilibre par tout l'organisme, de façon que la révivification s'ensuit pour l'ordinaire à l'instant même [3]). — Un trait négatif plus doux et moins rapide tempère aussi la grande inquiétude et l'insomnie qui résulte souvent d'un trait positif trop énergique chez des personnes très-sensibles [4]).

1) C'est à dessein que j'ai passé sous silence cet abus du Mesmérisme positif qui consiste à continuer pendant des demi-heures, et même pendant des heures entières les manipulations magnétiques, et à les répéter plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que des personnes nerveuses tombent dans l'état du somnambulisme, où il semble que l'ame, dégagée des chaînes de la matière, appartienne davantage au monde spirituel. C'est une témérité que d'amener cet état dangereux et contraire à la nature humaine, pour guérir des maladies chroniques.

2) Il est de rigueur, comme on sait, que la personne à magnétiser, soit positivement, soit négativement, ne porte sur elle aucune étoffe de soie.

3) Un trait négatif, surtout bien rapide, est donc fort nuisible à des individus faibles et pauvres en forces vitales.

4) Un garçon robuste, âgé de dix ans et vivant à la campagne, fut magnétisé à cause d'une légère indisposition par une femme du peuple qui commença sa manipulation par le creux de l'estomac. Aussitôt le visage du malade se couvrit d'une pâleur mortelle; il perdit la connaissance et il demeura telle-

ment immobile qu'on le crut presque mort. Je lui fis donner par son frère aîné un trait négatif très-rapide, du sommet de la tête jusqu'au delà des doigts des pieds, et à l'instant même le garçon recouvra sa connaissance, et redevint gai et bien-portant.

Imprimé chez A. G. Schade à Berlin.

PRIX-COURANT

des médicamens homéopathiques

qu'on

trouve toujours parfaitement assortis et récens

chez

Jean Auguste Du Manoir,

chymiste et droguiste, à Dresde.

---

1) *Les essences et teintures primitives, prises ensemble, ou en portions de* 50 *flacons au moins, sont comptées indistinctement, le flacon à* 100 *gouttes, à* 4 *gros de Saxe.*

2) *Les mêmes essences et teintures primitives, choisies séparément, ou en petites portions au dessous de* 50 *flacons, se vendent, le flacon à* 100 *gouttes, suivant les différentes substances, de* 4 *à* 6 *gros.*

3) *Toutes les divisions liquides des essences et teintures primitives, prises en quantité ou séparément, se vendent, le flacon à* 100 *gouttes,* 3 *gros.*

4) *Tous les médicamens nommés antipsoriques, pris à la fois, c. à d. en portions de* 25 *flacons, sont comptés, le flacon à* 100 *gouttes, à* 3 *gros.*

5) *Les mêmes médicamens antipsoriques se vendent, au choix,* 4 *gros.*

6) *Les divisions pulvérisées des substances sèches, prises en portions de* 25 *flacons, à* 100 *grains, sont comptés à* 4 *gros.*

7) *Les mêmes divisions pulvérisées se vendent, au choix, de* 4 *à* 6 *gros.*

8) *Si l'on demande des flacons renfermant* 200, 300, 400 *gouttes ou grains, etc., le prix de médicamens augmente en proportion arithmétique.*

9) *Si l'on désire avoir des flacons de verre blanc et fin, le cent en est de deux écus et douze gros plus cher.*

Messieurs les médecins étrangers qui voudront honorer le soussigné de leur confiance, sont priés de bien spécifier les objets qu'ils désirent avoir, tant pour ce qui regarde la qualité que la quantité et le degré de division homéopathique.

On trouve aussi à la même adresse de pâtes de Cacao pur, à 10, 12 et 16 gros la livre, et la même pâte de Cacao de Caracas à 1 écu et 8 gros la livre.

Jean Auguste Du Manoir.
